
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07478680 1




NCB
MÉZIÈRE

HISTOIRE
CRITIQUE
DE LA LITTÉRATURE
ANGLAISE,

DEPUIS BACON

JUSQU'AU COMMENCEMENT DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE;

PAR M. L. MÉZIÈRES.

MORALE, ROMAN, GENRE ÉPISTOLAIRE.

TOME PREMIER.



PARIS.

BAUDRY, A LA LIBRAIRIE EUROPÉENNE,

RUE DU COQ SAINT-HONORÉ, N° 9.

1834.

PRÉFACE.

JE n'ai pas eu la prétention, comme on le pense bien, d'écrire une histoire complète et approfondie de la littérature anglaise. Un semblable travail, par la variété des connaissances et l'immensité des recherches qu'il exigerait, serait peut-être au-dessus des forces d'un seul individu. Je ne sais s'il n'y aurait pas même une sorte de témérité à entreprendre ailleurs ce qui n'a pas été tenté dans la Grande-Bretagne. Il peut sembler étrange, en effet, que les Anglais, si riches en annales civiles et politiques de leur pays, aient montré tant d'indifférence jusqu'ici pour leurs annales littéraires. Ce n'est pas qu'ils n'aient de précieux matériaux sur ce sujet dans leurs nombreuses revues périodiques, dans leurs instructives biographies, et dans quelques bons ouvrages de critique; mais ils ne possèdent pas encore de monument, même imparfait, même inégal, tel, par exemple, que celui que La Harpe a élevé en France, et tel qu'il en existe chez la plupart des nations modernes.

En parcourant les notes que j'ai recueillies dans un examen spécial, auquel je me livre depuis long-temps sur les écrivains britanniques, j'ai conçu la pensée d'offrir à ceux qui s'en occupent également le résultat de mes observations : j'ai cru que mon travail pourrait être utile aussi à cette classe de lecteurs qui, sans avoir le loisir d'étudier à fond une littérature étrangère, sont cependant curieux d'en connaître les principales productions, et d'acquérir au moins une idée générale des chefs-d'œuvre qui en font l'ornement. L'ardeur avec laquelle on cultive aujourd'hui la langue anglaise dans toute l'Europe m'a paru d'un favorable augure pour ce genre de publication.

Dans un sujet aussi riche et aussi étendu, il a fallu nécessairement me borner. J'ai fait choix d'abord des prosateurs, qui, en général, sont peu connus sur le continent. La plupart des grands poètes anglais ont été traduits ou imités à diverses reprises. Les bons prosateurs, au contraire, à l'exception des romanciers, ou n'ont pas été traduits, ou l'ont été, d'une manière illisible, par des réfugiés aux gages des libraires hollandais. Nous n'avons point de version tolérable de Swift, de Steele, d'Addi-

son, ni des meilleurs écrivains du siècle de la reine Anne. Il existe d'ailleurs en Angleterre même beaucoup plus de documens sur l'histoire de la poésie que sur celle de la prose. Outre les savantes recherches de Thomas Warton sur les origines de la poésie anglaise, et les célèbres notices de Samuel Johnson sur les *Vies des poètes*, M. Campbell a publié, sous le titre de *Specimen des poètes de la Grande-Bretagne*, un nouveau recueil précédé d'une introduction remarquable. D'autres ouvrages de même nature ont paru plus récemment. [1]

Parmi les prosateurs eux-mêmes, il était encore nécessaire de me restreindre; car les Anglais ont réussi dans des carrières très diverses, dans le domaine de la philosophie comme dans celui de l'imagination; dans l'histoire, l'éloquence, la critique. Un genre vraiment indigène, empreint d'un caractère tout-à-fait local, et qui long-temps n'a pris racine que sur le sol britannique, s'est offert d'abord à mon attention. L'esquisse morale, créée en Angleterre vers le commencement du dix-huitième siècle,

[1] *Hazlitt's Lectures on poetry*. — On annonce que le poète Southey continue l'ouvrage de Warton. (*Allan Cunningham's History of the british literature of the last fifty years.*)

y a toujours été cultivée depuis avec une prédilection particulière, et a exercé une influence réelle sur le goût, l'esprit et la civilisation nationale. Les auteurs d'essais périodiques, ou, comme on les désigne communément, les *Essayistes*, forment dans la littérature anglaise une classe aussi distincte que les *Novellieri* dans la littérature italienne. Pour ne rappeler, en ce moment, que les noms les plus illustres, il me suffit de citer ici Addison, avec sa morale si pure et son badinage si ingénieux; Johnson, avec sa mâle vigueur et sa majestueuse éloquence; Chesterfield, avec sa grâce et sa vivacité toute française; Colman, avec son ironie légère et sa piquante malice; Goldsmith, avec son naturel exquis et son élégante simplicité; Mackenzie, avec son mélange de pathétique et d'enjouement, de rêverie sentimentale et de finesse moqueuse. Quelle autre nation pourrait offrir une succession de moralistes aussi distingués? Un spirituel écrivain anglais, qui allie à la science d'un érudit l'enthousiasme d'un artiste, s'écrie en parlant de cette brillante élite de beaux génies : « Lorsque je tiens un volume de leurs Mélanges, et que j'en parcours avidement les titres, mon âme est ravie, comme si je me

trouvais transporté au milieu des paysages du Valais, que Rousseau a décrits avec un talent si pittoresque. Il me semble que je suis assis dans une cabane, parmi ces montagnes, ces rocs, ces vallons, au sein de tous les enchantemens de l'illusion optique. Je contemple à la fois toutes les saisons réunies.... Je me crois dans un temple consacré au culte de la variété » [1]. Pour cette portion de mon travail, j'ai puisé d'utiles renseignemens dans les précieuses recherches du docteur Drake sur l'histoire de l'essai périodique en Angleterre, la plus complète et la plus intéressante monographie qui existe peut-être en aucune langue [2]. Je ne pouvais adopter un meilleur guide pour les détails historiques. A l'égard des jugemens littéraires, j'ai cru devoir m'écarter quelquefois de son opinion, surtout en ce qui concerne les *essayistes* de la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il m'a paru que le savant biographe poussait souvent un peu trop loin la partialité; ou, si l'on veut, la complaisance en faveur de ses contemporains : écueil presque inévitable, au reste, dans la critique moderne.

[1] *D'Israeli's Miscellanies.*

[2] *Essays biographical, critical and historical, by Drake*, 5 vol. in-12.

Après les moralistes, j'ai choisi les romanciers, qui sont beaucoup mieux connus en France, comme les nôtres sont parfaitement appréciés en Angleterre. Gray écrivait en 1742 au plus intime de ses amis : « De même que les joies du paradis consistent pour les Mahométans à jouer de la flûte et à reposer avec les houris, que la mienne soit de lire éternellement de nouveaux romans de Marivaux et de Crébillon »[1]. Quelques années plus tard, après l'apparition des chefs-d'œuvre de Richardson, Fielding et Smollett, le grand poète, sans renoncer à ses goûts, aurait peut-être mieux placé son admiration. Dès le milieu du dix-huitième siècle, il semblait difficile de contester aux Anglais la prééminence dans ce genre de composition. Le judicieux Blair accorde cependant la préférence aux romanciers français. De nos jours, les nombreux et brillans triomphes d'un illustre écrivain, qui a ouvert au roman une carrière nouvelle, et qui a éclipsé presque tous ses prédécesseurs, ne permettent plus de regarder une telle question comme indécise. On doit aussi à Walter Scott d'excellentes notices biographiques, dont la composition rapide se décèle sans doute par

[1] *Letter to West.*

quelques erreurs, mais où l'on trouve une foule d'aperçus ingénieux, et surtout un rare esprit de candeur et de bienveillance pour ses devanciers et ses rivaux.

Une autre branche de littérature cultivée dans la Grande-Bretagne avec un succès remarquable, c'est le genre épistolaire. Les écrivains de cette classe, néanmoins, sont presque entièrement ignorés en France. Quelques personnes y ont lu les lettres de lady Montagu ou celles de Chesterfield à son fils, les seules, je crois, qui aient été traduites. Depuis, il en a paru d'autres qui n'ont pas obtenu moins de célébrité.

« Les noms de Gray, de Burns et de Cowper, dit un critique anglais, rappellent à notre souvenir une collection d'épîtres que rien ne surpasse dans l'Europe moderne »[1]. Quoique cette assertion soit peut-être un peu trop absolue, et qu'on ne puisse guère mettre la correspondance de ces trois poètes célèbres sur la même ligne que celle de madame de Sévigné et de Voltaire pour l'importance et l'intérêt, je pense qu'il y a beaucoup d'agrément dans leurs lettres, et

[1] *Drake's literary life of Johnson.*

qu'elles mériteraient d'être mieux connues chez nous. Ici, à défaut d'ouvrage spécial sur la matière, j'ai consulté avec fruit les curieuses biographies de Mason, du docteur Currie, de Hayley et de quelques autres.

Les trois genres dont j'ai fait choix ont entre eux une analogie facile à saisir. Ils nous initient également, quoique par des moyens divers, à la connaissance du monde et du cœur humain. La morale pratique et usuelle, celle de l'essai périodique, s'occupe de nos devoirs, de nos intérêts, de notre bien-être; le roman de mœurs nous retrace l'histoire de nos passions et de nos erreurs; une correspondance familière dévoile à nos yeux les sentimens réels et les plus intimes pensées de nos semblables. Le moraliste nous transmet ses conseils sous une forme directe et didactique; le romancier nous corrige non moins sûrement par le tableau d'aventures et de personnages fictifs; l'écrivain épistolaire de bonne foi, en se peignant lui-même, nous révèle mieux encore que les deux autres le secret de nos propres faiblesses et de nos penchans. Les limites de ces genres se rapprochent et se confondent volontiers; la morale emprunte souvent avec avantage le secours des

fictions, et tous les grands romanciers ont été des moralistes du premier ordre.

En me bornant aux trois genres dont je parle, je n'ai pas même prétendu les épuiser entièrement, ni en offrir une histoire complète et systématique. Je me suis attaché surtout aux principaux écrivains et aux compositions capitales. Par exemple, dans l'innombrable famille des *essayistes* du dernier siècle[1], j'ai uniquement fait mention de ceux qu'on regarde comme classiques et qu'on propose pour modèles. Sans doute, rien n'est indifférent à une nation, quand il s'agit de ses renommées littéraires. Ce sont autant de titres de gloire qu'il ne lui est pas permis de négliger; mais il n'en est pas de même pour ses voisins : il leur suffit de connaître les chefs-d'œuvre ou du moins les productions les plus saillantes d'une littérature rivale. Par cette raison, j'ai omis à dessein quelques auteurs estimables, mais secondaires, et d'autres qui n'ont pas une liaison essentielle avec mon plan, comme les moralistes spécula-

[1] Le docteur Drake en compte plus de deux cents, et il ne garantit pas que sa liste les comprenne tous. La simple nomenclature de leurs titres prouve combien il est difficile d'imaginer aujourd'hui rien de neuf.

tifs, qu'on range plus ordinairement parmi les philosophes. En définitive, il ne faut donc chercher autre chose dans ce livre qu'une suite de notices critiques sur les meilleurs ouvrages des plus célèbres écrivains anglais dans la morale, le roman et le genre épistolaire. On verra que le sujet circonscrit dans ces termes offre encore assez d'étendue.

Au reste, je ne me suis pas non plus asservi rigoureusement à ce programme. J'ai compris dans mes recherches la classe des Mélanges, qui, pour le fond, a tant de rapport avec l'essai périodique. Les auteurs les plus remarquables de cette catégorie, tels que Temple, Hume, Franklin, ont été presque tous eux-mêmes leurs biographes. Je me suis également occupé de quelques productions d'un ordre plus important, qui n'entraient pas nécessairement dans mon cadre. Ainsi, pour ne plus avoir à revenir sur l'article de Johnson, j'ai rendu compte de son principal ouvrage, *les Vies des poètes*, ouvrage qui, à dire vrai, se rattache à la morale autant qu'à la biographie. Cette analyse aura l'avantage de faire passer, en quelque sorte, sous les yeux des lecteurs, la plupart des grands poètes anglais, jugés par un esprit supérieur et par un

éloquent écrivain. Les *essayistes* m'ont offert aussi quelques bons morceaux de critique sur leurs compatriotes. En un mot, il y a peu d'auteurs distingués dans la Grande-Bretagne, à quelque titre que ce soit, dont le nom ne se rencontre, du moins par occasion, dans cette revue historique. J'aurai donc manqué mon but, si ceux qui la parcourent n'acquièrent pas une idée suffisante de la littérature qui en est l'objet.

J'ai commencé mon travail par Bacon, non comme le plus ancien des grands écrivains anglais, mais comme le plus éminent, par ordre de date, dans la division que j'adoptais. L'âge de la reine Élisabeth, si remarquable par ses théologiens et ses auteurs dramatiques, n'offre que fort peu de bons moralistes et point de romanciers; car l'*Arcadie* de sir Philippe Sidney est depuis long-temps tombée dans l'oubli. J'ai été fort sobre de détails sur ces premiers temps de la littérature britannique. La même réserve m'a paru nécessaire pour l'époque la plus rapprochée de la nôtre, non plus à cause de la pénurie, mais à cause de l'abondance des matériaux. Dans tous les pays civilisés et où les lettres sont en honneur, on peut observer que les auteurs actuellement en vogue sont beaucoup

plus nombreux que tous ceux ensemble des générations antérieures. Les célébrités contemporaines se comptent par cent et plus : les autres se comptent par demi-douzaine et même moins. On comprend tout ce qu'impose de circonspection et de ménagement à la critique impartiale cette anticipation du jugement de la postérité. La presse périodique est naturellement l'interprète et l'arbitre des illustrations modernes; les seuls romanciers anglais de nos jours auraient pu me fournir une liste excessivement riche : j'ai dû me restreindre aux principaux, et j'ai exclu à regret de mon tableau tous les vivans. Ainsi, quoique plusieurs auteurs dont je parle, tels que Mackenzie, Knox, Lewis, Cumberland, aient vécu assez avant dans le dix-neuvième siècle, tous les ouvrages que j'analyse remontent au siècle précédent, hormis ceux de l'immortel écrivain dont l'Europe entière déplore la perte récente, et dont le nom justifie assez une telle exception.

Dans mon examen de la littérature de la Grande-Bretagne, j'ai souvent consulté l'opinion des critiques nationaux, quoique sans les prendre exclusivement pour guides. On verra avec quel soin j'ai recueilli leurs témoignages et

discuté leurs décisions. Un peuple éclairé ne saurait s'abuser long-temps sur les objets de sa prédilection. Sur presque tous les points, j'ai eu la satisfaction de me trouver d'accord avec le sentiment général et le goût populaire des Anglais. Dans un petit nombre de questions, j'ai pris la liberté de différer de leur avis, et de rendre compte de mes raisons. Ainsi, je pense qu'on ne rend pas assez justice aujourd'hui, chez eux, au mérite de Chesterfield comme moraliste, et j'indique les causes probables de cette partialité. En revanche, il me semble qu'on y évalue trop haut le talent de Smollett comme romancier. Selon moi, ce serait le traiter avec beaucoup de faveur que l'égaler à Fielding, et il y aurait une sorte de profanation à le mettre, ainsi qu'on l'a prétendu quelquefois, sur la ligne même de Richardson. Je persiste à croire que les autres nations ont bien fait de ne pas adopter un tel jugement.

A l'exemple de nos plus célèbres historiens littéraires, La Harpe, Ginguené, madame de Staël, j'ai cité des fragmens des ouvrages que j'analyse, et j'en ai proportionné le nombre ou l'étendue au rang des écrivains. Cette précaution me paraît indispensable toutes les fois qu'il

s'agit d'une langue étrangère, et d'auteurs dont la plupart n'ont pas encore été traduits. Les citations sont le meilleur correctif des louanges ou des censures exagérées, et le moins suspect de tous les témoignages. Elles forment une sauvegarde contre les piéges continuels qu'une critique partiale tend à la crédulité publique. Ceux qui sont familiers avec la littérature anglaise reconnaîtront que je n'ai pas pris au hasard des citations banales, éparses dans des compilateurs subalternes, qui se sont copiés successivement. Tous les passages que je rapporte ont été choisis dans les originaux, après plusieurs lectures attentives. J'ai évité généralement les morceaux déjà connus, ou je ne les ai adoptés que faute de pouvoir les remplacer avec avantage. Au surplus, ces extraits ne sont pas la partie la moins importante de mon travail. Je les ai traduits tous avec soin, sans jamais m'informer s'il en existait quelque traduction. Pour les fragmens un peu étendus, j'ai indiqué constamment le texte en note, afin qu'on pût sans peine recourir à l'original, et vérifier au besoin la fidélité de mes traductions, dont je garantis d'ailleurs la scrupuleuse exactitude. En les comparant à quelques versions

accréditées du dernier siècle, on sera peut-être surpris des licences presque incroyables que se permettaient alors les traducteurs à la mode. Il suffit de signaler entre autres ceux de Swift, Addison, Fielding, Richardson et Sterne surtout.

Je n'ose me flatter, après des études assidues et des recherches consciencieuses, d'avoir évité toute erreur. En parcourant les œuvres de tant d'illustres écrivains, j'ai remarqué plus d'une fois que leurs lumières supérieures ne les ont pas garantis eux-mêmes de quelques méprises. Plusieurs avantages précieux, tels que des renseignemens historiques ou littéraires, et des entretiens avec des Anglais instruits, m'ont manqué entièrement. Réduit aux seules ressources de ma bibliothéque particulière, je n'ai pu trouver à ma disposition tous les livres dont j'aurais eu besoin. Ainsi il m'a été impossible de me procurer les lettres d'Horace Walpole, qui sont estimées en Angleterre.

Un vif amour de mon sujet m'a soutenu au milieu des obstacles inévitables dans une telle entreprise. J'ai pensé que le public recevrait avec indulgence un travail absolument neuf sur cette matière. Quel que soit l'accueil qu'il des-

tine à mon ouvrage, il me restera du moins la consolation d'avoir appris à connaître plusieurs grands génies et de belles âmes, dont le commerce ne saurait manquer d'être profitable à quiconque le recherche avec passion. Si quelque lecteur était tenté de me reprocher une prédilection manifeste et un vif enthousiasme pour la littérature britannique, je lui répondrais que cette disposition d'esprit était nécessaire pour concevoir le projet d'en écrire les annales. D'ailleurs, continuellement témoin de l'estime et des hommages des meilleurs critiques anglais pour notre littérature, je ne pouvais refuser à leurs compatriotes une justice qu'ils nous accordent eux-mêmes si noblement. On sera frappé, je l'espère, de la bienveillance avec laquelle beaucoup d'hommes éclairés de la Grande-Bretagne, par exemple, Hume, Chesterfield, Cumberland, s'expriment sur le caractère français. J'ai rapporté avec d'autant plus de plaisir leur opinion qu'elle doit contribuer à bannir de vieilles animosités nationales, et à resserrer entre les deux peuples cette heureuse union qui a exercé jusqu'ici une influence puissante et salutaire sur les destinées de la civilisation.

Je sais qu'il y a loin de l'esquisse imparfaite

que je publie maintenant à un ensemble harmonieux et à un tableau complet. L'application successive du même procédé aux autres genres de composition ne produirait pas encore une histoire proprement dite. Outre les transitions indispensables, il manquerait les vues de haute critique, les classifications d'écoles et de systèmes, enfin les considérations générales auxquelles on ne peut se livrer avec assurance qu'après une revue exacte des détails et des faits secondaires. Tout cela serait naturellement l'objet d'une introduction qui résumerait en traits rapides les principales époques et les caractères dominans de la littérature britannique. Le succès de la tentative actuelle décidera si je dois poursuivre une carrière aussi vaste et aussi laborieuse.

En considérant le résultat modeste de mes travaux, je ne puis me défendre d'un sentiment d'humilité. Après plusieurs années exclusivement consacrées à une étude favorite, j'expose mon opinion sur une trentaine d'écrivains environ, et un nombre à peine triple d'ouvrages. A la vérité, il n'est aucun livre dont je rends compte ici que je n'aie lu attentivement : il en est même tel, comme *le Spectateur*, que j'ai

relu peut-être jusqu'à dix fois. Aussi, je ne réclame d'autre mérite que celui de connaître ce dont je parle; et ce mérite est assez rare, de nos jours, pour tenir lieu de beaucoup d'autres. Il y a sans doute une critique plus expéditive, plus intelligente, et, en quelque sorte, intuitive, qui procède bien différemment. Quelques pages lui suffisent pour deviner, et au besoin refaire des volumes. Avec de vagues indications, ou de confuses réminiscences, elle juge, analyse et commente les compositions les plus étendues. Elle jette en passant des aperçus lumineux et des théories fécondes. Il n'est point de question si étroite à laquelle elle ne trouve moyen de rattacher un système. Elle développe ses vues d'abord, et celles de l'auteur ensuite, si l'espace et le temps ne lui manquent pas. La critique ainsi conçue devient une véritable création : elle ne se contente plus de l'office d'auxiliaire et d'accessoire; elle s'empare du principal rôle, et s'élève au rang des productions originales. Elle n'a qu'un seul inconvénient, qui est de ne donner aucune idée quelconque des œuvres qui lui servent de prétexte pour se produire. Si je n'ai pas adopté cette méthode, aujourd'hui fort à la mode, ce n'est point par

dédain, mais par impuissance. Mon imagination ne me fournit absolument rien sur les ouvrages que je n'ai point lus, ou sur les sujets que je n'ai pas médités.

Il me reste à dire quelques mots à propos d'une question dont j'aimerais mieux ne pas m'entretenir, si je le pouvais sans affectation.

En écrivant l'histoire de la littérature d'un pays où les controverses d'intérêt public pénètrent partout, dans les esquisses de mœurs, dans les romans les plus frivoles, et jusque dans les lettres familières, il était bien difficile de garder une invariable neutralité, ou, comme on s'exprime généralement, de ne pas prendre une couleur politique.

Le livre que je publie a été composé à deux époques bien distinctes [1]. Entrepris vers la fin de la restauration, c'est-à-dire pendant cette longue conspiration du pouvoir qui a éclaté enfin par une révolte ouverte contre les lois, il a été achevé en partie dans les premiers temps de la révolution de 1830, ou durant les satur-

[1] La première moitié, moins quelques articles, a été lue aux séances de l'Athénée royal en 1829. Plusieurs fragmens de la seconde ont été lus plus tard au Cercle littéraire de Lyon.

nales de la plus ignoble licence dont aucun peuple moderne ait offert le spectacle. Dès lors, l'ouvrage a été écrit sous l'influence de deux préoccupations fort diverses : l'une tout entière pour la liberté, l'autre tout entière pour l'ordre public, et il a dû se ressentir nécessairement de cette double impression.

Après avoir partagé quinze ans les vœux, les sympathies, et les espérances de l'opposition, j'ai été, comme bien d'autres, étonné de l'esprit de vertige qui, dès le début dans la carrière de la liberté, a paru saisir une portion des vainqueurs. Je me demandais sans cesse comment tant de gens, que j'avais connus naguère admirables de patience et sublimes de résignation, sous le régime des abus, étaient devenus tout à coup d'une exigence intraitable, et d'un libéralisme sans frein, sous le règne de la légalité. Je ne revenais pas de ma surprise en les voyant se ranger sous la bannière de tous ces patriotes de fraîche date, de ces chefs jusqu'alors inconnus, de ces officieux auxiliaires qui pullulent toujours après la victoire, et dont pas un seul n'avait fait partie de l'héroïque phalange qui, sous la conduite de Casimir Périer et de quelques grands citoyens, soutint si long-

temps la cause de la liberté, quand la liberté était vraiment en péril.

Cet enivrement soudain de l'émancipation, cette bruyante explosion de patriotisme après coup, ce perpétuel anachronisme d'hostilités sans prétexte et sans bonne foi, me semblaient autant de symptômes d'un avenir alarmant pour les amis sérieux de la liberté; pour ceux qui lui garderaient au fond de leur cœur un culte fidèle, si jamais l'imprudence de ses aveugles adorateurs pouvait l'exiler encore une fois de notre patrie; pour ceux qui, restés en arrière au milieu d'un débordement vers l'anarchie, resteraient aussi en arrière au milieu d'un reflux vers le despotisme, sans se soucier, alors comme aujourd'hui, du reproche d'immobilité. L'expérience du passé ne nous apprend que trop, en effet, qu'on peut établir en principe absolu que, « chez un factieux, il y a toujours l'étoffe d'un servile. » Comme je n'avais, pour mon compte, à expier aucune faiblesse politique, n'ayant point rougi du libéralisme dans ses jours d'épreuve, je ne ressentis non plus ni embarras ni hésitation à me rallier au drapeau de l'ordre et des lois, sous quelque nom, par quelque emblème qu'on le désignât; laissant à

d'autres cette puérile honte des mots qui a été la source de tant de lâchetés en France.

Dans le cours de mes études littéraires sur les écrivains anglais, j'ai eu occasion de rencontrer un assez grand nombre de passages parfaitement applicables à notre situation actuelle, et qui pourraient offrir d'utiles enseignemens aux esprits sans prévention. Je demanderai la permission d'en citer ici deux ou trois.

Addison, dans son ingénieuse allégorie sur le crédit public [1], au début du *Spectateur*, parmi les couples fantastiques dont l'apparition alarme cette craintive divinité, en représente un formé de l'alliance du jeune prétendant et du génie de la république.

Le philosophe Hume, dans sa dissertation sur les *Partis dans la Grande-Bretagne*, observe que les torys, ou partisans de la famille des Stuarts, « ont fréquemment agi comme républicains, lorsque la politique ou la vengeance leur conseillait cette conduite. » Un peu plus loin, il fait cette réflexion curieuse : « Les torys ont été si long-temps forcés de prendre le ton

[1] *The Spectator*, n° 3.

républicain qu'ils semblent s'être *convertis eux-mêmes par leur hypocrisie*, et avoir adopté les sentimens aussi bien que le langage de leurs adversaires. »[1]

Lord Lyttleton, dans ses *Dialogues des Morts*, suppose une conversation entre deux patriotes célèbres, Guillaume III et le pensionnaire de Witt. Guillaume, énumérant les obstacles qu'il avait eu à vaincre après son avénement au trône d'Angleterre, ajoute : « Mais les plus incommodes pour moi furent un parti de républicains, qui s'opposèrent à toutes mes mesures, contrarièrent mon administration, et se joignirent aux jacobites pour troubler mon gouvernement, parce que ce n'était pas une république. »

Le pensionnaire lui adresse aussitôt cette réponse remarquable : « Ceux qui étaient républicains sous votre gouvernement, dans le royaume d'Angleterre, n'aimaient pas la liberté, mais aspiraient à la domination; et ils voulaient jeter l'État dans le désordre et l'anarchie, afin d'attirer à eux le pouvoir. »[2]

On le voit, la tactique des factions est, en

[1] *The parties of Great Britain.*

[2] *Dialogues of the Dead*, n° XVIII.

tout temps, la même, et il ne leur est permis d'innover en rien, pas même en folie ni en déloyauté. La maison d'Hanovre eut, dans l'origine, à combattre une coalition aussi monstrueuse que celle qui attaque aujourd'hui la dynastie de notre choix. Espérons que celle-ci triomphera également de ses adversaires, et s'affermira de plus en plus par leurs complots impuissans.

A la vue du fanatisme turbulent des partis politiques, et de la pétulance enfantine des réformateurs modernes, je me suis souvent souvenu de ces belles paroles d'un de nos anciens magistrats, dont le testament devrait servir de profession de foi à tous les bons citoyens :

Statum publicum laborantem prudenter sanari emendarique optavi : perverti, immutari, novari aut perturbari penitùs, nunquam cupivi. (PETRI PITHÆI *Testamentum*, 1587.)

Paris, le 1er juillet 1834.

M. L. M.

HISTOIRE

CRITIQUE

DE LA

LITTÉRATURE ANGLAISE.

BACON.

FRANÇOIS BACON jouit, depuis deux siècles, en Europe, d'une grande et légitime renommée. L'éclat de sa gloire dans les sciences efface presque, aux yeux de la postérité, les erreurs de sa vie politique. Si on songe en effet à la profondeur et à la variété de ses connaissances, aux découvertes qu'il a lui-même accomplies ou qu'il a préparées; si on le considère comme créateur d'une méthode nouvelle en philosophie, comme homme d'État, publiciste, orateur, jurisconsulte, historien, moraliste, on reconnaîtra peut-être en lui le génie le plus actif et le plus puissant qui ait paru dans l'ordre intellectuel depuis Aristote. L'appréciation des services qu'il a rendus aux sciences, et des progrès qu'il a fait faire à l'esprit humain, appartiendrait à une histoire spéciale de la philosophie. Je dois me borner ici au moins

étendu, mais au plus populaire de ses ouvrages : je veux parler de ses *Essais moraux, économiques et politiques*.

Il suffit de jeter un coup d'œil rapide sur la vie de Bacon, pour comprendre qu'aucune source d'enseignement ne put manquer à sa vaste intelligence. Il avait traversé une partie de cet orageux seizième siècle, si fécond en graves événemens, et si remarquable par les conquêtes de la pensée. Il était venu peu de temps après les longs troubles civils de son pays, l'administration sage et réparatrice de Henri VII, dont il a écrit l'histoire, et le despotisme capricieux et sanguinaire de Henri VIII, continué par sa fille Marie. Témoin du règne glorieux d'Élisabeth, il fut ministre du faible Jacques Stuart, et vit même les premiers symptômes de l'inquiétude nationale sous son successeur. A une ardeur insatiable pour l'étude, il joignait encore l'instruction des voyages et l'expérience pratique des affaires. On sait que son mérite l'éleva au poste de grand-chancelier en Angleterre. Il y a toujours quelque chose de curieux et d'instructif dans les révélations de ces esprits supérieurs qui ont pris part au maniement des choses publiques, et ont influé sur les destinées sociales de leur temps. Voilà ce qui donne tant d'intérêt aux Mémoires de Philippe de Comines, de Sully, de Clarendon, du cardinal de Retz, de W. Temple, et de quelques autres modernes. Bacon indique lui-même le véritable prix de ses *Essais* dans un passage qui pourrait leur servir d'épigraphe. Au chapitre sur

les *Conseils*, après avoir observé « qu'il est inutile pour les princes de prendre avis sur les affaires, s'ils ne prennent également avis sur les personnes, et que c'est dans le choix des individus que se commettent les plus grandes erreurs, et que le jugement se montre le mieux », il ajoute aussitôt : « On a dit avec raison *Optimi consiliarii mortui*, les livres parlent franc quand les conseillers gauchissent. Il est donc sage de les consulter, et surtout les livres de ceux qui ont été eux-mêmes acteurs sur le théâtre. » [1]

Quoique la préface des *Essais* porte la date de 1597, époque où l'auteur n'avait que trente-six ans, il est manifeste que Bacon les a revus plus tard, puisqu'il cite, dans un endroit, l'attentat de Ravaillac [2], et que, dans plusieurs autres, il fait allusion à des événemens accomplis sous le règne de Jacques I[er] [3]. Dès lors, on est moins surpris de la maturité de jugement et de la profondeur d'observation qui distinguent cet ouvrage.

Bacon est un esprit positif, un philosophe pratique : voilà son caractère dominant et son principal mérite. Il ne discute point de vaines théories, ne hasarde point de conjectures, ne se perd point dans le vague des hypothèses; il se renferme dans la réalité. Les choses telles qu'elles sont, et non telles qu'elles devraient être, voilà l'objet de sa médita-

[1] *Bacon's Essays; of Counsel.*
[2] *Of Custom and Education.*
[3] *Of Prophecies.*

tion. Ses *Essais*, ainsi qu'il s'exprime lui-même, « vont droit au cœur et aux intérêts de l'homme. » Il transporte dans la morale et dans la philosophie rationnelle la méthode qu'il avait appliquée d'abord à l'étude de la nature. Il ne suit d'autre guide que l'expérience et l'observation des faits. Sans cesse il invoque les témoignages de l'histoire ancienne ou moderne. Il ne dédaigne pas même les oracles de la sagesse populaire, et il cite des proverbes espagnols, français ou italiens, aussi volontiers que des textes de l'Écriture.

Les *Essais* de Bacon embrassent une grande variété de sujets, malgré leur peu d'étendue. L'auteur parcourt sans ordre et sans liaison une foule de questions utiles ou curieuses. Il passe, de considérations sur la grandeur des États, à des préceptes sur l'hygiène, d'un chapitre sur l'ambition à un chapitre sur les ballets et les fêtes, et d'un essai sur les jardins à un essai sur les négociations. Il est impossible de réunir en un moindre espace plus d'instruction et d'intérêt. Ce livre si court, mais si plein et si substantiel, renferme en abrégé une véritable Encyclopédie. On y reconnaît partout l'empreinte d'un génie vigoureux, qui, sur les problèmes les plus divers et les spéculations les plus abstraites, rencontre des vues neuves et fécondes. Lors même qu'il ne satisfait pas entièrement, il fait réfléchir, et on aime à connaître le sentiment d'un esprit de cet ordre sur tous les objets qui, depuis tant de siècles, exercent l'intelligence humaine.

La politique occupe une grande place dans les *Essais* de Bacon, et il fait preuve en ce genre d'expérience et de sagacité. Son livre pourrait servir de manuel aux princes et aux hommes d'État. On voit qu'il avait parfaitement étudié le mécanisme du gouvernement et tous les ressorts de l'administration publique. Il passe en revue les formes diverses du pouvoir; il en indique les avantages et les inconvéniens; il s'occupe surtout de leurs moyens de conservation. Il ne se montre ni le partisan du despotisme, ni l'apôtre de la liberté. Quoiqu'il élève assez haut l'autorité des rois, il la tempère par les conseils de la prudence et par la crainte des excès. S'il leur prescrit le respect des lois, c'est comme précaution autant que comme devoir. Ce qu'il recommande avant tout, c'est la modération et le discernement des besoins d'une époque. Voyez, par exemple, avec quel bon sens et quelle sagesse il s'explique sur les innovations : « Assurément tout remède est une innovation, et quiconque ne veut pas essayer de nouveaux remèdes doit s'attendre à de nouveaux maux; car le temps est le plus grand des novateurs..... Mais, dira-t-on, ce qui est établi par la coutume, sans être bon en soi, du moins cadre mieux, et les choses qui ont marché long-temps ensemble font, en quelque sorte, alliance, au lieu que les choses nouvelles ne s'accommodent pas si bien.... Tout cela serait vrai, si le temps restait immobile; mais, loin de là, il va d'une telle allure qu'un attachement obstiné à la coutume est chose aussi turbulente qu'une

innovation, et ceux qui révèrent par trop les vieux temps deviennent la risée des nouveaux. »[1]

A l'époque où Bacon écrivait, la constitution britannique, cette lente création des âges, n'avait pas encore jeté de profondes et inébranlables racines. La prérogative royale était mal définie, les droits du peuple méconnus ou contestés, l'équilibre des pouvoirs incertain, et la jurisprudence des précédens incomplète. Il n'est donc pas étrange que Bacon adopte quelquefois les principes de l'autorité absolue. Il semble même un peu enclin aux maximes de la politique italienne : il cite souvent Machiavel, et toujours sans improbation. Sa science des institutions nationales n'est pas moins remarquable pour son siècle, et le judicieux historien de la Constitution anglaise lui rend, à cet égard, un glorieux témoignage. « Si toute la philosophie de Bacon n'avait jamais existé, dit Hallam, il resterait encore assez dans ses écrits politiques pour le placer au rang des plus grands hommes que l'Angleterre ait produits. »[2]

Les relations des principales puissances de l'Europe, les ressources militaires et commerciales des divers États, l'influence et les intérêts des gouvernemens voisins, le génie, les mœurs et les arts des nations étrangères, n'étaient pas moins familiers à Bacon que les institutions mêmes de son pays. Le

[1] *Of Innovations.*

[2] *Hallam's Constitutional history of England*, chap. vi, note.

chapitre sur *la vraie Grandeur des Royaumes*, le plus étendu de l'ouvrage, suffirait pour attester au besoin la justesse et la profondeur de ses vues politiques. On y trouve des considérations qui ne seraient pas indignes de Montesquieu. J'en citerai la dernière partie, pour donner un exemple de la manière habituelle de l'auteur, en prévenant néanmoins que le style de Bacon a beaucoup moins vieilli en Angleterre que celui de Montaigne parmi nous, quoiqu'ils fussent contemporains, et que leurs *Essais* aient paru à peu d'années d'intervalle.

« Avec la profession et l'exercice des armes, il convient à un État d'avoir des lois ou coutumes qui lui fournissent des occasions de guerres légitimes, ou qu'on puisse prétendre telles; car il y a cette justice empreinte dans la nature des hommes, qu'ils n'entreprennent point la guerre d'où s'ensuivent tant de calamités, à moins de quelque fondement spécieux de querelle. Le Turc a en main, pour sujet de guerre, la propagation de sa foi ou de sa secte, prétexte qui est toujours à sa disposition. Les Romains, bien qu'ils estimassent un grand honneur pour leurs généraux d'étendre les limites de l'empire, ne se bornaient jamais à ce seul motif pour commencer la guerre. Ainsi donc, en premier lieu, que les nations qui aspirent à la grandeur se souviennent de ressentir les affronts faits à leurs frontières, à leur commerce ou à leurs ministres politiques, et de ne pas attendre trop long-temps après une provocation. En second lieu, qu'elles soient promptes et empressées

à porter aide et secours à leurs alliés, comme firent toujours les Romains; en sorte que, si leurs alliés avaient une ligue défensive avec d'autres États, et en cas d'invasion imploraient un appui en divers lieux, les Romains se mettaient toujours à la tête, et n'en cédaient l'honneur à aucun autre. Quant aux guerres qui se faisaient autrefois en faveur d'un parti ou d'une certaine conformité de gouvernement, je ne vois pas comment on pourrait les justifier : comme quand les Romains firent une guerre pour la liberté de la Grèce, ou quand les Lacédémoniens et les Athéniens combattirent pour élever ou abattre des démocraties et des oligarchies; ou quand des guerres furent entreprises par des étrangers, sous prétexte de protection et de justice, pour affranchir leurs voisins de la tyrannie et de l'oppression, et autres exemples pareils. Qu'il nous suffise de savoir que nul État ne doit s'attendre à devenir grand s'il n'épie toutes les justes occasions de recourir aux armes.

« Aucun corps ne peut être sain sans exercice, ni le corps humain ni le corps politique, et certes pour un royaume ou un gouvernement une juste et honorable guerre est le véritable exercice. Une guerre civile, à la vérité, est comme la chaleur de la fièvre; mais une guerre étrangère est comme la chaleur du mouvement, et contribue à entretenir le corps en santé : car, dans une paix oisive, les courages s'énervent et les mœurs se corrompent. Au reste, quoi qu'il en soit pour le bonheur, sans nul doute au

moins pour la puissance, il importe de se tenir presque incessamment sous les armes, et la force d'une armée de vétérans toujours sur pied, bien que ce soit une charge onéreuse, procure ordinairement la supériorité ou du moins la réputation parmi tous les États voisins, comme il se voit bien par l'Espagne, qui a eu, dans un pays ou dans un autre, une armée de vétérans presque sans interruption, depuis un espace de six-vingts années.

« Se rendre maître de la mer est le plus court chemin à la souveraineté. Cicéron, rendant compte à Atticus des préparatifs de Pompée contre César, lui dit : *Consilium Pompeii planè Themistocleum est; putat enim, qui mari potitur, eum rerum potiri;* et sans doute Pompée fût venu à bout de César, si, par une vaine confiance, il n'eût renoncé à son plan. Nous voyons les grands effets des batailles sur mer. La bataille d'Actium décida de l'empire du monde : la bataille de Lépante arrêta la grandeur des Turcs. Il y a bon nombre d'exemples où des batailles navales ont terminé la guerre; mais c'est quand les princes ou les gouvernemens ont mis leur dernière ressource dans le sort des armes. Toujours est-il certain que celui qui domine sur mer a une entière liberté d'agir, et qu'il peut prendre autant ou aussi peu de la guerre qu'il voudra, au lieu que les plus forts sur terre se trouvent quelquefois, néanmoins, dans de grands embarras. Sûrement, aujourd'hui, chez nous autres Européens, la supériorité sur mer, qui est un des principaux priviléges du royaume de la

Grande-Bretagne, est un immense avantage; soit parce que la plupart des États de l'Europe ne sont pas purement continentaux, mais sont enceints par la mer dans leur plus grande étendue; soit parce que la richesse des deux Indes ne paraît, en bonne partie, qu'une dépendance de l'empire des mers.

« Les guerres de nos âges modernes semblent se faire dans l'ombre, en comparaison de la gloire et des honneurs qui rejaillissaient de la guerre dans les anciens temps. Il y a maintenant pour entretenir l'ardeur martiale quelques ordres et degrés de chevalerie, qui néanmoins se distribuent indifféremment aux militaires et à ceux qui ne le sont pas. Il y a peut-être encore des emblêmes sur l'écusson, des hôpitaux pour les soldats mutilés, et quelques autres établissemens de ce genre. Mais, dans les anciens temps, les trophées érigés sur le lieu même de la victoire; les éloges funèbres et les monumens pour ceux qui avaient péri dans les combats; les couronnes et les distinctions personnelles; le titre d'empereur, que les plus grands rois du monde empruntèrent depuis; les fêtes publiques au retour des généraux; les grandes libéralités et largesses au licenciement des troupes, étaient choses capables d'enflammer tous les courages : mais, par-dessus tout, la cérémonie du triomphe chez les Romains n'était pas une parade ou une vaine montre, mais une des plus sages et des plus nobles institutions qui furent jamais; car elle réunissait trois choses : honneur pour le général, richesse pour le trésor du fruit des dépouilles,

et récompenses pour l'armée. Il est vrai que cet honneur ne conviendrait peut-être pas dans les monarchies, à moins que ce ne fût en la personne du monarque lui-même ou de ses fils, comme il arriva au temps des empereurs romains, qui se réservaient les véritables triomphes à eux-mêmes et à leurs fils, pour les guerres qu'ils avaient achevées en personne; et laissaient, uniquement pour les guerres achevées par leurs sujets, quelques insignes ou décorations triomphales aux généraux.

« Pour conclure, nul individu ne peut, malgré ses efforts, comme l'Écriture le dit, « ajouter une coudée à sa stature », dans cette frêle machine du corps humain, au lieu que, dans le vaste édifice des royaumes et des républiques, il dépend des princes ou des gouvernemens d'accroître la grandeur et l'étendue de leurs provinces; car, en introduisant les réglemens, institutions et coutumes dont je viens de faire mention, ils peuvent semer des germes de puissance pour leur postérité et leurs successeurs : mais ce sont des soins dont, en général, on ne s'avise guère et qu'on abandonne à la merci du hasard. »[1]

On a pu être surpris de voir dans ce morceau une apologie formelle de la guerre. Une telle doctrine s'accorde mal avec les systèmes de la philanthropie moderne; mais Bacon n'est pas un publiciste spéculatif, inquiet d'opérer une réforme dans les abus, et

[1] « Incident to this point.... To take their chance. »
(*Of the true Greatness of Kingdoms.*)

soucieux de résoudre le grand problême de l'union de la morale et de la politique. Sa théorie du droit des gens n'a rien de sentimental. Il prend les sociétés humaines au point où il les trouve, et ne s'enquiert pas des espérances de la philosophie. S'il blâme les guerres de principe, c'est uniquement comme peu profitables, et il faut convenir que l'expérience est pour lui. Du reste, loin de rétrécir le champ des ruptures politiques, il lui donne, au contraire, une assez grande latitude, puisque, parmi les occasions naturelles de guerre, il compte les progrès d'un commerce rival. Ailleurs, il nous dit, sans aucun scrupule superflu, et avec toute la franchise de ses compatriotes : « Il ne faut pas admettre l'opinion de quelques scolastiques, selon lesquels une guerre ne serait équitable qu'après une injure ou provocation antérieure; car il n'y a point de doute que la juste crainte d'un péril imminent, même sans aucun acte d'hostilité, soit une cause légitime de guerre »[1]. Bacon nous révèle ici une des vieilles et favorites maximes du gouvernement britannique. Il n'avait pas besoin d'ajouter que c'est à la prudence d'en régler l'application, et de décider quand il vaut mieux agir, ou quand il vaut mieux prendre patience.

Le même caractère d'utilité positive et de sagesse pratique se retrouve dans presque toutes les vues de l'auteur des *Essais*. Ainsi, au chapitre sur l'*Usure*,

[1] *Of Empire.*

après avoir pesé les inconvéniens et les avantages qui en résultent, il renvoie nettement à l'utopie ceux qui voudraient abolir toute opération de ce genre, et par une distinction aujourd'hui généralement consacrée, il propose deux taux à l'intérêt légal de l'argent, l'un pour les affaires commerciales, et l'autre pour les transactions ordinaires.

Le chapitre sur *la Judicature* est un des plus remarquables de l'ouvrage. Il est impossible de résumer en moins de mots et avec une méthode plus lumineuse tous les devoirs de la magistrature. A propos de l'application des lois, l'auteur établit un principe dont on ne contestera point la justesse. « Les juges, dit-il, doivent fuir les interprétations rigoureuses et les inductions forcées, car il n'y a pire torture que la torture des lois. »

Dans l'essai sur *la Ruse*, Bacon distingue nettement la ruse de la sagesse, et conclut qu'il n'y a rien de plus préjudiciable aux États que de prendre les gens rusés pour des gens habiles. Il énumère quelques uns des artifices les plus ordinaires de la ruse, et ajoute : « C'est preuve de finesse de suivre des yeux celui avec lequel vous vous entretenez, selon le précepte des Jésuites ; car il y a beaucoup de sages hommes qui ont le cœur secret et la physionomie transparente. Néanmoins, cela doit se pratiquer en baissant quelquefois humblement les yeux, comme font aussi les Jésuites. » On voit que Bacon savait quelque chose de la dextérité de ces révérends pères.

Dans un chapitre fort curieux sur *l'Audace*, Ba-

con attribue à cette qualité une prodigieuse influence. « La raison en est simple, dit-il. Il y a communément dans la nature de l'homme plus de sottise que de sagesse, et par conséquent les facultés par lesquelles on a prise sur la partie sotte de l'esprit humain sont les plus puissantes. En effet, que faut-il d'abord dans les affaires civiles? de l'audace. Que faut-il en second et en troisième lieu? encore de l'audace. Et pourtant, l'audace est une fille de l'ignorance et du mensonge, bien inférieure aux autres qualités; mais néanmoins elle fascine et lie pieds et mains à ceux qui sont bornés en jugement ou faibles en courage, et qui forment le plus grand nombre : bien plus, elle impose aux sages eux-mêmes, dans les temps de faiblesse. » On peut observer, en passant, que le mot célèbre de Danton ne lui appartenait pas, et qu'il appliquait seulement aux révolutions ce que Bacon avait dit, avec non moins de justesse, des affaires en général.

On a remarqué, depuis long-temps, que la conduite des moralistes ne répond pas toujours à leurs maximes. Bacon fournit un nouvel exemple de cette vérité. Quoiqu'il n'ait jamais su se corriger d'une extrême incurie pour ses intérêts, il donne dans son essai sur *les Dépenses* d'excellentes leçons d'ordre et d'économie. De même, au chapitre des *Grandes places*, il se montre presque rigoriste sur les devoirs des fonctionnaires. « Quant à la corruption, dit-il, enchaîne non seulement tes mains et celles de tes serviteurs pour les empêcher de recevoir, mais enchaîne

aussi les mains des solliciteurs pour les empêcher d'offrir; et évite non seulement la faute, mais jusqu'au soupçon. » Bacon prononce ici sa propre condamnation en termes formels. On sait en effet que son indulgence pour ses domestiques lui fit commettre de scandaleux abus, et que le reproche public de corruption a imprimé une tache ineffaçable à sa mémoire.

Outre la politique et la morale, Bacon effleure dans ses *Essais* une foule de questions qu'il range apparemment sous le titre de l'Économie. Ainsi il donne des conseils sur le régime qui convient le mieux à la santé; il expose la meilleure méthode pour voyager avec fruit; et il entre dans les moindres détails pour l'ordonnance des fêtes et des ballets. Au chapitre sur *les Édifices*, il trace le plan et la distribution d'un château royal; il en indique les dimensions et les compartimens avec la précision d'un architecte. Il s'occupe surtout de concilier l'agrément et l'utilité. « C'est chose étrange, dit-il, de voir maintenant en Europe des édifices aussi prodigieux que le Vatican, l'Escurial, et quelques autres, presque sans une seule chambre commode. » Ailleurs, dans l'essai sur *les Jardins*, il fait preuve de connaissances en botanique et en horticulture. Il présente une description peut-être un peu minutieuse d'un jardin de luxe. Je ne sais si son plan n'est pas trop symétrique; mais il montre en général un goût chaste, simple et sévère: il rejette avec dédain les ornemens puérils et superflus. La réflexion par laquelle il débute dans ce mor-

ceau a été citée plus d'une fois. « Nous verrons toujours, dit-il, que quand un siècle fait des progrès dans l'élégance et la civilisation, on commence par bâtir avec luxe plutôt que par distribuer les jardins avec goût, comme si l'art d'embellir les jardins était une plus grande perfection. »

Les plus sublimes génies, les intelligences les plus puissantes, payent toujours tribut à l'humanité par quelque faiblesse. On sait que La Bruyère exprime des doutes sur la magie[1]. Addison paraît croire aux apparitions et aux esprits[2]. Johnson n'est pas éloigné de partager aussi cette opinion[3]. Bacon lui-même n'a pu s'affranchir entièrement des préjugés de son siècle et de la crédulité contemporaine. Dans son chapitre sur *l'Envie*, il semble admettre ou du moins il ne repousse pas d'une manière positive les maléfices de la sorcellerie et l'influence des astres sur nos destinées.

Le style de Bacon a été jugé très diversement par les écrivains anglais. Benjamin Jonson, auteur dramatique, plus célèbre par son érudition que par son goût, déclare que le style de Bacon « peut être cité comme le type et le modèle de la langue anglaise. » Addison, ce critique judicieux, dans un des essais du *Babillard*, exprime son admiration en termes plus énergiques encore. Selon lui, « Bacon possédait la science profonde, distincte et compréhensive d'Aris-

[1] *Les Caractères*, chap. *de quelques Usages*.
[2] *The Spectator*, nos 100, 117.
[3] *The life of Roscommon*. — *Rasselas*, chap. XXXI.

tote, avec toute la richesse, la grâce et les ornemens de Cicéron. On ne sait ce qu'on doit le plus admirer dans ses écrits, la vigueur de la raison, la force du style, ou l'éclat de l'imagination[1]. D'une autre part, Orrery, tout en avouant que Bacon « est le premier auteur qui ait écrit d'une manière supportable aujourd'hui », ajoute que sa diction est « affectée et pédantesque »[2]. L'historien Hume, qu'on accuse en Angleterre de ne pas rendre assez justice au mérite de Bacon, affirme que ce philosophe « ne connaissait point l'élégance de sa langue maternelle »[3], et il lui reproche de la roideur et de l'apprêt dans son style.

La vérité, comme il arrive presque toujours, se trouve entre des opinions si opposées. Le style de Bacon, du moins à en juger par les *Essais*, est en général concis, nerveux et pittoresque. Il peut même paraître assez correct pour un âge où la langue n'était pas encore fixée, et où l'on attachait peu d'importance à l'exactitude grammaticale. Bacon ne s'occupe, il est vrai, ni de la grâce, ni de l'harmonie, ni des ornemens de la composition. Il semble regarder un tel soin comme au-dessous d'un philosophe. Ce qui l'inquiète surtout, c'est d'arriver au but. Aussi, ses transitions sont parfois brusques et soudaines : il affecte les formes rapides et les tournures elliptiques. Son langage est souvent sentencieux jusqu'à la sé-

[1] *The Tatler*, n° 267.
[2] *Remarks on the life and writings of Swift.*
[3] *Appendix to the reign of James I.*

cheresse. Il ne disserte pas, il expose des corollaires. Quoiqu'il aime les similitudes et les comparaisons, elles ne ralentissent pas sa marche; au contraire, s'il adopte une image, c'est qu'elle rend sa pensée d'une manière plus vive, et en moins de mots.

Quant au goût, Bacon, malgré sa science, n'est guère supérieur à son illustre contemporain Shakespeare. Il emploie fréquemment des expressions vulgaires et triviales; il abuse des figures, des métaphores et des antithèses; il court même après les jeux de mots, les pensées subtiles et obscures, les pointes, les concetti : c'était l'esprit du seizième siècle. Je pourrais en rapporter plusieurs exemples; je me bornerai à un seul, car c'est une tâche ingrate et stérile que de relever les fautes du génie. Bacon dit en parlant de l'égoïsme : « Pauvre centre d'action que soi-même! C'est juste comme la terre; car elle seule se tient ferme sur son centre, au lieu que tous les corps qui ont quelque affinité avec le ciel se meuvent autour d'autres corps qu'ils éclairent »[1]. Cette image a sans doute quelque chose de brillant et d'ingénieux; mais, outre qu'elle repose sur un faux système en astronomie, ne paraît-elle pas bien recherchée?

Bacon est aussi un peu trop prodigue de citations. Il accumule sans besoin des phrases latines, grecques, hébraïques même; des adages italiens, français, espagnols. Quelque chose du pédantisme de

[1] *Of Wisdom for a man's self.*

Jacques Ier et de sa cour perce parfois dans les *Essais*. C'était encore un défaut du temps, et on le retrouve dans nos plaidoyers et dans nos sermons de la même époque.

On peut être surpris que, dans l'extrême variété des sujets que parcourt Bacon, il parle si peu des lettres, du génie, de l'éloquence, toutes choses qui ont dû tenir une grande place dans son estime et ses affections. Le chapitre sur *l'Étude* est presque le seul de ce genre qu'on remarque dans ses *Essais*. Je le citerai d'autant plus volontiers qu'on y reconnaîtra, outre la pénétration habituelle de l'auteur, l'extrême concision de son style, et peut-être aussi quelques uns des défauts que j'ai signalés. « L'étude sert pour le plaisir, pour l'ornement, et pour l'habileté. Elle contribue surtout au plaisir dans la solitude et la retraite; à l'ornement, dans le discours; et à l'habileté, dans le jugement et la disposition des affaires : car les hommes expérimentés peuvent réussir dans l'exécution, et juger peut-être des détails isolément; mais les conseils généraux, le plan et l'ordonnance des affaires, conviennent mieux aux gens instruits. Employer trop de temps à l'étude, c'est indolence; y trop recourir pour l'ornement, c'est affectation; la prendre pour unique règle de ses jugemens, c'est l'humeur d'un pédant. Elle perfectionne la nature, et est perfectionnée par l'expérience : car les talens naturels sont comme les plantes naturelles, qui ont besoin d'être élaguées par la culture; et l'étude elle-même donne une instruction trop vague, à moins

que l'expérience ne la rectifie. Les hommes fins méprisent la science, les simples l'admirent, et les sages en profitent : car elle n'enseigne point sa propre utilité, mais qu'il y a une sagesse hors d'elle et au-dessus d'elle qui s'acquiert par l'observation. Lisez, non pour contredire et réfuter, ni pour croire et admettre comme certain, ni pour fournir au babil et aux entretiens, mais pour méditer et réfléchir. Il y a des livres qu'il faut goûter, d'autres qu'il faut avaler, et un petit nombre qu'il faut mâcher et digérer: c'est-à-dire qu'il y a des livres qu'il faut lire seulement par parties ; d'autres qu'il faut lire, mais non très attentivement; et un petit nombre qu'il faut lire en entier, avec diligence et application. On peut aussi lire quelques livres par députés, et en faire faire des extraits par d'autres; mais cela ne doit avoir lieu que pour les matières les moins importantes, et pour les livres d'un ordre inférieur : autrement les livres distillés sont, comme les eaux communes distillées, une chose fade. La lecture donne des idées ; la conversation, de la présence d'esprit; et la rédaction, de l'exactitude. Si donc un homme écrit peu, il a besoin d'une grande mémoire ; s'il converse peu, il a besoin d'un esprit vif; et s'il lit peu, il a besoin de beaucoup de finesse pour paraître savoir ce qu'il ne sait pas. L'histoire nous rend sages; la poésie, spirituels; les mathématiques, subtils; la philosophie naturelle, profonds; la morale, graves; la logique et la rhétorique, habiles dialecticiens : *Abeunt studia in mores*. Je dirai plus, il n'y a point de faible ou de

travers dans l'esprit que l'on ne puisse guérir avec des études convenables. Si un homme a l'esprit mobile, qu'il étudie les mathématiques; car, dans les calculs, pour peu que l'attention soit distraite, il faut tout recommencer. Si son esprit n'est pas prompt à distinguer ou à saisir des différences, qu'il étudie les scolastiques : ce sont en effet *Cymini sectores*. S'il n'est pas heureux à découvrir des rapports, et à s'aider d'une chose pour en prouver ou éclaircir une autre, qu'il étudie les mémoires des avocats. Ainsi toute imperfection de l'esprit peut trouver une recette spéciale. »[1]

On a sans doute remarqué dans ce morceau un jugement qui semble assez bizarre. « Employer trop de temps à l'étude, c'est indolence », dit Bacon. Il est vraisemblable pourtant que lui-même avait été plus coupable que bien d'autres de cette sorte d'indolence. Mais il faut se souvenir que Bacon n'était pas seulement un philosophe, un savant : c'était avant tout un homme d'état. L'étude n'était à ses yeux qu'un délassement. Il porte même si haut son estime pour une vie active qu'il s'exprime ainsi quelque part : « Pour dire la vérité, dans nos temps corrompus, les hommes actifs sont plus utiles que les hommes vertueux. »[2]

Bacon est un de ces penseurs originaux, capables

[1] « Studies serve for delight..... May have a special receipt. »
(*Bacon's Essays.*)

[2] *Of followers and friends.*

de défrayer plusieurs générations de moralistes. On pourrait extraire de ses *Essais* un corps de maximes applicables à presque toutes les occurrences de la vie. Rien ne prouve mieux le mérite de ce livre que les fréquens emprunts que lui ont faits de grands écrivains. Addison en cite souvent des pensées avec éloge; William Temple y a puisé diverses considérations politiques sur les conquêtes; Steele y a pris les principaux traits d'un de ses meilleurs articles dans *le Tuteur*, sur les règles de la conversation. Chesterfield, avec toute son expérience et sa sollicitude pour l'éducation de son fils, n'a rien su faire de mieux que de suivre de point en point toutes les vues de Bacon sur les voyages; heureux s'il avait eu le bon sens ou le patriotisme d'adopter aussi ce dernier conseil de son excellent guide : « Que le voyageur n'échange pas les manières de son pays contre celles des nations étrangères, et qu'il mêle seulement quelques unes des fleurs qu'il a recueillies au dehors parmi les coutumes de sa patrie ! »

Le génie de Bacon dans les sciences a dû pâlir devant les nouvelles découvertes et la marche progressive de l'esprit humain. Le créateur de la philosophie moderne a été vaincu avec les armes qu'il avait fournies lui-même à ses successeurs, je veux dire avec la méthode expérimentale. D'autres, en suivant ses traces, ont mieux interrogé la nature, et lui ont ravi plus de secrets : mais, dans la morale du moins, sa gloire n'a souffert aucune atteinte ; ses recherches n'ont rien perdu de leur intérêt ni de

leur utilité. « On trouve dans tous les écrits moraux de Bacon, dit à ce propos un estimable critique anglais, une solidité de jugement qui permet d'en tirer quelque avantage toutes les fois qu'on les relit... Le peu qu'il nous a laissé est un trésor inappréciable, et celui de ses ouvrages que je regretterais le plus, si toutes ses productions venaient à périr, ce sont les *Essais moraux*. » [1]

[1] *Essays moral and literary*, *by Knox*, n° 52.

TEMPLE.

Guillaume Temple est un des écrivains qui ont contribué aux progrès de la langue anglaise, non pas sans doute pour la pureté et la correction; sous ce rapport, il n'égale pas quelques uns de ses prédécesseurs, mais pour le naturel et la grâce, qualités où il compte peu de rivaux parmi ses compatriotes. Je n'ai à m'occuper ici ni de ses Mémoires, ni de ses notes officielles, ni de sa vaste correspondance diplomatique. Ses *Mélanges* seuls appartiennent à l'histoire de la littérature.

Ce qui distingue d'abord Guillaume Temple, c'est un instinct de curiosité qui l'entraîne vers tout ce qui est neuf ou extraordinaire. Le génie, sous quelque forme et à quelque distance qu'il lui apparaisse, a également droit à ses hommages. Son penchant pour le merveilleux va même quelquefois jusqu'à la crédulité. Pourvu qu'il trouve à satisfaire sa passion dominante, il accueille sans défiance les souvenirs populaires, les témoignages des voyageurs et les traditions de l'antiquité. Il est avide surtout de relations sur les pays lointains, et en particulier sur l'Orient. Sans cesse il se tient à la piste de tout ce qui a échappé aux observateurs vulgaires : il semble même prendre un certain plaisir à exhumer de l'oubli des

grandeurs méconnues ou des gloires presque éteintes pour les rappeler à la vie, et les opposer aux vieilles admirations du genre humain.

Les *Mélanges* de Temple comprennent trois parties. La première ne présente guère que des considérations spéciales relatives à des mesures de circonstance et à des plans d'administration publique. Ces recherches seraient donc aujourd'hui dépourvues d'intérêt, si on excepte une dissertation sur l'origine et la nature du gouvernement, dont je parlerai ailleurs.

La seconde partie commence par l'*Essai sur la science des anciens et des modernes*, parallèle qui entraîna l'auteur dans la controverse alors si vivement débattue, et depuis si complétement abandonnée. Il semble qu'une discussion aussi oiseuse et aussi stérile n'aurait pas dû préoccuper un esprit positif et judicieux. S'il est en effet si délicat de décider entre deux littératures contemporaines, malgré tant de rapports de mœurs, d'idiome, de gouvernement et de civilisation, qui rendraient l'examen plus facile, et fourniraient, en quelque sorte, une mesure commune; combien la question devient plus insoluble, s'il s'agit de prononcer sur la prééminence de deux époques tout-à-fait différentes, séparées par un grand nombre de siècles, soumises à des influences manifestement contraires, et lorsque tant d'élémens inconnus et inappréciables compliquent encore le problême!

Outre ce premier inconvénient du sujet, la disser-

tation de Temple offre encore un vice fondamental. Il ne précise pas assez nettement l'état de la question. S'il se contentait de soutenir que les anciens ne le cèdent pas aux modernes dans le domaine de l'imagination, dans les beaux-arts, la poésie, l'éloquence, l'histoire, la morale même, son opinion n'aurait rien de paradoxal, et rentrerait, comme tant d'autres, dans le champ des disputes littéraires. Mais loin de là : il ne s'occupe même pas de la poésie, qu'il réserve pour un article à part. C'est dans les sciences d'observation et de raisonnement, comme la physique, l'histoire naturelle, les mathématiques, l'astronomie, qu'il veut établir la prééminence de l'antiquité. Si même il se bornait à prétendre que es anciens surpassent les modernes en invention, en ardeur pour l'étude, en vigueur d'intelligence; que, par exemple, Pythagore, Aristote, Hippocrate, Archimède, ne comptent point d'égaux en génie parmi leurs successeurs, on pourrait concevoir une telle assertion. Mais ce n'est pas sur les facultés de l'esprit humain, c'est sur les progrès positifs des sciences et le mérite des découvertes que Temple fonde son parallèle. J'indiquerai quelques uns de ses principaux argumens.

Il observe d'abord que nous ne connaissons pas toutes les ressources des anciens, et qu'ils ont pu recevoir autant de secours de leurs prédécesseurs que nous des nôtres. A cela on peut répondre que nous profitons, non seulement des travaux des anciens philosophes, mais de ceux mêmes de leurs devan-

ciers dont ils nous ont transmis, dans leurs ouvrages, les systèmes les plus remarquables.

Selon lui, l'invention de l'imprimerie n'a peut-être pas multiplié les livres, mais uniquement les copies. En admettant une supposition aussi étrange, ne serait-ce donc rien qu'un tel avantage? Qu'importe qu'il y eût autrefois des livres, s'ils étaient rares et inaccessibles à la plupart des curieux. En général, Temple ne tient pas assez compte de cette précieuse découverte, qui garantit la conservation de toutes les autres, et ne permet plus que les conquêtes de la science ou même les révélations du hasard soient désormais perdues pour l'esprit humain.

Il compare ensuite les méthodes favorites d'instruction en usage parmi les anciens et les modernes. Aux universités, aux bibliothéques de ceux-ci, il oppose les recherches immenses et les courses lointaines des vieux philosophes. Il raconte les prodigieux voyages de Pythagore dans l'Égypte et dans l'Inde. Il s'étend, à ce propos, sur la sagesse des brachmanes, qu'il représente comme les vrais précepteurs des Grecs. Il rapporte des merveilles de leur constance et de leurs pénibles épreuves. « Quelques uns, dit-il, se tenaient immobiles, tout le jour, aux ardeurs du soleil; d'autres passaient des nuits entières sur une jambe, soutenant une pesante solive ou une pierre dans leurs mains, sans faire un seul geste. » Il ne s'aperçoit pas que de pareils traits ne sauraient inspirer une bien haute opinion de la sagesse des brachmanes, et qu'il

est peu vraisemblable que des hommes capables de pratiques aussi puériles eussent du loisir ou du goût pour des occupations plus sérieuses. Autant vaudrait citer les mortifications du cloître et les rigueurs de la vie monastique pour conclure en faveur du bon sens et de la science des cénobites.

Il se demande pourquoi les plus importantes conquêtes, dans l'étude de la nature, aussi bien que dans l'ordre politique, ne s'obtiendraient pas par la force native d'un heureux génie, et en quelque sorte d'un seul jet, plutôt que par les efforts lents et successifs de plusieurs générations. Mais l'expérience prouve que si ce principe est vrai dans les arts d'imitation, il n'est plus applicable aux sciences de faits et d'observations dont la marche est essentiellement progressive.

Temple rappelle que, après la chute de l'empire romain, l'Europe entière fut plongée dans la plus complète barbarie, et que la renaissance des lettres et de la civilisation parmi nous date d'une époque assez récente, en comparaison de cette longue suite de siècles durant lesquels on cultiva les sciences chez les anciens. Il insiste beaucoup sur l'instabilité de nos langues modernes, qu'il regarde comme « des dialectes imparfaits de la noble langue romaine, de faibles copies d'un excellent original. » Suivant lui, elles ne sauraient se promettre une longue durée, et quelquefois elles changent tout-à-fait dans le cours d'un siècle. Il oublie que les idiomes anciens étaient presque aussi variables, et que, de son aveu même,

la pureté du latin survécut peu au règne de Tibère. Quant à la durée des langues modernes, elle offre les mêmes garanties que celle de l'ordre social. Au cas impossible à prévoir d'un bouleversement politique dans l'ancien monde, les colonies européennes en conserveraient le dépôt, et il ne faudrait rien moins qu'une révolution physique du globe pour les faire disparaître sans retour.

Au sujet de la langue française, Temple fait une observation qui s'accorde avec le sentiment de Fénelon. « Les beaux esprits modernes en France, dit-il, Voiture, La Rochefoucauld, Bussy et quelques autres, ont épuré la langue française à un point qu'il ne serait pas facile de surpasser. Je soupçonne qu'il a pu en advenir ici comme dans tous les ouvrages qui, à mesure qu'on les lime et qu'on les polit, perdent quelque chose de leur poids et de leur solidité; et, si cette langue a plus de douceur et d'agrément aujourd'hui, je pense qu'elle avait beaucoup plus de force, d'énergie et de portée, au temps de Montaigne. »

Temple énumère ensuite quelques unes des causes qui, depuis la renaissance des lettres, ont nui aux progrès des modernes : le long asservissement de l'esprit humain au joug pontifical, l'ardeur pour les controverses théologiques où tant de génies supérieurs se sont consumés sans fruit, les guerres sanglantes enfantées par l'ambition et les rivalités des princes, le peu de protection que les savans ont obtenu des divers gouvernemens, la passion dominante

de l'avarice qui absorbe tous les esprits, enfin le ridicule du pédantisme qui a porté un coup fatal aux sciences. Il est remarquable que plusieurs des abus dont se plaint ici l'auteur, exercent aujourd'hui moins d'influence. Le despotisme pontifical a perdu beaucoup de son ascendant, la munificence des cours a fait place à la justice de l'opinion publique, et la forme des institutions modernes est devenue plus favorable que jamais à la puissance des lettres et aux triomphes du talent.

Quoique la plupart des argumens de Temple soient plus spécieux que solides, son enthousiasme pour l'antiquité lui inspire quelquefois une certaine verve de langage et une ironie assez piquante contre les prétentions des modernes. On peut en juger par le passage suivant :

« Que voudrions-nous donc, sinon une autre nature et une autre organisation que celles que le Dieu tout-puissant nous a destinées? La hauteur de notre taille peut s'élever à six ou sept pieds, et nous voudrions en avoir seize; la longueur de notre vie peut s'étendre à cent années, et nous voudrions en avoir mille. Nous sommes nés pour ramper sur la terre, et nous voudrions prendre notre essor jusqu'aux cieux. Nous ne pouvons concevoir comment croît un gland ou un grain de blé, ni l'instinct de la fourmi ou de l'abeille; nous sommes confondus de la sagesse de l'une et de l'industrie de l'autre; et pourtant nous voulons connaître la substance, la forme, le cours, les influences de ces glorieux corps cé-

lestes, et le but pour lequel ils furent créés. Nous prétendons expliquer clairement comment sont produits la foudre et les éclairs, cette artillerie du Très-Haut, et nous ne pouvons comprendre comment se forme la voix humaine, ce son faible et chétif que nous faisons entendre en parlant. Le mouvement du soleil est évident pour quelques astronomes, et celui de la terre pour d'autres; et nous ne savons pas même ce que c'est que le mouvement, ni comment une pierre part de notre main quand nous la lançons à travers la rue....

« Mais, Dieu merci, l'orgueil de l'homme est plus grand que son ignorance, et ce qui lui manque en savoir, il y supplée par la présomption. Quand il a tourné ses regards autour de lui aussi loin que sa vue s'étend, il conclut qu'il n'y a plus rien à voir au-delà; quand il est au bout de sa sonde, il touche le fond de l'Océan; quand il a décoché une flèche de son mieux, il est sûr que nul ne saurait aller plus loin. Sa propre raison est la mesure certaine de la vérité; sa propre science, de ce qui est possible dans la nature. Bien plus, quoique ses opinions varient chaque semaine ou chaque jour, il a la certitude ou du moins la confiance que ses sentimens et ses raisonnemens actuels sont justes et vrais, et qu'il ne peut se tromper; et parmi toutes les misères auxquelles est assujettie la race humaine dans le cours entier de la vie, elle a du moins cet avantage pour se consoler et s'applaudir, que, dans tous les âges, en toute chose, tout homme a toujours raison. Un en-

fant de quinze ans est plus sage que son père à quarante, le moindre sujet que son prince ou son gouvernement; et les savans modernes, parce qu'ils ont, depuis une centaine d'années, appris leur leçon assez passablement, sont bien plus habiles que les anciens, leurs maîtres.

« Que le fait soit prouvé par de fort bonnes raisons, j'y consens; mais l'expérience est-elle d'accord aussi? Les découvertes, les travaux, les productions du collége de Gresham ou des académies récemment instituées à Paris, ont-ils éclipsé ou obscurci la gloire du lycée de Platon, de l'académie d'Aristote, du portique de Zénon, des jardins d'Épicure? Harvey a-t-il vaincu Hippocrate, ou Wilkins Archimède? Les histoires de Davila et de Strada valent-elles mieux que celles d'Hérodote et de Tite-Live? Les commentaires de Sleiden sont-ils au-dessus de ceux de César? la muse de Boileau au-dessus de celle de Virgile? S'il faut souscrire à tout cela, je conviendrai alors que *Gondibert*[1] surpasse l'*Iliade* comme on le prétend, et la poésie moderne française toute celle des anciens. Et pourtant, je pense qu'il serait aussi raisonnable de dire que les farces de Moorfields l'emportent sur les jeux olympiques; une harpe galloise ou irlandaise, sur la lyre d'Orphée et d'Arion; la pyramide de Londres, sur celles de Memphis; et que les conquêtes des Français en Flandre sont plus grandes que celles d'Alexandre et de César, comme leurs

[1] Poëme de Davenant.

opéras et leurs panégyriques voudraient nous le faire accroire. »[1]

Quelques traits de ce parallèle supposent peu de bonne foi ou de discernement; il semble qu'un compatriote de Shakespeare et de Milton aurait pu choisir pour Homère un plus digne rival que l'auteur de *Gondibert*. A l'époque où Temple écrivait, les meilleurs historiens modernes n'avaient pas encore paru; mais il connaissait déjà Guicciardini, Paul Sarpi, de Thou et quelques autres. Nos opéras et nos panégyriques avaient tort sans doute, et ce n'est plus la conquête de la Flandre ou le passage du Rhin que nous opposerions aujourd'hui aux exploits d'Alexandre ou de César; au reste, on ne voit pas ce que cette épigramme fait à la question.

Temple termine son essai par ce mot d'Alphonse-le-Sage, roi d'Aragon, que « parmi tant de choses dont les hommes envient ou recherchent la possession dans le cours de leur vie, tout le reste est fadaise, hormis le vieux bois pour brûler, le vieux vin pour boire, les vieux amis pour causer, et les vieux livres pour lire. »

On trouve dans la troisième partie des *Mélanges*, et parmi les œuvres posthumes de Temple, une sorte d'appendice au parallèle des anciens et des modernes; j'en dirai ici quelques mots pour finir sur ce sujet. L'auteur y persiste dans ses conclusions, mais il ne

[1] « But what would we have..... Would make us believe. »
(*An Essay upon the ancient and modern learning.*)

fournit aucune preuve ni aucun raisonnement nouveau. Il débute par une pompeuse et inutile apologie de Pythagore, Empédocle et Démocrite. Peu satisfait des concessions de ses adversaires, qui lui accordaient peut-être assez libéralement la prééminence des anciens dans la poésie, l'éloquence et les beaux-arts, il s'obstine à soutenir également leur supériorité dans l'anatomie, la chimie, la minéralogie, la botanique, l'astronomie, la physique, l'histoire naturelle; il prouve, d'ailleurs, combien il est peu compétent dans les questions scientifiques en révoquant encore en doute la justesse du système de Copernic, long-temps après les recherches de Képler et de Galilée. Du reste, il faut considérer ce morceau moins comme une dissertation que comme un fragment ou une ébauche où il avait recueilli quelques pensées qu'il n'eut pas le temps de mettre en ordre; il serait donc injuste de le juger avec trop de rigueur.

L'essai sur *les Jardins d'Épicure*, ou plutôt sur *le Jardinage*, car ce second titre est celui qui convient le mieux, porte la date de 1685. L'auteur, selon sa méthode, y parle un peu de tout; il passe d'abord en revue les principaux systèmes des anciens philosophes sur le bonheur, et il donne la préférence à celui d'Épicure, qu'il venge avec chaleur des reproches de la calomnie et des préventions de l'ignorance. A propos du goût d'Épicure pour les jardins, il trace une esquisse historique des jardins les plus fameux, y compris Eden, et depuis ceux de Salomon et de Sémiramis, jusqu'aux jardins modernes en

Italie, en France et en Angleterre. Il saisit en passant l'occasion de signaler son patriotisme, et de donner aux étrangers une leçon dont ils peuvent faire leur profit. Après avoir affirmé que ses pêches, ses figues et ses raisins égalent ceux de la France en deçà de Fontainebleau, au témoignage de tous les voyageurs, il ajoute : « Je ne pouvais en dire moins pour la justification de notre climat, qui est si généralement décrié au-dehors par ceux qui ne le connaissent point, ou qui, s'ils sont venus chez nous, ne savent guère que ce qu'ils ont appris sans sortir des auberges ou des tavernes ; qui accusent notre pays de leurs propres défauts, et médisent non seulement de nos jardins et de nos maisons, mais de notre humeur, de notre savoir-vivre, de nos coutumes et de nos manières, d'après ce qu'ils ont observé dans les dernières classes de la société parmi nous ; parce qu'ils manquaient peut-être eux-mêmes de fortune, de naissance, de talent ou de mérite, pour s'introduire dans la meilleure compagnie. »

Temple s'enorgueillit « d'avoir eu l'honneur », ce sont ses expressions, de naturaliser dans son pays quatre nouvelles espèces de raisin qu'il a répandues dans tout son voisinage, et il semble prendre plus de plaisir à cette conquête qu'au souvenir de sa part glorieuse au traité de la triple alliance ou à la paix de Nimègue.

Il expose ensuite ses vues sur la distribution et l'embellissement des jardins ; il préfère la forme symétrique, sans toutefois proscrire les jardins irré-

guliers qu'il appelle jardins chinois ; il recommande surtout d'étudier la nature du terrain, le choix des plants et l'influence de l'exposition. Sa sollicitude pour l'amélioration des fruits lui dicte une foule de détails d'horticulture, qu'il relève par des considérations d'hygiène ; il termine son essai par un morceau plein de charme sur les délices de la vie champêtre. Tous les hommes d'État pourraient le méditer avec avantage ; on y reconnaîtra sans doute ce caractère de naïveté que les critiques anglais attribuent au style de Guillaume Temple.

« J'ai peut-être le droit de savoir quelque chose de ce métier, puisque j'ai pris depuis si long-temps le parti de n'être bon à rien autre chose, en quoi peu d'hommes seront de mon goût, et s'amuseront de leur jardin sans jeter souvent des regards autour d'eux, pour voir ce qui se passe ailleurs, quels mouvemens ont lieu dans l'État, et quelles espérances peuvent les inviter à reparaître sur une autre scène.

« Pour moi, comme les occupations de la campagne, et surtout les soins du jardinage, furent l'inclination de ma jeunesse, ils forment aussi le plaisir de mon vieil âge, et je puis vraiment dire que, parmi plusieurs hautes fonctions qui me sont échues en partage, il n'en est aucune que j'aie sollicitée ou recherchée ; mais que j'ai souvent fait des efforts pour m'y soustraire, afin de jouir de l'aisance et de la liberté d'un asile domestique, où l'on peut suivre son humeur et son allure dans les routes communes et le train ordinaire de la vie....

« L'épreuve d'un bon choix est de voir si on est satisfait de ce qu'on a choisi, ce qui, grâce à Dieu, m'est advenu; et quoique, parmi les sottises de ma vie, celle de bâtir et de planter n'ait pas été la moindre et m'ait coûté plus de dépenses que je n'oserais en convenir, pourtant elles ont été amplement compensées par la douceur et l'agrément de cette retraite où, depuis ma ferme résolution de ne jamais rentrer dans aucune carrière publique, j'ai passé cinq ans sans me rendre une seule fois à la ville, bien qu'elle soit presque sous mes yeux et que j'aie une maison toujours prête à m'y recevoir. Et ce n'est point par une sorte d'affectation, comme quelques uns l'ont cru, mais uniquement faute du désir ou de la tentation de faire un si court trajet; car, lorsque je suis dans ma solitude, je puis bien dire avec Horace » : [1]

Me quoties reficit gelidus Digentia rivus,
Quid sentire putas, quid credis, amice, precari?
Sit mihi, quod nunc est; etiam minus; ut mihi vivam
Quod superest ævi, si quid superesse volunt Dî:
Sit bona librorum et provisæ frugis in annum
Copia : neu fluitem dubiæ spe pendulus horæ.
Hæc satis est orasse Jovem, qui donat et aufert.

L'essai sur *l'Héroïsme* est le plus étendu et un des plus curieux de l'ouvrage. Temple donne d'abord une définition assez large de cette vertu, qu'il applique également aux fondateurs d'empires, aux

[1] « I may perhaps be allowed..... I can truly say with Horace. » (*Of Gardening.*)

grands législateurs et aux conquérans; il jette un coup d'œil rapide sur les héros les plus illustres de l'antiquité, depuis les temps fabuleux, et sur les quatre grandes monarchies historiques. Mais comme ce sujet lui paraît rebattu, il arrête son attention sur quatre autres empires moins connus, aussi dignes de l'être, et qu'il choisit aux quatre extrémités du globe, la Chine, le Pérou, la Scandinavie et l'Arabie; il consacre un article à chacun de ces empires.

Temple ne met point de borne à ses éloges pour la sagesse, la puissance et la prospérité de la Chine; il se récrie sur la population, les arts, les prodigieux travaux et la haute civilisation de ce pays, « où l'on rend plus d'honneur, dit-il, à la science et à la vertu qu'on n'en rend ailleurs à la noblesse et à la fortune. » Il n'oublie pas de signaler à notre admiration les doctrines morales de Confucius; il va même si loin, dans son enthousiasme pour la législation de cet empire, qu'il ne craint pas de l'élever au-dessus de toutes les spéculations des sages, de la république de Platon, de l'utopie et de l'océana. Du reste, il n'appuie guère ses assertions que sur les témoignages de quelques marchands ou voyageurs et les relations des missionnaires. Je n'examinerai point si des renseignemens plus authentiques n'ont pas affaibli un peu tout ce prestige de merveilleux, et si Temple n'adopte point le gouvernement chinois comme type de la perfection par le même genre de fiction qui a fait choisir à l'Arioste le Cathay ou la Chine pour

patrie de la belle Angélique ; du moins paraît-il incontestable que l'antique durée de cette forme de gouvernement est, en politique, un phénomène aussi curieux que l'invincible tenacité des institutions juives l'est en philosophie.

L'auteur n'est guère moins prodigue de louanges pour l'industrie et les arts du Pérou, quoiqu'il n'ait pas à rappeler ici des monumens aussi extraordinaires que la grande muraille ou les canaux de la Chine; il célèbre également la sagesse des institutions de Mango-Capac, législateur de ce pays, et la justice du gouvernement paternel des anciens Incas. Il justifie les Péruviens du reproche d'idolâtrie, en observant que le vulgaire seul adorait chez eux le soleil, mais que les sages ne le regardaient que comme le ministre de la Divinité.

Temple s'arrête avec plus de complaisance encore sur les peuples de la Scythie ou de la Scandinavie; son instinct de curiosité trouve là de quoi se satisfaire. La destruction de l'empire romain, l'établissement de tant de nouvelles monarchies, et plus tard les conquêtes de Tamerlan, voilà des faits dignes de toute son attention. Il compare ces régions du nord de l'Europe et de l'Asie, cette *officina gentium*, suivant l'expression de quelques historiens, à une « vaste ruche d'où s'élancèrent tant de nombreux essaims de nations barbares qui, sous les différens noms de Goths, Vandales, Alains, Lombards, Huns, Francs, Saxons, et beaucoup d'autres, fondirent à diverses reprises, comme une tempête, sur les pro-

vinces de l'empire romain, renversèrent de fond en comble tout l'édifice du gouvernement, en établirent d'autres à la place, changèrent les habitans, la langue, les coutumes, les lois, les noms mêmes des lieux et des hommes, et renouvelèrent la face entière de la nature sur leur passage. » Il attribue le courage indomptable et les rapides succès des Scandinaves à leur mépris pour la mort, fondé sur la croyance d'une autre vie et sur leur attachement superstitieux au culte d'Odin; il cite, à ce propos, quelques stances du chant de Lodbrog, poète et guerrier danois qui, pris les armes à la main et condamné à périr dans une prison pleine de serpens, composa lui-même son hymne funèbre. Ce précieux fragment de poésie runique a été reproduit ensuite par Blair dans sa *Dissertation sur Ossian*, et par Thomas dans son *Essai sur les Éloges*.

L'auteur observe curieusement l'influence des mœurs ou des coutumes gothiques sur l'Europe moderne. Il en voit sortir la plupart des institutions du moyen âge, le duel judiciaire, le régime féodal et le système représentatif. « Il serait superflu, dit-il, de m'étendre sur ce gouvernement, qui est si bien connu dans notre île, et qui jadis existait de même en France et en Espagne. Il consiste en un roi ou prince qui est souverain dans la paix et dans la guerre; une assemblée des barons, ainsi qu'on les appelait originairement, dont il se sert comme d'un conseil; et une autre des communes, qui représente tous les possesseurs de biens-fonds. Le prince les réunit et les

consulte dans les occasions importantes, et pour les affaires d'un intérêt commun.... Cette constitution a été célébrée comme conçue avec beaucoup d'équité et de sagesse, et comme le plus juste et le plus sûr tempérament qu'on ait encore découvert entre le pouvoir et la liberté; et, en effet, elle semble un résultat de ce qui, suivant Héraclite, forme le seul art ou le seul talent de quelque valeur en politique, c'est-à-dire le secret de gouverner tout par tous. » Il est toujours bon de noter en passant, d'après le témoignage non suspect d'un écrivain tel que Temple, un fait dont la certitude, au reste, n'a rien de douteux : c'est que les institutions dont jouit la France ne sont pas une concession nouvelle de la royauté, mais plutôt la restitution ou la reconnaissance d'un ancien droit.[1]

Le dernier de ces quatre empires lointains, car il ne veut pas qu'on les appelle barbares, où Temple retrouve les caractères de l'héroïsme, est celui des Arabes. Il explique leurs merveilleux progrès par l'ardeur de leur fanatisme religieux, et par la faiblesse de leurs adversaires. Il s'incline en passant devant l'imposante figure d'Almanzor, le plus brillant et le plus chevaleresque des conquérans arabes. Il jette un coup d'œil sur le règne des califes, et puis il indique les causes de la grandeur des Turcs, et celles de leur décadence rapide. Il entre, à ce sujet,

[1] On voit que ceci a été écrit à une époque où les journaux de la restauration attribuaient à la couronne le pouvoir de retirer ou de suspendre la Charte.

dans des détails si applicables à l'époque actuelle et aux derniers événemens, qu'on s'étonne ou de la parfaite identité de situation du même État après un siècle et demi, ou de la profonde sagacité du publiciste qui a pressenti de si loin la chute inévitable de l'empire ottoman.

Pour compléter cette revue historique, Temple expose ensuite quelques considérations générales sur les conquêtes. Il observe d'abord que toutes les grandes conquêtes ont suivi la direction du nord au midi, comme par l'impulsion naturelle des plus forts contre les plus faibles, des plus pauvres contre les plus riches. Il n'aperçoit qu'une seule exception à cette règle, celle des Arabes, qui étaient guidés dans leurs entreprises plutôt par le fanatisme que par l'ambition. Il prétend, en second lieu, que les plus mémorables victoires ont été obtenues par le plus petit nombre contre le plus grand. Il rappelle, à ce sujet, les victoires des Grecs et des Macédoniens sur les Perses; celles des Romains sur les Cimbres, les Gaulois et les Germains; celles des Anglais à Crécy, Poitiers et Azincourt; celles de Charles VIII en Italie, de Henri IV en France, et de Gustave-Adolphe en Allemagne. « Dans notre âge, dit-il, parmi tous les exploits qui ont si justement élevé la réputation de M. de Turenne au rang du plus habile capitaine de son temps, je ne me souviens pas d'un seul qu'il ait accompli sans désavantage du nombre. » On pourrait ajouter à sa liste les victoires de Charles XII et celles du grand Frédéric. Enfin, il affirme, en troisième

lieu, que c'est à leur infanterie que toutes les grandes puissances militaires ont dû leur supériorité. Il cite pour preuve la phalange des Macédoniens, les légions romaines, les bandes suisses, l'infanterie espagnole, et les janissaires chez les Turcs.

Il est remarquable que l'expérience des temps modernes justifie, de tout point, les principes énoncés par Temple. Il suffit de jeter un regard sur la carrière du plus célèbre conquérant de notre époque pour s'en convaincre. C'est sur les bords de l'Adige et du Nil qu'il obtint ses plus brillans succès, et qu'il fit, en quelque sorte, l'apprentissage de la victoire. C'est d'une expédition contre le Nord que date le premier échec non de sa gloire, mais de sa puissance. En général, il vainquit ses adversaires avec des troupes inférieures en nombre. Les campagnes d'Italie et d'Égypte égalent, sous ce rapport, tous les prodiges de l'antiquité. Enfin, c'est à la supériorité de son infanterie qu'il dut ses plus beaux faits d'armes, au début de ses rapides conquêtes ; et plus tard, lorsque les âpres frimas du ciel moscovite eurent moissonné l'élite de ses vétérans, c'est avec les restes d'une bonne infanterie qu'il put tenir quelque temps la fortune incertaine entre l'Europe et lui, et, en acceptant la lutte la plus inégale dont l'histoire garde le souvenir, s'illustrer encore par un de ces revers que Montaigne, dans son énergique langage, aurait appelé « une perte triomphante à l'envi des victoires. » Qu'on me pardonne cette digression, qui a pour but de confirmer la justesse des assertions de Temple.

Au reste, cet admirateur passionné de la gloire et du génie militaire, à la fin de son Essai, rend ainsi un éclatant hommage à la prééminence des vertus civiles : « Après tout ce que j'ai dit des conquérans, il faut convenir néanmoins que les conquêtes ne tiennent que le second rang parmi les titres à l'héroïsme, et que le premier appartient aux sages institutions et aux équitables lois, qui font les gouvernemens paisibles et heureux dans ce monde. Le but et l'effet des conquêtes ne sont autre chose que le massacre et la ruine des hommes, la dévastation des provinces, et le ravage de l'univers : ceux des sages et justes gouvernemens sont de protéger et d'accroître les générations humaines, de garantir leurs possessions, d'encourager leur industrie, et, par la paix et les richesses, d'orner et d'embellir toutes les scènes de la nature. Ainsi, les institutions de Moïse lui impriment un caractère plus divin que les victoire de Josué; et si, parmi les anciens, quelques mortels ont été reconnus des héros pour prix de leurs grandes conquêtes et de leurs victoires, c'est par l'établissement de bonnes lois que d'autres ont été honorés et adorés comme des dieux. »

L'essai sur *la Poésie* forme, en quelque sorte, la suite de celui sur *l'Héroïsme*, car Temple ne sépare point ces deux dons du ciel, et on sent même que c'est au premier qu'il réserve sa prédilection. Il recherche d'abord les caractères de la poésie, et il signale avant tout l'inspiration, ce souffle mystérieux auquel la crédule antiquité attribuait tant de mer-

veilles, comme le pouvoir des opérations magiques et la science de l'avenir. Il indique plusieurs des avantages qui doivent seconder ce précieux instinct, et il trace une comparaison entre Homère et Virgile, qu'il regarde comme les deux modèles et les vrais législateurs de leur art. Ce parallèle, d'ailleurs écrit avec verve, ne reproduit pas assez de traits distinctifs, et ne vaut point, pour l'éclat des couleurs, celui de Pope, dans sa préface de l'*Iliade*.

On pense bien qu'un esprit aussi original que Temple ne s'amuse pas à prescrire des règles pour la poésie. Loin de là, il fait sentir leur inutilité par une image aussi juste que gracieuse. « Il y a, dit-il, dans le génie de la poésie quelque chose de trop libertin pour s'astreindre à tant de règles, et quiconque prétend le soumettre à de telles entraves lui ôte à la fois sa vivacité et sa grâce, qui sont des dons toujours naturels, et qu'on n'acquiert pas, même à l'école des meilleurs maîtres. C'est comme si, pour faire du miel excellent, vous vous avisiez de couper les ailes de vos abeilles, de les tenir captives dans la ruche, et de mettre devant elles quelques fleurs que vous croiriez les plus délicieuses et les plus propres à fournir des sucs exquis. Autant vaudrait leur arracher leur dard, et en faire de vrais frelons. Il faut qu'elles errent dans les campagnes ainsi que dans les jardins, et qu'elles choisissent les fleurs qui leur plaisent, à des saveurs et à des parfums qu'elles seules savent connaître. Il faut qu'elles arrangent leurs cellules avec un art admirable, qu'elles distillent leur miel

avec des soins infinis, et le séparent de la cire avec un goût et un discernement dont elles seules possèdent le secret. » N'est-ce pas là parler de la poésie avec l'imagination d'un poète ?

Au lieu donc de s'occuper des règles poétiques, Temple examine l'antiquité, les usages, les changemens et la décadence de la poésie. Il signale d'abord un fait assez curieux que d'autres ont remarqué après lui, c'est que, chez tous les peuples connus, chez les Hébreux comme chez les Grecs, chez les Américains comme chez les Scandinaves, la poésie a précédé la prose, et même, dans quelques pays, a devancé l'usage de l'alphabet. Il semble, au premier aspect, assez étrange qu'on ait cultivé l'art le plus difficile avant le plus facile, et le genre le plus régulier avant le plus libre; mais Temple donne une excellente raison de cette préférence, l'avantage de la poésie pour soulager la mémoire, et faciliter ainsi la perpétuité des traditions historiques, ce qui fut vraisemblablement l'unique but des inventeurs. Il en conclut que l'objet primitif de la poésie était l'utilité plus encore que le plaisir.

Ceci le conduit naturellement aux principaux usages et aux applications de la poésie, comme les louanges des dieux et des héros, les instructions morales, les préceptes didactiques, le souvenir des grands événemens, la peinture des passions ou des mœurs. De là, les diverses formes de poëme, l'hymne, l'ode, le dithyrambe, l'épopée, le drame et la satire. Mais ce sujet n'a rien de neuf, et Temple n'aime pas

à parcourir les routes battues. « Cela n'est bon, dit-il, qu'à soulever la poussière, sans plaisir ni profit. » Il se détourne donc, et passe aux variations et au déclin de la poésie.

Il aperçoit les premières traces de la décadence de cet art dans les conquêtes lointaines des Romains, et dans leur mélange avec les nations étrangères, surtout avec celles du nord. Selon lui, après les beaux siècles de la littérature latine, l'épuisement et la satiété introduisirent en Italie, vers le temps d'Adrien, le goût des nouveautés et l'imitation des poésies runiques. Ainsi, l'adoption de la mythologie scandinave, l'étude des traditions gothiques, l'emploi de la féerie et du merveilleux, qu'une école moderne regarde comme des sources d'inspiration et de rajeunissement poétique, ne paraissent à Temple qu'un témoignage d'impuissance et un monument de barbarie. Du reste, il parcourt ou indique la plupart des questions qui préoccupent de nos jours les érudits, l'altération successive du latin, l'invasion de l'idiome teutonique dans les provinces romaines, la naissance de la langue romane dans le midi de l'Europe, et quelques autres problèmes qui exercent la sagacité des philologues. De telles recherches étaient alors absolument neuves, et il semble qu'elles auraient dû donner l'éveil à la curiosité de ses contemporains.

A propos de la poésie dramatique, seul genre qu'il excepte de la décadence générale, Temple assigne la supériorité au théâtre anglais, et il attribue

cet avantage à la variété et à l'originalité du caractère national. Ici il trace le portrait de ses compatriotes, et fait la part de leurs bonnes ou mauvaises qualités, qu'il explique par l'influence du climat, des institutions et des coutumes, avec autant de pénétration que d'impartialité. Steele a cru devoir insérer une partie de ces réflexions dans un des articles du *Tuteur*. [1]

L'auteur termine cet essai par une apologie brillante du culte de la poésie, à laquelle il associe la musique. J'en citerai seulement la conclusion. « Je sais fort bien, dit-il, que beaucoup de gens qui contrefont la sagesse par un air de gravité affectent de dédaigner la musique et la poésie, comme des passe-temps trop futiles pour le loisir ou l'amusement des hommes sérieux. Mais quiconque se trouve absolument insensible à leurs charmes ferait mieux, je crois, de garder le silence, de peur de compromettre sa réputation, et de rendre suspecte la bonté de son caractère, ou peut-être de son jugement. Cela paraît du moins un fâcheux symptôme, sinon une mauvaise organisation, puisque quelques uns des pères vont si loin qu'ils estiment l'amour de la musique, un signe de prédestination, comme une chose divine, et réservée pour les félicités du ciel même. Tant que ce monde subsistera, je ne doute point que l'attrait et le goût de ces arts dureront aussi; et heureux les hommes qui se contentent de

[1] *The Guardian*, n° 144.

tels plaisirs, ou d'autres aussi faciles et aussi innocens, et qui ne troublent pas le public ni leurs voisins, parce qu'ils ne savent eux-mêmes rester en repos, quoique nul ne les dérange! Après tout, ce qu'on peut dire de mieux de la vie humaine, c'est qu'elle est, tout au plus, un enfant maussade, qu'il faut distraire et divertir un peu, pour le faire tenir tranquille, jusqu'à ce qu'il s'endorme, et alors il n'importune plus. »

La seconde partie des *Mélanges* comprend trois essais, l'un sur *les Mécontentemens populaires*, l'autre sur *la Santé*, et un fragment *sur la Science des Anciens et des Modernes*, dont j'ai déjà rendu compte. C'est ici le lieu de dire quelques mots de l'essai sur *l'Origine et la Nature du gouvernement*, afin de réunir tout ce qui a rapport à la politique dans cet ouvrage.

L'auteur débute par des considérations morales sur la nature de l'homme, qui, selon lui, varie peu, sauf les modifications inévitables du climat, de l'éducation, et des coutumes locales. Il observe que les régions, aux extrémités du nord et du midi, ont été, de tout temps, le berceau du despotisme, tandis que les climats tempérés ont toujours été favorables à l'établissement des républiques ou des monarchies modérées par les lois. Il signale une autre influence de la position géographique, c'est que les États insulaires ou maritimes s'enrichissent aisément par le commerce, et que l'opulence enfante bientôt l'amour de l'indépendance. Il examine

ensuite les sources principales de l'autorité, et il indique la sagesse, la vertu, la valeur, l'éloquence, la bonne fortune. Remontant à l'enfance des sociétés humaines, il rejette la supposition d'un contrat, comme base primitive du gouvernement, et il en découvre l'origine et le premier modèle dans la famille. Cette explication est en effet la plus simple et la plus vraisemblable. De la puissance paternelle, il déduit les diverses formes de gouvernement; la monarchie, si le chef de famille use de son pouvoir avec douceur; le despotisme ou la tyrannie, s'il règne plutôt en maître qu'en père. Le droit de succession lui paraît une conséquence nécessaire du principe qu'il vient d'établir. Dans certains cas, l'interruption accidentelle de ce droit donne lieu au gouvernement électif, et, par des transitions faciles, à l'aristocratie et à la démocratie. En suivant les progrès et les accroissemens des nations, Temple admet plus tard l'intervention d'un contrat, par exemple après une conquête, comme transaction entre le vainqueur et les vaincus, comme garantie entre le conquérant et ses sujets. Du reste, il ne discute point la prééminence des différentes formes du pouvoir; il convient qu'elles ont toutes leurs inconvéniens et leurs avantages, et il soupçonne que le problème se réduit, en définitive, à une question de personnes plutôt qu'à une question de principes. Il conclut par quelques recherches sur la force vitale et les moyens de conservation des gouvernemens. Il compare l'édifice de l'ordre social à une

pyramide en architecture, d'autant plus solide que la pointe est plus aiguë, et que la base a plus de largeur. En conséquence, il regarde le consentement national et les intérêts généraux comme le fondement le plus inébranlable de stabilité politique. Il rappelle, à ce sujet, la résistance invincible que de faibles États ont pu opposer aux plus grands empires, pour la défense de leur liberté, de leurs institutions, ou de leur culte. Cette dissertation assez courte, mais féconde en aperçus lumineux et en applications utiles, peut être méditée avec fruit, comme l'œuvre d'un homme d'expérience, d'un esprit observateur, et surtout d'un publiciste de bonne foi.

Dans l'essai sur *les Mécontentemens populaires*, Temple attribue cette source de calamités publiques à l'inquiétude naturelle qui est un des traits les plus distinctifs de l'esprit humain. Il observe qu'aucune forme de gouvernement n'a été à l'abri des séditions, ni les anciennes républiques, ni les États absolus, ni les monarchies tempérées; pas même la théocratie juive, quoique d'institution divine. Il compare ce fléau à une ronce qui semble jeter de préférence ses racines sur le sol le plus généreux, dans le champ du génie et de la liberté; et il ajoute que les régions de la Moscovie et du centre de l'Afrique en ont moins souffert que la Grèce et l'Italie.

Il expose quelques uns des prétextes habituels des mécontentemens populaires, comme les erreurs ou les abus de l'administration, l'inégalité des condi-

tions sociales, et les défauts inévitables de toutes les institutions humaines. « Un système parfait de gouvernement, dit-il, paraît une recherche aussi vaine et aussi infructueuse que celle d'un remède universel ou de la pierre philosophale. » Il observe que, quand même on parviendrait à cette perfection imaginaire, le corps politique ne tarderait pas à se corrompre par une foule de causes accidentelles, et par la seule force du temps.

Temple ne veut pas abandonner les princes aux impressions fâcheuses et aux sinistres présages que pourrait faire concevoir le tableau qu'il vient d'offrir. En conséquence, il croit devoir leur conseiller quelques précautions pour leur sécurité. « La première consiste à éviter tous les plans et projets d'innovations dans les anciennes lois et dans l'ordre établi, surtout en ce qui touche à la liberté, aux propriétés, et à la religion, qui sont les biens que les hommes ont le plus à cœur. La seconde, à poursuivre les vrais et communs intérêts de la nation qu'ils gouvernent, sans épouser ceux d'aucun parti ou d'aucune faction; ou bien, si telle est leur influence dans l'État, qu'il faille incliner vers les uns ou vers les autres, de choisir et de favoriser alors le parti le plus populaire, ou celui qui semble réunir la portion la plus nombreuse et la plus puissante de citoyens. Car, comme le but du gouvernement paraît être *salus populi*, de même la force du gouvernement réside dans le consentement du peuple, ce qui a donné lieu à la maxime *vox populi, vox*

Dei : c'est-à-dire que les gouvernans, qui sont en petit nombre, seront toujours contraints de suivre la pente des gouvernés, qui sont en grand nombre. »

Il jette ensuite un regard plein de regret et d'une patriotique douleur sur les discordes qui déchirèrent si souvent son pays, et qui frayèrent la voie aux conquêtes des Romains, des Saxons et des Normands. Il gémit au souvenir de la longue lutte des barons contre la couronne, de la sanglante querelle des deux roses, des guerres opiniâtres de religion, et plus tard de la fatale révolution qui ensevelit le trône sous ses ruines. Il fait, à ce propos, la profession de foi d'un bon citoyen et d'un honnête homme, sur les motifs de sa retraite. « Il me suffit, dit-il, de n'avoir épargné aucun effort pour l'union de mon pays, tant que j'ai rempli des charges publiques, et d'avoir quitté la scène des affaires, au plus haut point de ma faveur et de ma fortune, plutôt que de prendre la moindre part aux troubles ou aux factions de notre patrie, quand je les ai vus devenir incurables. Un franc et loyal médecin est excusable d'abandonner son malade, lorsqu'il trouve le mal désormais sans remède, et qu'il ne peut plus se promettre autre chose de ses soins que de recevoir ses honoraires, sans nul espoir ou nulle apparence de les mériter, ni de contribuer en rien à une heureuse guérison. »

Parmi les funestes effets de ces querelles domestiques, Temple se plaint surtout de ce qu'elles détournent l'attention des hommes d'État de plusieurs amé-

liorations utiles dans les lois et dans l'administration publique. Il indique certaines mesures qu'il regarde comme très importantes pour la prospérité du pays.

La première est l'allocation spéciale des fonds nécessaires au service de la marine. Il voudrait, par acte du parlement, consacrer une somme annuelle de six cent mille livres sterling à l'entretien de cinquante vaisseaux de ligne, et de dix mille matelots, soit pour protéger le commerce anglais, soit pour assurer, en tout temps, la prépondérance maritime de la Grande-Bretagne.

Il propose ensuite quelques modifications au régime hypothécaire, afin d'accroître la sécurité des prêteurs, et d'inspirer ainsi plus de confiance aux capitalistes étrangers. On se rappelle que cette question exerce aujourd'hui même en France la sollicitude et les méditations d'excellens esprits et d'estimables citoyens.

Une autre disposition a pour objet le meilleur emploi des sommes qui proviennent, soit des taxes publiques, soit des dons gratuits, pour le soulagement des pauvres. Il observe qu'une partie de ces fonds se dissipe ordinairement en faux frais, en salaires ou en gratifications des collecteurs, et il voudrait qu'on ouvrît dans tous les comtés des maisons de refuge ou des ateliers de travail pour les indigens. Il était réservé à la philanthropie de notre âge d'accueillir et de mettre en pratique les vues bienfaisantes de l'auteur.

La dernière mesure que Temple sollicite est un

adoucissement dans la législation pénale de son pays. Il affirme que la rigueur des lois sanguinaires sur le vol ne remédie point au mal, et ne peut produire aucun effet sur un peuple aussi indifférent à la mort ou au péril, et aussi impatient des privations et des besoins que les Anglais. « Ceci paraît bien, dit-il, dans toutes nos troupes qui servent au dehors, et est, à vrai dire, leur seul côté faible; ce qui rend le soin des vivres la précaution la plus indispensable pour le commandant d'une armée anglaise, qui ne manquera jamais de bien se battre, si elle est bien nourrie. » On sait combien l'illustre général qui a écrit l'histoire des guerres de la Péninsule insiste sur cette observation; ce qui prouve que le caractère des troupes britanniques n'a point changé.

Indépendamment de ces projets parfaitement praticables, et dont il prévoit l'adoption dans un avenir peu lointain, Temple souhaite encore quelques réformes qu'il n'expose qu'avec défiance, en désespoir de cause, comme les plans d'un visionnaire, et uniquement par amour du bien général. La première de ces mesures est que nul individu ne puisse posséder à la fois plus d'un emploi civil ou militaire, par la raison que l'accomplissement des devoirs publics est la base de toute bonne administration. Il attribue la violation de ce principe au caprice des ministres et à l'avidité de leurs favoris. « La plupart de ces ambitieux, dit-il, quand ils ont obtenu une place, ne songent point du tout à la remplir, mais ils sont aussitôt distraits par le désir d'en obtenir une autre,

puis une troisième ; et bien souvent celui qui en a trois est aussi inquiet et aussi mécontent, et par là devient un solliciteur aussi importun que quand il n'avait rien. » J'abandonne les raisonnemens de Temple aux considérations de nos hommes d'État; mais je crois qu'il est permis de partager ses doutes sur le succès de sa réforme, et qu'on peut raisonnablement ranger l'abolition du cumul parmi les rêves *utopiens*, ainsi que s'exprime l'auteur.

Les autres améliorations qu'il recommande, ont pour objet d'accroître la population de l'Angleterre, en accordant aux étrangers les droits de naturalisation et de nouvelles garanties; de prévenir par certaines dispositions législatives la décadence graduelle des grandes familles, dont le dépérissement l'inquiète pour l'avenir; enfin, de circonscrire dans des limites plus précises la juridiction de la chambre des lords, en matière civile. Quelque sentiment qu'on adopte sur ces diverses théories d'économie politique, on y reconnaîtra du moins les inspirations du plus pur patriotisme, et on ne refusera point à Temple ce témoignage qu'il se rend à lui-même, « que nul citoyen n'a mieux aimé ni estimé davantage son pays.»

Le dernier essai des *Mélanges* traite de *la Santé et de la Longévité*. On se rappelle que Bacon a écrit un chapitre sur ce sujet, et on verra qu'Addison y consacre deux des meilleurs articles du *Spectateur*[1]. Il faut savoir gré aux moralistes anglais de leur solli-

[1] *The Spectator*, nos 115, 195.

citude pour une question qui touche de si près à notre bonheur, et d'avoir suivi l'exemple des anciens sages qui, dans leurs systèmes de philosophie, réservaient tant de place au bien-être physique de l'homme. Au reste, on va entendre l'auteur exposer lui-même l'importance et le prix de la santé :

« Lorsque j'étais jeune, et dans la compagnie de quelques oisifs, on proposa que chacun dît à son tour quels seraient ses trois voeux, au cas où il serait sûr de les voir accomplir. Quelques uns en firent des très comiques, et d'autres de fort extravagans ; les miens furent la santé, la paix et le beau temps. Tous trois ont assez de ressemblance ; car la santé est pour le corps ce que la paix est dans l'État, et la sérénité dans l'air. Le soleil, au moins dans notre climat, a quelque chose de si vivifiant qu'un beau jour est une sorte de plaisir sensuel, et de tous les autres le plus innocent. La paix est un bienfait public sans lequel nul citoyen n'est tranquille dans ses biens, sa liberté ou sa vie ; sans elle, ni l'innocence ni les lois ne sont une sauvegarde ou une défense : on ne peut jouir de ses possessions sans péril ou sans crainte, et cette inquiétude corrompt toute la douceur des dons de la fortune. La santé est l'âme qui anime toutes les jouissances de la vie ; sans elle, tout se décolore, se flétrit et s'éteint ; sans elle, un homme meurt de faim aux banquets les plus exquis, se détourne avec dégoût des vins les plus généreux et les plus délicats, est perclus et impuissant dans les harems des beautés les plus ravissantes, pauvre et indigent au sein de

tous les trésors de l'opulence. Dans les maladies ordinaires, la force tombe en langueur, la jeunesse perd tout son éclat et la beauté tous ses charmes, la musique devient insipide et la conversation désagréable; les palais sont des prisons ou au moins des solitudes, la richesse est stérile, les honneurs et les hommages sont importuns, et les couronnes elles-mêmes deviennent un fardeau. Mais si les maladies sont pénibles et violentes, elles égalent toutes les conditions de la vie, ne laissent plus aucune différence entre un prince et un mendiant, et un accès de goutte ou de colique met un roi à la torture, et le rend aussi misérable qu'il peut lui-même rendre le plus abject, le plus infâme et le plus criminel de ses sujets. »[1]

L'auteur observe ensuite que le plaisir dépend surtout de la bonne disposition des organes qui en reçoivent les impressions, et ici encore il fait ressortir les avantages de la santé avec l'inimitable naïveté de son langage. « Qui n'en serait avare, et avec raison, dit-il, si on pouvait l'acheter à prix d'or? qui n'en serait ambitieux, si elle était aux ordres du pouvoir ou à la merci des grandeurs? Mais hélas! un bâton de maréchal n'est pas un meilleur appui pour des pieds goutteux qu'une canne ordinaire; un ruban bleu ne vaut pas, pour panser une blessure, un peu de charpie; l'éclat de l'or ou des

[1] When I was young..... Most criminal of his subjects. »
(*Of health and long life.*)

diamans ne sert qu'à blesser des yeux débiles, au lieu de les guérir, et une tête malade n'éprouve pas plus de soulagement à porter une couronne qu'un simple bonnet de nuit! »

Puisque la santé est un bien si précieux, il conclut qu'elle vaut la peine de s'enquérir en quels lieux on la trouve, et par quelle méthode on l'obtient plus aisément. En général, Temple reprend les questions du plus loin qu'il peut. A propos de jardins, on a vu qu'il remonte au Paradis; à propos de longévité, il commence naturellement par les patriarches. Après eux il distingue, sous ce rapport, les brachmanes de l'Inde et les Brésiliens à l'époque de la découverte du Nouveau-Monde; il observe que ces hommes, dont quelques uns parvenaient jusqu'à deux ou trois cents ans, menaient une vie simple et pastorale, habitaient les campagnes plutôt que les villes, ne buvaient guère que de l'eau, et ne se nourrissaient que de fruits, de légumes et de végétaux. Il remarque ensuite que de tels phénomènes sont beaucoup moins communs en Europe, et il affirme, d'après le témoignage de M. de Pompone, ambassadeur à La Haye, que, de son temps, aucun Français n'avait atteint cent années; ce qu'il explique par l'excellence même de notre climat, qui dispose à toutes sortes d'excès dans les plaisirs. On sait néanmoins que les centenaires ne sont pas aujourd'hui très rares en France. Il ajoute que, parmi les divers pays de l'Europe, l'Angleterre fut toujours un des plus remarquables pour la salubrité de l'air et les nombreux exemples

de longévité. Il cite, entre ses contemporains, un vieillard qui fut conduit à la cour du roi Charles Ier, et vécut jusqu'à cent cinquante-trois ans : encore attribua-t-on sa mort au changement d'air et de régime ; « en sorte, dit Temple, qu'il mourut peut-être prématurément. » Il rapporte quelques autres faits du même genre, et termine ses recherches par une anecdote assez curieuse. Dans le comté de Hereford, sous le règne de Jacques Ier, on vit danser une moresque par dix danseurs, une danseuse et un joueur de flûte ; ces douze personnages, avec un autre dont on ne dit pas l'emploi, complétaient entre eux douze cents ans. Temple trouve étrange qu'un comté peu étendu pût réunir autant de vieillards, et plus étrange encore que ces vieillards fussent assez vigoureux et assez gaillards pour danser une moresque.

Outre l'influence du climat, il observe que les pays montagneux et stériles sont plus favorables à la santé que les plaines et les régions fertiles. Il rappelle que les montagnards, comme les Suisses et les Écossais, ont plus de vigueur, et même une plus haute stature. Il remarque aussi que les grandes cités, qui sont en général construites dans les plaines, ou pour l'avantage du commerce, ou à cause de l'eau et de la fécondité du terrain, sont plus sujettes aux maladies épidémiques et à la peste, ainsi que le prouve l'exemple du Caire, de Constantinople et de Naples. Ce sujet le conduit naturellement à l'introduction de la médecine, qui a pris naissance dans les villes, et qui est encore peu connue dans cer-

taines campagnes. Il retrace quelques détails historiques sur l'origine de cette science, qui parut d'abord chez les Grecs, passa plus tard en Italie, disparut avec la chute de l'empire romain, puis refleurit sous la domination des Maures, et fut long-temps abandonnée en Europe aux Juifs et aux Arabes. Il signale plusieurs des variations survenues de son temps, soit dans les caractères ou les dénominations des maladies, soit dans les remèdes à la mode, qui, selon lui, se succèdent comme des oiseaux de passage. On peut ajouter Temple à la liste assez nombreuse des incrédules en médecine. Ce n'est pas qu'il ne rende justice à l'extrême variété de connaissances et à l'utilité de l'art des médecins; mais il applique ici, comme partout ailleurs, sa méthode favorite d'investigation, et il fait, de temps en temps, de fâcheuses découvertes. « Je me souviens, dit-il, dans le cours de ma vie, de trois malades qui furent tués par l'émétique, tout comme avec un poignard. Quant à moi, je puis dire que, lorsque j'étais jeune, dans un cas presque mortel, ayant appelé les deux meilleurs docteurs de Londres, l'un me prescrivit un vomitif qu'il m'envoya sans délai. Par une grâce d'en-haut, j'eus le bon sens d'attendre jusqu'à ce que l'autre vint, et m'assura que si je l'avais pris, je n'aurais pas vécu une demi-heure après. J'observai une consultation de médecins, au sujet de la fièvre d'un de mes intimes amis; je les vis embarrassés au dernier point pour savoir s'il fallait le saigner ou non, et incapables de se résoudre jusqu'à ce que la maladie prît son

foi qui règne dans ses épanchemens. Son langage est le reflet de son âme; et, selon la remarque de Blair, nul écrivain n'a mis dans son style une plus vive empreinte de son caractère.

On rencontre dans les *Mélanges* un grand nombre de traits d'une grâce dont il n'existait encore aucun modèle en Angleterre, vers la fin du dix-septième siècle. N'y a-t-il pas bien de la délicatesse, par exemple, dans ce passage d'une lettre à la comtesse d'Essex, qui était inconsolable de la mort d'un de ses enfans?

« Après tout, madame, votre perte me paraît si grande, et vos plaintes, jusqu'à un certain point, si légitimes, que si toute la vivacité de vos regrets et toutes les angoisses de votre cœur étaient capables de la réparer; si vos larmes en arrosant l'aimable plante la faisaient refleurir une fois qu'elle a été coupée; si vos soupirs lui rendaient un nouveau souffle, ou si elle pouvait ranimer sa vie et ses forces par l'épuisement des vôtres, je m'assure que vos amis, loin d'accuser vos douleurs, les encourageraient bien plutôt et en partageraient toute l'amertume. »

Ailleurs, sa diction, ordinairement familière, s'élève, et emprunte une énergie remarquable. Il dit en parlant de la résistance courageuse des Mamelucks aux conquêtes des Turcs : « Ils furent vaincus par Sélim, après une guerre opiniâtre, qui ressemble dans l'histoire à la lutte de quelque tigre féroce contre un sanglier sauvage; tandis que les contrées,

victimes de leurs ravages, restent spectatrices indifférentes au choix du maître dont elles vont subir la barbarie. »

Temple n'est pas exempt d'une certaine dose de vanité; il aime surtout à entretenir le lecteur de ses relations avec des personnages illustres dans le cours de ses missions diplomatiques. Il rapporte, avec assez de complaisance, que le comte Oxenstiern, plénipotentiaire suédois à Nimègue, lui apprit tel fait; que M. de Pompone, ambassadeur de France à La Haye, homme d'un rare savoir et profond observateur, lui communiqua telle remarque; ou bien que le roi Charles II, prince d'un esprit très étendu, lui adressa un jour telle question. Mais on voit que les titres ne lui suffisent pas, et que c'est au mérite plutôt qu'au rang qu'il réserve ses hommages. Après tout, quoi de plus naturel et de plus excusable que de s'honorer d'avoir vécu dans le commerce des beaux génies et des grands hommes?

Je ne sais si je m'abuse, mais je n'aperçois aucun écrivain étranger qui offre plus de rapport avec Montaigne que Guillaume Temple. Je n'entreprends pas un parallèle en forme. Je n'ignore point quelle juste prévention s'élève contre ces sortes de lieux communs, et je me borne à signaler ici quelques uns des traits de ressemblance qui me frappent le plus. Tous deux, après beaucoup de lectures, de voyages et de conversations, après avoir pris part à la vie active, s'amusent, dans la retraite et sur la fin de leur carrière, à ramasser leurs souvenirs, et à faire confidence au public de leurs observations. Tous deux,

assez dédaigneux de la critique et insoucians des règles, se laissent aller aux inspirations de leur humeur et aux saillies de leur vanité. Ils aiment à se mettre en scène, et à faire l'aveu de leurs goûts, de leurs sentimens, de leurs prédilections ou de leurs faiblesses. Temple se plaint de sa goutte aussi volontiers que Montaigne de sa gravelle, et il nous apprend quels fruits il estime le mieux, du même ton que Montaigne raconte qu'il préfère le vin blanc. Leur égoïsme a le privilége de ne point déplaire, parce qu'il n'exclut ni la bienveillance ni la philanthropie. Tous deux ont le même mélange de scepticisme et de crédulité. Ils aiment à recueillir tous les témoignages, et à conserver néanmoins l'indépendance de leur jugement. Temple observe mieux les bienséances; il avait vécu davantage dans les cours et auprès des princes : Montaigne a moins de retenue, et c'est peut-être ce qui rend son livre plus populaire. Au demeurant, même bonhomie, même naïveté, même abandon. Tous deux sont de ces auteurs qu'on aime à relire, vers le déclin de l'âge, lorsqu'on a dit adieu aux illusions, et qu'on cherche à se rendre compte de l'énigme de la vie. Leur conclusion ne différerait pas beaucoup, et pourrait se résumer à peu près dans cette maxime de Pline l'Ancien, que Temple cite à la fin de ses *Mélanges* : « *Constat igitur, inter tanta incerta, nihil esse certi, præterquam homine nec miserius quicquam, nec superbius*. »

SWIFT.

L'Angleterre, si féconde en talens originaux et en esprits singuliers, compte peu d'hommes aussi remarquables que Jonathan Swift. Il a eu le double privilége d'exercer une influence réelle sur le goût littéraire et sur les destinées politiques de sa nation. Les vicissitudes de sa fortune, et les bizarreries de son caractère, le rendaient digne de l'attention des moralistes : aussi a-t-il eu un grand nombre de biographes, parmi lesquels on distingue Hawkesworth, Jonhson et Walter Scott. Dans son inquiète et orageuse carrière, Swift a été tour à tour le zélé soutien de l'administration, et le défenseur vigilant des intérêts populaires. Après s'être vu quelque temps le confident des ministres et l'arbitre des faveurs de la cour, il fut entraîné par la chute de ses patrons, et il tomba dans une longue disgrâce et un abandon presque général. Sa vie privée offre aussi d'étranges contrastes. Malgré son humeur chagrine et ses manières fantasques, il sut, bien avant dans l'âge mûr, inspirer à deux femmes aimables, et dans la fleur de la jeunesse, une passion assez vive pour les conduire au tombeau. Son mariage mystérieux, et sa conduite inexplicable avec la célèbre *Stella*[1], que tous les té-

[1] Miss Johnson, fille d'un intendant de sir William Temple.

moignages contemporains représentent comme une personne accomplie, a surtout donné lieu à une foule de conjectures, dont aucune n'est honorable pour Swift. Enfin, s'il est un spectacle instructif, quoique humiliant pour la raison, c'est celui de ce génie puissant, de ce redoutable satirique, de ce contempteur hautain des misères humaines, condamné à se survivre, et réduit, vers la fin de ses jours, à un état absolu de démence. Mais ces faits appartiennent à l'histoire de sa vie, et je dois me borner ici à l'examen de ses écrits, ou plutôt de quelques unes de ses productions les plus saillantes. Je ne m'occuperai ni de sa polémique ministérielle, ni de ses nombreux pamphlets de circonstance, ni de ses dissertations théologiques; et, dans la volumineuse collection de ses œuvres, je choisirai seulement pour sujets d'analyse le *Conte du Tonneau*, les *Voyages de Gulliver*, et sa correspondance.

Le *Conte du Tonneau* est une satire allégorique sur les scandales en religion et en littérature. Swift attaque d'une part l'ambition, la rapacité, l'orgueil et l'intolérance du clergé, surtout de l'église romaine; de l'autre, il se moque du pédantisme, de l'ignorance et de la vanité des auteurs, particulièrement des critiques. Il rend compte lui-même de son but dans une *Apologie* qui précède l'ouvrage : « La plus grande partie de ce livre, dit-il, fut achevée en 1696, huit ans avant la publication. L'auteur était alors jeune, son invention dans toute sa force, et ses lectures toutes fraîches dans sa mémoire. Avec

le secours d'un peu de réflexion, et de beaucoup de conversation, il avait cherché à se défaire d'autant de préjugés réels qu'il avait pu.... Ainsi préparé, il pensa que les nombreux et grossiers abus, dans la religion et dans la science, pourraient fournir matière à une satire à la fois utile et divertissante. Il résolut d'adopter un plan absolument neuf, le public étant déjà depuis trop long-temps dégoûté de répétitions sans fin sur toute espèce de sujet »[1]. En conséquence, pour obtenir plus de variété, Swift passe alternativement d'un chapitre sur l'Église à une digression sur les auteurs. On voit que son livre manque d'unité et de liaison; mais il ne s'en soucie guère, et ce défaut n'en rend pas la lecture moins agréable.

Le *Pot-Pourri*, qu'on trouve dans les *Mélanges* de Voltaire, est aussi une satire allégorique, entrecoupée de digressions, et assez semblable, pour la forme, au *Conte du Tonneau*, de même que *Micromégas* paraît, à certains égards, une imitation des *Voyages de Gulliver*.

Swift a mis au-devant du *Conte du Tonneau* une Apologie de l'auteur, une Dédicace du libraire, un Avis au lecteur, une Épître dédicatoire, une Préface et une Introduction. Dans ces divers préambules, il parodie d'une manière fort gaie les formules d'usage, et il raille impitoyablement le charlatanisme, la servilité, et l'amour-propre de ses confrères.

Il explique lui-même, au commencement de la

[1] *The author's Apology.*

Préface, le choix assez étrange de son titre. « Les marins, dit-il, ont coutume, quand ils rencontrent une baleine, de lui jeter un tonneau vide, par forme de jouet, pour la détourner de faire *main-basse* sur le vaisseau. » Il interprète ceci comme une parabole. La baleine, ce sont les faux systèmes des novateurs, et entre autres le *Léviathan* de Hobbes; le vaisseau est celui de l'État; le tonneau, c'est le conte que l'auteur offre aux beaux esprits, comme un passe-temps pour les distraire de la religion et de la politique.

Le *Conte du Tonneau* renferme, sous une forme allégorique, l'histoire du christianisme depuis sa naissance. L'auteur suppose qu'un homme en mourant lègue pour tout patrimoine à chacun de ses trois fils, Pierre, Martin et Jean, un habit neuf, avec injonction formelle de n'y rien changer. Sous le nom de Pierre, il désigne le papisme ou la communion romaine; sous celui de Martin, le luthéranisme ou l'église anglicane; et, sous celui de Jean, le calvinisme, et en général toutes les sectes qui en dépendent. L'habit neuf est la foi chrétienne, et les altérations que les trois frères font subir à leur habit, pour se conformer à la mode, figurent les innovations introduites dans le christianisme. L'auteur traite avec indulgence Martin, sous le nom duquel il personnifie la réforme; il ménage fort peu Jean, par lequel il désigne les calvinistes, les presbytériens, les quakers, et autres dissidens; mais il se déchaîne surtout contre Pierre, qui représente le pa-

pisme. Il tourne successivement en ridicule, par des allégories toujours piquantes et ingénieuses, les dogmes et les institutions de l'église romaine, tels que le purgatoire, la confession auriculaire, les pénitences, l'absolution, les images, les ornemens sacerdotaux, les processions, les indulgences, les excommunications, et les bulles pontificales. Le morceau suivant, où il paraît faire allusion à la doctrine de la transsubstantiation, peut servir d'exemple de son talent satirique :

« Pierre, dînant un jour chez un alderman de la cité, l'entendit pompeusement s'étendre, selon l'usage de ses confrères, sur les louanges de son aloyau de bœuf. « Le bœuf, disait ce sage magistrat, est le roi des mets : le bœuf renferme en lui-même la quintessence de la perdrix, et de la caille, et du gibier, et du faisan, et du pouding, et de la tarte. » Lorsque Pierre fut de retour à la maison, il lui prit fantaisie de mettre cette doctrine en pratique, et d'appliquer le principe, faute d'aloyau, à son pain bis. « Le pain, dit-il, mes chers frères, est le bâton de la vie : dans le pain est contenue inclusivement la quintessence du bœuf, du mouton, du veau, du gibier, de la perdrix, du pouding et de la tarte; et, afin de rendre le tout complet, on y mêle une certaine quantité d'eau, dont la crudité se trouve ensuite corrigée par le levain, moyennant quoi elle devient une liqueur fermentée très salutaire, et répandue dans toute la masse du pain. » En vertu de ces conclusions, le lendemain, au dîner, il fit appor-

ter sur la table son pain bis, avec toute la pompe d'un vrai gala. « Allons, frères, à l'œuvre, dit Pierre, et ne perdez point de temps : voici de l'excellentissime mouton, prenez; ou plutôt, puisque j'ai la main au plat, je vais vous servir. » A ces mots, en grande cérémonie, avec son couteau et sa fourchette, il découpe deux bonnes tranches de pain, et les présente chacune sur une assiette à ses frères. L'aîné des deux, ne s'avisant pas d'abord de la lubie de lord Pierre, commença d'un ton fort poli à éclaircir le mystère. « Milord, dit-il, avec tout le respect que je vous dois, je soupçonne qu'il y a ici quelque malentendu. » — « Eh quoi! dit Pierre, vous badinez : voyons donc un peu cette bonne plaisanterie qui vous trotte par la cervelle. » — « Pas le moins du monde, milord; mais, à moins que je ne me trompe beaucoup, votre seigneurie a eu la bonté tout à l'heure de parler de mouton, et je serais charmé de tout mon cœur d'en voir paraître. » — « Comment! dit Pierre avec l'apparence d'une profonde surprise, je ne vous comprends pas du tout. » Sur quoi, le plus jeune s'interposant pour les mettre d'accord tous deux : « Milord, dit-il, mon frère, je suppose, a faim, et il attend avec impatience le mouton que votre seigneurie vient de nous promettre pour dîner. » — « Pour le coup, dit Pierre, je ne sais où j'en suis. Ou vous êtes fous tous deux, ou vous voulez rire plus que je n'en ai envie. Si votre morçeau ne vous convient pas, je vais vous en couper un autre, et pourtant je garantirais bien que je

vous ai choisi la meilleure tranche de toute l'épaule. » — « Quoi ! reprit l'aîné; ainsi donc, Milord, ceci est une épaule de mouton à votre avis ! » — « De grâce, Monsieur, dit Pierre, occupez-vous de manger, et trêve à votre impertinence, s'il vous plaît, car je ne suis pas d'humeur à y prendre goût pour le moment. » L'autre, piqué du sérieux imperturbable de Pierre, ne put s'empêcher de perdre patience. « Parbleu ! répliqua-t-il, tout ce que je puis dire, Milord, c'est que, si j'en crois mes yeux, mes doigts, mes dents et mon nez, ceci ne me paraît autre chose qu'une croûte de pain. » Ici le second glissa son mot. « Je n'ai jamais vu un morceau de mouton, dans ma vie, si parfaitement semblable à une tranche de pain de quatre livres. » — « Eh bien ! Messieurs, s'écrie Pierre en fureur, pour vous convaincre que vous êtes deux aveugles, opiniâtres, ignorans, et présomptueux faquins, je n'ai besoin que de ce simple argument ; morbleu ! c'est du mouton, aussi vrai, aussi bon, aussi naturel qu'aucun de la halle, et le diable vous emporte éternellement si vous avez l'audace de soutenir le contraire ! » Une preuve aussi foudroyante ne laissait place à aucune objection. Les deux incrédules commencèrent à s'apercevoir de leur bévue, et à la rengaîner au plus vite. « Ma foi ! véritablement, dit le premier, après toute réflexion.... Oui, interrompit l'autre, à présent que j'y songe mieux, il me semble que votre seigneurie a grandement raison. » — « A la bonne heure ! dit Pierre. Holà ! laquais, versez-moi un rouge-bord : à votre santé,

Messieurs, de tout mon cœur! » Les deux frères, charmés de le voir si aisément apaisé, lui rendirent humblement grâce, et dirent qu'ils seraient ravis de faire raison à sa seigneurie. « Volontiers, dit Pierre. Je ne suis pas homme à vous refuser rien de raisonnable. Le vin, pris avec modération, est un cordial. Voici chacun votre verre : c'est pur jus de la treille, au moins; point de vos maudits mélanges de cabaretiers. » Ayant parlé de la sorte, il présenta à chacun d'eux une autre large croûte de pain sec, les priant de boire frais, et point de façons, car cela ne leur ferait aucun mal. Les deux frères, après s'être acquittés du soin ordinaire, dans des conjonctures aussi délicates, de regarder lord Pierre un assez long temps, et puis de se regarder l'un l'autre, voyant quelle tournure prendrait l'affaire, selon toute apparence, résolurent de ne pas s'embarquer dans une nouvelle dispute, et de le laisser pousser sa pointe comme il jugerait à propos; car il était maintenant dans un de ses accès de folie, et raisonner ou contredire encore n'aurait servi qu'à le rendre cent fois plus intraitable. » [1]

Quoique rien n'annonce que Swift ait eu dessein d'attaquer la révélation en général, et que sa vie entière démente un soupçon dont il se défend avec chaleur dans son apologie, il est certain que son livre n'est pas, sous ce rapport, à l'abri de tout re-

[1] « Dining one day at an alderman's.... More untractable. »
(*A tale of a Tub*. Sect. IV.)

proche; il n'y a rien d'étrange que le clergé anglais se soit soulevé d'abord contre une fiction si hardie, et que la précaution de l'anonyme n'ait pas garanti l'auteur des accusations les plus violentes. En effet, s'il a voulu seulement faire mieux ressortir la pureté et la simplicité de la réforme, en l'opposant aux superstitions romaines et au fanatisme presbytérien, il faut avouer qu'il s'y est pris d'une manière fort équivoque; le ton badin et railleur dont il se sert constamment dans une question si sérieuse a dû faire douter de ses intentions. Les peintures familières ou grotesques dont sa capricieuse imagination se plaît à revêtir certaines formes du culte ne peuvent qu'affaiblir dans l'esprit du vulgaire le sentiment religieux; entre ce qu'il respecte et ce qu'il ne respecte nullement, il n'y a qu'un pas, et la limite est si étroite qu'on s'étonne qu'il ne l'ait point franchie.

On vient de voir un exemple de la verve satirique de Swift à l'égard des abus dans la religion; mais on n'aurait qu'une idée imparfaite de son ouvrage, si on ne connaissait la manière dont il fronde le charlatanisme en littérature. On peut en juger par ce début d'une des digressions du *Conte du Tonneau*.

« C'est la marque infaillible d'un siècle de civilisation que le merveilleux échange de courtoisie qui a eu lieu depuis peu entre la nation des auteurs et celle des lecteurs. On voit à peine éclore une comédie, un pamphlet ou un poème, sans une préface pleine d'actions de grâce au public pour l'accueil

flatteur et l'approbation générale que l'auteur a reçus, Dieu sait où, quand, comment, ou de qui. Par déférence pour une coutume si louable, j'adresse ici mes humbles remercîmens à Sa Majesté, aux deux chambres du parlement, aux lords de l'honorable conseil d'État, aux révérends juges, au clergé, à la noblesse et à la bourgeoisie du royaume; mais d'une façon plus spéciale à mes dignes confrères et amis du café *Guillaume*[1], de la Société royale, de la faculté de médecine, du barreau, etc.; en un mot, à tous les citoyens et individus quelconques, soit à la cour, dans l'église, dans les camps, à la ville ou à la campagne, pour leur généreuse et universelle réception de cet admirable traité. J'accepte leur estime et leur bonne opinion avec une entière gratitude; et, autant que me permettront mes faibles moyens, je saisirai toutes les occasions de leur exprimer ma reconnaissance.

« Je me tiens également heureux de ce que le destin m'a fait naître dans un âge si propice à la félicité mutuelle des libraires et des auteurs, qui sont, j'ose l'affirmer sans crainte, les deux seules classes aujourd'hui satisfaites dans l'État. Demandez à un auteur comment a réussi sa dernière brochure. « Franchement, grâce à son étoile, le public a montré beaucoup de bienveillance, et il n'a pas le moindre sujet de se plaindre; et pourtant, d'honneur! il a écrit la pièce en une semaine, à bâtons

[1] Café où se réunissaient alors les beaux esprits de Londres.

rompus, et quand il pouvait dérober un instant à des affaires urgentes », comme il y a cent contre un à parier, vous pouvez voir plus au long dans la préface à laquelle il vous renvoie; et, du reste, adressez-vous au libraire. Vous vous présentez chez celui-ci en qualité d'amateur, et vous lui faites la même question. « Dieu merci! l'affaire prend à merveille; il prépare justement une seconde édition, et il n'a plus que trois exemplaires en magasin. » Vous proposez un rabais: « Eh bien, Monsieur, nous n'aurons point de difficultés, et, dans l'espoir de votre pratique pour une autre fois, je vous servirai aussi raisonnablement qu'il vous plaira; mais, à propos, envoyez-moi autant de vos amis que vous voudrez, et, par considération pour vous, je leur passerai l'ouvrage au même prix. »[1]

Le défaut principal du *Conte du Tonneau*, après l'absence d'unité et de plan, est l'obscurité d'un grand nombre de passages; cette succession continuelle d'allégories, et ce retour fréquent d'allusions mystérieuses, fatiguent à la longue le lecteur, dont la pénétration se trouve souvent en défaut, et qui a besoin de commentaires. Le chapitre sur les *Éolistes*, par exemple, où Swift se moque des quakers et des inspirés, est en partie inintelligible, parce que les pratiques superstitieuses que l'auteur tourne en dérision ne nous sont pas assez familières,

[1] « It is an unanswerable argument.... At the same rate. »
(*A tale of a Tub*. Sect. x.)

ou même ont disparu depuis long-temps. La critique doit signaler aussi l'indécence et l'obscénité des images que Swift accumule dans ce morceau, où il reproduit tout le cynisme et la bouffonnerie de Rabelais.

Swift est le plus mordant des écrivains satiriques. Sa raillerie incisive laisse de profondes et incurables blessures; il n'épargne dans ses sarcasmes aucune supériorité. On pourrait même l'accuser d'injustice envers Dryden, dont il semble méconnaître le génie, et auquel il ne tient pas compte des embarras de sa position, ainsi qu'envers Bentley, dont il ne respecte pas la vaste érudition et les utiles travaux.

Le *Conte du Tonneau* est un ouvrage absolument original; la matière, la forme, le style, tout y est neuf: les citations même n'ont rien de vulgaire. Swift professe un grand mépris pour le plagiat. Après l'avoir lu, plusieurs écrivains d'une incontestable originalité, comme Addison, Voltaire et Sterne, paraissent moins originaux. Il serait facile d'indiquer quelques emprunts dans Addison, et un plus grand nombre dans Voltaire. Une investigation minutieuse a découvert les sources peu connues où Sterne avait cru puiser impunément; mais une pareille enquête sur le livre de Swift n'amènerait probablement aucun résultat, et il sortirait pur de cette périlleuse épreuve.

Voici le jugement que porte un estimable critique anglais sur ce singulier ouvrage : « Le mérite du *Conte du Tonneau* est remarquable, et supérieur, sous

le rapport littéraire, à tout ce que l'auteur a produit ensuite; le style a plus de nerf, d'imagination et de chaleur, que dans aucune autre partie de ses œuvres. L'esprit et l'enjouement sont d'une parfaite originalité, et se soutiennent d'un bout à l'autre avec une vigueur qui ne se dément pas, mais non sans quelque mélange de grossièreté et de licence. Les digressions attestent une érudition peu commune. »[1]

On sait que Swift garda le *Conte du Tonneau* huit ans en portefeuille; c'est un fait assez rare dans l'histoire des lettres que cet exemple de patience de la part d'un jeune auteur, à l'occasion d'un ouvrage étincelant d'esprit et plein d'allusions à des choses de circonstance.

La *Bataille des Livres*, qu'on réunit ordinairement au *Conte du Tonneau*, est une satire contre les détracteurs des anciens. Ce morceau, où l'auteur parodie quelquefois assez plaisamment les formes épiques, est en général trop dépourvu d'intérêt, et ne peut se comparer à l'épisode si connu du *Lutrin*. On sait que, vers l'époque où la question de la prééminence des anciens ou des modernes partageait en France les beaux esprits, la même querelle s'agitait par contre-coup en Angleterre avec autant d'animosité. Ce qui paraîtra étrange, c'est que, dans ce débat, l'érudition était du côté des partisans des modernes; malheureusement pour leur cause, Bentley et Wotton avaient moins de talent et d'esprit que leurs adversaires.

[1] *Drake's biographical and critical Sketches*. Part. IV.

LES VOYAGES DE GULLIVER.

Les *Voyages de Gulliver* sont la production la plus amusante et la plus populaire de leur spirituel auteur. C'est même son seul ouvrage qui soit bien connu hors de l'Angleterre. Comme le roman de *Robinson*, il fait, dans tous les pays, les délices de l'enfance, et l'âge mûr ne le dédaigne pas malgré son apparente frivolité. C'est aussi un des livres dont les incidens se gravent le mieux dans la mémoire, et qui, dans les occurrences familières de la vie, offrent le plus de rapprochemens et d'allusions.

Les deux premières parties, qui sont les plus agréables et le plus souvent relues, comprennent la relation des voyages de Gulliver à *Lilliput* et à *Brobdingnag*. Swift y fait ressortir la faiblesse et la vanité de ses semblables par une fiction hardie, mais ingénieuse. Il applique à l'espèce humaine un miroir qui tour à tour la représente en miniature, et la réfléchit avec des formes colossales. Il conduit successivement son héros chez un peuple de pygmées et chez un peuple de géans; il le place dans des situations et des embarras où notre misère apparaît sous le jour le plus ridicule; il fait jaillir de cette combinaison une foule d'effets comiques et de contrastes inattendus. Une fois réconcilié avec la bizarrerie de son plan, on est surpris de la vraisemblance qu'il met dans les détails, et de la justesse de proportion qu'il observe dans ses tableaux. Il est d'ailleurs facile de concevoir combien il a dû tirer d'aperçus piquans et

de leçons philosophiques d'une idée fondamentale aussi neuve et aussi féconde. Quelle satire, par exemple, contre le puéril orgueil des princes que la description du cérémonial de la cour, et le pompeux étalage des titres du « Très puissant empereur de *Lilliput*, délices et terreur de l'univers, dont les États s'étendent cinq mille *blustrugs* (environ quatre lieues de circonférence) jusqu'aux extrémités du globe; monarque de tous les monarques, plus grand que les fils des hommes, dont les pieds pressent le centre du globe, et dont la tête heurte le soleil; à un signe duquel les genoux des princes de la terre s'entrechoquent; aimable comme le printemps, bienfaisant comme l'été, fertile comme l'automne, terrible comme l'hiver »[1]. Quoi de plus propre à faire sentir les vices et la corruption de certains gouvernemens, que les questions insidieuses du roi de *Brobdingnag* dans ses entretiens avec Gulliver?

On suppose que, par l'empire de *Lilliput*, Swift désigne l'Angleterre, et par le royaume de *Blefuscu* la France, mais sans s'astreindre à une rigoureuse analogie entre ces États rivaux. Il semble que par le refus de Gulliver de conquérir *Blefuscu* pour en faire une province de *Lilliput*, l'auteur ait voulu donner aux whigs, ses anciens adversaires, une leçon de justice et de modération dans leur politique envers la France.

Le principal mérite de Swift consiste dans un na-

[1] *Gulliver's Travels*. Part. 1, chap. 3.

turel parfait et une simplicité de langage inimitable. Il raconte les incidens les plus burlesques avec un air de gravité et une sorte de bonhomie qui produisent l'effet le plus comique. Il accompagne son récit d'une foule de digressions familières et de réflexions naïves, qui semblent garantir la candeur et la bonne foi de l'historien. On peut le citer comme un modèle dans l'art de narrer. Je prends au hasard, pour justifier cet éloge, un épisode du voyage de Gulliver au royaume de *Brobdingnag*, ou dans le pays des géans.

« Quand on eut fini de dîner, mon maître sortit afin de rejoindre ses moissonneurs, et, autant que je pus découvrir à sa voix et à son geste, recommanda expressément à sa femme de prendre soin de moi. J'étais extrêmement fatigué, et j'avais envie de dormir. Ma maîtresse, qui s'en aperçut, me posa sur son lit, et me couvrit d'un mouchoir blanc très propre, mais plus gros et plus épais que la grande voile d'un vaisseau de ligne. Je dormis environ deux heures, et je songeai que j'étais dans ma maison avec ma femme et mes enfans, ce qui redoubla mon chagrin lorsque je m'éveillai, et que je me trouvai seul dans une vaste chambre, large de deux à trois cents pieds, et haute de plus de deux cents, couché sur un lit de dix toises de largeur. Ma maîtresse était sortie pour son ménage, et m'avait enfermé. Le lit s'élevait de vingt-quatre pieds au-dessus du parquet. Certains besoins naturels me pressaient de descendre. Je n'osais pas appeler, et, si je l'avais voulu, ç'aurait été bien

inutilement avec une voix telle que la mienne, et vu le grand éloignement de la salle où j'étais à la cuisine où se tenait la famille. Tandis que je me trouvais dans cet embarras, deux rats grimpèrent le long des rideaux, et coururent en flairant à droite et à gauche sur le lit. L'un d'eux vint presque jusque sous mon nez, sur quoi je me levai de frayeur, et tirai mon coutelas pour me défendre. Ces affreux animaux eurent l'audace de m'assaillir des deux côtés, et l'un d'eux mit la patte sur mon collet; mais j'eus le bonheur de lui ouvrir le ventre, avant qu'il pût me faire aucun mal. Il tomba à mes pieds, et l'autre, voyant le sort de son compagnon, battit en retraite, mais non sans une bonne estafilade que je lui donnai sur le dos comme il s'enfuyait, et par laquelle je fis jaillir son sang. Après cet exploit, je me promenai doucement çà et là sur le lit, afin de reprendre haleine et de remettre mes esprits. Ces animaux étaient de la taille d'un gros dogue, mais infiniment plus agiles et plus féroces; en sorte que, si j'avais ôté mon ceinturon avant de m'endormir, j'aurais été infailliblement mis en pièces et dévoré. Je mesurai la queue du rat mort, et je lui trouvai six pieds de long moins un pouce; mais le cœur me manqua pour traîner le cadavre hors du lit, où il gisait tout sanglant. Je m'aperçus qu'il donnait encore quelque signe de vie, et, d'un revers vigoureux à travers le cou, je l'achevai. »[1]

[1] « When dinner was done.... I thoroughly dispatched it. »
(*Gulliver's Travels*. Part. II, chap. I.)

On a reproché à Swift l'ignoble trivialité de quelques uns de ses tableaux. En effet, il semble se complaire dans les images qui excitent le dégoût, et choquent le lecteur le moins délicat. Il rend compte avec une exactitude scrupuleuse des opérations les moins intéressantes de ses personnages, et il s'arrête minutieusement sur des faits pour lesquels on lui demanderait grâce volontiers. Il interrompt même quelquefois le fil de sa narration pour revenir sur quelque anecdote de ce genre, comme s'il craignait qu'un oubli aussi grave ne pût compromettre sa véracité. Il est vrai que ces détails sont rendus en général avec beaucoup de naturel, et contribuent même à la vraisemblance de ses récits ; mais il faut avouer que Swift affecte partout dans ses écrits un dédain des bienséances et un cynisme d'expression qui s'alliaient malheureusement avec son humeur chagrine et son esprit caustique.

Quoiqu'on rencontre dans ce roman de Swift des préceptes excellens, il y traite parfois les devoirs moraux et les institutions sociales avec la même ironie et la même légèreté que Voltaire. Ainsi les principes qu'il suppose établis à *Lilliput* sur les sentimens naturels des enfans envers leur famille doivent être considérés plutôt comme une boutade que comme une opinion sérieuse de l'auteur.

La troisième partie des *Voyages de Gulliver* offre plus de désordre et de négligence que les précédentes. Les fictions y sont encore plus hardies, mais moins heureuses. Néanmoins, on reconnaît à plu-

sieurs passages l'imagination et la verve satirique de Swift. Dans le voyage à *Laputa*, il s'amuse à tourner en ridicule les géomètres, les astronomes, les philosophes contemplatifs, les amateurs des sciences abstraites, et les faiseurs de projets. Il caractérise assez bien, quoique avec un peu d'exagération, l'orgueil et les préjugés de ces diverses classes de savans, leurs frivoles inquiétudes, leurs bizarres systèmes, leurs distractions continuelles, et leur mépris pour tout autre genre d'occupation que le leur. On ne sait pourquoi il associe dans sa réprobation la manie de la musique à celle de la géométrie, à moins qu'il n'ait eu une égale antipathie pour l'une et pour l'autre. Sa description de l'académie de *Lagado* est plaisante, quoique salie par des traits trop orduriers. Dans cette galerie de tableaux grotesques, il en est quelques uns de si dégoûtans que tout l'esprit et l'originalité de l'auteur ne sauraient les rendre supportables.

Le voyage de Gulliver à l'*Ile des Magiciens*, et l'évocation des ombres de plusieurs personnages illustres de l'antiquité, ne répondent pas à l'attente du lecteur. On s'étonne que Swift, après avoir excité si vivement la curiosité, n'ait pas su tirer un meilleur parti d'une fiction qu'il pouvait rendre piquante. Il se borne à quelques révélations malignes et à quelques saillies de scepticisme historique. Au reste, il est remarquable que, dans tout cet épisode, il professe un enthousiasme républicain et un amour de la liberté un peu tardifs chez l'ancien défenseur du ministère de Bolingbroke.

C'est surtout dans le *Voyage de Gulliver chez les Houyhnhnms* que Swift exhale sa misanthropie et s'abandonne à ses préventions contre la société en général; c'est là qu'il prodigue l'amertume des sarcasmes, le cynisme des tableaux et l'obscénité du langage, pour satisfaire son ressentiment. L'épisode même des Harpies, dans Virgile, est un modèle de délicatesse auprès de la dégoûtante image des *Yahoos*, par lesquels Swift veut peindre la race humaine dans l'état sauvage; mais on peut dire que l'extravagance est égale à l'injustice du projet. Dans les premières parties du roman, l'imagination est assez complaisante pour se représenter l'homme avec des proportions amoindries ou exagérées, et on conçoit que des leçons instructives naissent de ce nouveau point de vue en morale. La satire peut alors être efficace, parce qu'elle n'est pas sans équité; mais que sert à Swift de dégrader à plaisir ses semblables, de les ravaler au-dessous des chevaux, et de les dépouiller de la raison pour la transporter aux brutes? En dépit de ses efforts, on sent que la vérité l'accable, et ce n'est qu'à force de violences au bon sens que l'humanité, tout avilie qu'il la fait, ne ressaisit pas ses droits. Addison s'étonnait qu'un esprit aussi judicieux que Boileau eût choisi l'homme pour sujet d'une satire, et il demandait quel avantage on pouvait attendre d'une peinture si partiale [1]. Qu'aurait-il donc pensé de l'odieuse caricature où son compa-

[1] *The Spectator*, n° 209.

triote s'est plu à flétrir indignement le plus noble ouvrage du Créateur?

Au reste, on est moins surpris de la virulence des attaques de Swift contre le genre humain, quand on sait dans quelle disposition d'esprit il écrivait son roman; on peut en juger par ce fragment d'une lettre qu'il adressait à Pope environ un an avant la publication de *Gulliver* : « J'ai employé mon temps à finir, corriger, revoir et transcrire mes Voyages en quatre parties complètes, nouvellement augmentées et destinées à la presse quand le public les méritera, ou plutôt quand il se trouvera un imprimeur assez brave pour hasarder ses oreilles.... Le principal but que je me propose dans tous mes travaux est de vexer le monde plutôt que de le divertir, et si je pouvais remplir mon dessein sans faire de tort à ma personne ou à ma fortune, je serais l'écrivain le plus infatigable que vous ayez connu de votre vie.... Voilà la grande base de misanthropie sur laquelle j'ai élevé tout l'édifice de mes Voyages, et je n'aurai jamais de repos que tous les honnêtes gens ne soient de mon opinion.... » [1]

On voit que Swift ne déguise nullement son intention de mortifier ses semblables; pour y réussir, il rassemble en un seul cadre et il grossit toutes leurs imperfections physiques et morales. Un tel tableau décourage et ne corrige point : nous sentons

[1] Le docteur Drake suppose à tort que Pope n'était pas dans la confidence de Swift, à l'égard des *Voyages de Gulliver*. Ce passage et plusieurs autres de leur correspondance prouvent le contraire.

que ce n'est pas à nos vices et à nos travers que Swift fait le procès ; c'est notre nature elle-même qu'il met en cause. L'espèce humaine trouve en lui un accusateur passionné et non un juge équitable. Sa philosophie est encore plus chagrine et plus désolante que celle de La Rochefoucauld, dont il se déclare l'admirateur, et « qui est, dit-il, son favori, parce qu'il y reconnaît son caractère tout entier. »

Swift est un champion inutile à la cause de la morale ; son ton ironique et moqueur inspire un scepticisme funeste sur les devoirs, et quand il est sérieux, la sécheresse de son âme passe dans son langage. Ses exhortations sont stériles, parce qu'il ne sait pas les rendre persuasives ; son badinage même est amer, et on peut dire de lui, avec autant de justice que d'un ancien satirique : *Ridet et odit.* Aussi, un poète anglais suppose que Swift expie ses torts par un châtiment sévère dans les régions de la misanthropie, et que chaque jour il est lui-même victime d'un de ces êtres informes que son imagination a créés. [1]

A ne considérer qu'une partie du talent de Voltaire, précaution indispensable toutes les fois qu'on le compare à un autre écrivain, on trouve que, dans plusieurs de ses romans, il se rapproche assez de la manière de Swift ; c'est au fond la même insouciance en morale, le même dédain des bienséances, le même mélange de malice et de gaîté, le même art d'expri-

[1] *Hayley's triumphs of Temper.*

mer avec bonhomie des idées fines et piquantes. Le *pessimisme* de Voltaire tombe plus sur les choses, et celui de Swift sur les individus. L'auteur de *Gulliver,* par haine contre un parti politique, travestit les institutions sociales; l'auteur de *Candide,* pour tourner en ridicule un système de philosophie, calomnie la Providence.

Swift garda l'anonyme pour les *Voyages de Gulliver* comme pour le *Conte du Tonneau;* le succès fut rapide, et il jouit à la fois de l'enthousiasme du public et de la surprise de ses amis. On trouve dans sa correspondance une lettre curieuse où Gay lui rend compte de la vogue de l'ouvrage, et lui fait part de ses conjectures peu de jours après la publication; cette lettre dut amuser extrêmement l'auteur et flatter son amour-propre.

Le critique anglais que j'ai cité plus haut résume, ce me semble, assez bien le mérite et les défauts de *Gulliver.* « Ce singulier ouvrage, dit-il, annonce une imagination féconde, une connaissance intime des travers, des vices et des faiblesses de l'humanité, et une rare sagacité d'observation sur la politique, la morale et la littérature. Son principal but paraît être de mortifier l'orgueil humain, soit qu'il naisse des avantages extérieurs ou de ceux de l'esprit; néanmoins, la satire va trop loin, et dégénère en un libelle contre la société. La quatrième partie surtout, malgré tout ce qu'ont dit pour sa justification Sheridan et Berkeley, décèle évidemment une intention si perverse de dégrader et d'abrutir la race

humaine que, chez tout lecteur sensible et bienveillant, elle ne peut exciter qu'un mélange d'horreur et de dégoût. Espérons que, si la tendance du livre est telle que nous venons de le dire, elle n'entrait pas d'abord dans le plan de Swift, mais qu'il s'est laissé entraîner à un tableau si humiliant et si exagéré par cette mélancolie sombre et habituelle qui obséda long-temps son imagination, qui à la fin se termina en folie, et qui voila pour jamais à ses yeux la plus belle portion de l'humanité. »[1]

Le style de Swift est en général simple, clair et naturel; on n'y trouve nulle trace de recherche, nulle prétention à l'élégance. Swift ne connaît pas la grâce, et il semble fuir les ornemens. Peu soigneux de plaire, il préfère un tour nerveux et concis à une période harmonieuse; il abonde en idiotismes, mais sa familiarité ne dégénère jamais en négligence. Blair observe avec raison que la naïveté de son langage fait mieux ressortir la finesse de son esprit. Swift est un mauvais plaisant qui sait garder son sérieux au milieu de ses plus malignes épigrammes, et qui ajoute à l'hilarité de ses auditeurs en ne la partageant pas.

LETTRES.

Les Lettres de Swift, dont on ne sépare pas ordinairement celles de ses amis, sont un monument curieux sous plus d'un rapport : on conçoit, en effet,

[1] *Drake's biographical and critical Sketches.* Part. IV.

qu'une correspondance intime où domine constamment une physionomie aussi originale, et où l'on retrouve, à chaque page, auprès du nom de Swift ceux de Pope, de Bolingbroke, d'Arbuthnot et de Gay, ne peut manquer d'exciter au plus haut point l'intérêt du lecteur. L'étroite amitié qui unit si longtemps ces esprits distingués est d'ailleurs un des souvenirs les plus agréables que présente l'histoire littéraire.

Les réflexions que le docteur Hawkesworth a mises en tête de son édition des Lettres de Swift me paraissent pleines de goût et de sensibilité; je les cite d'autant plus volontiers qu'elles font bien ressortir l'attrait du genre épistolaire. « Dans un recueil de lettres familières entre les mêmes amis durant trente années, leur vie entière passe, pour ainsi dire, sous nos yeux. Nous vivons avec eux; nous écoutons leurs entretiens; nous observons la vivacité de la jeunesse, l'ardeur des espérances, l'entraînement des affaires, l'enjouement de leurs intimes réunions, et les délassemens de leur esprit dans les doux intervalles du loisir et de la retraite. Nous voyons ensuite la scène se rembrunir peu à peu; l'espoir et les illusions ont disparu. Ils regrettent des plaisirs qui sont passés et des amis qui n'existent plus; ils se plaignent de mécomptes et d'infirmités; ils savent que ce qui reste pour eux dans le sablier de la vie est peu de chose, et au moment où nous les entendons gémir de l'approche du dernier grain de sable, il tombe, et le cercueil nous

les ravit. Ce qu'ils étaient, nous sentons que nous le sommes nous-mêmes; nous avons la conscience d'émotions, d'attachemens et de situations semblables aux leurs; nous nous retrouvons sur la même route, poussés en avant par la même nécessité. La comparaison de ce qui a été s'applique avec une telle force à ce qui sera, que l'avenir nous devient en quelque sorte présent; et nous admirons la puissance nouvelle de vérités dont la certitude et l'importance n'ont jamais été l'objet d'un doute pour nous. »[1]

Les principaux correspondans de Swift sont Pope et Bolingbroke. Je parlerai ailleurs de Pope; il faut dire ici un mot des lettres de Bolingbroke. Ces lettres sont, au sentiment d'Orrery, les plus intéressantes du recueil. On y voit en effet l'écrivain spirituel, l'épicurien aimable, l'homme d'État fidèle à ses attachemens, le courtisan réconcilié avec sa disgrâce; en un mot, le vrai philosophe. On souhaiterait que tous les ministres déchus se résignassent à leur sort d'aussi bonne grâce que Bolingbroke. Il sait mettre à profit ses revers pour apprendre à discerner les véritables des faux amis. « Ces insectes de diverses nuances, dit-il, qui d'ordinaire voltigeaient et bourdonnaient autour de moi, tant que je me suis tenu au soleil, ont disparu depuis que je vis à l'ombre. Nul ne va voir un ermitage, si ce n'est pour l'ermite : quelques amis philosophes visitent souvent le

[1] *Préface des Lettres de Swift.*

mien. » Bolingbroke supportait la perte de ses honneurs plus aisément que Swift ne supportait celle de ses espérances. Aussi adresse-t-il, de temps en temps, au doyen d'excellentes leçons de constance et de résignation. Il lui écrit, par exemple : « Cher Swift, prenez soin de votre santé. Je vous donnerai pour cela une recette *à la Montaigne*, ou, ce qui vaut mieux, *à la La Bruyère. Nourrissez bien votre corps ; ne le fatiguez jamais : laissez rouiller l'esprit, meuble inutile, voire outil dangereux. Laissez sonner vos cloches le matin pour éveiller les chanoines, et pour faire dormir le doyen d'un sommeil doux et profond, qui lui procure de beaux songes. Levez-vous tard, et allez à l'église pour vous faire payer d'avoir bien dormi et bien déjeuné.* » [1]

On devine sans peine que Swift devait réussir dans le genre épistolaire. Il possédait au plus haut point plusieurs des qualités qu'on cherche surtout dans une correspondance, le naturel, l'aisance, l'esprit et l'originalité. Seulement un peu trop de sécheresse et d'aigreur décèlent parfois les défauts de son caractère. Quelques unes de ses lettres à des dames sont un modèle de finesse et de malice. Malgré sa brusque franchise, et son humeur cynique, il savait allier au besoin, dans une juste mesure, les convenances et la familiarité. Je ne citerai pour preuve que sa ré-

[1] Ces mots sont en français dans l'original. Bolingbroke fait ici allusion à un passage de La Bruyère, dans son chapitre intitulé *de quelques Usages*.

ponse à la duchesse de Queensberry, qui l'invitait à venir passer quelque temps à une de ses terres.

Dublin, 13 mars 1731.

« MADAME,

« Puisque M. Gay affirme que vous aimez de faire à votre mode, et puisque j'ai la même perfection, je vais m'expliquer sur ce chapitre tout d'abord, afin de prévenir les fâcheuses conséquences qu'il appréhende. Votre grâce pourra suivre son humeur en tous lieux, excepté dans votre château et les domaines qui en dépendent. Là, et là seulement, je prétends suivre la mienne : en sorte que vous aurez le monde entier sous votre empire, hormis deux ou trois cents arpens, et deux ou trois maisons à la ville et à la campagne. Je vous permets également, par faveur spéciale, en vertu de ma science certaine et de mon bon plaisir, d'avoir raison contre tout le monde, excepté contre moi, et de n'avoir jamais tort que quand vous ne serez pas de mon sentiment. Vous jouirez d'un plus grand privilége encore sur le troisième article, celui de dire votre avis : je vous permettrai même gracieusement, de temps à autre, de le dire à moi-même, et je ne vous gronderai que quand il ne sera pas de mon goût.

« Madame, je viens de suivre la lettre de votre grâce de point en point ; mais, comme je ne l'ai pas lue depuis une quizaine de jours, la manière présomptueuse dont vous débutez était presque sortie

de ma mémoire. Je vous pardonne toutefois jusqu'à la dix-septième ligne, où vous commencez à me bannir pour jamais, en me priant de répondre à la bonne réputation que quelques amis prévenus ont bien voulu me faire. Madame, il y a seize années que je vis en Irlande, sauf un séjour de deux étés en Angleterre. Par conséquent, je suis plus vieux de cinquante ans que je n'étais à la mort de la reine, et cinquante mille fois plus ennuyeux, et cinquante millions de fois plus maussade, plus chagrin et plus morose, en sorte que, avec tant de désavantages, je ne puis guère prétendre à surpasser toutes vos connaissances que d'une centaine de lieues. A propos, Madame, avez-vous la voix claire? et me laisserez-vous prendre place à votre gauche, tout près de vous; car, de deux méchantes oreilles, mon oreille droite est la moins mauvaise? Le curé de votre paroisse est-il en état de jouer au trictrac et de se taire? Avez-vous, parmi vos femmes, une bonne garde-malade, au cas où il me prendrait fantaisie de me croire malade, pendant vingt-quatre heures? Combien de jours me défrayerez-vous avec mon équipage? Quand ces préliminaires seront reglés, il faudra que je sois bien pauvre, bien malade, bien mort, ou, tout au moins, bien malheureux, si je ne vous fais une visite à Aimsbury.

....

« Je prie Dieu de conserver votre grâce et sa famille. Permettez-moi de croire que vous me rendez la justice de me compter au nombre de ceux

qui ont la plus franche estime pour la vertu, la prudence, le courage et la générosité : après quoi il vous faudra bien conclure que je suis, avec un profond respect et une vive reconnaissance, le très humble et obéissant serviteur de votre grâce, etc. »[1]

Le défaut dont s'accuse ici Swift, celui d'une humeur chagrine et morose, perce beaucoup trop dans ses lettres, et fatigue à la longue le lecteur. Il exhale, à tout propos, sa bile contre le genre humain, et cette incurable misanthropie, qu'il a voulu consigner jusque dans son épitaphe[2]. Il cherche même, par un bizarre esprit de prosélytisme, à imposer son triste système à Pope, qui heureusement avait plus de foi aux doctrines philosophiques de Bolingbroke.

Swift se plaint continuellement de ses vertiges, de sa surdité, de la diminution de son revenu, et de l'abandon de ses amis. Il récapitule tous ses griefs dans ce vers, où il oublie la mesure :

Vertiginosus, inops, surdus, malègratus amicis.

On voit, par divers passages de sa correspondance, combien il était exigeant et impérieux dans sa famille, et on ne s'étonne plus que son caractère irascible l'ait réduit, sur la fin de ses jours, à la société de complaisans et de subalternes.

[1] « Madam, since Mr. Gay affirms..... Most obedient and most humble servant. »

[2] Swift dit en parlant du tombeau :

.... *Ubi sæva indignatio*
Ulteriùs cor lacerare nequit.

Il revient un peu trop souvent sur certains sujets favoris, tels que la détresse de l'Irlande, la servilité des courtisans, et les bévues de l'administration. Il ne fait grâce à aucun acte du gouvernement britannique, depuis la chute du ministère de Harley. On sent que le contraste de sa nullité actuelle et de son influence passée, obsède sans cesse le doyen dans la retraite. On peut se faire une idée de son dépit par la boutade suivante : « J'ai souvent émis mon opinio qu'un honnête homme ne devait jamais souhaiter d'être plus jeune. Je m'aperçois que je n'aurais pas dû énoncer mon sentiment d'une manière aussi absolue, puisque, à mon regret, j'ai vécu pour en changer. J'ai vu parmi nous, depuis la mort de la feue reine, un tel mépris de la religion, de la morale, de la liberté, de la science, et du sens commun, que cela surpasse prodigieusement tout ce que j'ai jamais lu chez aucun écrivain ancien ou moderne. J'ai la conviction qu'une histoire complète de toutes les mesures extravagantes, perverses, faibles, malicieuses, funestes, factieuses, inexplicables, ridicules, absurdes, qui ont eu lieu dans ce royaume, remplirait douze gros volumes in-folio, en petit-texte, et sur le plus grand papier. »

Dans une lettre curieuse à Pope, en date du 10 janvier 1721, il expose des principes conformes à ceux des Whigs sur l'inconvénient des armées permanentes, la nécessité des parlemens annuels, et l'abus des lois d'exception. Cette profession de foi politique montre que Swift, comme tous les ambitieux

désappointés, après la ruine de ses espérances, cherchait un refuge dans l'ordre légal. C'est le sort de tous les partis vaincus d'invoquer, à leur tour, la liberté, même après l'avoir proscrite. Dans la même lettre, il exprime d'une manière bien énergique son attachement au ministère de Harley. Après s'être plaint de la virulence des pamphlétaires qui ne lui pardonnaient pas son dévouement aux anciens ministres, il ajoute : « Je ne puis dire, avec Cicéron, que je serais fier de leur être associé dans toutes leurs actions, *tanquam in equo trojano.* »

Swift prêche sans cesse l'économie à tous ses correspondans, même à Pope, qui n'avait guère besoin de ses leçons. Il dit à Bolingbroke : « Milord, j'ai une maxime qui mériterait d'être écrite en lettres de diamant : c'est que le sage doit avoir l'argent dans sa tête, et non dans son cœur. » Il paraît, au reste, qu'il sut mettre sa maxime en pratique, puisque, selon le témoignage de lord Orrery, il laissa en mourant une fortune de douze mille livres sterling, indépendamment de legs considérables.

Malgré ses travers et ses bizarreries, Swift était susceptible de sentimens affectueux. Tout annonce que son attachement pour ses amis était profond et sincère. Quoiqu'il affectât de haïr et de mépriser les hommes, il savait aussi apprécier le vrai mérite et la vertu. Il rend, par exemple, une éclatante justice à Belzunce, dans ce passage d'une lettre à Pope : « Je crois que vos prières me feront plus de bien que celles de tous les prélats des deux royaumes, ou

même de tous les prélats de l'Europe, excepté l'évêque de Marseille. » Cet hommage, sous la plume de Swift, est d'autant plus flatteur qu'il n'épargne en général aucune occasion de signaler sa malveillance contre le clergé, et surtout contre les évêques.

Les lettres de Swift à Sheridan sont peu amusantes, non qu'elles manquent d'esprit ou d'originalité, mais parce qu'elles ont trait à des affaires purement domestiques ou personnelles, et qu'elles renferment, par conséquent, trop d'allusions obscures pour le lecteur. Celles au docteur Marsh n'offrent d'intérêt qu'en ce qu'elles jettent quelque lumière sur les négociations qui précédèrent la paix d'Utrecht, et sur les intrigues qui troublaient alors la cour d'Angleterre. Les lettres au docteur King sont parfaitement insignifiantes. Blair observe avec raison qu'il serait à souhaiter, pour l'honneur de la mémoire de Swift, que sa correspondance n'eût pas été « épuisée jusqu'à la lie. » Chesterfield se plaint spirituellement du même abus dans une lettre à Faulkner. Par un choix judicieux, et, en éloignant tout ce qu'il y a de superflu dans cette correspondance, on pourrait la réduire à un volume aussi agréable qu'instructif, qui comprendrait surtout les lettres du doyen à Pope, à Gay, à Bolingbroke, et à quelques dames.

STEELE.

RICHARD STEELE a droit aux hommages et à la reconnaissance de ses compatriotes, comme créateur de l'essai périodique, branche de littérature que la Grande-Bretagne s'honore d'avoir vu naître, et qu'elle a cultivée long-temps sans rivaux. Il est le chef de cette famille nombreuse d'écrivains, connus en Angleterre sous le nom d'*essayistes*, qui ont tant contribué aux progrès de la civilisation de leur pays, et dont les travaux n'ont presque point souffert d'interruption depuis plus d'un siècle.

On a remarqué que ce genre de composition devait surtout réussir dans un pays commercial où les institutions favorisent le libre développement de la pensée, et où le plus grand nombre des citoyens, préoccupés d'intérêts matériels, ne peuvent réserver que peu de loisirs à l'agrément ou à l'instruction. Aussi l'Angleterre, dès l'époque de ses troubles civils, avait vu paraître des feuilles quotidiennes, la plupart consacrées aux discussions de la politique ou aux controverses de la théologie. Comme ces feuilles s'adressaient à des passions variables et à des opinions passagères, elles ne devaient point survivre aux circonstances contemporaines. On ne songeait pas encore à chercher ailleurs une source d'intérêt plus durable. Aucun ouvrage périodique n'avait eu

pour mission d'adoucir les mœurs, d'épurer le goût, et d'initier aux secrets de la politesse toutes les classes de la société.

« Avant le *Babillard* et le *Spectateur*, dit Johnson, si on excepte les auteurs dramatiques, l'Angleterre ne possédait point de régulateurs de la vie commune. Nul écrivain n'avait entrepris de réformer les abus de l'impolitesse ou l'impertinence des civilités; d'apprendre quand il faut parler ou quand il faut se taire, comment on doit refuser ou consentir. Nous ne manquions pas de livres pour nous instruire de nos devoirs les plus importans, et pour fixer nos opinions en philosophie ou en politique; mais il nous manquait encore un *arbiter elegantiarum*, un juge des bienséances, pour surveiller les voies du commerce social, et les débarrasser des ronces et des épines qui ne blessent pas, mais qui importunent le voyageur. »[1]

Steele publia le premier numéro du *Babillard* le 12 avril 1709, sous le nom d'Isaac Bickerstaff, nom que Swift avait rendu populaire, vers cette époque, par un pamphlet satirique fort piquant. L'ouvrage paraissait le mardi, jeudi et samedi de chaque semaine. L'auteur annonce dans le premier essai qu'il a choisi le titre de *Babillard*, par déférence pour les dames, auxquelles il consacre ses veilles, et dont il réclame la protection.

Steele avait commencé le *Babillard* à l'insu d'Ad-

[1] *Life of Addison*.

dison. Celui-ci, qui se trouvait alors en Irlande, reconnut l'auteur, dès le sixième numéro, à une remarque sur Virgile qu'il lui avait communiquée autrefois. Par suite de cette découverte, Steele sollicita l'assistance de son ami. On croit que le premier article fourni par Addison est le dix-huitième numéro, en date du 21 mai 1709; mais il ne concourut régulièrement à la rédaction que long-temps après.

La manière dont Steele avait conçu l'essai périodique ne laissait pas entrevoir le degré de perfection que ce genre devait bientôt atteindre. La première partie du *Babillard* n'offre guère autre chose qu'un verbiage insipide. Ces articles datés tantôt d'un lieu, tantôt d'un autre, suivant la nature du sujet; ce babil des cafés, ces lieux communs de conversation, cette frivolité sans agrément, tout cela marque bien l'enfance de l'art, et les tâtonnemens inévitables dans une carrière nouvelle. Il est permis de croire que si le *Babillard* eût été continué sur le plan suivi par Steele, avant que son ami prît part à la rédaction, rien n'aurait sauvé l'auteur de l'oubli où reposent aujourd'hui ses devanciers.

Steele indique lui-même avec franchise l'écueil ordinaire de ce genre de publication. « Quand on a pris l'engagement, dit-il, d'entretenir une voiture publique, il faut partir, qu'il y ait ou non des voyageurs. Il en est de même de nous autres écrivains périodiques »[1]. En adoptant cette comparaison, on

[1] *Tatler*, n° 12.

peut dire qu'il part souvent à vide. Véritablement il épuise toutes les ressources de remplissage que la négligence et la nécessité peuvent suggérer à un journaliste. Il prodigue jusqu'à satiété les lettres et les conversations familières; quelquefois il cite des faits connus de l'histoire ancienne, tels que le trait de continence de Scipion, la mort de Pætus et d'Arria, etc.; mais il en gâte la noble simplicité par de faux ornemens. Ailleurs, il insère des avis semblables, pour le fond et pour la forme, à ceux qu'on trouve de nos jours dans les feuilles d'annonce. Enfin, sa pénurie l'oblige à recevoir de toutes mains, et à profiter des plus futiles communications.

La plupart des essais de Steele manquent d'unité. Il n'adopte point de plan, ne suit aucune méthode. Il se met à écrire sous l'inspiration du moment, sans se préparer à son sujet par la méditation, et il s'abandonne à son extrême facilité. A travers le désordre habituel de ses compositions, on distingue çà et là des traits d'observation, des idées justes ou ingénieuses, qu'on regrette de ne pas voir dans un meilleur cadre, et qui ne laissent aucune trace dans l'esprit. Toutefois, il est juste de reconnaître que, du moment où Addison devient un auxiliaire assidu pour la rédaction du *Babillard*, le ton de Steele s'élève, se fortifie, s'épure; et, dans un petit nombre d'articles, il saisit assez heureusement la manière de son ami pour faire illusion aux lecteurs. Je choisirai comme exemple, parmi les meilleures pro-

ductions de Steele, son essai sur l'*Utilité d'un baromètre politique*.

Mardi, 2 août 1710.

Soles et aperta serena
Prospicere, et certis poteris cognoscere signis.
(Virg., *Geor.*, lib. 1.)

« Dans tout parti, il y a deux sortes d'individus : les rigides et les souples. Les rigides sont une race de mortels intraitables, qui n'écoutent que leur conscience, et qui ne voudraient jamais se prêter à une mesure incompatible avec leurs vieilles idées d'honneur. Ce sont des gens d'une morale âpre et inflexible, qui s'attachent obstinément à leurs amis quoique dans la disgrâce, et à leurs principes quoique proscrits. J'abandonnerai donc ces incorrigibles caractères à leur endurcissement, et je consacrerai mes méditations au profit des souples, qui offrent leurs hommages aux places et non aux personnes, et qui, sans s'asservir à aucun système particulier, sont toujours prêts à changer d'opinion comme de mode. La portion la mieux disciplinée des gens de cour est d'ordinaire si habile à la manœuvre qu'on peut voir toute une compagnie de ces messieurs, par un simple changement de front, faire face à la fois au personnage nouvellement en place, en même temps qu'ils tournent le dos à celui qui leur a servi d'introducteur. L'unique embarras qui afflige cette classe complaisante de la société paraît être le défaut d'avis, à

l'approche d'un changement ou d'une révolution; en sorte qu'ils sont contraints, dans une bourrasque, de virer à tout vent, et de s'arrêter brusquement au beau milieu de leur carrière, à la grande surprise et au divertissement des spectateurs.

« Quand on prévoit de loin la chute d'un ministère, on a le loisir de devenir mécontent, de censurer la marche de l'administration, et de passer, avec une gradation de murmures, des rangs de ses alliés dans l'autre camp, par un progrès et une transition naturelle. Faute de pareils renseignemens, j'ai connu autrefois un homme de bon ton qui refusa de rendre le salut à un personnage qu'il croyait en disgrâce, et qui le lendemain fut nommé secrétaire d'État; et un autre qui, après avoir long-temps négligé un ministre, parut à son lever, et l'accabla de protestations de dévouement lè jour même qui précéda sa destitution.

« Cette incertitude produit encore d'inévitables bévues, et des mécomptes dans l'évaluation des talens et du mérite des grands personnages. Le doyen de nos lyriques, M. d'Urfey, adressa, il y a quelques années, à un certain lord une dédicace, où il le représentait comme le meilleur poète et le meilleur critique du siècle, sur le faux avis d'une gazette que son noble patron venait d'être nommé chambellan. En un mot, d'innombrables votes, discours et sermons ont été sacrifiés en pure perte, faute d'un prompt et utile avertissement. Il est même bien connu qu'un panégyrique était à moitié imprimé,

quand le poète se vit contraint de le changer en satire par le renvoi du ministre.

« En conséquence, pour la direction de ces officieux citoyens, prêts à rendre service à leur pays, en toute occasion, j'ai dans mon cabinet un instrument qui est une sorte de *baromètre politique*, et qui, par l'élévation ou l'abaissement d'une certaine liqueur magique, présage tous les changemens et les révolutions de gouvernement, comme le baromètre ordinaire annonce les variations du temps. Ce baromètre a été inventé, dit-on, par Cardan, qui en fit don à son illustre compatriote et contemporain Machiavel; ce qui peut servir, en passant, à rectifier l'erreur de chronologie assez commune qui place l'un de ces savans quelques années après l'autre. Comment ou quand cet instrument est venu dans mes mains, c'est un secret que je demande la permission de garder pour moi; mais un fait certain, c'est que, grâce à lui, j'ai traversé plus de la moitié d'un siècle avec sûreté, sinon avec avantage, et je conserve, parmi mes papiers, un registre de toutes les variations survenues dans les affaires, depuis le milieu du règne d'Élisabeth.

« A l'époque de cette princesse, le baromètre se maintint long-temps au *beau fixe*. Vers la fin du règne de Jacques Ier, il descendit à *nébuleux*. Depuis, pendant plusieurs années, il marqua *tempête*: en sorte que, désespérant à la fin de voir l'horizon s'éclaircir chez nous, je suivis l'exil royal; et trouvant, quelque temps après, que le baromètre mon-

tait, je revins dans mon pays natal avec le reste des royalistes. J'espérais alors passer la fin de mes jours au *beau fixe*; mais hélas! durant la plus grande partie de ce règne, la nation anglaise resta dans un calme plat, qui, selon l'ordinaire, fut suivi de coups de vent et de tempêtes, jusqu'à ces dernières années. Enfin, avec une joie et une satisfaction inexprimable, j'ai vu la température politique retourner au *beau fixe*. Je dois seulement observer que, durant tout cet été, mon baromètre a marqué *variable*.

« Les personnes dont j'ai dirigé les affaires, en vertu de cette sorte de prescience, en ont recueilli des avantages fort considérables. Un de mes neveux qui n'a jamais mis son argent dans les fonds publics, et ne l'a jamais retiré sans mon avis, a converti, en peu d'années, quelques centaines en autant de milliers de livres. Pour moi qui pense que les richesses consistent plutôt dans le contentement que dans la possession, et qui juge la grandeur de l'âme à son égalité plutôt qu'à son ambition, je me suis rarement servi de mon baromètre pour faire mon chemin dans le monde, mais souvent pour en sortir. C'est une méthode peu connue d'arriver au bonheur, qui m'a d'abord été révélée par une excellente maxime de Pythagore. « Quand les vents grondent, a-t-il dit, adore l'écho. » Ce grand philosophe, soit afin de rendre ses doctrines plus respectables, soit pour embellir ses préceptes des charmes de l'imagination, ou pour éveiller la curiosité de ses disciples, car je ne supposerai pas, comme on le fait généralement, que

son but ait été de dérober sa sagesse au vulgaire; Pythagore, dis-je, a caché plusieurs leçons admirables sous le voile d'allégories et de sentences mystérieuses. Par les vents, dans cette maxime, il faut entendre les agitations et les orages populaires. « Quand ils grondent, adore l'écho »; c'est-à-dire, abandonne le monde pour les déserts, les forêts, les solitudes et les retraites, qui sont d'ordinaire l'asile de l'écho.»[1]

En s'appliquant à lui-même son ingénieuse distinction, Steele aurait pu se ranger avec justice dans la catégorie des rigides. On sait que son attachement à ses principes ou, si l'on veut, à ses passions politiques, fut pour lui une source de disgrâces, et le mit aux prises, vers la fin de sa carrière, avec la plus rigoureuse détresse.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur la vie aventureuse de Steele pour se convaincre que la connaissance du monde, avantage si précieux à un moraliste, ne devait pas lui manquer. Tour à tour militaire, théologien, directeur de théâtre, orateur et publiciste, il but à la coupe de la bonne et de la mauvaise fortune, et il vit de près tous les contrastes de la vie humaine. Aussi le principal mérite de ses essais consiste dans la justesse et la variété des caractères qu'il a mis en scène, et dans la peinture fidèle des passions et des mœurs de la société. Il y a, par exemple, bien de l'expérience et du bon sens dans les réflexions

[1] « In every party.... The usual habitations of the echo. »
(*The Tatler*, n° 214.)

qu'il fait à propos du mariage. Les conseils d'Isaac à sa sœur Jenny sur les devoirs des époux, sur le besoin d'une indulgence mutuelle, et le danger des puériles tracasseries, forment une des portions les plus instructives du *Babillard*. On ne saurait trop recommander aux jeunes gens ces tableaux de l'intérieur des familles, et ces scènes de la vie domestique. Steele, quoique dissipateur incorrigible, offre aussi d'excellentes leçons sur l'économie, et je ne sais si on trouverait ailleurs une peinture plus énergique des suites funestes de l'extravagance et de la profusion.

Steele ne possédait qu'une instruction médiocre. Les irrégularités de sa jeunesse, la dissipation d'une vie militaire, et son amour des plaisirs, lui avaient interdit de fortes études. Il paraît avoir peu connu l'antiquité grecque. Parmi les classiques latins, ses auteurs favoris sont Salluste, Cicéron, Pline le jeune et Térence. Il savait aussi le français, et assez d'italien pour écrire dans cette langue avec facilité, comme on peut voir par une lettre du *Spectateur*[1]. Du reste, il semble ignorer entièrement l'histoire, la philosophie et les sciences. Néanmoins, son goût en littérature n'est pas étroit, ni timide. Il est un des premiers qui aient appelé l'attention de ses compatriotes sur le génie de Milton encore mal apprécié. Partout il se montre admirateur enthousiaste de Shakespeare; et, dans les essais du *Babillard*, il fait ressortir avec

[1] *The Spectator*, n° 545.

âme et avec éloquence les beautés de divers passages de Richard III, d'Hamlet, et d'Othello.

On reproche à certains moralistes d'ailleurs estimables, tels que Melmoth et Knox, d'avoir plus étudié les livres que les hommes. Il semble que Steele mérite un reproche contraire. On voit qu'il connaît bien le monde, et que toutes les variétés de la vie humaine lui sont familières; mais on sent qu'il n'a pas assez vécu dans la retraite. Il ne s'est pas donné le temps de mûrir et de combiner ses observations pour en déduire des vues générales. On ne trouve guère dans ses superficielles esquisses ni discussion méthodique, ni développement de questions morales. Il se détourne des sujets sérieux, et se réfugie le plus souvent dans de légères épigrammes, des portraits burlesques, des satires allégoriques, dont le secret est perdu, ou ne vaut plus la peine qu'on s'en occupe.

La lecture du *Babillard* est souvent obscure et pénible, parce qu'on y rencontre un trop grand nombre d'allusions à des circonstances locales et contemporaines. Il faudrait un commentaire pour bien saisir la finesse et l'à-propos d'une foule de traits aujourd'hui presque inintelligibles. Steele revient sans cesse aux anecdotes du jour, aux personnages à la mode, aux lieux publics alors en vogue : c'est le genre que Colman a reproduit plus tard dans le *Connaisseur*. De pareils tableaux sont piquans, tant qu'ils ont la grâce de la nouveauté; mais, à moins d'un mérite plus solide, ils ne survivent guère à l'époque où ils

ont paru. Il est donc vraisemblable que le *Babillard* aurait suivi le sort des nombreuses productions de Steele maintenant dans l'oubli, si Addison n'eût su lui imprimer un intérêt de tous les temps et des couleurs qui ne vieilliront jamais. Les articles d'Addison forment aujourd'hui le plus bel ornement et le principal attrait du *Babillard*. Sans prétendre caractériser ici la manière de cet admirable moraliste, il me suffira de remarquer qu'il fixa d'abord la forme de l'essai périodique, et le porta, dès l'origine, à son plus haut point de perfection. Il serait facile d'indiquer, en effet, dans le *Babillard*, une foule de compositions égales ou supérieures en grâce et en esprit à tout ce qu'on a pu produire depuis. Les essais 131 et 148, sur le *procès des fabricans de vin*, et sur le *régime diététique de Londres*, sont des modèles d'une exquise raillerie, et trouveraient leur application ailleurs que sous le méridien de Londres. Je ne sais si jamais on a tourné la manie des collections en ridicule avec autant de finesse que dans le *Testament d'un amateur*, et la *Lettre de sa veuve*[1]. La *Visite chez un fleuriste* est encore un morceau charmant, dont Rousseau a emprunté un incident remarquable[2]. Je citerai, néanmoins, de préférence le n° 153, ou *Comparaison des différens genres de conversation avec les instrumens de musique*, essai

[1] N°s 216 et 221. Voyez l'*Encyclopédie morale, ou Choix des Essais du Babillard, du Spectateur et du Tuteur*.

[2] Voyez la *Nouvelle Héloïse*, IVe Partie, lettre 11.

qui égale pour l'imagination et l'originalité les meilleurs articles du *Spectateur*.

Samedi, 1er avril 1710.

Bombalio, clangor, stridor, taratantara, murmur.
(Farn., *Rhet.*)

« J'ai entendu parler d'un tableau fort curieux dans lequel tous les peintres de l'époque où il parut sont représentés assis en cercle, et préludant à un concert. Chacun d'eux joue de l'instrument particulier qui répond le mieux au genre de son talent, et caractérise le style et la manière de peindre qui lui est propre. Un peintre de coupoles, alors fameux, pour exprimer la grandeur et la hardiesse de ses figures, tient à sa bouche un cor dont il semble sonner avec beaucoup de vigueur. Au contraire, un habile artiste, qui travaillait ses peintures avec un soin extrême, et leur donnait ces touches gracieuses qui charment l'œil le plus délicat, paraît accorder un téorbe. Le même genre d'imagination règne dans tout le morceau.

« En méditant sur cette idée, j'ai plus d'une fois réfléchi qu'on pourrait également représenter les divers talens de la conversation par les différentes sortes de musique, et ranger les nombreux discoureurs de cette grande capitale en classes et en catégories distinctes, selon qu'ils ressemblent aux divers instrumens en usage parmi les maîtres de l'harmonie. Suivons-les donc dans leur ordre, et commençons par le tambour.

« Les tambours, ce sont les tapageurs dans la conversation, qui, avec de gros éclats de rire, une gaîté intempestive, et un torrent de paroles, dominent dans les assemblées publiques, intimident les hommes de sens, assourdissent leurs voisins, et remplissent le lieu où ils se trouvent d'une clameur étourdissante, qui rarement offre quelque trace d'esprit, de belle humeur ou de savoir-vivre. Néanmoins, le tambour par cette vivacité turbulente est très propre à en imposer à l'ignorance, et, dans la société des dames qui n'ont pas un goût très fin, souvent il passe pour un cavalier aimable et spirituel, et pour une compagnie merveilleusement amusante. Je n'ai pas besoin d'observer que le vide même du tambour contribue beaucoup à le rendre sonore.

« Le luth est un caractère précisément opposé au tambour ; il résonne fort agréablement seul ou dans un très petit concert. Ses accords sont de la douceur la plus suave, mais si faibles, qu'ils échappent bientôt dans une foule d'instrumens, et se perdent même dans un petit nombre, à moins qu'on ne leur prête une attention particulière. On n'entend guère un luth dans une compagnie de plus de cinq concertans, au lieu qu'un tambour se produit avec avantage dans une réunion de quelques centaines. Les joueurs de luth sont donc ces hommes d'un beau génie, d'un jugement supérieur, et d'une exquise politesse, qui obtiennent surtout l'estime des personnes de bon goût, seuls juges dignes d'apprécier une mélodie si pure et si délicieuse.

« La trompette est un instrument qui a peu d'étendue musicale ou de variété de sons, mais qui ne laisse pas de plaire beaucoup, tant qu'il se renferme dans sa sphère. Il ne compte pas plus de quatre ou cinq notes, qui pourtant sont fort agréables, et susceptibles de cadences et de modulations gracieuses. Les messieurs qui appartiennent à cette catégorie sont nos gens à la mode, pleins de bon ton et de savoir-vivre, qui ont acquis une certaine urbanité de langage et un air d'élégance dans les sociétés polies qu'ils fréquentent; mais qui, en même temps, ont un esprit superficiel, une capacité médiocre et une faible dose de jugement. La comédie, un cercle, un bal, des visites ou une promenade au Parc, voilà les seules notes qu'ils possèdent, et leur éternel refrain dans toutes les conversations. La trompette, néanmoins, est un instrument nécessaire dans le voisinage d'une cour, et qui anime bien un concert, quoique par elle-même elle ait peu d'harmonie.

« Les violons sont ces beaux esprits vifs, pétulans, indiscrets, qui se distinguent par des éclairs d'imagination, de piquans impromptus, des traits de satire, et qui prennent le dessus dans tous les concerts. Je ne saurais pourtant me défendre d'observer que, quand on n'est pas disposé à entendre la musique, il n'y a pas dans l'harmonie de son plus désagréable que celui du violon.

« Il y a encore un instrument musical plus commun parmi nous qu'aucun autre : je veux dire la basse, dont le ronflement fait le fond du concert, et

qui, par ses sons âpres et mâles, renforce l'harmonie et corrige la mollesse des divers instrumens qui l'accompagnent. La basse est un instrument d'une tout autre nature que la trompette, et peut représenter ces hommes d'un gros bon sens et d'un esprit inculte, qui n'aiment pas s'entendre parler, mais qui quelquefois rompent leur silence, avec une agréable rudesse, par une saillie inattendue ou une boutade plaisante au divertissement de leurs amis et de leurs compagnons. En un mot, je regarde naturellement tout Breton d'un sens droit et de race pure comme une vraie basse.

« Quant à nos beaux esprits campagnards, qui parlent avec beaucoup de feu et d'éloquence de renards, de meutes, de chevaux, de haies, de barrières, de fossés et de culbutes, je doute si je dois leur accorder une place dans le domaine de la conversation. Néanmoins, s'ils veulent se contenter de monter au rang de cors de chasse, je désire que dorénavant on ne les désigne plus que par ce nom.

« Il ne faut pas omettre ici les cornemuses, qui vous régalent, du matin au soir, de la répétition de quelques notes, qu'elles jouent sans relâche, avec accompagnement de leur bourdon monotone. Ce sont nos lourds, insipides et ennuyeux conteurs, la peste et le fléau de la conversation, qui tranchent de l'important personnage pour connaître une anecdote secrète, et révéler une nouvelle dont la certitude ou la fausseté n'intéresse en rien le public. On a cru ob-

server que le nord de l'Angleterre est plus particulièrement fertile en cornemuses.

« Il y a si peu de personnes qui excellent dans tous les genres de conversation, et qui soient capables de discourir sur toute espèce de sujet, que je ne sais si on doit en faire une classe distincte. Néanmoins, afin que ma nomenclature ne soit pas imparfaite, et par considération pour le petit nombre de possesseurs d'un si rare talent, je les assimilerai au clavecin, sorte d'instrument qui, comme chacun sait, forme à lui seul un concert.

« Quant à nos harmonica, qui regardent la joie comme un crime, et n'aiment à s'entretenir que d'objets lugubres et mortifians pour la nature humaine, je n'en ferai pas mention.

« Je passerai également sous silence tous ces rebuts de la société, qui fourmillent dans nos rues, dans nos tavernes, dans nos fêtes et à nos banquets publics. Je ne puis voir dans leurs propos une conversation, mais plutôt quelque chose qui en offre une faible image. Si je voulais donc les comparer à quelque instrument musical, je choisirais ces modernes inventions, la guimbarde, le mirliton et les castagnettes.

« Si mes lecteurs ont envie de savoir où se trouvent les divers personnages que je viens de passer en revue, je puis leur indiquer une complète réunion de tambours, sans parler d'un cercle de cornemuses dont j'ai déjà fait la description. Souvent on rencontre les luths, par couples, sur les bords d'un

ruisseau limpide, ou dans l'asile des sombres forêts, et dans les prés fleuris, qui sont également, mais par des raisons différentes, le séjour favori de nos cors de chasse. On voit ordinairement les basses auprès d'une bouteille de bière aigre et d'une pipe de tabac, tandis que ceux qui aspirent au titre de violons n'oublient guère de paraître une fois le soir au café en vogue. On peut rencontrer une trompette partout aux environs du palais.

« Afin de recueillir quelque avantage moral des réflexions précédentes, je conjure le lecteur d'exercer une surveillance active sur ses manières et sa conversation; d'examiner sérieusement en lui-même, au sortir d'une compagnie, s'il s'est conduit comme un tambour ou une trompette, un violon ou une basse; et de faire de son mieux pour corriger sa musique à l'avenir. Quant à moi, il faut bien que je l'avoue, je fus, durant plusieurs années, un tambour, et même un tambour fort bruyant, jusqu'à ce que, me civilisant un peu dans la bonne société, je modelai ma conversation sur la trompette, autant qu'il était possible à un homme d'un tempérament fougueux. Grâce à cette combinaison de diverses harmonies, je crois avoir quelque temps ressemblé à un tambour de basque. J'ai fait depuis bien des efforts pour atteindre à la douceur du luth; mais, en dépit de toutes mes résolutions, je confesse à ma honte que je me sens chaque jour dégénérer en cornemuse. Si c'est l'effet de mon grand âge ou de la compagnie que je fréquente, c'est ce que je ne sau-

rais dire. Tout ce que je puis faire, c'est de veiller sur ma conversation, et d'imposer silence au bourdon, dès que je m'aperçois qu'il commence à fredonner; bien résolu que je suis d'écouter les notes des autres, plutôt que de jouer à contre-temps, et de troubler leur partie dans le concert par les sons d'un si maussade instrument.

« Je terminerai cet essai en rapportant une lettre que j'ai reçue hier au soir d'un de mes amis, qui connaît fort bien mes idées sur ce sujet, et qui m'invite à passer une soirée à sa maison, avec un petit cercle de voisins. Le billet est conçu ainsi :

« Cher Isaac,

« Je me propose de donner ce soir un concert chez moi. J'ai eu le bonheur de découvrir un clavecin, qui, je suis sûr, vous amusera beaucoup. Nous aurons aussi deux luths et une trompette. J'espère que vous voudrez bien vous mettre à l'unisson, et me croire votre dévoué serviteur,

« Nicolas FREDON. »[1]

On doit reconnaître dans ce morceau un des secrets du talent d'Addison, qui consiste à découvrir des rapports inattendus, et à suivre une idée originale dans tous ses développemens, avec autant de finesse que de naturel. Un trait bien remarquable

[1] « I have heard of a very valuable.... Nicholas Humdrum. »
(*The Tatler*, n° 153.)

encore dans toutes ses compositions, c'est l'art d'allier l'instruction à l'agrément, et de faire sortir une excellente leçon morale d'un amusant badinage.

A l'époque où le *Babillard* parut, le goût de la politique était un besoin trop vif et trop impérieux en Angleterre, pour que Steele crût devoir l'exclure de son plan. D'ailleurs, sa propre inclination était d'accord avec l'entraînement général; mais il semble que sa destinée voulait que la politique lui portât malheur. C'est là, en effet, la partie faible, on pourrait dire nulle, de l'ouvrage. Des nouvelles diplomatiques en style de gazette, de violentes déclamations contre les torys, des éloges emphatiques de Marlborough, voilà le fond de sa polémique ordinaire. Ses préventions d'Anglais et de whig lui font oublier entièrement sa bienveillance naturelle. Il insulte sans relâche aux revers et aux humiliations de la France. Il s'égaie sur la vieillesse et les infirmités de Louis XIV; il triomphe même de ce qui aurait dû exciter sa compassion : la disette de nos provinces et la détresse de leurs habitans dans le rude hiver de 1709. Du reste, il n'épargne pas les adulations au prince Eugène, ni aux hautes puissances les états-généraux hollandais; car il est remarquable que la fierté britannique a toujours su s'assouplir au besoin, quand il a fallu solliciter des ennemis à la France.

Steele, éclairé par l'exemple d'Addison, peut-être aussi par un secret dépit des événemens, abandonne peu à peu la politique dans le *Babillard*. Il y revient pourtant dans le n° 130, où il fait un pompeux pa-

négyrique du ministère et des principaux chefs de l'administration. Plus loin, n° 187, il gourmande sévèrement ses compatriotes sur leur indifférence pour leurs succès militaires. Il s'indigne contre les mécontens qui doutent de ces succès, ou les trouvent trop chèrement achetés. Il invoque l'esprit public des vieux Romains. Dans sa patriotique douleur pour la disgrâce de ses patrons, il compare le rappel de Marlborough à celui d'Annibal, et le triomphe des torys à celui des partisans d'Hannon.

L'histoire pourrait néanmoins recueillir, mais avec défiance, quelques renseignemens dans la partie politique du *Babillard*. On doit supposer que Steele était l'interprète du parti alors dominant en Angleterre, et qu'il recevait, de temps à autre, des communications officielles. Dans une lettre fictive du 15 juin 1709, il insinue la probabilité d'une convocation des états-généraux en France, comme futurs garans de l'observation des traités. En considérant la date et les circonstances de ce document, il y aurait matière à de curieuses réflexions.

Le caractère d'Isaac Bickerstaff, dans le *Babillard*, est bien conçu, et fait honneur au talent de Steele. Ce vieillard causeur, original, bienveillant, gai, même un peu malin, est évidemment le type de Nestor dans le *Tuteur*, d'Adam Fitz-Adam dans le *Monde*, et de la famille des *Ermites*. Parmi les diverses fonctions que l'auteur lui attribue, le rôle de censeur de la Grande-Bretagne est celui dont il s'acquitte le mieux. Il a rarement besoin de son habileté en juris-

prudence et en médecine. Quant à sa science astrologique, il n'en fait guère usage non plus, et il aurait pu y renoncer sans inconvénient. L'introduction de Pacolet, sorte d'Asmodée, ou de génie familier, ne produit rien de neuf ni de piquant. Steele n'avait pas assez d'imagination pour tirer parti d'un tel personnage, et il semble qu'Addison n'a pas songé à le mettre en œuvre.

Le *Babillard* cessa de paraître le 2 janvier 1711. On savait depuis assez long-temps que Steele en était l'auteur, et il annonce, dans le dernier essai, que cette circonstance le décide à en interrompre la publication.

Quelques critiques modernes ont voulu rehausser le mérite du *Babillard*, en le comparant au plus parfait modèle du genre, c'est-à-dire au *Spectateur*. Un spirituel, mais paradoxal écrivain, semble même donner la préférence au *Babillard*[1]. Il serait difficile de partager une telle opinion. On trouve, il est vrai, dans le dernier de ces recueils une foule d'articles d'une verve, d'une originalité et d'une grâce inimitables; mais l'ensemble est inégal, et plusieurs parties manquent d'intérêt. Le *Babillard* s'élève ou s'abaisse constamment, selon qu'Addison lui prête ou lui retire son appui. Il faut, néanmoins, reconnaître que, vers la fin de l'ouvrage, l'influence de cet admirable écrivain sur ses collaborateurs est frappante; la rédaction s'affermit, le ton général devient

[1] *Hazlitt's Table-talk, Essay* XVII. *On reading old books.*

plus soutenu et plus uniforme, en sorte que, du *Babillard* au *Spectateur*, la transition est presque insensible.

LE TUTEUR.

Dans un intervalle de dix-huit mois qui s'écoula entre les publications du septième et du huitième volume du *Spectateur*, Steele, encouragé par le succès populaire de cet ouvrage, entreprit un nouveau recueil périodique, auquel il donna le titre de *Tuteur*. Ici, comme dans le *Babillard*, il conçut le plan et les principaux caractères, et il fournit le plus grand nombre d'articles; on ignore s'il s'était assuré d'avance du concours et de l'appui d'Addison. Le *Tuteur* paraissait tous les jours, ainsi que le *Spectateur*. Dans le premier essai, en date du 12 mars 1713, Steele, sous le nom fictif de Nestor Ironside, expose lui-même son but. « Je ne me propose rien moins, dit-il, que de faire concourir la chaire, le barreau et le théâtre, au triomphe de la piété, de la justice et de la vertu. » Dans les numéros suivans, il fait connaître l'intérieur de la famille Lizard, et rend compte des circonstances qui placent les enfans de son ami sous sa tutèle.

Johnson a observé que le titre de l'ouvrage n'est pas fort heureusement choisi; selon lui, « le caractère de tuteur est trop restreint et trop sérieux; il s'accorde assez naturellement avec les devoirs et les bienséances, mais il ne paraît pas comprendre les

spéculations littéraires, et il déroge, en quelque sorte, en admettant le badinage et le burlesque »[1]. Plusieurs traits de bouffonnerie, en effet, tels que l'essai sur *les Calembourgs* et ceux sur *le Club des petits hommes*, quoique d'ailleurs fort amusans, sont un peu frivoles, et s'allient mal avec la gravité des fonctions de tuteur; au reste, il semble que Steele ait voulu prévenir cette objection et en affaiblir la justesse dans la description que Nestor Ironside fait de la famille Lizard. Cette famille se compose de la veuve de son ami, d'une vénérable douairière, de quatre fils destinés à des carrières différentes, et de cinq filles d'humeur et d'inclinations opposées; on voit que ce groupe ne manque pas de variété, et, quoiqu'il n'égale pas en intérêt le club du *Spectateur*, il promet une assez grande latitude dans le choix des questions, pour satisfaire une telle diversité d'âges, de goûts et de caractères.

Ce serait peut-être dans le *Tuteur* qu'il faudrait chercher les plus heureuses inspirations de Steele dans l'essai moral; il me semble qu'on y trouverait en plus grande proportion que dans aucun autre de ses ouvrages des productions d'un talent remarquable. Parmi plusieurs articles dignes d'Addison, j'indiquerai le n° 24, sur *les règles à suivre dans la conversation*; le n° 84, sur *les manies importunes de certains discoureurs*; le n° 144, sur *l'originalité du caractère anglais*; le n° 169, sur *la contempla-*

[1] *Life of Addison.*

tion des phénomènes célestes[1]. Je citerai surtout, comme exemple d'une raillerie fine et ingénieuse, le n° 29, sur *les diverses classes de rieurs*, essai où l'on découvre un art de composition et une perfection de détails auxquels Steele n'accoutume point ses lecteurs; je crois néanmoins devoir prévenir qu'une grande partie du mérite de ce morceau tient à des nuances de style et à des grâces de langage qu'il est bien difficile de faire passer dans une traduction.

Mardi, 14 avril 1713.

Ride, si sapis.....
(MART., Lib. II, epig. 41.)

« Afin de connaître le caractère d'un individu, je dirige habituellement mes premières observations sur sa manière de rire : j'examine s'il est facile à égayer, et quels sont les incidens qui excitent en lui cette agréable émotion. Les hommes sont toujours moins sur leurs gardes quand ils se livrent à la joie; et, comme le rire est le symptôme visible d'une satisfaction intérieure, c'est alors ou jamais qu'on peut en croire la physionomie. Il n'y a peut-être point de plus sûr indice pour découvrir les penchans de l'âme que cette faculté, qui est d'ailleurs un des attributs distinctifs de notre intelligence; car, comme le dit Milton :

[1] Voyez l'*Encyclopédie morale*, tom. II.

« Le sourire, interdit aux brutes, émane de la raison et est l'aliment de l'amour. »[1]

« En général, on peut remarquer, à ce propos, que le rire des gens d'esprit n'est, pour l'ordinaire, qu'une sorte de demi-rire timide et contraint, parce qu'ils conservent toujours quelque défiance d'eux-mêmes, tandis que le rire des sots est le plus honnête, le plus naïf et le plus franc du monde.

« J'ai souvent eu envie d'écrire sur cet instinct un ouvrage où j'exposerais des principes pour en régler la direction au théâtre; j'aurais soumis à l'analyse les différentes sortes de rire aujourd'hui en vogue, afin d'apprendre à nos auteurs comiques le meilleur moyen de communiquer à un auditoire cette sensation délicieuse. J'avais réservé un chapitre pour une dissertation sur le talent de quelques uns de nos comédiens modernes; et comme c'est la coutume de Plutarque d'établir des comparaisons entre ses héros ou ses orateurs, afin de faire mieux ressortir leurs exploits ou leur éloquence, de même j'aurais entrepris le parallèle de nos principaux comiques, et j'aurais si bien caractérisé leurs diverses méthodes pour divertir que chacun eût pu reconnaître quand une plaisanterie appartient au poète ou à l'acteur.

« Comme le théâtre nous offre le plus grand nombre d'occasions d'étudier le jeu de la physionomie, il peut être utile de remarquer, pour l'in-

[1] *Paradis perdu*, chant IX.

struction de ceux qui veulent devenir experts dans cet art, que les demoiselles se rangent d'ordinaire sur le devant des loges; les jeunes femmes forment le second rang, et l'arrière-garde se compose, en général, de matrones aguerries, de vieilles filles sans malice et de veuves résignées. Quiconque les examinera sous ce point de vue, à la représentation d'une comédie, trouvera mon observation si exacte, qu'une équivoque excite dans le premier rang une affectation de gravité ou un air d'insouciante indolence; le second rang hasarde un sourire; mais le troisième prend à merveille le badinage, et témoigne son hilarité par de bruyans éclats de rire.

« Si je veux pousser plus loin mes remarques, je vois que la prude circonspecte se permet de sourire des extravagantes étourderies de la coquette; la coquette rit à son tour du ton précieux et guindé de la prude; l'érudit s'amuse de l'ignorance et de la vanité du fat, et le fat s'égaie de bon cœur sur la gaucherie du pédant.

« Je crois qu'on peut ranger dans l'ordre suivant les diverses gradations du rire :

L'épanouissement,
Le sourire,
Le rire,
Le ricanement,
L'éclat de rire.

« L'épanouissement sert à donner de la grâce aux traits, et devient souvent une amorce pour saisir

l'amant en extase; les anciens l'appelaient le rire de Chios.[1]

« Le sourire est ordinairement l'apanage du beau sexe et de ses adorateurs; il exprime le contentement par une sorte d'approbation muette; il n'altère pas trop les traits, et il est le langage des amans de la galanterie la plus délicate. Les anciens appelaient ce gracieux mouvement de la physionomie le rire ionique.

« Le rire parmi nous répond simplement au *risus* des anciens.

« Le ricanement reçoit, chez les auteurs de l'antiquité, le nom de rire *syncrusien*, et il servait alors, comme de nos jours, à faire paraître une rangée de belles dents.

« L'éclat de rire, ou rire sardonique[2], s'emploie avec beaucoup de succès dans tous les genres de discussion; les habiles dans cette manœuvre, par un éclat de rire placé à propos, déroutent le plus solide argument. En toute circonstance, il tient lieu de raison; il est toujours accueilli avec applaudissement dans les débats des cafés, et le parti qui a pour lui les rieurs obtient ordinairement gain de cause.

« La prude a une merveilleuse prédilection pour l'épanouissement ou rire de Chios; elle regarde toute autre sorte de rire comme une indiscrétion, et on

[1] Aujourd'hui Scio, île de l'Archipel.

[2] Il est inutile de remarquer que, dans tout ce morceau, l'auteur anglais donne, au mot *sardonique*, un autre sens que celui que nous y attachons généralement.

ne la voit jamais, pas même pour la plaisanterie la plus bouffonne, déranger la symétrie de ses traits par un sourire. Ses lèvres participent de la roideur inhérente à son caractère; toute sa modestie semble recueillie sur sa face, et rarement même ses joues s'émancipent au point de s'épanouir.

« La jeune veuve n'adopte le rire de Chios que pour un temps; ses sourires sont contenus par le décorum, et il faut bien qu'elle mette son visage en harmonie avec son costume. Elle prend un air sérieux par art, et les règles étroites de la bienséance ne lui permettent de sourire que quand les premières avances ou négociations ont eu lieu.

« L'élégant freluquet qui, par un long exercice au miroir, a su réduire sa physionomie à une exacte discipline, peut réclamer une place dans cette catégorie; on le voit en toute occasion, pour animer le feu de ses discours, applaudir à son éloquence par un épanouissement.

« Les Ioniennes sont les dames qui prennent plus de licence avec leurs traits; pourtant, on peut dire qu'elles retiennent le rire sur leurs lèvres comme les autres étouffent un sourire.

« Le petit-maître est Ionien par pure complaisance, et s'étudie à sourire pour mieux faire sa cour aux belles; il se livre quelquefois à la gaîté pour satisfaire la malice d'une dame ou se féliciter d'une saillie, mais il a toujours soin de soumettre sa bouche aux lois du bon ton : il reçoit le signal du beau sexe,

et n'oublie jamais son devoir au point de prendre l'initiative.

« Le rire ionique est d'un usage universel parmi les grands à leur lever, et les solliciteurs judicieux le regardent comme une distinction plus flatteuse que la confidence; un jeune courtisan de mes amis se réjouissait de sa bonne fortune pour avoir obtenu cette faveur, après trois mois d'assiduité seulement.

« Un ingénieux auteur publia, il y a quelques années, une collection de sonnets qu'il intitula d'une manière piquante : « Riez et engraissez, ou Pilules pour bannir la mélancolie. » Je ne saurais admirer assez le titre facétieux de l'ouvrage, et je dois accuser le public d'ingratitude pour sa négligence à récompenser les joyeuses inspirations de mon ami M. d'Urfey, qui a fourni une part si considérable de ce recueil, et aux productions récréatives duquel tant de gentilshommes campagnards, dans toutes les provinces de l'Angleterre, sont redevables de la dignité et de l'importance que leur donne l'embonpoint. L'histoire du malade qui se guérit d'un abcès par un soudain éclat de rire, est trop connue pour que j'aie besoin de la rappeler ici. Je penche à croire que les pilules en question seraient un excellent régime avec du lait d'ânesse, et contribueraient efficacement à rétablir et fortifier les poumons débiles. On nous représente, en général, Démocrite comme un personnage de la plus large encolure, ce qu'on peut attribuer à l'exercice fréquent de sa faculté

risible. Je me souviens que Juvénal dit, en parlant de lui :

Perpetuo risu pulmonem agitare solebat.
(Sat. x.)

« Les individus qu'un écrivain de nos jours appelle *plastrons*, offrent une ressource précieuse pour cette agitation salutaire, et sont ordinairement pourvus d'un assez grand fonds de belle humeur pour s'unir à l'hilarité de la compagnie, lors même qu'une de leurs innocentes bévues est le sujet du divertissement.

« Je rangerais tous les barbons amoureux dans la classe des ricaneurs. Quand une fraîche et agaçante beauté éveille leurs désirs, dans l'espoir de rendre à leurs traits les grâces de la jeunesse, ils contractent subitement les muscles de leur visage, et leur physionomie se renfrogne de cette gaîté rébarbative.

« Le mauvais plaisant appartient à la même catégorie, et a recours au même artifice pour suppléer à la disette de son esprit; mais il appelle fréquemment l'éclat de rire à son aide.

« Il y a encore une secte de ricaneurs, que l'antiquité surnommait *mégariens*, et que plusieurs modernes désignent assez judicieusement par le titre de persifleurs. Ceux-ci ne signalent jamais leur talent qu'aux dépens de leurs amis, et tout leur enjouement s'exhale en indiscrètes épigrammes. J'engagerais ces rieurs à réfléchir que, malgré tous leurs efforts, ils ne supprimeront pas leurs travers en se moquant de ceux des autres.

« Le rire de la table à thé est ordinairement du genre mégarien; et, dans leurs visites, les dames elles-mêmes ne se font guère scrupule de sacrifier une liaison à cette sorte de badinage.

« La coquette a une forte dose d'humeur mégarienne; mais, à dire vrai, elle excelle dans l'art de rire, et possède à fond le manége des minauderies. Elle captive l'amant sérieux par un épanouissement, accueille le fat avec un sourire, et rit de bon cœur avec le bel esprit. Pour varier l'air de sa physionomie, parfois elle raille avec un ricanement; et, après s'être divertie de son adorateur au point de lui faire perdre la raison, pour mettre le comble à sa disgrâce, elle l'achève par un éclat de rire.

« L'éclat de rire est un caractère distinctif de la jeune provinciale, et on observe que c'est le dernier symptôme de rusticité qu'elle perd sous la discipline du pensionnat.

« Les amateurs de jeux de mots contribuent, selon moi, beaucoup au rire sardonique; et un trait d'esprit ou de sottise ne manque guère d'obtenir ce bruyant témoignage d'approbation. Comme les médecins de l'antiquité croyaient l'éclat de rire fort utile aux poumons, je conseillerais à tous mes compatriotes d'un tempérament phthisique et cacochyme de s'associer aux plus facétieux bouffons de notre âge. Perse a très élégamment dépeint le rire sardonique dans le vers suivant :

Ingeminat tremulos naso crispante cachinnos.
(Sat. III.)

« Le rire est l'explosion d'une joie soudaine qui s'empare de l'âme, et qui, trop vive et trop impatiente, éclate par ce tremblement de la voix. Les poètes emploient cette métaphore, lorsqu'ils veulent décrire la nature dans ses plus brillans attraits; car la beauté n'est jamais si aimable que quand elle se pare d'un sourire, et la compagnie n'a jamais plus de charme pour nous que quand nous formons, de temps en temps, un concert d'éclats de rire, qu'on pourrait appeler assez justement le chorus de la conversation. »[1]

Steele, dans la profession de foi qu'il expose au commencement du *Tuteur,* promet d'observer une stricte impartialité en politique, et il se représente comme un homme « qui n'a rien à démêler avec aucun individu ni aucun parti. » Un tel engagement était, néanmoins, au-dessus de ses forces. Aussi, il ne tarde guère à exhaler sa mauvaise humeur, et on reconnaît bientôt le whig mécontent. Ses regrets pour l'administration déchue, ses éloges emphatiques de Marlborough, ses vives instances pour la démolition du port de Dunkerque, la virulence de sa polémique, et ses continuels débats avec l'*Examinateur,* journal rédigé par Swift, donnent trop souvent au *Tuteur* la nuance d'un pamphlet politique. Addison ne tombe jamais dans ce défaut.

Les créateurs de l'essai périodique avaient reçu

[1] « In order to look into.... The chorus of conversation. »
(*The Guardian*, n° 29.)

peu de secours dans la rédaction du *Babillard*. Au contraire, de nombreux collaborateurs offrirent leurs tributs pour le *Spectateur* et le *Tuteur*. Parmi les auxiliaires de Steele et d'Addison dans ce dernier ouvrage, il faut compter en première ligne, soit pour le nombre, soit pour le mérite de ses compositions, le docteur Berkeley, depuis évêque de Cloyne. On sait que cet homme célèbre fut, malgré ses erreurs en philosophie, le modèle de toutes les vertus évangéliques, et on le cite comme un philanthrope remarquable, même dans la patrie des Coram, des Howard, et des Wilberforce. La plupart de ses articles, dans le *Tuteur*, sont dirigés contre les incrédules, connus alors sous le nom de *libres-penseurs*, et surtout contre les partisans du système de Collins. Un tour un peu trop sérieux les rapproche plutôt du sermon que de l'essai moral; mais on y reconnaît toujours une âme bienveillante et un esprit observateur. Je choisis, pour donner une idée du mérite de Berkeley, le n° 49, sur la *Comparaison des plaisirs naturels et des plaisirs factices*. L'auteur y développe avec talent une idée ingénieuse, et il ne lui manque seulement qu'un peu plus de grâce et d'aisance pour égaler la manière d'Addison, qui lui servait évidemment de modèle.

Jeudi, 7 mai 1713.

..... *Quæ possit facere et servare beatum.*
(Hor., lib. I, ep. VI.)

« Il est fort utile, en considérant les plaisirs qui contribuent à notre bonheur, de les distinguer en naturels et en factices. J'appelle plaisirs naturels ceux qui, indépendamment des modes ou des caprices d'une époque ou d'un pays, conviennent à la nature humaine en général, et que la Providence nous destine comme des récompenses pour le bon emploi des facultés dont elle nous a pourvus. Par plaisirs factices, j'entends ceux qui, sans aucune aptitude naturelle à nous satisfaire, présupposent quelque fantaisie ou quelque goût accidentellement en vogue, et qui est l'origine de leur attrait.

« Maintenant, j'affirme que la tranquillité et la bonne humeur dont j'ai joui, dans tout le cours de ma vie, sont les effets de mon attachement invariable aux plaisirs de la première classe, depuis que j'ai atteint l'âge de raison. Mais comme mon expérience personnelle ne peut servir de règle que pour moi, les autres auront peut-être un motif plus puissant d'adopter mon opinion, s'ils veulent réfléchir que les plaisirs naturels nous attirent, en vertu d'un instinct mis dans nos âmes par l'auteur de notre nature, qui entend mieux que nous nos intérêts, et qui sait, par conséquent, mieux que nous quels sont les plaisirs dont la recherche nous causera le

moins de malaise, et dont la jouissance nous donnera le plus de contentement. De là vient que les objets de nos désirs naturels sont communs et faciles à obtenir, selon la loi qui domine tout le système de la création, que « rien n'a été fait en vain », et moins que tout le reste les instincts et les appétits des animaux, que la bienveillance ainsi que la sagesse divine sont intéressées à satisfaire. En outre, la possession de ces objets n'est pas moins agréable que leur acquisition est aisée; et le plaisir s'accroît encore par la conviction de poursuivre une fin légitime et par la conscience d'agir de concert avec le moteur suprême de l'univers.

« Sous le nom de plaisirs naturels, je comprends ceux qui se rapportent, en général, à la partie raisonnable aussi bien qu'à la partie sensitive de notre nature. Parmi les plaisirs qui affectent nos sens, il ne faut même regarder comme naturels que ceux qui sont d'accord avec la raison, qui est reconnue pour un élément aussi nécessaire de la nature humaine que les sens eux-mêmes. A dire vrai, les excès, de quelque genre que ce soit, peuvent à peine passer pour des plaisirs, bien moins encore pour des plaisirs naturels.

« Il est manifeste qu'un désir qui a pour but l'argent est factice. Il en est de même du désir des distinctions extérieures, qui ne nous procurent aucune jouissance des sens, et ne nous rendent utiles en rien à nos semblables; de même encore du désir de certaines choses, uniquement parce qu'elles sont

rares ou nouvelles. Ceux qui renoncent au salutaire exercice de leurs facultés les plus nobles, sont condamnés à de telles fantaisies par l'activité inquiète de l'âme, et par la prompte satiété des appétits sensuels. Il arrive, par une sorte de permission de la Providence, que, dédaignant un bonheur vulgaire et facile, ils se forgent à eux-mêmes des biens imaginaires, qui n'ont rien pour exciter le désir que la difficulté de les atteindre. C'est ainsi que les hommes deviennent les artisans de leur propre misère, comme pour se punir de méconnaître le voeu de la nature. La méditation habituelle de ces vérités me les a rendues si familières que maintenant, au milieu d'un grand nombre de personnes qui ont corrompu leur goût naturel, j'aperçois les choses d'un point de vue particulier, dont je jouis, non par une force de génie supérieure ou par une science profonde, mais uniquement pour avoir désappris les fausses idées que je devais à la coutume ou à l'éducation.

« Les divers objets que nous offre le monde ont été formés par la nature pour plaire à nos sens, et comme c'est là tout ce qui les rend désirables à un goût simple et pur, on peut dire qu'on les possède réellement quand on goûte les jouissances qu'ils sont destinés à produire. C'est de là que j'ai pris l'usage de m'attribuer un droit naturel de propriété sur tous les objets qui contribuent à mes plaisirs. Quand je vis à la campagne, toutes les belles maisons où j'ai accès dans le voisinage font, à mes yeux, partie de mon domaine. Je m'adjuge également les

bois et les parcs où je me promène, et je songe à la folie de l'honnête bourgeois de Londres qui a le chimérique plaisir d'entasser les rentes dans ses coffres, mais qui reste étranger à la fraîcheur de l'air, et aux jouissances champêtres. Grâce à mon système, je suis possesseur d'une demi-douzaine des plus beaux châteaux de l'Angleterre, qui, aux termes de la loi, appartiennent à certains de mes amis, lesquels, en qualité d'hommes publics, préfèrent vivre auprès de la cour.

« Dans quelques grandes familles que je visite de temps en temps, un étranger me prendrait peut-être pour un simple ami de la maison; mais, à mon sentiment, je suis le maître du logis, et celui qui en porte le titre n'est autre que mon intendant, qui me soulage de l'embarras de pourvoir pour moi-même aux agrémens de la vie.

« Quand je traverse les rues, j'ai recours à ma maxime favorite, c'est-à-dire que le vrai possesseur d'une chose est celui qui sait en jouir, pour me convaincre que j'ai des droits sur tous les riches équipages que je rencontre, et je les regarde comme des ornemens propres à réjouir mes yeux ainsi que l'imagination des braves gens qui s'y pavanent, et qui ont fait tant de frais de toilette uniquement pour me plaire. Je goûte un plaisir véritable, et eux un plaisir chimérique, à la vue de leur brillante parure. En vertu du même principe, j'ai fait la découverte que je suis naturellement propriétaire de tous les colliers en diamans, croix, décorations, brocards et habits

bonté infinie, qui couronnera, dans l'autre vie, nos vertueux efforts ici-bas par un bonheur aussi vaste que nos désirs, aussi durable que nos âmes immortelles. C'est là une source intarissable d'ivresse pour nos cœurs. Un tel espoir allége nos peines, et double nos joies : sans lui, la plus haute fortune est insipide, et avec lui, la plus humble devient un paradis. Combien sont donc pervers les misérables qui se font un stupide mérite de leurs efforts pour arracher à la vertu son soutien, et à l'homme sa félicité présente ainsi que future ! Mais, quoique j'aie plus d'une fois saisi l'occasion de combattre ces adversaires, je me propose de renouveler mes attaques, jusqu'à ce que je découvre en eux quelque symptôme d'amendement. »[1]

Addison prit une part un peu tardive à la rédaction du *Tuteur*. Son premier article est le soixante-septième numéro. Vers cette époque, il s'occupait de la représentation de sa célèbre tragédie de *Caton*, dont l'éloge reparaît continuellement dans le *Tuteur*. Durant cet intervalle, sa place fut habilement remplie par Berkeley, Budgell et Pope. Les essais d'Addison dans le *Tuteur* ont en général le même mérite que ceux du *Babillard* et du *Spectateur*. Lors même qu'il soutient seul tout le fardeau de l'ouvrage[2], on n'aperçoit aucune trace de lassitude ou de négligence

[1] « It is of great use to consider.... Some symptoms of amendment. » (*The Guardian*, n° 49.)

[2] On trouve dans le *Tuteur* jusqu'à vingt-huit articles consécutifs d'Addison, du n° 96 au n° 124.

dans ses compositions. C'est toujours le même charme de style, la même variété d'instruction, la même pureté de morale, et la même verve de plaisanterie. Je me bornerai à indiquer, entre beaucoup d'autres, le n° 71, sur *le rôle odieux des espions*; le n° 137, sur *la vanité ridicule de quelques nobles*; le n° 158, sur *l'emploi du temps pour les femmes*; et le n° 162, sur *les avantages de la complaisance*, morceau où l'on peut comparer le talent d'Addison avec celui de Swift dans un passage analogue que j'ai rapporté ailleurs[1]. Comme je me propose de consacrer un chapitre à l'examen de la manière d'Addison, je ne m'arrêterai pas ici sur ce sujet. Je ne puis, néanmoins, résister au désir de citer un fragment du n° 153, où l'auteur fait ressortir la misère de l'orgueil humain par une fiction aussi amusante qu'originale.

« Si quelque chose peut faire paraître la nature humaine ridicule à des êtres d'un ordre supérieur, c'est sans doute l'orgueil. Ils savent si bien le néant des distinctions imaginaires qui enflent le cœur de l'homme, et de ces petits avantages insignifians de naissance, de fortune, ou de titres, dont nous jouissons, les uns à l'exclusion des autres, qu'ils doivent être certainement bien étonnés, s'ils ne sont pas bien divertis, de voir un mortel se rehausser et se mettre au-dessus de ses semblables pour quelque privilége de ce genre, en même temps qu'il reste soumis à toutes les disgrâces communes à notre espèce.

[1] Swift, *le Conte du Tonneau*. Sect. IV.

« Afin de mettre cette vérité dans son vrai jour, nous supposerons, si vous voulez, que la motte de terre que voici est habitée par des créatures raisonnables, et que chaque fourmi, en conservant sa forme et sa manière de vivre, est douée des passions humaines. Ne souririons-nous pas d'entendre une énumération des généalogies, des prérogatives et des titres qui règnent dans cette peuplade? Observez comme toute la troupe se sépare et fait place à l'insecte qui passe au milieu des rangs! Il faut que vous sachiez que c'est une fourmi de qualité, et qui a de meilleur sang dans ses veines qu'aucune autre de la fourmilière. Ne voyez-vous pas comme elle jouit de cet avantage, comme elle s'avance lentement, et comme le vulgaire se tient à une respectueuse distance! Vous pouvez apercevoir là-bas une fourmi placée sur une petite éminence, et qui surveille une longue file de travailleurs. C'est le plus riche insecte de ce côté de la colline : il a un enclos d'un demi-pied de longueur, et large d'un quart de pouce; il entretient une centaine de domestiques, et possède au moins quinze grains d'orge dans ses magasins. Il s'occupe, en ce moment, à gourmander et à punir une fourmi qui s'incline devant lui, et qui, autant qu'on en peut juger, paraît le valoir de tout point.

« Mais voici venir un insecte d'importance! Ne distinguez-vous pas cette petite paille blanche qu'il porte dans ses mâchoires? Apprenez qu'il ne céderait pas ce brin de paille pour le plus vaste domaine de la fourmilière. Si vous saviez seulement tout ce qu'il a

souffert pour l'obtenir! Voyez comme les fourmis de tous les rangs et de toutes les conditions se pressent autour de lui! Si son brin de paille lui échappait, vous verriez tout ce nombreux cortége de courtisans suivre le premier qui le ramasserait, et abandonner l'insecte malheureux, ou même lui passer sur le dos pour parvenir à son successeur.

« Si vous avez envie maintenant de connaître les dames du pays, observez d'abord la fourmi qui écoute l'insecte voisin, quoiqu'elle feigne de détourner la tête. Il dit à cette pauvre créature qu'elle est une déesse, que ses yeux sont plus brillans que le soleil, que la vie et la mort sont à ses ordres. Elle le croit, et se donne mille petits airs de triomphe. Examinez un peu la vanité de la fourmi à votre main gauche. Elle peut à peine se traîner sous le poids de l'âge; mais sachez qu'elle s'enorgueillit de sa naissance; et, si vous faites bien attention, elle maltraite tout ce qui l'approche. La petite coquette sémillante qui court non loin d'elle est une précieuse; elle a désespéré plus d'un cœur par ses dédains. Voyez aussi quel essaim d'amans s'empressent à l'envi sur ses pas!

« Nous abaisserons ici le rideau sur cette scène fantastique : mais avant tout, pour mieux compléter le parallèle, nous supposerons un instant que la mort fond sur ce royaume, sous la forme d'un moineau, qui emporte sans distinction la fourmi de qualité et ses flatteurs, la fourmi opulente et ses mercenaires, le personnage à la paille blanche et ses courtisans,

ainsi que toutes les déesses, les coquettes et les beautés de la fourmilière.

« Ne pouvons-nous pas conjecturer que les êtres d'une intelligence et d'une nature supérieure considèrent, sous un point de vue semblable, tous les exemples d'orgueil et de vanité parmi notre espèce, quand ils observent les habitans de ce globe, ou, comme s'exprime un ingénieux poète français, les fourmis qui peuplent cet amas de boue que l'amour-propre humain a divisé en États et en régions? »[1]

Le *Tuteur* avait atteint cent soixante-quinze numéros, lorsque Steele, obsédé du démon de la politique, interrompit brusquement la publication de cet ouvrage pour combattre son vieil antagoniste l'*Examinateur*, dans un nouveau journal qu'il intitula l'*Anglais*. Le dernier essai du *Tuteur* porte la date du 1er octobre 1713.

Quoique le *Tuteur* n'égale pas entièrement le *Spectateur*, auquel on ne saurait rien comparer pour le plan, les caractères, et l'heureux choix des sujets, il forme une continuation qui n'est pas indigne de ce modèle. On y trouve de même plusieurs séries d'articles excellens, presque sans interruption. Sous ce rapport, il est plus égal, plus soutenu, et plus attachant que le *Babillard*.

[1] « If there be any thing.... Divided into climates and regions? »
(*The Guardian*, n° 153.)

Addison paraît faire ici allusion à ces vers connus de Racan ;

Il voit comme fourmis marcher nos légions, etc.

J.-J. Rousseau, celui de nos grands écrivains qui, sans en faire l'aveu, s'est peut-être le plus servi des essais moraux publiés en Angleterre, n'a point négligé *le Tuteur*, où il pouvait puiser assez impunément. Il me paraît avoir emprunté au n° 125 de Tickell son charmant tableau des Deux Pigeons, dans *la Lettre à d'Alembert*; au n° 102 d'Addison, quelques idées de son *Émile*, sur l'avantage d'endurcir les enfans de bonne heure aux impressions de l'air; et au n° 173 de Pope, diverses vues sur l'embellissement des jardins, dans *la Nouvelle Héloïse*.

J'ajouterai peu de choses à ce que j'ai déjà dit des caractères du talent de Steele. Il mérite habituellement le reproche de négligence, de désordre et d'incorrection. Il rachète ces défauts par un naturel vrai, une rare facilité, et une connaissance intime du cœur humain et des accidens divers de la vie sociale. Un judicieux critique anglais, dont les recherches ont répandu beaucoup de lumière sur l'origine de l'essai périodique, s'exprime ainsi à l'égard de Steele :

« Le grand malheur de Steele a toujours été la comparaison qu'on a dû établir entre sa manière et celle d'Addison. Le voisinage de leurs essais a naturellement conduit à l'examen de leur mérite respectif dans l'art de la composition; et, quoiqu'on doive reconnaître que Steele reste bien au-dessous des meilleures productions de son ami, néanmoins, dans quelques articles écrits avec un soin particulier et avec une émulation évidente, il semble avoir dérobé

quelque chose de la grâce d'Addison. Ce n'est donc nullement une tâche facile, comme on a affecté de le prétendre, que de distinguer exactement et sans hésitation leurs divers essais, uniquement au contraste du style. Addison n'est pas toujours égal à lui-même dans le choix et l'arrangement des mots; il offre de temps en temps des faiblesses et des négligences; et si on supprimait l'initiale des signatures, les critiques les plus familiers avec les différences de style, avec les nuances d'idiome et d'expression, pourraient quelquefois échouer à l'épreuve. »[1]

Je ne saurais souscrire entièrement à l'opinion que je viens de rapporter ici, et je m'étonne qu'elle appartienne à un écrivain qui a dû approfondir ce sujet. En général, rien ne se ressemble moins que la manière d'Addison et celle de Steele : on en reconnaît la différence dès les premières lignes d'un article. Steele est confus, incorrect et trivial : Addison est méthodique, pur et élégant. Il est vrai, et je crois en avoir fourni la preuve, que, dans un petit nombre d'essais, Steele saisit le genre d'Addison au point d'inspirer quelques doutes au lecteur; mais de telles exceptions sont si rares qu'on pourrait presque les compter. D'ailleurs, les essais dont je parle ne se rencontrent guère dans *le Spectateur*, où chaque numéro portait primitivement une signature : on les trouverait surtout dans *le Babillard* et *le Tuteur*, dont les feuilles n'avaient d'abord aucune marque

[1] *Drake's Observations on the style of Steele.*

distinctive; et il ne serait pas impossible que Steele, par oubli ou par erreur, se fût attribué quelque production de son ami. Lui-même il proclame son infériorité d'une manière aussi franche qu'ingénieuse dans la préface du *Babillard*. « J'ai eu le sort, dit-il, d'un prince dans la détresse, qui appelle à son aide un voisin puissant : j'ai subi le joug de mon auxiliaire; après avoir sollicité son appui, je n'ai pu me soutenir sans sa protection. » Au reste, sans prétendre affaiblir la gloire due au créateur de l'essai périodique, il est permis de croire que le plus beau titre de Steele aux hommages de la postérité, sera toujours d'avoir frayé la route au génie d'Addison.

ADDISON.

JOSEPH ADDISON est un de ces hommes qui font honneur non seulement à leur nation ou à leur siècle, mais à l'humanité tout entière. Aucun ami des lettres et de la vertu ne peut relire ses ouvrages ou contempler sa vie sans une profonde émotion. Son nom rappelle une des gloires les plus pures que consacre l'histoire littéraire. Comme notre Fénelon, il a eu l'heureux privilége d'associer le plus beau génie à l'âme la plus bienveillante.

Quoique *le Spectateur,* ainsi que les deux grandes compositions morales dont je viens de rendre compte, soit l'œuvre de Steele aussi bien que d'Addison, et qu'ils aient conçu en commun le plan et les caractères, je l'attribue, selon l'usage, au plus illustre des deux amis, non pas seulement parce qu'il a fourni le plus grand nombre d'essais, mais parce qu'il a mis dans ses articles un tel cachet de supériorité, qu'il éclipse presque entièrement ses collaborateurs. C'est à lui que l'ouvrage a dû surtout son succès et sa popularité : il est donc juste de lui en rapporter l'honneur. Telle était sans doute l'opinion de Chesterfield, juge bien compétent sur ce sujet, et l'un des plus heureux émules d'Addison dans la même carrière, lorsqu'il écrivait à son fils : « Vous trouverez dans ma

bibliothèque tous les bons *Spectateurs*, je veux dire tous ceux d'Addison. »[1]

Le premier numéro du *Spectateur* parut le 1er mars 1711. Les rédacteurs, sûrs des ressources de leur talent et du concours de leurs nombreux amis, publièrent un article chaque jour : le public n'eut pas lieu de se plaindre de leur confiance. Tout annonce que *le Spectateur* obtint une vogue rapide, puisque, dès le dixième numéro, Addison se félicitait de compter trois mille abonnemens. Ce nombre déjà considérable, si on songe que le goût de la lecture était bien moins général qu'aujourd'hui, s'accrut encore dans la suite, et on assure qu'il se distribuait quelquefois jusqu'à vingt mille exemplaires par jour[2]. Un tel débit égale au moins celui des feuilles politiques les plus populaires maintenant en France.

Ce qui frappe d'abord à la lecture du *Spectateur*, c'est l'heureuse ordonnance du plan et la forme dramatique de l'ouvrage. Nous ne voyons plus paraître ici sur la scène un vieillard à la fois philosophe, astrologue, médecin, jurisconsulte, investi des attributions les plus disparates, et incapable de suffire à tant d'emplois sans invraisemblance. Dès le début, nous sommes introduits dans un club anglais, dans une société d'individus de professions et

[1] Lettre du 26 février 1746.

[2] *Biographia britannica.* Johnson adopte une évaluation très inférieure, et reconnue généralement pour fautive.
(*Life of Addison.*)

d'humeurs différentes, qui nous font part des résultats de leurs lumières et de leur expérience. Nous apercevons avant tout le Spectateur lui-même, personnage merveilleusement propre à son rôle, également familier avec les hommes et avec les livres, mûri par la méditation et par les voyages, observateur assidu de tous les lieux publics, témoin silencieux, mais attentif, de toutes les scènes de la vie sociale. On comprend qu'il vaut à lui seul une réunion de moralistes. Autour de lui se groupent les membres du club dont il est l'organe. D'abord, un gentilhomme campagnard, simple et original, rempli de bienveillance et de préjugés, partisan exclusif de la propriété foncière et de la prérogative royale; vis-à-vis, un riche négociant, homme de bon sens, et d'un esprit positif, défenseur de l'industrie, et par conséquent de la liberté; non loin de là, un avocat instruit, plus amateur du théâtre que du barreau, critique élégant et spirituel; ensuite un fat suranné, dépourvu d'instruction, mais bien au fait des intrigues, des modes et des usages de la ville; puis un ancien officier, d'un mérite modeste, plein de complaisance et de politesse; enfin un respectable ecclésiastique, ami de la tolérance, quoique zélé soutien de la religion et de la morale. On conçoit sans peine que du contraste de goûts et d'instincts si divers doit jaillir une source perpétuelle d'intérêt et de nouveauté. Dans une telle association, tous les problèmes curieux, toutes les questions importantes pour l'humanité, peuvent se produire tour à tour;

toutes les opinions peuvent y trouver au besoin des interprètes ou des adversaires. L'office du rédacteur se borne à l'emploi de secrétaire du club ou de rapporteur des débats. Dès lors, on s'attend à un fonds inépuisable d'agrément et d'instruction : la variété est ici de la vraisemblance. Addison a fait ressortir avec art les avantages de ce plan dans un des essais du *Spectateur*.

« Le club dont je suis membre, dit-il, se compose heureusement d'individus engagés dans des carrières différentes, et députés, en quelque sorte, des classes les plus remarquables de la société. Par ce moyen, je profite d'une foule de renseignemens et de matériaux divers, et je connais tout ce qui se passe dans les nombreux quartiers et dans les réunions, non seulement de cette grande capitale, mais de tout le royaume. Mes lecteurs ont aussi la satisfaction de savoir qu'il n'y a point de rang ou de condition parmi eux qui ne trouve des représentans dans ce club, et qu'il y a toujours quelqu'un là pour prendre en main leurs intérêts respectifs.... » [1]

Dans la distribution des caractères dont je viens d'offrir l'esquisse, il semble qu'Addison s'était réservé plus particulièrement ceux du Spectateur lui-même, de sir Roger de Coverley, et de Guillaume Honeycomb, trois portraits qu'il a su peindre avec un bonheur et une grâce inexprimable. Celui de sir Roger, surtout, a été comparé en Angleterre, pour

[1] *The Spectator*, n° 34.

l'originalité et la verve comique, au Falstaff de Shakespeare. Telle était la sollicitude de l'auteur pour son personnage favori, que Steele ayant attribué par inadvertance au digne chevalier une indiscrétion incompatible avec le plan d'Addison, celui-ci réprimanda sérieusement son ami, et jura dès lors de tuer sir Roger de Coverley, par le même motif, dit Johnson, qui décida Cervantes à faire mourir don Quichotte. Les autres membres du club, tels que l'avocat, sir André, le capitaine et l'ecclésiastique, appartiennent en général à la juridiction de Steele, et ne jouent qu'un rôle secondaire.

Comme les articles d'Addison dans *le Spectateur* offrent le plus parfait modèle et le vrai type de l'essai moral, il peut être utile, avant d'exposer les traits distinctifs de son talent, de dire ici quelques mots sur le but qu'il se propose, et la méthode qu'il suit ordinairement dans ce genre de composition. L'essai moral, tel que l'a conçu Addison, embrasse une assez grande variété d'objets. En première ligne, les mœurs contemporaines, les usages de la politesse, les ridicules du jour, les modes mêmes, la critique, le théâtre, les beaux-arts, se rattachent de droit au domaine du moraliste. Toutefois, s'il se bornait à surprendre au passage, et à recueillir ainsi les formes accidentelles de la société, ses tableaux perdraient peu à peu de leur fraîcheur, et tomberaient bientôt dans l'oubli. Addison s'est garanti de cet écueil, où ont échoué beaucoup de ses successeurs. Tout ce qui touche à la destinée et au bien-

être de l'homme ici-bas ; tout ce qui peut contribuer à le rendre meilleur, plus satisfait de son sort, plus utile à ses semblables, plus docile à la Providence, voilà les considérations dont il entretient incessamment ses lecteurs, et qui impriment à ses écrits un intérêt de tous les temps et de tous les lieux. Il a indiqué lui-même quelque part ce double caractère de ses compositions :

« La plupart des articles que je livre au public, dit-il, ont rapport à des sujets qui ne varient point, mais qui sont à jamais immobiles et immuables. De ce genre sont tous mes essais et mes discours les plus sérieux ; mais il y a une autre sorte de spéculations que je regarde comme des pièces de circonstance, et qui doivent leur origine aux folies, aux extravagances, et aux caprices de l'époque actuelle. Car je me considère comme un surveillant destiné à s'enquérir des mœurs et de la conduite de ses compatriotes et contemporains, et à signaler toutes les modes absurdes, les coutumes ridicules, ou les affectations de langage, qui s'introduisent dans la société, durant le cours de mes publications. »[1]

Quant à la méthode que suit Addison dans l'ordonnance et le plan de ses essais, quoiqu'elle ne soit pas uniforme, et qu'elle varie même extrêmement, selon la nature du sujet, je crois pouvoir en exposer au moins les traits principaux. Une épigraphe presque toujours ingénieuse, le plus souvent une ci-

[1] *The Spectator*, n° 435.

tation des poètes classiques, annonce l'objet de l'auteur. Il commence par des réflexions générales, ou bien il entre brusquement en matière par un conte ou une anecdote. Si la question dont il s'occupe est complexe, il en indique les divers points de vue, et les examine tour à tour. Il confirme au besoin son opinion par le récit d'un fait historique ou d'une aventure fictive. Quelquefois il résume ses développemens dans un caractère connu ou un portrait de fantaisie. Enfin, il conclut d'ordinaire par une maxime philosophique, une exhortation sérieuse, un précepte utile, qu'on peut regarder comme la morale de l'essai.

Parmi les divers mérites d'Addison, celui qu'on admire surtout est son talent pour la plaisanterie. On sait qu'il excelle dans les peintures comiques. Je soupçonne qu'il est même le meilleur modèle de cette franche et originale gaîté (*genuine humour*), à laquelle ses compatriotes attachent tant de prix. Son enjouement n'a rien de la bouffonnerie de Shakespeare, de la causticité de Swift, ou de la trivialité de Smollett. Son sourire est celui de la bienveillance, et parfois d'une malice inoffensive. Un trait bien caractéristique d'Addison, c'est que, dans son badinage, il ne perd point de vue le but moral, et n'oublie jamais l'intérêt positif de ses lecteurs. Du sujet le plus frivole en apparence, il sait faire sortir un avis salutaire, une leçon de philosophie pratique. Il est impossible de plaisanter avec plus d'agrément, de disserter sur des riens avec plus de grâce; mais,

lorsqu'il semble s'abandonner à tous les caprices et à tous les jeux de sa folâtre imagination, il s'interrompt tout à coup, et reprend sans effort le ton du moraliste. Voilà ce qui le distingue de tous ses successeurs, et en particulier de Chesterfield, qui en approche quelquefois dans le genre badin.

Si je voulais reproduire quelques uns de ces morceaux étincelans de verve comique et d'originalité, qu'on trouve en si grand nombre dans *le Spectateur*, je citerais surtout le n° 102, sur *la manœuvre de l'éventail;* le n° 235, sur *la conduite singulière d'un amateur de spectacle;* le n° 239, sur *les divers genres d'argumentation;* le n° 371, sur *un moyen plaisant de guérir certains défauts;* le n° 391, sur *le philosophe Ménippe*, ou *l'extravagance des vœux humains;* le n° 535, sur *le danger des espérances chimériques;* le n° 557, sur *l'abus des formules de politesse*, et les n°s 558 et 559 sur *la folie de se plaindre de son sort.* Parmi les exemples d'une ironie légère et d'une satire piquante, je choisirais le n° 305, sur *le projet d'une académie politique en France;* le n° 343, sur *les aventures d'un singe;* le n° 499, sur *les goûts bizarres des femmes*, et le n° 579, sur *l'instinct merveilleux des chiens de Vulcain* [1]. Je rapporterai néanmoins de préférence le n° 21, sur *l'inconvénient de l'excessive concurrence dans certaines professions.* Quoique cet essai ne soit

[1] Voyez l'*Encyclopédie morale, ou Choix des Essais du Spectateur, etc.*, tom. I et II.

pas comparable à plusieurs autres pour l'éclat de l'imagination et la gaîté, on y reconnaît cette parfaite justesse d'esprit, ce bon sens inflexible, qui forment un des caractères les plus remarquables de l'auteur. Les réflexions par lesquelles il termine son article s'appliquent à la France aussi bien qu'à l'Angleterre, et à notre époque mieux encore qu'au dix-huitième siècle.

Samedi, 24 mars 1711.

..... *Locus est et pluribus umbris.*
(Hor., lib. i, ep. v.)

« J'éprouve quelquefois un vrai malaise, quand je songe que les trois grandes professions, la théologie, le droit et la médecine, sont chacune surchargées de praticiens, et investies par une foule d'ingénieux personnages qui se font mourir de faim réciproquement.

« On peut distinguer trois classes dans le clergé : les généraux, l'état-major et les subalternes. Dans la première, je rangerai les évêques, les doyens et les archidiacres; dans la seconde, les docteurs en théologie, les chanoines et tous ceux qui portent la ceinture; le reste est compris au nombre des subalternes. Quant à la première classe, notre constitution la garantit de tout encombrement, quoique les candidats soient innombrables. D'après un calcul exact, il est reconnu que la seconde catégorie a reçu, depuis peu, un notable accroissement, et qu'un grand nombre

de brevets ont été expédiés pour la promotion de subalternes au rang d'officiers; en sorte que, si j'ai bonne mémoire, le prix du taffetas a renchéri de quelques sous par aune. Quant aux subalternes, il est impossible de les compter. Si nos gens d'église adoptaient une fois les frauduleuses manœuvres des laïques, en trafiquant de leurs votes, ils se rendraient maîtres de presque toutes les élections en Angleterre.

« Le corps des jurisconsultes n'est pas moins embarrassé de membres superflus, pareils à ces combattans de Virgile, qu'il nous représente comme si serrés que plusieurs n'avaient point de place pour se servir de leurs armes. Cette prodigieuse réunion d'hommes peut se diviser en deux parts : les litigieux et les pacifiques. Dans la première sont compris tous ceux que chaque matin on transporte par voitures à la salle de Westminster, à l'époque des sessions. La description que fait Martial de cette espèce de jurisconsultes est pleine de sel :

Iras et verba locant. [1]

« vendent au plus offrant leurs voix et leur courroux », défenseurs plus ou moins chaleureux, selon le tarif auquel on les paie, et qui accordent à leurs cliens une dose de colère proportionnée aux honoraires qu'ils en reçoivent. Je dois néanmoins avertir mes lecteurs que plus des trois quarts de ceux que je

[1] Ces mots sont de Sénèque le tragique, *Hercules furens*, act. I. La tournure épigrammatique du passage a pu aisément tromper Addison.

compte parmi les litigieux, ne sont querelleurs que d'intention, et n'ont aucune occasion d'exhaler leur bile au barreau. Cependant, comme on ne sait quels débats peuvent naître, ils assistent chaque jour à l'audience, afin de faire voir qu'ils sont prêts à entrer en lice, toutes les fois qu'on aura besoin de leur éloquence.

« Les jurisconsultes pacifiques sont, en premier lieu, la plupart des conseillers des différentes cours de judicature, qu'on peut regarder comme les dignitaires de l'ordre, et que leur expérience rend plus propres à remplir les fonctions d'arbitres que celles d'avocat. Ils vivent paisiblement au palais, mangent une fois par jour, et dansent une fois par an[1] pour l'honneur de leurs sociétés respectives.

« Une autre classe innombrable de jurisconsultes pacifiques, ce sont ces jeunes étudians qui, envoyés aux écoles de droit pour apprendre les lois de leur pays, fréquentent le théâtre plutôt que la salle de Westminster, et qu'on voit dans tous les lieux de réunions publiques, excepté au Palais. Je ne dirai rien de cette multitude silencieuse et active qui s'exerce dans le cabinet à griffonner des actes et des rôles, ni de ceux bien plus nombreux encore qui cachent leur oisiveté sous l'apparence de ces occupations sédentaires.

[1] Allusion à une vieille coutume anglaise, rapportée par Dugdale dans ses *Origines juridiciales*. Voyez quelques détails sur ce sujet dans les *Curiosités littéraires* de d'Israeli, tom. III.

« Si, en dernier lieu, nous considérons la faculté de médecine, nous trouvons un corps de personnages bien formidables. Leur seul aspect suffit pour rendre sérieux, car on peut établir en principe que, quand un pays s'enrichit de médecins, il s'appauvrit d'habitans. Sir William Temple est fort en peine de savoir par quelle raison « la ruche du Nord », ainsi qu'il s'exprime, n'envoie plus d'aussi prodigieux essaims, et ne couvre plus le monde, comme autrefois, de Goths et de Vandales. Si ce judicieux écrivain se fût souvenu qu'il n'y avait pas de docteurs en médecine parmi les sujets de Thor et de Woden, tandis que cette science est aujourd'hui très florissante dans le Nord, il aurait découvert une meilleure solution de ce problème que toutes celles dont il s'est avisé. On peut comparer le corps des médecins parmi nous à l'armée des Bretons au temps de César. Quelques uns combattent en voiture, et d'autres à pied. Si les fantassins font moins de ravage que les conducteurs de char, c'est qu'ils ne peuvent se transporter si vite dans tous les quartiers de la ville, ni expédier autant de besogne en aussi peu de temps. Outre ce corps de troupes régulières, il y a des partisans qui, sans aucun brevet ou enrôlement légal, ne laissent pas de faire un tort infini à ceux qui ont le malheur de tomber entre leurs mains.

« Indépendamment de ceux dont je viens de parler, il y a d'innombrables auxiliaires de la médecine qui, faute d'autres patiens, s'amusent à étouffer des chats dans la machine pneumatique, à disséquer des

chiens vivans, ou à empaler des insectes sur la pointe d'une aiguille pour suivre des observations microscopiques, outre ceux qui s'occupent à recueillir des herbes et à prendre des papillons, sans rien dire des marchands de coquillages ni des amateurs d'araignées.

« Quand je songe combien ces diverses facultés fourmillent de concurrens qui y cherchent leur existence, et combien dans chacune d'elles on compte de gens de mérite dont on peut dire qu'ils professent plutôt qu'ils n'exercent leur art, j'admire la manie des parens qui, au lieu de choisir pour leurs fils des états où une honnête industrie ne saurait manquer de réussir, préfèrent les voir suivre une carrière où la plus grande probité, unie à la science et au bon sens, échoue quelquefois. Combien d'hommes végètent dans une cure de campagne, qui auraient pu devenir *aldermen* de Londres par le sage emploi d'une moindre somme que celle qu'on dépense ordinairement pour une éducation savante! Un garçon prudent, économe, d'une capacité médiocre, et d'une faible intelligence, aurait pu s'enrichir dans le commerce, quoiqu'il meure de faim dans la médecine; car on ne demanderait pas mieux que d'acheter des étoffes chez tel à qui on ne voudrait pas confier son pouls. Vagellius est exact, laborieux et complaisant, du reste un peu borné : il n'a pas un seul client, mais il pourrait avoir une foule de pratiques. Le malheur est que les parens se préviennent en faveur de telle profession, et veulent

à toute force y destiner leurs fils, tandis que, dans un choix si important pour la vie, ils devraient consulter l'aptitude et les dispositions de leurs enfans plutôt que leur propre inclination.

« C'est le grand avantage d'une nation marchande, qu'on y compte bien peu d'individus assez ineptes et assez stupides pour n'être pas propres à quelque état qui leur fournisse l'occasion de faire fortune. Un commerce bien réglé ne craint pas, comme le droit, la médecine ou la théologie, un surcroît de bras inutiles : il fleurit au contraire par la concurrence, et procure de l'emploi à tous ceux qui s'y livrent. Nos convois de vaisseaux marchands sont autant d'escadres de boutiques flottantes, qui distribuent les produits de nos manufactures dans tous les marchés de l'univers, et qui trouvent des consommateurs jusque sous les deux tropiques. »[1] C.

Addison est un guide sûr et presque infaillible en morale; il sait toujours se tenir dans un sage milieu, et il ne tombe dans aucun excès; il montre en toute occasion une mesure parfaite et un sentiment exquis des convenances. Quoiqu'il se moque fort spirituellement de l'abus des généalogies et de l'orgueil puéril de quelques nobles, il fait une juste part aux droits de la naissance et aux distinctions de l'ordre social[2]; malgré son zèle pour la religion,

[1] « I am sometimes very much troubled... Under both the tropics. » (*The Spectator*, n° 21.)

[2] *The Guardian*, n° 137.

dans un parallèle entre les avantages de la morale et de la foi, il accorde sans hésiter la préférence à la morale [1]. Dans sa célèbre *Vision de Mirza*, où il présente le tableau allégorique de la vie humaine, il jette un nuage sur le sort des méchans dans l'autre monde, et s'abstient ainsi d'anticiper les jugemens de la Providence.

En politique, il maintient une balance exacte et observe une scrupuleuse neutralité entre les partis; il remplit le rôle de médiateur dans la querelle des whigs et des torys, adversaires plus implacables alors que jamais; il emploie sans cesse un langage de conciliation, et se plaît à rendre justice aux hommes de mérite de toutes les opinions. Aussi, quoique par principe défenseur invariable de la liberté, la modération de son caractère lui permit de conserver dans tous les rangs des amis sincères; il méritait, sous ce rapport, le surnom d'Atticus, par lequel Pope le désigne dans une satire injuste et peu honorable pour l'auteur.

Les essais relatifs à des considérations religieuses occupent une grande place dans *le Spectateur;* mais on n'est pas tenté de s'en plaindre. Addison est peut-être le plus persuasif des interprètes du christianisme; la foi est pour lui une source intarissable de joie, de bienveillance et d'amour. On trouve dans ses épanchemens religieux une morale si pure, une piété si sage, une raison si haute, que la philosophie

[1] *The Spectator*, n° 459.

ne peut le compter pour un adversaire, quoique la révélation le réclame comme son plus digne panégyriste; nul écrivain n'a fait servir avec plus de succès l'investigation des causes finales à l'apologie de la Providence, et l'étude attentive de la nature à la gloire du Créateur. On n'aurait qu'une idée incomplète du talent d'Addison, si on ne savait combien il est éloquent et sublime quand ces grandes questions exercent son génie. Pour voir comment son style, naturellement simple et gracieux, s'élève et s'anime selon l'importance du sujet, qu'on lise, dans *le Spectateur*, le n° 111, sur *l'immortalité de l'âme;* le n° 201, sur *les excès du fanatisme et de la superstition;* le n° 459, sur *l'union de la morale et de la foi;* et le n° 543, sur *la Providence prouvée par l'anatomie du corps humain*[1]. Mais un morceau que je citerai comme supérieur à tous ceux du même genre, c'est l'essai sur *l'omniscience et la toute-puissance de l'Être suprême.* On y reconnaît une des méditations favorites d'Addison, qui aime à s'entretenir des phénomènes célestes, et à puiser dans l'astronomie de nouveaux témoignages de la grandeur divine. « Je considère cet article, dit un excellent critique anglais, comme une des productions les plus instructives, les plus intéressantes et les plus parfaites qui soient sorties de la plume d'un moraliste non inspiré; le début en est singulièrement

[1] Voyez l'*Encyclopédie morale, ou Choix des Essais du Spectateur, etc.*, tom. I et II.

doux et agréable, et présente un tableau d'une beauté et d'une magnificence peu commune. »[1]

Vendredi, 9 juillet 1714.

. . . . *Deum namque ire per omnes*
Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum.
(VIRG., *Georg.*, lib. IV.)

« Je me promenais hier au milieu de la campagne vers le coucher du soleil, quand la nuit vint me surprendre insensiblement. Je m'amusai d'abord à contempler la richesse et la variété des couleurs qui brillaient dans le ciel à l'occident. A mesure qu'elles s'effacèrent et s'évanouirent, beaucoup d'étoiles et de planètes parurent l'une après l'autre, jusqu'à ce que tout le firmament étincelât de lumière. L'azur des cieux, si vif dans cette saison de l'année, s'épurait encore aux rayons de tant d'astres qui le sillonnaient de toute part. La voie lactée se montrait dans sa plus éblouissante blancheur. Pour compléter la scène, la lune se leva à son tour avec cette majesté mystérieuse dont parle Milton, et découvrit aux yeux un nouveau tableau de la nature, nuancé d'ombres plus délicates, et embelli de plus doux reflets que celui qui un peu auparavant réfléchissait les feux du soleil.

« Comme j'observais la lune, que je voyais se promener dans toute sa splendeur, et poursuivre son

[1] *Drake, on the moral tendency of the periodical writings of Addison.* Part. III, Essay 6.

cours à travers les constellations, il s'éleva dans mon esprit un doute qui, je le crois, trouble et inquiète souvent les hommes d'une humeur sérieuse et contemplative. David lui-même l'exprime dans cette réflexion : « Quand je considère les cieux, ouvrage de tes doigts; la lune et les étoiles, que tu arrangeas de tes mains; qu'est-ce que l'homme pour que tu daignes t'en souvenir, et le fils de l'homme pour que tu abaisses tes regards sur lui? » Moi aussi, lorsque je contemplais cette légion infinie d'étoiles, ou, pour parler plus philosophiquement, de soleils qui brillaient alors au-dessus de ma tête, avec ce cortége innombrable de planètes ou de mondes qui roulaient autour de leurs divers soleils; lorsque j'étendais encore cette idée, et que je supposais une autre enceinte de soleils et de mondes par-delà celle que nous découvrons, également illuminée par un firmament supérieur dont les astres s'éloignent à une telle distance, qu'ils peuvent paraître aux habitans du premier système ce que nous paraissent les étoiles; en un mot, quand je méditais cette pensée, je ne pouvais me défendre de songer au rôle chétif et insignifiant que je remplis dans l'immensité des œuvres de Dieu.

« Si le soleil qui éclaire cette partie de la création, avec tout l'assemblage des mondes planétaires qui se meuvent autour de lui, était éteint et anéanti sans retour, leur disparition ne serait pas plus sensible que celle d'un grain de sable sur le rivage des mers. L'espace qu'ils occupent est si peu de chose, en com-

paraison du tout, qu'à peine laisseraient-ils un vide au sein de l'univers. L'intervalle serait imperceptible pour l'œil capable de saisir l'ensemble de la nature, et de s'élancer d'un bout de la création à l'autre : comme il est possible qu'une telle faculté se trouve en nous après cette vie, ou existe déjà dans les intelligences d'un ordre supérieur au nôtre. Nous distinguons avec le secours de nos verres bien des étoiles que nous n'apercevons pas à l'œil nu; et, plus nos télescopes sont parfaits, plus le champ de nos découvertes s'agrandit. Huygens va même si loin dans ses conjectures, qu'il ne croit pas impossible qu'il y ait des étoiles dont la lumière ne nous soit pas encore parvenue depuis leur création. Il n'y a aucun doute que l'univers ait des limites; mais, quand on songe qu'il est l'œuvre d'un pouvoir infini, mu par une bonté infinie, et maître d'un espace infini pour agir, l'imagination serait-elle assez téméraire pour prescrire ces limites?

« Ainsi, pour revenir à ma pensée première, je ne pouvais me voir sans un secret frémissement, et je me regardais comme un être indigne de la moindre attention de celui qui doit ses soins et sa surveillance à un si vaste empire. Je craignais d'échapper à ses regards dans l'immensité de l'univers, et d'être perdu dans cette multitude infinie de créatures qui peuplent, selon toute apparence, les régions incommensurables de l'espace.

« Afin de me rassurer contre une inquiétude si mortifiante, je réfléchis qu'elle prenait sa source

dans les notions étroites que nous sommes enclins à concevoir sur la nature divine. Nous sommes nous-mêmes incapables de partager notre attention entre divers objets à la fois. Si nous avons envie d'observer certains détails, il nous faut en négliger d'autres. Cette imperfection que nous remarquons en nous est, en quelque sorte, inhérente aux créatures de la plus haute intelligence, parce que ce sont des créatures, c'est-à-dire des êtres d'une nature finie et bornée. La présence de tout être créé est circonscrite dans une certaine mesure de l'espace, et par conséquent son observation est restreinte à un certain nombre d'objets. La sphère où s'exercent nos mouvemens, nos actions et notre esprit, embrasse plus d'étendue chez telle créature que chez telle autre, selon le rang que nous occupons dans la hiérarchie de l'existence; mais la plus vaste de ces sphères a pourtant sa circonférence. Aussi, lorsque nous méditons sur la nature divine, nous sommes si accoutumés et si asservis à notre faiblesse, que nous ne pouvons nous défendre, en quelque sorte, de l'attribuer à celui dans lequel il n'y a aucune ombre d'imperfection. Sans doute la raison nous assure que ses attributs sont infinis ; mais telle est l'impuissance de notre imagination qu'elle suppose nécessairement des bornes à tout ce qu'elle contemple, jusqu'à ce que la raison vienne encore une fois à notre aide, et dissipe ces vaines illusions qui se forment en nous à notre insu, et qui sont naturelles à l'esprit humain.

« Nous bannirons donc à jamais cet affligeant soupçon, que le Créateur nous dédaigne dans la multiplicité de ses ouvrages, et dans le nombre infini d'objets dont il semble incessamment occupé, si nous songeons d'abord qu'il est présent partout, et, en second lieu, qu'il sait tout.

« Si nous le considérons comme présent partout, son essence pénètre, anime et soutient toute la nature. Sa création et chaque partie de sa création est pleine de lui. Il n'y a aucun de ses ouvrages si lointain, si chétif, si imperceptible, où il ne réside essentiellement. Sa substance se confond avec la substance de chaque être matériel ou immatériel, et lui est aussi intimement présente que cet être à soi-même. Ce serait une imperfection en Dieu de pouvoir sortir d'un lieu pour passer à un autre, et de se retirer d'aucune de ses créatures ou de quelque partie de cet espace qui s'étend à l'infini. En un mot, pour emprunter le langage d'un ancien philosophe, c'est un cercle dont le centre est partout, et la circonférence nulle part.

« En second lieu, il sait tout, de même qu'il est présent partout. Son omniscience en effet est la conséquence naturelle et nécessaire de sa présence en tous lieux. Il faut bien qu'il ait la conscience de tous les mouvemens qui s'opèrent dans le monde matériel qu'il pénètre si essentiellement, et de toutes les pensées qui s'élèvent dans le monde intellectuel à chaque partie duquel il est si étroitement uni. Plusieurs moralistes regardent la création comme le

temple de Dieu, qu'il a construit de ses mains, et qu'il remplit de sa présence. D'autres considèrent l'espace infini comme le domaine ou plutôt le séjour du Tout-Puissant; mais la plus noble et la plus sublime idée de l'infini est celle de sir Isaac Newton, qui l'appelle le sensorium de la divinité. Les hommes et le reste des animaux ont leurs *sensoriola* ou moindres sensoriums, avec lesquels ils perçoivent la présence et l'action du petit nombre d'objets qui les environnent. Leurs connaissances et leurs observations roulent dans un cercle très resserré; mais, comme le Dieu suprême perçoit et connaît nécessairement tous les objets dans lesquels il réside, l'espace infini lui ouvre carrière à des connaissances infinies, et devient, pour ainsi dire, un organe d'omniscience.

« Si l'âme était séparée du corps, et pouvait, d'un seul effort de pensée, franchir les bornes de la création, quand même, durant des milliers de siècles, elle poursuivrait son vol à travers les régions de l'infini avec la même vitesse, elle se trouverait encore soumise aux lois de son Créateur, et captive au sein de l'immensité divine. Pendant que nous sommes unis au corps, Dieu n'est pas moins présent avec nous, quoiqu'il se dérobe à nos sens. « Oh! si je savais où le trouver! s'écrie Job. Je marche en avant, mais il n'est pas là; je reviens sur mes pas, mais je ne puis l'apercevoir; je vais à ma gauche, et je ne le vois pas encore : il se cache à ma droite, afin que je ne puisse le découvrir. » En un mot, la raison d'ac-

cord avec la révélation nous assure qu'il ne peut être absent de nous, quoique invisible à nos regards.

« Devant cette considération de l'omniscience du Dieu suprême et de sa présence en tous lieux, tout sentiment de malaise doit s'évanouir. Sans doute il protége tout ce qui jouit de l'existence, et surtout ceux de ses enfans qui craignent de ne pas mériter son intérêt. Il est témoin de toutes leurs pensées, et en particulier de l'inquiétude qui afflige leurs cœurs dans cette occasion ; car, s'il est impossible qu'il oublie aucune de ses créatures, nous pouvons avoir la certitude qu'il voit d'un œil favorable celles qui s'efforcent de lui plaire, et qui, dans la sincère humilité de leur cœur, ne se croient pas dignes d'obtenir son attention. »[1]

La lecture des essais d'Addison est une des plus salutaires qu'on puisse prescrire en morale ; aucun écrivain n'invite plus à réfléchir, à faire un retour sur soi-même, à se demander compte de l'emploi de son temps et de l'usage de ses facultés. On ne quitte guère un volume du *Spectateur* sans mieux connaître et mieux aimer ses devoirs ; c'est un de ces livres en trop petit nombre qu'on ne se lasse point de relire, et qu'on ne relit jamais sans profit.

Addison s'occupe beaucoup des dames, trop même, si l'on en croit une observation maligne de Swift, qui assure que ces éternels hommages au

[1] « I was yesterday, about sun-set.... That hé should be mindful of them. » (*The Spectator*, n° 565.)

beau sexe avaient fini par nuire au succès du *Spectateur*. Il est vrai qu'Addison se montre un peu complimenteur pour ses lectrices, mais ses complimens sont presque toujours des leçons; il s'intéresse vivement à leur conduite et à leur bonheur; il ne cesse de les exhorter à fuir les débats politiques, la passion du jeu, les excès de la coquetterie, et le goût des frivolités. Sous le voile d'un ingénieux badinage, il leur adresse de sages conseils ou des réprimandes amicales. On voit qu'il avait bien étudié les femmes, et on s'étonne qu'avec la réserve connue de son caractère il ait pu leur surprendre tant de secrets; il trouve pour elles des paroles pleines de persuasion, de bienveillance et d'aménité. Son langage est alors un modèle de convenance et de délicatesse; il est difficile de mieux tempérer la raison par la grâce, et d'embellir la morale de charmes plus séduisans.

Addison possède au plus haut point deux qualités presque incompatibles en un même écrivain : un naturel parfait et une extrême finesse de pensée; cette finesse brille dans une foule de rapprochemens spirituels, de similitudes neuves et originales. Il n'y a presque point d'idées si disparates entre lesquelles il ne découvre des rapports piquans et inattendus; quelquefois même sa finesse approche un peu de la subtilité, mais ces exceptions sont trop rares pour en faire l'objet d'un reproche. On pourrait citer comme exemples de naturel presque toutes ses narrations; nul moraliste ne sait mieux que lui adopter le ton et copier les manières des personnages qu'il

qui vivent aux extrémités les plus lointaines du même continent. J'ai souvent pris plaisir à voir terminer un débat entre un habitant du Japon et un alderman de Londres, ou à voir un sujet du grand Mogol entrer en conférence avec un sujet du czar de Moscovie; je trouve un amusement inexprimable à me mêler parmi ces divers ministres du commerce, qui se distinguent autant par la variété de leurs allures que par la différence de leurs langages. Tantôt je suis balloté au milieu d'une troupe d'Arméniens, tantôt je me perds dans un groupe de Juifs, et d'autres fois je fais partie d'un cercle de Hollandais: je suis Danois, Suédois et Français tour à tour, ou plutôt je me compare à cet ancien philosophe à qui on demandait son pays, et qui répondit : Je suis citoyen du monde.

« Quoique je visite fréquemment cette multitude active de spéculateurs, je n'y suis connu de personne, sinon de mon ami sir André, qui sourit parfois de voir comment je me démène au milieu de la foule, mais qui du reste favorise mes desseins en ne faisant nulle attention à moi. Il y a bien un marchand égyptien qui me connaît un peu de vue pour m'avoir autrefois remis quelques fonds au Caire; mais comme je ne suis pas fort habile dans le cophte moderne, toutes nos relations se bornent à un salut et une grimace.

« Cette vaste scène d'agitation me procure une foule de jouissances réelles et solides; comme je suis grand ami du genre humain, mon cœur tressaille

naturellement d'allégresse à l'aspect d'une population heureuse et florissante, au point que, dans plusieurs fêtes publiques, je ne puis me défendre de témoigner ma joie par des pleurs qui s'échappent de mes yeux. Grâce à cet instinct social, j'éprouve un merveilleux ravissement à voir tant de citoyens accroître leur fortune particulière en même temps qu'ils contribuent à la richesse nationale, ou, en d'autres termes, amasser des trésors pour leur famille en apportant à leur pays tout ce qui lui manque, et en portant ailleurs tout ce qu'il a de superflu.

« La nature semble avoir mis un soin extrême à disséminer ses bienfaits parmi les différentes régions de l'univers, dans le but d'établir des relations de bienveillance et de commerce entre les hommes; en sorte que les habitans des diverses parties du globe dépendissent jusqu'à un certain point les uns des autres, et fussent réunis par les liens de leur commun intérêt. Presque toutes les latitudes produisent quelque chose qui leur est propre : tel aliment naît dans un pays, et l'assaisonnement dans un autre; les fruits du Portugal sont corrigés par la liqueur des Barbades, et l'infusion d'une plante chinoise est adoucie par les sucs d'un roseau indien; les îles Philippines donnent leur parfum à nos breuvages européens. La seule parure d'une femme de qualité est souvent le tribut de cent climats : le manchon et l'éventail arrivent des bouts opposés de la terre; l'écharpe est envoyée de la zone torride, et la palatine de dessous les glaces du pôle; la jupe de brocard

vient des mines du Pérou, et le collier de diamans sort des entrailles de l'Inde.

« Si nous considérons notre pays dans l'état inculte, sans les bienfaits et les avantages du commerce, quel coin de terre stérile et inhospitalier nous est échu en partage! Les naturalistes nous apprennent qu'aucun fruit ne croît originairement chez nous, excepté ceux de l'églantier et de l'aubépine, des glands, des châtaignes, et quelques autres alimens de la même délicatesse; que notre climat par lui-même, et sans les secours de l'art, ne peut mûrir que des prunes aigres ou des pommes sauvages; que nos melons, nos pêches, nos figues, nos cerises et nos abricots, sont des productions étrangères, transplantées sur notre sol à différentes époques et naturalisées dans nos jardins anglais, mais qui dépériraient bientôt et se confondraient avec le rebut de nos fruits indigènes, si le cultivateur les privait de ses soins et les abandonnait à l'influence de notre terroir et de notre soleil. C'est le commerce qui a enrichi notre domaine végétal et qui a embelli pour nous la face entière de la nature : nos vaisseaux sont chargés des présens de tous les climats ; nos tables sont couvertes d'aromates, d'huiles et de vins; nos appartemens sont remplis de porcelaine de la Chine et décorés des ouvrages du Japon; notre breuvage du matin nous arrive des contrées les plus lointaines; nous réparons nos forces avec des substances de l'Amérique, et nous nous reposons à l'ombre de pavillons indiens. Mon ami sir André

appelle les vignobles de France nos jardins, les îles de la Sonde nos serres chaudes, les Perses nos fabricans de soierie, et les Chinois nos potiers. La nature pourvoit sans doute à nos plus impérieux besoins, mais le commerce nous procure une foule infinie d'objets utiles, et nous fournit à la fois tout ce qui contribue à l'aisance ou aux agrémens de la vie; et ce n'est pas le moins heureux de nos priviléges que, tout en jouissant des plus rares productions du Midi et du Nord, nous soyons à l'abri des excès de la température qui les fait naître, et que nous délassions nos yeux sur les vertes campagnes de l'Angleterre, tandis que notre palais savoure les fruits qui croissent entre les tropiques.

« Pour toutes ces raisons, l'État ne compte point de membres plus utiles que les marchands; ils rapprochent la grande famille humaine par un continuel échange de bons offices; ils distribuent les dons de la nature; ils trouvent de l'ouvrage pour le pauvre, ils ajoutent à l'opulence des riches et à la magnificence des grands. Nos marchands bretons convertissent en or le plomb de leur pays, et changent ses laines contre des rubis [1]; les Mahométans s'habillent avec les tissus de nos manufactures anglaises, et les habitans de la zone glaciale se réchauffent avec les toisons de nos brebis.

« Plus d'une fois, quand je visitais la Bourse, je

[1] Hume a dit de même : « Le fer et l'acier, dans leurs mains laborieuses, deviennent l'équivalent de l'or et des rubis des Indes. » (*Of Commerce.*)

me suis figuré un de nos vieux rois assistant en personne au lieu même où il est représenté en effigie, et contemplant cette affluence d'hommes opulens qui s'y pressent chaque jour. Combien alors ne serait-il pas surpris d'entendre parler toutes les langues de l'Europe dans ce petit coin de ses anciens domaines, et de voir tant de simples citoyens, qui, de son temps, auraient été les vassaux de quelque puissant baron, disposer, comme des princes, de sommes plus considérables qu'on n'en eût trouvé jadis dans le trésor royal ! Sans agrandir le territoire anglais, le commerce nous a conquis, en quelque sorte, un nouvel empire. Il a multiplié le nombre des riches, il a rendu nos terres beaucoup plus productives qu'elles n'étaient autrefois, et il nous a ouvert une autre source de richesses non moins précieuses que les terres elles-mêmes. »[1]

C.

Ce n'est pas le moindre mérite d'Addison que d'avoir su saisir toutes les questions les plus curieuses, les plus importantes, les mieux assorties au caractère de l'essai moral, et d'avoir ainsi condamné ses successeurs à la tâche ingrate de rajeunir des sujets déjà traités par un grand maître, ou de se borner à de superficielles esquisses de mœurs contemporaines. Il n'y a pas là seulement avantage de priorité : il y a preuve encore d'une rare pénétration, d'un véritable

[1] « There is no place in the town..... As valuable as the lands themselves. » (*The Spectator*, n° 69.)

esprit philosophique, et d'une profonde connaissance de tous les intérêts de la société.

Addison s'est aussi emparé de toutes les formes les plus piquantes que peut revêtir l'essai moral. Il emploie tantôt le discours méthodique, tantôt la dissertation libre et familière. Un songe, une allégorie, un conte oriental, un fragment de manuscrit, une épître d'un correspondant, servent tour à tour de cadre à ses instructives leçons. Parmi ces formes diverses, il en est une pour laquelle il a une prédilection particulière, et dont il tire parti avec un extrême bonheur : je veux dire l'allégorie. Cette sorte de composition, qui exige beaucoup d'art et de finesse, convenait bien à la nature de son talent. Je ne sais néanmoins si ses succès en ce genre n'ont pas nui à la littérature anglaise, en éveillant une foule d'imitateurs maladroits auxquels on doit cette profusion de froides et insipides allégories qui ont paru depuis *le Spectateur*.

On sent qu'Addison attache beaucoup de prix à l'originalité, et qu'il évite avec soin jusqu'aux apparences de répétition ou d'emprunt. Au milieu de l'examen d'une question, il s'arrête quelquefois pour avertir que le même sujet n'a pas été traité ailleurs, ou que le point de vue dont il s'occupe a échappé aux autres écrivains. Si le texte d'un essai n'a rien d'original, il cherche au moins à le rajeunir par la nouveauté des développemens et par les grâces du langage.

Si l'on en croit Johnson, critique un peu sobre

d'éloges pour son précurseur et son maître dans la carrière de l'essai périodique, « Addison n'a donné aucune preuve d'un savoir bien étendu. Il semble avoir peu connu les sciences, et n'avoir guère lu que du latin et du français [1]. » Un tel jugement a de quoi surprendre, et l'éloge qui suit immédiatement n'en répare pas l'évidente injustice. Il suffit en effet de la plus simple lecture des ouvrages d'Addison pour se convaincre qu'il possédait au contraire une grande variété d'instruction, et c'est encore là un de ses principaux avantages sur tous les autres moralistes. Outre la littérature ancienne et moderne, la métaphysique et la théologie, il avait étudié, au moins d'une manière générale, l'histoire naturelle, l'anatomie, les mathématiques, l'astronomie, les beaux arts, et même les modes. Il avait lu attentivement les voyages, les relations sur l'Orient, les mémoires, les recueils d'anecdotes, les vieilles chroniques nationales ou étrangères. Il sait mettre en œuvre ces connaissances diverses avec un goût exquis, et les faire concourir à son but sans effort, sans pédantisme, d'une façon toujours agréable et instructive. C'est ainsi que, dans son essai sur l'immortalité de l'âme, pour expliquer le progrès continuel de l'âme vers son créateur, il a recours à cette belle comparaison des asymptotes de l'hyperbole [2], qu'on regarde comme une des allusions les plus ingénieuses que le domaine des sciences ait fournies à la morale.

[1] *Life of Addison.*
[2] *The Spectator*, n° 111.

Un trait bien remarquable du génie d'Addison est son amour de la nature. Il sait l'observer avec l'œil d'un philosophe et la peindre avec l'âme d'un poète. Il excelle dans tous les tableaux du genre descriptif. On le cite parmi ses compatriotes comme un des écrivains qui ont devancé leur siècle pour le sentiment des vraies beautés du paysage, et dont les efforts ont préparé une réforme dans la distribution et l'embellissement des jardins.

Quant à l'instruction classique d'Addison, il n'est pas exact de dire qu'il n'avait guère lu que des auteurs latins ou français. Tout prouve que l'antiquité grecque ne lui était pas moins familière. Il rapporte continuellement des passages d'Homère, de Platon et d'Aristote; il analyse avec art des fragmens de Sapho et de Simonide. En fait d'érudition, il ne pouvait aller au-delà sans franchir les limites du genre, et sans tomber dans les lourdes et pédantesques dissertations qui déparent les essais de quelques uns de ses successeurs.

Rien n'atteste mieux au besoin l'étendue des lectures d'Addison, ou si l'on veut la richesse de sa mémoire, que le choix, la variété et l'à-propos de ses citations. Nul écrivain ne semble moins en peine pour trouver une épigraphe. La plupart des autres moralistes n'ont guère fait que répéter celles du *Spectateur*. Johnson lui-même est bien moins heureux, sous ce rapport, dans *le Rôdeur*; et dans *l'Oisif*, il renonce tout-à-fait aux épigraphes, qu'il regardait néanmoins comme un des ornemens de l'essai moral,

Les auteurs favoris d'Addison, autant qu'on peut en juger à la lecture de ses ouvrages, étaient, parmi ses compatriotes, Shakespeare, Milton, Butler, Dryden, Bacon, Locke, Tillotson et Temple; parmi les Français, Montaigne, Pascal, Fénelon, Molière, Boileau, Saint-Évremond, La Bruyère, Bayle et Fontenelle; parmi les autres écrivains modernes, Cervantes, Érasme, Gracian et Boccalini. Il connaissait bien aussi nos anciens critiques, Rapin, Bouhours, Le Bossu, Dacier : peut-être même leur accordait-il un peu trop d'estime. Au reste, il paraît avoir eu une grande prédilection pour notre littérature, et il possédait assez bien notre langue pour insérer quelquefois dans ses essais des expressions ou des phrases françaises avec autant de justesse que d'élégance.

Addison n'est pas un critique médiocre, ainsi que l'ont prétendu trop légèrement quelques écrivains du dix-huitième siècle. Par ses articles sur la distinction du véritable et du faux esprit, il a épuré le goût de ses contemporains, et il a offert le premier modèle de la critique positive, que l'Angleterre ne connaissait pas encore. Dans son examen du *Paradis perdu* de Milton, il a parfaitement atteint son but, qui était, non pas d'exposer des théories neuves ou des vues originales, mais de rendre populaire la renommée de ce grand poète, encore mal apprécié. Le vif enthousiasme d'Addison pour les anciens n'a rien de superstitieux ou d'exclusif. Il analyse avec talent de vieilles ballades anglaises, dont il fait ressortir l'intérêt et le pathétique; il exhume des ar-

chives d'une bibliothèque la lettre éloquente d'Anne de Boleyn. S'il « juge Milton par Aristote » [1], il ne consulte personne pour admirer Shakespeare. Partout il proclame la gloire de ce peintre sublime du cœur humain, et il termine son essai sur les irrégularités du génie, en lui rendant l'hommage le plus ingénieux et le plus délicat. « Notre inimitable Shakespeare est l'éternel écueil de toute la secte des critiques pédans. Qui n'aimerait mieux lire une de ses pièces où pas une règle dramatique n'est observée, que les productions d'un critique moderne où pas une de ces règles n'est enfreinte? Shakespeare était vraiment né avec tous les dons de la poésie, et on peut le comparer à la pierre de l'anneau de Pyrrhus, dont les veines, selon le rapport de Pline, représentaient l'image d'Apollon et des neuf Muses empreinte spontanément par la main de la nature, et sans aucun secours de l'art. » [2]

Indépendamment des premiers exemples de critique positive, Addison nous fournit encore le meilleur modèle de la critique philosophique dans ses admirables essais sur les *Plaisirs de l'imagination*. Là, il cherche dans le cœur humain la source des sentimens du beau et du sublime, et il fonde les principes des arts sur la base immuable de la nature. Il y montre aussi comment on peut rendre la science

[1] Expressions d'un de nos plus savans académiciens dans son *Discours sur les Avantages et les Inconvéniens de la Critique*.

[2] *The Spectator*, n° 592.

didactique attrayante en lui prêtant un langage exact sans sécheresse et brillant sans affectation.

Le style d'Addison est en général pur, simple et harmonieux. Il prend avec une rare flexibilité la couleur de son sujet. Sa diction chaste et sagement ornée ne fatigue point, comme celle de quelques écrivains de sa nation, par une continuelle recherche d'effet et une éblouissante profusion d'images. Ses métaphores sont presque toujours naturelles et heureuses. Aussi Johnson, après avoir caractérisé avec précision la manière de cet excellent écrivain, recommande « à quiconque veut acquérir en anglais un style familier sans bassesse, élégant sans prétention, de feuilleter nuit et jour les volumes d'Addison » [1]. Le sentiment du docteur Knox n'est pas moins favorable à l'illustre moraliste. « Quoique les Français, dit-il, nous contestent volontiers le mérite du goût, nous avons des écrivains capables de leur disputer la palme dans toutes les qualités qui forment l'ornement de la composition. Notre Addison, comme quelques uns des plus célèbres anciens, possède une douceur, une délicatesse et une grâce qui sont sûres de plaire à l'esprit humain, malgré toutes les révolutions du temps, de la mode, et d'un goût capricieux. Ce n'est pas seulement son excellente morale qui produit l'effet de calmer insensiblement les passions quand on lit ses ouvrages, c'est encore ce style enchanteur qu'on ne peut sentir et

[1] *Life of Addison.*

aimer sans qu'il communique à l'âme quelque chose de son égalité. »[1]

On sait qu'Addison adoptait tour à tour pour signature, dans *le Spectateur*, une des quatre lettres qui forment le nom de la muse Clio. Un commentateur suppose que ces lettres sont des initiales qui désignent les différens lieux d'où il datait ses compositions, tels que Chelsea, Londres, Islington, et son office. Cette conjecture n'a rien de vraisemblable. Il est plus naturel de croire qu'Addison a voulu seulement distinguer ainsi ses articles des autres, précaution du reste assez superflue, si on songe que leur mérite intrinsèque ne permet guère de les confondre.

Après avoir consacré aux essais d'Addison dans *le Spectateur* toute l'attention due à leur importance et à la célébrité de l'auteur, il est juste de parler aussi de ses principaux associés, puisque l'ouvrage a dû son succès à la réunion de divers talens. En première ligne se présente nécessairement Steele, si on compte ses articles. Je ne reviendrai pas sur ce que j'ai dit ailleurs du genre de ce moraliste. Son extrême infériorité est ici plus évidente par le perpétuel contraste de la perfection de son modèle. Comme dans *le Babillard*, il épuise toutes les ressources de la facilité et toutes les licences de l'invention. Il suppose quelque part des mémoires secrets sur la vie privée de Pharamond, où il représente ce prince

[1] *Essays moral and literary*, n° 106.

comme « le plus amusant et le plus facétieux personnage de son temps » [1]. Avec la même vraisemblance historique, il lui donne un premier ministre et des chambellans. Ce n'est que dans un bien petit nombre d'occasions que Steele approche de la manière et du ton de son ami. Je citerais par exemple le n° 17, *considérations morales sur la laideur;* le n° 212, *lettre d'un mari esclave de sa femme;* et le n° 246, *exhortation aux mères de nourrir leurs enfans.* Ce dernier morceau fait honneur à l'âme de Steele, et Rousseau lui doit peut-être quelques idées sur les devoirs des mères, de même qu'il paraît avoir mis à profit plusieurs vues de Budgell sur l'éducation. [2]

Le plus remarquable des écrivains du *Spectateur,* après Addison, est sans contredit Budgell, si on considère le mérite plutôt que le nombre de ses essais. Johnson a dit, à la vérité, qu'Addison était réellement l'auteur des essais attribués à Budgell, ou que du moins il les revoyait avec une minutieuse exactitude [3]. Plusieurs circonstances me paraissent favoriser cette opinion. Je remarque d'abord que, dans une série considérable du *Spectateur,* du n° 265 à 410, les articles sont tour à tour fournis par Addison et Steele presque régulièrement, sauf le cas où Budgell remplace Addison. Cette coïncidence peut sans doute être fortuite; mais l'analogie frappante des articles eux-mêmes est une preuve plus décisive.

[1] *The Spectator,* n° 76.
[2] *The Spectator,* n°s 307, 313, etc.
[3] *Bosvell's life of Johnson.*

On y retrouve la même finesse, le même atticisme, la même élégance, le même fonds d'idées, et jusqu'à la trace des mêmes lectures. Quelques uns forment la continuation des autres, et semblent venir de la même source. Budgell est aussi le seul qui ait bien compris le caractère de sir Roger Coverley, tel que l'avait conçu Addison. Enfin, il serait bien étrange qu'un auteur capable d'écrire les essais attribués à Budgell n'eût d'ailleurs produit rien de saillant. D'une autre part, diverses raisons peuvent faire hésiter la critique. Je ne sais si Budgell possède au même point l'extrême justesse d'esprit et la rectitude morale d'Addison. Je crois observer aussi une légère différence dans leur méthode. L'allure de Budgell est plus vive et plus rapide : il s'occupe moins des transitions. En outre, il serait plus raisonnable de regarder Addison comme l'auteur que comme le correcteur des essais de Budgell; car on n'y découvre aucun vestige de révision, point d'inégalité, point de coupure, point de disparate. La ressemblance de leurs compositions peut s'expliquer assez naturellement par l'influence inévitable qu'exerce un écrivain supérieur sur le talent de ses collaborateurs dans toute association littéraire. Après un examen scrupuleux, la question me paraît encore indécise.

Je désignerai parmi les meilleurs articles de Budgell dans *le Spectateur*, le n° 197, sur *la manie des disputes dans la conversation*; le n° 283, sur *les diverses manières de s'enrichir*, et le n° 277, sur *l'engouement pour les modes françaises*. Je choisis, afin

de donner une idée de son genre, le n° 331, *dissertation historique sur les barbes*, en prévenant que ce morceau n'est autre chose qu'un badinage qui montre comment l'érudition peut s'unir à l'enjouement.

Jeudi, 20 mars 1712.

..... *Stolidam præbet tibi vellere barbam.*
(PERS., sat. II.)

« Lorsque je visitais dernièrement avec mon ami sir Roger l'abbaye de Westminster, je m'aperçus qu'il s'arrêtait fort long-temps devant le buste d'un vénérable vieillard. J'étais en peine d'en deviner la raison, quand, après quelques instans de silence, il me montra du doigt ce personnage, et me demanda si je ne trouvais point que nos ancêtres avaient l'air beaucoup plus sages avec leur barbe que nous sans la nôtre. « Pour moi, dit-il, lorsque je me promène dans ma galerie, à la campagne, et que je contemple mes aïeux, dont plusieurs sont morts avant d'atteindre mon âge, je ne saurais me défendre de les regarder comme autant d'anciens patriarches, et de me regarder en même temps moi-même comme un jeune damoiseau. J'aime à voir vos Abraham, vos Isaac, et vos Jacob, tels qu'on nous les dépeint sur de vieilles tapisseries, avec des barbes qui leur descendent au-dessous de la ceinture, et couvrent la moitié du tableau. » Le chevalier ajouta que, si je voulais recommander les barbes dans un de mes articles, et tenter de rendre à la face humaine sa di-

gnité primitive, un mois après mon manifeste, il donnerait lui-même le signal de la mode en portant une paire de moustaches.

« Je souris de la boutade de mon ami ; mais, après que nous nous fûmes séparés, je ne pus m'empêcher de réfléchir aux métamorphoses que nos visages ont subies sous ce rapport.

« La barbe, conformément à l'opinion de sir Roger, passa, durant plusieurs siècles, pour l'emblême de la sagesse. Lucien se moque plus d'une fois des philosophes de son temps qui cherchaient à se surpasser l'un l'autre par la longueur de leur barbe, et il représente un savant qui postulait une chaire de philosophie comme incapable d'un tel emploi, à cause de l'exiguité de sa barbe.

« Élien, dans un passage sur Zoïle, ce critique prétendu, qui écrivit contre Homère et Platon, et se crut plus habile que tous ses devanciers, nous apprend que ce Zoïle avait une fort longue barbe qui lui tombait sur la poitrine, mais pas un poil sur la tête, qu'il faisait raser avec le plus grand soin ; car il regardait ses cheveux, à ce qu'il semble, comme autant de parasites, qui, s'il les eût laissés croître, auraient pu absorber toute la sève nutritive de son menton, et par ce moyen faire périr sa barbe.

« J'ai lu quelque part qu'un pape refusa d'accepter une édition des oeuvres d'un saint dont on lui offrait l'hommage, parce que le saint, dans son portrait au frontispice du livre, était représenté sans barbe.

« On voit par ces exemples que le monde avait jadis une profonde estime pour la barbe, et qu'on ne souffrait pas alors qu'un barbier exerçât sur la face des savans les outrages qu'on tolère de nos jours.

« Aussi, de sages peuples montraient une susceptibilité si ombrageuse pour la moindre insulte faite à leur barbe, qu'ils semblaient attacher surtout le point d'honneur à cet ornement. Les Espagnols étaient merveilleusement chatouilleux à cet égard. Don Quévédo, dans sa troisième vision sur le jugement dernier, pousse la plaisanterie un peu loin, quand il nous raconte qu'un de ses fiers compatriotes, après avoir entendu sa sentence, fut remis entre les mains d'une couple d'esprits infernaux ; mais que ses guides, ayant par hasard dérangé sa moustache, furent contraints d'en rajuster la frisure avec un fer, avant qu'il pût consentir à les suivre.

« Si nous parcourons les annales de notre pays, nous reconnaîtrons que la barbe était en grand honneur dans l'heptarchie saxonne, mais qu'elle déchut beaucoup sous la dynastie normande. Elle se releva néanmoins de temps en temps, et reparut, dans certains règnes, sous différentes formes. Il semble qu'elle tenta un dernier effort à l'époque de la reine Marie, comme le lecteur curieux peut s'en convaincre, s'il veut bien jeter un coup d'œil sur les portraits du cardinal Pole et de l'évêque Gardiner, quoiqu'on puisse, je crois, mettre en doute si le zèle contre le

papisme n'a pas engagé nos peintres protestans à étendre la barbe de ces deux persécuteurs au-delà de sa dimension naturelle, afin de leur donner un aspect plus terrible.

« Je trouve peu de barbes dignes de quelque attention sous le règne de Jacques Ier.

« Durant nos guerres civiles, on en vit paraître une qui joue un trop grand rôle dans l'histoire pour la passer sous silence : je veux dire celle du redoutable Hudibras, dont Butler a transmis le souvenir à la postérité.

« La moustache survécut quelque temps parmi nous à la disgrâce des barbes ; mais c'est un sujet que je ne veux pas aborder ici, l'ayant discuté au long dans un traité spécial sur la moustache, que je garde en portefeuille.

« Si mon ami sir Roger parvenait à réussir dans le projet de remettre les barbes en crédit, je crains que le luxe de notre âge ne rendît cette mode fort coûteuse. Il n'y a point de doute que nos élégans feraient bientôt emplette de barbes postiches de la couleur la plus tendre et d'une longueur prodigieuse. Une belle barbe, grandeur de tapisserie, comme celles dont sir Roger paraît si amateur, ne pourrait revenir à moins de vingt guinées. La fameuse barbe d'or d'Esculape vaudrait à peine autant qu'une de ces inventions de l'extravagance moderne.

« D'ailleurs, nous ne sommes pas bien sûrs si les dames n'auraient point envie de suivre la mode, quand elles vont faire un tour de promenade à che-

val. Elles se montrent déjà avec le chapeau à plumet, en redingote et en perruque; et je ne vois aucune raison de supposer qu'elles ne voudraient pas aussi des barbes *à l'écuyer* pour la même occasion.

« *N. B.* Je donnerai peut-être la morale de cet essai une autre fois. »[1]

X.

Parmi les rédacteurs secondaires, qui ont concouru au succès du *Spectateur*, il faut encore distinguer Hugues, dont l'essai sur *l'immortalité de l'âme*, n° 210, se lit avec plaisir, même après celui d'Addison sur le même sujet; et Grove, qui malheureusement a fourni un trop petit nombre d'articles, mais dont le n° 626, *attrait général de la nouveauté*, était cité par Johnson comme un des meilleurs morceaux de la langue anglaise, et dont le n° 635, *progrès des facultés de l'âme dans l'autre vie*[2], forme une conclusion digne de l'ouvrage.

La publication du *Spectateur* cessa le 6 décembre 1712. Environ dix-huit mois plus tard, il reparut sous le même titre, et fut terminé définitivement le 20 décembre 1714, après avoir atteint quatre-vingts numéros, dont on forma un huitième volume, « peut-être plus estimable, dit Johnson, qu'aucun des précédens. » Ce volume est en effet plus égal et plus parfait que les autres. Steele n'y prit aucune

[1] « When I was last with my friend.... The moral of this discourse in another paper. » (*The Spectator*, n° 331.)

[2] Voyez *Encyclopédie morale, etc.*, tom. II.

part; mais Addison en rédigea une grande portion, et trouva d'habiles auxiliaires, tels que Pearce et Grove. Parmi les articles attribués à des anonymes, il y en a plusieurs qui évidemment portent le cachet d'Addison. Je citerai, entre autres, le n° 612, *vanité puérile des généalogies;* le n° 631, *éloge de la propreté*, et le n° 629, *exemples de pétitions ridicules, à la restauration.* Ce dernier essai respire la verve comique et la gaîté d'Addison, et on a besoin d'en consulter la date afin de se convaincre qu'il n'a pas été écrit pour une autre époque, et pour un autre pays que l'Angleterre.

Cet examen déjà trop étendu, mais encore bien incomplet des divers genres de mérite du *Spectateur,* suffit pour apprécier à leur juste valeur ces articles superficiels de journaux et de *revues*, où l'on met sans hésiter au niveau, et même au-dessus du *Spectateur,* des esquisses contemporaines, amusantes et spirituelles sans doute, mais en réalité aussi inférieures à cet immortel ouvrage pour la grâce et l'agrément que pour la profondeur et la philosophie. De pareils jugemens compromettraient la critique française aux yeux des étrangers, si on pouvait y voir autre chose qu'un des exemples de cette banale prostitution d'éloges, si funeste au bon goût et à la saine littérature.

Il me reste à retracer en peu de mots les causes principales de la supériorité du *Spectateur* sur les nombreux ouvrages de même nature qui ont paru depuis.

Il faut sans doute compter au premier rang l'aptitude merveilleuse d'Addison pour le genre auquel il doit sa gloire. Quand on songe que la plupart de ces articles si remarquables lui coûtèrent moins de temps que n'en exige une traduction un peu fidèle, on croirait qu'il n'avait qu'à suivre son génie pour exceller dans l'art du moraliste. Il semble en effet qu'Addison était né pour produire des essais moraux, comme La Fontaine pour produire des fables, ou Molière des comédies. Après plus d'un siècle, ses écrits restent le plus parfait modèle en ce genre, et la critique les choisit toujours comme terme de comparaison pour apprécier le mérite de ses successeurs. Dire qu'un essai moral est conçu dans la manière d'Addison, ou, ainsi que s'expriment les Anglais, dans le goût *addisonnien*, c'est lui donner le plus bel éloge auquel cette sorte de composition puisse prétendre.

Au-dessous, et à une certaine distance d'Addison, se présentent des auxiliaires, tels que Steele et Budgell, bien dignes de seconder un tel maître et capables de parcourir avec éclat la même carrière. Après eux, une foule d'écrivains célèbres, Pope, Swift, Parnell; presque tous les beaux génies d'une époque regardée long-temps comme l'âge d'or de la littérature anglaise, s'honorent de concourir à la rédaction du *Spectateur*, et de lui offrir le tribut de leur talent. Aucune association du même genre n'a pu réunir depuis un aussi grand nombre de noms illustres.

Enfin les créateurs de l'essai périodique ont dû saisir les sujets les plus heureux, les questions les plus intéressantes, les formes les plus originales. Le cadre si piquant et si dramatique du *Spectateur* est une de ces bonnes fortunes qui ne se rencontrent pas deux fois. Aussi on s'étonne bien moins de l'inévitable infériorité de leurs successeurs que de la riche moisson qu'ils ont encore su recueillir.

Si jamais ouvrage de morale exerça une influence visible et durable sur le caractère d'une nation, cette gloire échut au *Spectateur*. Comme Addison l'avait prédit[1], plusieurs des abus, des travers ou des vices, qu'il signale dans ses essais, disparurent si complétement qu'on douterait presque s'ils ont existé. Les Anglais éprouvent encore aujourd'hui et se plaisent à reconnaître les salutaires effets du *Spectateur*. Le goût, les mœurs, la civilisation de la Grande-Bretagne, lui durent une partie de leur progrès, et un contemporain, témoin de cette réforme sociale, put dire sans exagération que *toute l'éloquence de la chaire avait produit moins de bien en une année que le* Spectateur *en un jour*.[2]

[1] *The Spectator*, n° 435.

[2] *Essay on the Character of sir Richard Steele, printed in* 1729.

POPE.

Alexandre Pope a partagé avec un petit nombre de grands poètes l'heureux privilége d'exceller en prose comme en vers. Fidèle à son plan de ne rien laisser après lui d'indigne de sa gloire, il a mis dans ses productions les plus familières tout le soin et tout l'art qui distinguent sa poésie. Avant de m'occuper de ses lettres, qui méritent surtout de fixer l'attention de la critique, je dirai un mot de quelques autres de ses compositions en prose.

Pope contribua, dès l'origine, à la rédaction du *Tuteur*. Ses articles ne sont pas un des moindres ornemens de cet excellent recueil périodique, et ils soutiennent une honorable concurrence avec ceux de ses illustres collaborateurs. Parmi ces essais, le nº 40, où il établit un parallèle entre ses pastorales et celles de Philips, et où, tout en donnant l'avantage à son rival, il fait ressortir sa propre supériorité par de perfides citations, passe pour un modèle de finesse et d'ironie. Néanmoins, le voile est plus transparent qu'on ne l'a prétendu, et il est étrange qu'Addison seul ait d'abord compris l'intention maligne de l'auteur. Les deux essais sur le *Club des petits hommes* [1], quoique déparés par quelques traits de bouffonnerie, attestent le talent de Pope dans le

[1] *The Guardian*, nºs 91, 92.

genre badin et comique. Le n° 61, où il recommande l'humanité envers les animaux, par diverses considérations morales, fait honneur à son âme, et n'est pas indigne d'Addison lui-même. On doit regretter que la crainte de paraître s'allier à un parti, en secondant un écrivain aussi passionné que Steele, ait détourné Pope de prendre une part plus active au *Tuteur*, et ait privé ses amis d'un utile auxiliaire. [1]

La dissertation sur Homère, qui forme la préface de *l'Iliade*, a été souvent citée comme un brillant morceau de critique. Toutefois, il ne faut pas y chercher des vues neuves ou profondes, ni une appréciation sérieuse du père de l'épopée. Pope ne paraît avoir étudié Homère qu'autant que l'exigeait son rôle de traducteur. Dans son examen superficiel il suit timidement les traditions scolastiques. Il se borne à reproduire avec élégance les opinions de ses prédécesseurs : il ne loue et ne justifie qu'en invoquant Aristote, Longin ou Le Bossu; et il juge plutôt en rhéteur qu'en poète. Son style est coulant et harmonieux, mais un peu trop surchargé d'images et de métaphores. La comparaison entre Homère et Virgile, qui est un des passages les plus saillans de cette préface, peut suffire pour faire connaître la manière de Pope, et donner une idée du mérite et des défauts de sa diction.

[1] « Dans une de ses lettres à Addison, Pope s'exprime ainsi : « Un brave *Jacobite* m'a dit que les honnêtes gens étaient fâchés de me voir écrire avec Steele, même sur les sujets les plus indifférens. »

« Nul écrivain ou nul homme ne surpassa jamais tous les autres en plus d'une faculté; et, comme Homère excelle en invention, Virgile excelle en jugement. Ce n'est pas que nous devions croire qu'Homère manquait de jugement, parce que Virgile en avait à un degré supérieur; ni que Virgile était dépourvu d'invention, parce qu'Homère l'emportait sur lui à cet égard. Ces grands poètes avaient peut-être en partage plus de ces deux facultés que tous les autres écrivains, et, quand on parle de leur infériorité, c'est uniquement en les comparant l'un à l'autre. Homère était un plus sublime génie : Virgile un meilleur artiste. Dans l'un, c'est plutôt l'homme que nous admirons : dans l'autre, c'est plutôt l'œuvre. Homère nous entraîne et nous transporte avec une indomptable impétuosité : Virgile nous captive par une majesté attrayante. Homère prodigue avec une généreuse profusion : Virgile distribue avec une magnificence économe. Homère, comme le Nil, épanche ses trésors par une immense inondation : Virgile, comme un fleuve retenu dans ses rives, suit un cours égal et uniforme. Quand on contemple leurs batailles, on trouve que les deux poètes ressemblent aux héros qu'ils ont célébrés. Homère, fougueux et irrésistible comme Achille, renverse tout devant lui, et brille de plus en plus, à mesure que le tumulte s'accroît : Virgile, sagement audacieux comme Énée, paraît tranquille au fort de l'action, dispose tout autour de lui, et triomphe avec calme. Quand on considère leur merveilleux, Ho-

mère est pareil à son Jupiter au milieu de ses terreurs, ébranlant l'Olympe, lançant les éclairs, et embrasant les cieux : Virgile ressemble à la même Divinité dans sa bienveillance, délibérant avec les immortels, réglant le sort des empires, et surveillant avec sagesse toute la création. » [1]

Parmi les œuvres de Pope en prose, on distingue aussi la *Préface de Shakespeare* et le *Post-scriptum sur l'Odyssée*, apologie habile où le traducteur justifie ce poëme de l'infériorité qu'on lui attribue assez généralement, quand on le compare à l'*Iliade*.

Les lettres de Pope ont paru d'abord en 1737, car il ne faut pas compter une édition subreptice, ou du moins désavouée par l'auteur. A cette époque, l'Angleterre ne possédait encore dans le genre épistolaire aucun écrivain assez remarquable pour servir de modèle. Suivant la remarque de Johnson, Pope était sans rival; sa renommée littéraire, affermie par ses succès poétiques, s'unissait à l'attrait piquant de la nouveauté pour éveiller la curiosité contemporaine : on lut, pour la première fois, une correspondance réelle, écrite avec élégance et brillante de traits ingénieux. Pope a été sans doute surpassé depuis, mais il a eu la gloire d'ouvrir à ses compatriotes une carrière qui n'a pas été stérile pour eux; il suffit de se rappeler, en effet, les noms de lady Montagu, Chesterfield, Gray, Horace Walpole et Cowper,

[1] « No author...... His whole creation. »
(*Preface to Homer's Iliad.*)

pour voir avec quel succès elle a été suivie dans la Grande-Bretagne.

En parcourant la correspondance de Pope, on s'aperçoit d'abord qu'il manque à ses lettres le plus grand charme du genre épistolaire, je veux dire le naturel; on y trouve avec profusion des idées fines et des aperçus spirituels, mais sous une forme ordinairement maniérée et prétentieuse. On voit que sans cesse il vise à l'effet; le ton sentencieux que l'auteur affecte à tout propos contraste avec son âge, et donne à son style une teinte de pédantisme. Toutefois, si on songe que Pope n'avait guère que seize ans quand il écrivit plusieurs de ces lettres, on sera moins choqué des défauts qui s'y rencontrent que surpris de la pénétration d'esprit et de la variété de connaissances dont il fait preuve de si bonne heure; on pourrait même dire que la maturité de jugement qui distingue ses compositions en prose est encore plus remarquable que le talent précoce qui brille dans ses vers, puisqu'il est certain que ce dernier avantage lui a été commun avec d'autres poètes du premier ordre, tels que Le Tasse, Milton et Voltaire.

Les lettres de Pope à Wycherley portent l'empreinte de l'adolescence et offrent peu d'intérêt; on y trouve un continuel échange d'adulation et de fades complimens entre le jeune poète et le bel esprit à son déclin. Il faut en dire autant de la correspondance de Pope avec Walsh et Cromwell; elle roule trop uniformément sur des questions de cri-

tique littéraire, et abonde un peu trop en citations classiques pour plaire à des lecteurs moins préoccupés de pareils sujets. En général, on trouvera, je crois, que les lettres d'auteur à auteur sont rarement agréables, parce que les intérêts de la vie commune y tiennent moins de place que les confidences de l'amour-propre, et que le désir de briller les conduit presque inévitablement à l'affectation.

Ce reproche tombe avec plus de justice encore sur les lettres de Pope à quelques dames; il y met partout une exagération de galanterie et une recherche d'enjouement qui fatiguent au lieu d'amuser; on ne saurait rien concevoir de plus froid ni de plus insipide que le ton de ces lettres, où il semble avoir pris pour modèles Balzac et Voiture.

C'est dans la correspondance de Pope avec ses amis les plus intimes, avec Atterbury, Gay et Swift, qu'il faut chercher les véritables épanchemens de son âme et apprécier son mérite épistolaire; ses lettres à Gay ont surtout plus d'aisance et d'abandon. C'est bien encore avec un auteur qu'il s'entretient; mais comme il a le sentiment de sa supériorité, on sent qu'il est plus libre et que son allure est plus familière. Les lettres de Gay ont aussi du naturel et de l'agrément; il paraît que cet aimable écrivain méritait, par ses qualités personnelles et par les charmes de son commerce, l'affection que lui témoigne son correspondant. Son imprévoyance et son étourderie contrastaient avec la prudence de Pope et la parcimonie de Swift, qui ne lui épar-

gnaient pas les sermons sur l'économie, et qui ne l'en aimaient pas moins pour son incorrigible incurie.

Parmi les correspondans de Pope, il convient de distinguer aussi le docteur Berkeley, si connu par sa théorie de l'idéalisme et plus encore par son héroïque philanthropie. Durant son voyage en Italie, il adressa plusieurs lettres à Pope, et entre autres une description délicieuse de l'île d'Inarimé, que je regrette de ne pouvoir insérer ici.

Dans ses lettres à quelques grands personnages, tels que le comte de Burlington, le duc de Buckingham et le comte d'Oxford, Pope quitte parfois le ton cérémonieux, et badine avec grâce; je crois pouvoir citer comme un modèle, dans le genre familier, la lettre où il décrit d'une manière si plaisante un vieux château.

« Au duc de Buckingham.

« Pline était du petit nombre de ces auteurs qui ont une bonne maison pour se mettre à couvert : voire deux maisons, comme il paraît par deux de ses épîtres. Je soupçonne que si les auteurs ses contemporains avaient osé apprendre au public leur domicile, nous saurions que les galetas de Rome étaient aussi habités que ceux de Londres; mais il est dangereux de faire aux créanciers de pareilles confidences, et par conséquent nous pouvons présumer qu'alors, comme de nos jours, nul ne se doutait de leur demeure, hormis leurs libraires.

« Il semble que lorsque Virgile vint à Rome, il n'avait point de logement du tout. Il se fit d'abord connaître d'Auguste par une épigramme qui commence ainsi : *Nocte pluit totâ*.... observation qu'il n'eût apparemment point faite, s'il n'avait passé toute la nuit dans la rue.

« Nous ne pouvons dire précisément où vivait Juvénal; mais, dans une de ses satires, il se plaint du prix excessif des logemens, et je suppose qu'il se serait moins apitoyé sur le lit de Codrus, s'il y eût trouvé de la place pour un compagnon.

« Je m'assure que Pline, avec toute son ostentation, aurait été ravi d'échanger ses deux maisons pour celle de votre seigneurie, qui est une maison de campagne dans l'été, une maison de ville dans l'hiver, et qu'on doit considérer comme l'habitation la plus convenable pour un sage qui voit le monde changer autour de lui, à chaque saison, sans changer lui-même.

« Je viens de lire la description de la maison de Pline en songeant à la vôtre; mais, comme je trouve qu'on ne peut établir entre elles nulle comparaison, je veux voir si la grande maison de campagne que j'habite à présent soutiendrait mieux la concurrence, et comment elle figurerait dans un tableau poétique.

« Il ne faut pas vous attendre à plus de régularité dans ma description qu'il n'y en a dans ce manoir; l'édifice entier est si disloqué, les diverses parties ont si peu de liaison les unes avec les autres, et pourtant se rejoignent si bien ensuite, on ne saurait

dire comment, que dans une de mes rêveries poétiques je me suis imaginé que c'était quelque village du temps d'Amphion, et que les cabanes, s'étant mises tout d'un coup en branle, avaient perdu haleine et étaient restées là depuis, immobiles d'étonnement.

« Vous m'excuserez si je ne dis rien de la façade; véritablement je serais fort embarrassé d'en dire quelque chose. Un étranger ferait une fâcheuse méprise, s'il prétendait parcourir la maison en suivant la marche ordinaire. Vous vous attendriez sans doute, après avoir traversé le vestibule, à entrer dans la grande salle; hélas! rien moins : vous vous trouvez dans l'office. Du salon vous croyez passer dans la chambre à coucher; mais, en ouvrant une porte pesante, vous êtes convaincu par une volée d'oiseaux autour de vos oreilles, et par un nuage de poussière sur vos yeux, que vous êtes dans le colombier. Si vous pénétrez dans la chapelle, vous en trouvez les autels, comme ceux des anciens, sans cesse fumans; mais c'est des vapeurs de la cuisine contiguë.

« La salle à manger est haute et spacieuse, garnie d'un côté d'une longue table, fidèle emblême de l'antique hospitalité; les murs sont partout décorés de cornes monstrueuses d'animaux, d'une vingtaine environ de piques brisées, de dix à douze arquebuses, et d'un ou deux mousquets rouillés qui, selon une tradition dont on nous informa, ont servi dans les guerres civiles. Il y a une grande fe-

nêtre en cintre, agréablement bigarrée de divers écussons peints sur verre; un de ces riches vitraux, en particulier, porte la date de 1286, et conserve seul la mémoire d'un chevalier dont l'armure de fer a péri depuis long-temps par la rouille, et dont le nez de marbre s'est détaché de son monument. Le visage de dame Éléonore, sur un panneau voisin, doit plus à cette seule vitre qu'à tous les miroirs qu'elle a consultés dans sa vie. Après cela, qui peut dire que le verre est fragile, puisqu'il ne l'est pas moitié autant que la beauté ou la gloire? Toutefois, je ne saurais me défendre de soupirer, en songeant que les plus authentiques archives d'une si ancienne famille se trouvent à la merci du premier enfant qui peut lancer un caillou. Jadis des chevaliers de la Jarretière, et de nobles dames servies par un cortége d'officiers, de maîtres-d'hôtel et de sénéchaux, ont dîné en cette même salle; et pourtant, hier au soir encore, un hibou y cherchait un refuge, et la prenait pour une grange.

« Cette pièce conduit par monts et par vaux au grand salon, dont le seuil est fort élevé; il ne renferme pour tous meubles qu'un clavecin éventré, une couple de fauteuils boiteux, avec deux ou trois portraits vermoulus de vieux personnages, qui ont l'air aussi rébarbatif que s'ils débarquaient fraîchement de l'enfer en apportant avec eux une odeur de soufre. On les relègue soigneusement dans un coin; car toutes les fenêtres, par leur délabrement, rendent ce lieu si commode pour sécher des pavots et de la

graine de moutarde, qu'il est en effet consacré à cet usage.

« Près du salon, comme je disais tout à l'heure, est situé le colombier, le long duquel règne un corridor qui aboutit par divers passages à une chambre à coucher, à un garde-manger, et à un réduit appelé le cabinet du chapelain. Suit une brasserie, puis un petit salon décoré, et enfin le grand escalier, sous lequel est la laiterie; à côté, et six degrés au-dessus, est l'oratoire où la vieille dame faisait ses dévotions : il a un jour sur la salle, pratiqué, selon nos conjectures, afin qu'elle pût, en même temps qu'elle priait, surveiller les garçons et les filles. Il y a au rez-de-chaussée en tout vingt-six pièces, parmi lesquelles il ne faut pas oublier une chambre où se trouve un vieux meuble en chêne, qui paraît avoir été une armoire à lit ou un pressoir à cidre.

« La cuisine, construite en forme de rotonde, est une voûte spacieuse qui monte jusqu'au faîte de la maison, avec une seule ouverture pour laisser un passage à la fumée et au jour. A la vue des murs noircis, des âtres circulaires, des chaudières immenses, des fours et des fournaises toujours béantes, vous vous croiriez dans la forge de Vulcain, dans l'antre de Polyphême, ou dans le temple de Moloch. L'horreur de ce lieu a fait une telle impression sur les gens de la campagne, qu'ils s'imaginent que les sorcières y tiennent leur sabbat, et qu'une fois par an le diable vient les régaler d'un plat de gibier infernal, qui consiste en un tigre à la broche, farci de gros clous.

« Au-dessus de l'escalier nous comptons bon nombre de pièces : on ne passe jamais de l'une à l'autre sans monter ou descendre deux ou trois degrés. La plus belle est longue et basse, exactement de la forme d'une boîte à dentelle. Dans plusieurs de ces chambres on voit des tapisseries du plus curieux travail : je veux parler de celles qu'Arachné tire de ses entrailles; sans cette unique décoration, les appartemens n'offriraient que le déplorable spectacle de murailles nues, de plafonds entr'ouverts, de fenêtres tombant en ruines et de serrures usées par la rouille. Le toit est si délabré qu'après une pluie favorable on peut s'attendre à une récolte de champignons entre les crevasses du plancher. Toutes les portes sont aussi étroites et aussi basses que celles des cabinets dans les paquebots. Ces chambres n'ont vu, depuis plusieurs années, d'autres locataires que certains rats que leur âge rend très dignes de ce domicile; car les rats mêmes de cette vénérable maison sont gris. Puisqu'ils ne l'ont pas encore abandonnée, nous espérons au moins que cet antique manoir ne s'écroulera pas pendant le peu de temps que doivent y vivre ces pauvres animaux, maintenant trop infirmes pour se transporter ailleurs; il leur reste encore une petite provision dans quelques livres de la bibliothéque.

« Nous n'aurions jamais vu la moitié de ce que j'ai décrit, sans un vieil intendant cérémonieux, qui est lui-même une antiquité aussi respectable qu'aucune de ce logis, et qui ressemble à un ancien por-

trait de famille hors de son cadre. Il nous racontait, tandis que nous passions d'une chambre à l'autre, diverses anecdotes sur la famille; mais ses observations devinrent particulièrement curieuses quand il arriva au cellier. Il nous apprit où s'élevaient, sur un triple rang, les barils de vin d'Espagne, et où étaient couchées les bouteilles de liqueur pour les rôties du matin; il nous montra du doigt les ais qui supportaient les tonnes de bière forte avec leurs cercles de fer; ensuite, se baissant dans un coin, il releva les débris épars d'un tableau sans bordure: « Voici, nous dit-il les larmes aux yeux, le pauvre sir Thomas, jadis propriétaire de toutes ces caves! Il avait deux fils, mes pauvres jeunes maîtres! qui n'atteignirent pas le même âge que sa bière; ils tombèrent malades tous deux en ce lieu même, et ils n'en sortirent jamais sur leurs jambes ». Il ne pouvait passer auprès d'un tas de bouteilles cassées sans en ramasser un morceau pour nous montrer l'empreinte des armes de la famille. Il nous mena ensuite à la tour par un escalier de pierre obscur et tournant, qui nous conduisit à diverses petites chambres les unes au-dessus des autres; la porte d'une de ces chambres était condamnée, et notre guide nous dit à l'oreille, comme un secret, la raison de cette particularité. Il paraît que le cours de ce noble sang fut un peu interrompu, il y a environ deux siècles, par une fredaine de lady Frances, qui fut surprise, dans cet endroit, en flagrant délit avec un prieur du voisinage; depuis cette époque,

la chambre a toujours été fermée, et flétrie du nom de *la chambre adultère.* On suppose que l'âme de lady Frances y revient, et quelques filles curieuses de la maison rapportent qu'elles ont vu par le trou de la serrure une dame en falbalas; mais on recommande la discrétion sur cette affaire, et on défend aux domestiques d'en dire mot.

« Je vous ai nécessairement ennuyé par cette longue description; mais c'est un motif généreux qui m'a engagé à l'entreprendre : celui de conserver le souvenir d'un monument qui doit bientôt tomber en poussière, et dont une partie peut-être n'existera plus avant que cette lettre parvienne dans vos mains.

« Véritablement, nous devons à cet antique manoir la même sorte de reconnaissance qu'à un vieil ami qui nous donne l'hospitalité au déclin de sa fortune ou même dans sa dernière détresse. Combien est favorable au calme de l'étude cette retraite où nul passant ne soupçonne sans doute qu'il y ait un seul hôte, et où ceux mêmes qui voudraient dîner avec nous n'osent rester sous le même toit! Tout le monde, en la voyant, reconnaîtra que je ne pouvais choisir un séjour plus convenable pour m'entretenir avec les morts. J'aurais été fou, certainement, si j'avais quitté votre grâce pour tout autre que pour Homère; mais quand je retournerai parmi les vivans, je serai assez sage pour chercher à ne revoir que les meilleurs d'entre eux, et j'irai, par

conséquent, aussitôt qu'il me sera possible, vous dire en personne combien je suis, etc. »[1]

Il me semble qu'il y a dans cette lettre un heureux mélange de badinage et de sensibilité, de raison et de grâce, et je voudrais pouvoir en indiquer un plus grand nombre du même mérite.

Johnson paraît croire que Pope se peint dans ses lettres d'une manière trop favorable, et que les généreux sentimens qu'il étale avec tant de complaisance ne sont pas toujours sincères[2]; voyons si ce reproche est légitime.

Quand on veut apprécier équitablement la bonne foi d'un écrivain, ce n'est pas sur sa correspondance avec de grands personnages, avec des étrangers, ou avec des gens du monde, qu'on doit le juger. Les complimens épistolaires n'ont pas plus de valeur que les formules de politesse dans la conversation et dans le commerce de la société. En fait de protestations, chacun sait à quoi s'en tenir : il n'y a ni fourbe, ni dupe. Ce n'est donc point dans les lettres de Pope à des courtisans, à des dames, ou à des auteurs, que nous chercherons la preuve de sa sincérité. C'est dans des communications plus intimes, dans des confidences plus familières, qu'il faut interroger sa franchise, et surprendre le secret de ses affections. Or, quand il exprime son attachement envers Gay, Swift, Atterbury et Bolingbroke, tout an-

[1] « Pliny was one of those few..... Tell you in person how much I am, etc. »

[2] *Johnson's Life of Pope.*

nonce qu'il est sincère. Le début de sa lettre à Gay, par exemple, pour le féliciter de son retour de Hanovre, exhale une chaleur, et, en quelque sorte, une ivresse d'amitié qui part bien de l'âme. On sent que ce langage n'a rien de factice. La lettre où il apprend à Swift la mort de ce même Gay est empreinte d'une douleur profonde et d'un véritable deuil. Celle où il fait ses adieux à l'évêque de Rochester, avant son départ pour l'exil, respire le dévouement le plus pur et les plus nobles sentimens. Mais c'est surtout dans sa correspondance avec Swift qu'il faut voir par quels ménagemens délicats et quelles pieuses consolations il essaie d'adoucir la farouche misanthropie du doyen. Bolingbroke, après avoir longtemps vécu dans l'intimité de Pope, lui rendait ce beau témoignage, *qu'il n'avait jamais connu d'homme en sa vie qui eût le cœur plus tendre pour ses amis, ni plus de bienveillance pour le genre humain.*

Il faut avouer que, dans ses lettres, Pope est un peu trop enclin à la flatterie. Il y met autant de discrétion pour ne point blesser l'amour-propre de ses correspondans, que, dans ses satires, il met de pétulance pour provoquer ses adversaires. Vis-à-vis de Swift et de Bolingbroke, il est toujours sur le ton de la cajolerie et de l'adulation. Pope se montre presque aussi complimenteur avec ses amis que madame de Sévigné avec sa fille. Il dit par exemple à Swift : « Vous et lord Bolingbroke, vous êtes les seuls à qui j'écrive, et toujours in-folio. Véritable-

ment vous êtes les seuls hommes que je connaisse, capables d'écrire dans ce siècle, et dont les œuvres passeront aux siècles suivans : les autres sont de simples mortels. » Cette admiration paraîtra sans doute bien exclusive, ou, comme s'exprime Johnson, bien étroite; mais du moins elle était réelle, et jamais elle ne s'est démentie. Pope avait certainement une très haute opinion du mérite de ses deux amis, et en cela il ne manquait pas de discernement, puisqu'il se trouve d'accord avec le sentiment général.

Pope a aussi le défaut d'entretenir trop volontiers ses correspondans de sa libéralité, de son désintéressement et de sa bienveillance envers ses hôtes. Ce langage ne semble pas exempt d'ostentation; mais on assure que Pope était généreux en effet, malgré l'économie dont il s'imposa la loi de bonne heure par amour pour l'indépendance. De l'aveu de ses contemporains, il faisait un noble emploi de la fortune qu'il avait acquise par son talent, et il savait allier les deux avantages auxquels il fait souvent allusion dans ses lettres, *otium cum dignitate*. C'est un hommage que lui rend Orrery en termes non équivoques. « Les manières de Pope, dit-il, étaient délicates, franches et engageantes. Il traitait ses amis avec une politesse qui les charmait, et avec une générosité qui lui faisait honneur. Il rendait tous ses hôtes satisfaits chez lui. Le plaisir régnait sous son toit, et l'élégance présidait à sa table. » [1]

[1] *A criticism on the letters to and from Swift.*

Johnson se plaint encore de ce que Pope affecte mal à propos beaucoup de mépris pour la censure, et d'indifférence pour la gloire, quoique toute sa conduite atteste qu'il n'était rien moins qu'invulnérable aux traits de la critique, et insensible aux jouissances de la vanité. Mais, à cet égard, il pouvait se faire illusion, sans mériter le reproche d'hypocrisie.

En général, les critiques anglais ont jugé les lettres de Pope avec une rigueur excessive. On vient de voir le sentiment de Johnson sur le fond de ces lettres; pour la forme, il y blâme « trop d'art et de préméditation. » Warton les trouve aussi « surchargées de professions de désintéressement et de loyauté; pleines de réflexions vulgaires sur le contentement et la retraite, de dédain pour la grandeur et les cours, de mépris pour la renommée, et d'un fastueux étalage de lieux communs de morale. » Selon Blair, dans les lettres de Pope, « il y a évidemment plus d'étude, moins de naturel et de franchise que dans celles de plusieurs de ses correspondans. » Néanmoins, Hayley, dans ses *Remarques sur les lettres de personnages éminens*, présente la correspondance de Pope sous un aspect plus favorable, et, ce me semble, plus conforme à la justice. Je crois qu'on me saura gré de rapporter ici son opinion.

« Il est devenu à la mode de dire que les lettres de Pope ont de la roideur et de l'affectation. Cowper lui-même les condamne d'une manière si ab-

solue que son esprit de candeur lui aurait dicté, je m'assure, quelque restriction dans son blâme, s'il avait eu occasion de revenir et de s'étendre sur ce sujet. A dire vrai, quoiqu'on trouve dans beaucoup de lettres de Pope les défauts choquans du pédantisme et de la prétention, il y en a plusieurs où il approche bien près de cette perfection, de ce délicieux assemblage d'aisance, de liberté et de dignité, qui enchantent le lecteur dans les productions épistolaires de mon ami [1]. Les lettres de Pope méritent de l'estime à plus d'un titre : elles offrent un exemple extraordinaire de vigueur intellectuelle et d'instinct contemplatif, dans une extrême jeunesse; elles révèlent le progrès d'une âme tendre, puissante et irritable, dans son commerce avec le monde; les plaisirs dont elle a joui, les vexations qu'elle a souffertes, les faiblesses dont elle ne s'est pas garantie, et les vertus qu'elle a déployées, dans une longue carrière d'inimitiés mémorables et d'amitiés plus dignes d'un immortel souvenir. Il a prononcé lui-même une censure si juste et si franche sur l'affectation enfantine de son talent épistolaire, que, sous ce rapport, il a droit à l'indulgence des plus sévères critiques. Il n'est pas aussi facile de l'absoudre d'un excès de flatterie : pourtant, même sur ce point, un sincère admirateur de l'écrivain peut alléguer quelque chose en sa faveur. Parmi ses lettres les plus répréhensibles, il faut compter celles à lady Wort-

[1] Cowper.

ley Montagu, qui dégoûtent surtout par une fade et grossière adulation; mais ce défaut devient plus excusable, si on reconnaît, comme le fait semble fort probable, que les charmes et les agrémens de cette femme accomplie avaient tellement fasciné Pope qu'il en était réellement amoureux, quoique sans se douter de sa passion. »

J'ajouterai peu de chose à cette élégante et judicieuse apologie. Les lettres de Pope embrassent à peu près toute sa carrière, depuis son adolescence jusqu'aux dernières époques de sa vie; elles fournissent de précieux renseignemens pour son histoire, et c'est là leur principal attrait. On y apprend à mieux connaître plusieurs traits honorables de son caractère : son zèle pour la gloire de ses amis; sa douceur dans le sein de sa famille; son dévouement pour sa mère, dont il prolongea l'existence par les soins les plus délicats, et qui mourut presque centenaire. La neutralité invariable qu'il sut garder au milieu du choc de partis qui déchiraient l'Angleterre avec une animosité sans exemple, ne lui fit jamais trahir les devoirs de la reconnaissance, et n'ôta rien à la constance de ses affections. Swift dans la retraite, Harley dans la disgrâce, Atterbury et Bolingbroke dans l'exil, trouvèrent Pope fidèle à la cause de l'amitié, et reçurent des témoignages publics de son estime. Accueilli avec bienveillance par l'administration, il ne sollicita jamais les grâces de la cour, et il ne voulut rien devoir qu'à son talent. Ses épigrammes lui suscitèrent une foule d'ennemis; mais,

excepté dans sa querelle avec Addison, dont il crut avoir à se plaindre, ses traits ne tombèrent en général que sur d'obscurs adversaires ou d'imprudens agresseurs. En un mot, après avoir lu attentivement sa correspondance, et avoir examiné sa conduite sans prévention, on reste convaincu que Pope comme notre immortel satirique,

Fit, sans être malin, ses plus grandes malices.

DE FOE.

Daniel De Foe, écrivain fécond et laborieux, n'est plus guère connu aujourd'hui que par son roman de *Robinson Crusoe*. Un pareil titre suffit sans doute à sa gloire, puisque cet ouvrage, traduit dans toutes les langues, imité tant de fois, et toujours supérieur aux imitations, fait encore les délices de l'Europe, et, malgré les caprices du goût, conserve dans l'estime publique une faveur qui peut servir de terme de comparaison aux succès les plus populaires.

La renommée de l'auteur ne s'est pourtant pas affermie sans contestation, et a même donné lieu à une controverse assez vive parmi ses compatriotes. A l'époque de l'apparition de ce roman, la plupart des lecteurs n'y virent qu'une fiction amusante, et n'aperçurent point la philosophie cachée sous l'attrait de la fable. Plus tard, on prétendit que le marin Alexandre Selkirk, véritable type de Robinson, avait communiqué à De Foe les principaux traits de son histoire, et que celui-ci s'était borné à recueillir et à mettre en ordre ces documens. Le docteur Beattie ajoute même la supposition injurieuse que le rédacteur s'appropria tout le profit de l'ouvrage, et ne tint aucun compte au marin des bénéfices consi-

dérables qu'il en retira [1]. Il est utile, soit pour l'honneur du romancier, soit pour l'appréciation du mérite de son livre, de savoir à quoi s'en tenir sur ces différentes allégations.

Un curieux investigateur d'anecdotes littéraires, D'Israeli, est parvenu à éclaircir la question dans un examen lumineux, et à faire la part des secours que De Foe avait à sa disposition, et des ressources qu'il n'a pu trouver que dans son génie. « *Robinson Crusoe*, dit-il, l'ouvrage favori des savans et des ignorans, de l'enfance et de la jeunesse, le livre qui devait former toute la bibliothéque de l'Émile de Rousseau, doit son charme secret à l'avantage d'offrir un nouveau point de vue de la nature humaine, mais pris néanmoins dans une situation réelle. Ce tableau d'éducation personnelle, d'études sur soi-même, de bonheur individuel, est à peine une fiction, quoiqu'il reproduise toute la magie du roman, et n'est pas non plus un simple récit de la vérité, puisqu'il déploie toute la puissance créatrice d'un des génies les plus originaux dont s'honore notre littérature » [2]. Il entre ensuite dans quelques détails historiques pour prouver que, si De Foe a emprunté l'idée fondamentale de son ouvrage, il n'est redevable qu'à lui seul des heureux développemens dont il a su l'enrichir.

Les aventures de Selkirk furent connues en An-

[1] *Beattie's Dissertations moral and critical. On fable and romance.*

[2] *Curiosities of Literature*, vol. III.

gleterre, dès l'an 1712, par la relation des voyages de Woodes Rogers, qui découvrit ce marin dans une île déserte de la mer du Sud, et publia à son retour les principales circonstances de la merveilleuse histoire de son compatriote. Je ne rapporterai point ce récit plein de charme et d'intérêt dans sa simplicité : il se trouve dans la *Biographie britannique*, et à la suite de la Notice de Walter Scott sur De Foe. On y aperçoit déjà plusieurs des incidens que De Foe a mis en œuvre : l'étrange apparition d'un homme sauvage, revêtu de peaux de chèvre; ses deux huttes, l'une pour dormir, l'autre pour conserver ses provisions; son embarras, faute de pain et de sel, jusqu'à ce qu'il parvînt à s'en passer; son expédient pour se faire des chaussures et réparer ses vêtemens; sa précaution d'apprivoiser de jeunes chevreaux; sa coutume de chanter des psaumes et de réciter ses prières avec ferveur, afin d'entretenir l'instinct religieux et d'adoucir l'ennui de sa solitude; enfin, une description agréable de sa rustique habitation, parmi des rochers et au sein d'un épais bocage. On reconnaît là sans doute la première esquisse et les linéamens imparfaits de l'histoire de Robinson.

Un an après la publication de ce voyage, Steele, frappé des aventures de Selkirk, et ayant eu occasion de s'entretenir plus d'une fois avec ce personnage extraordinaire, écrivit un article sur ce sujet dans son ouvrage périodique, intitulé *l'Anglais*. Je citerai ce morceau peu connu aujourd'hui, même en

Angleterre, et que j'emprunte au *Glaneur*, utile compilation où le docteur Drake a recueilli des essais rares et curieux. Steele y fournit de nouveaux détails qu'il avait appris de Selkirk lui-même, et surtout une observation morale qui a pu inspirer à De Foe un des traits les plus attachans et les plus instructifs de son roman.

Le 3 décembre 1713.

Talia monstrabat relegens errata retrorsum.
(VIRG., *Æneid.*, lib. III.)

« Je crois ne m'écarter ni du titre ni de l'objet de mon ouvrage, en m'occupant d'un homme né dans les États de Sa Majesté, et en rapportant une aventure de sa vie si singulière, qu'il me paraît douteux qu'il en soit arrivé autant à aucun autre individu de la race humaine. La personne dont je parle est Alexandre Selkirk, dont le nom est familier aux lecteurs depuis qu'on sait qu'il a vécu quatre ans et quatre mois seul, dans l'île de Juan Fernandez. J'eus souvent le plaisir de causer avec lui bientôt après son arrivée en Angleterre, dans l'année 1711. C'était une chose fort curieuse que d'entendre cet homme de bon sens rendre compte des différentes impressions de son esprit durant cette longue solitude. Si nous songeons combien est insupportable à la plupart des hommes l'absence de toute société, même pour un seul soir, nous comprendrons combien devait être pénible cette perpétuelle et inévitable solitude pour un marin, pour un homme accoutumé

dès long-temps à s'amuser ou à souffrir, à manger, boire et dormir; en un mot, à remplir tous les offices de la vie parmi des camarades et des compagnons. Il fut conduit dans cette île par un vaisseau délabré avec le capitaine duquel il avait eu une violente querelle, et il aima mieux s'exposer à périr sur ce rivage que dans un navire en mauvais état, sous un commandant odieux. Il obtint pour tout partage une malle, ses vêtemens et son lit, un mousquet, un sac de poudre, un grand nombre de balles, un briquet, quelques livres de tabac, une hache, un couteau, un chaudron, une Bible et d'autres livres de dévotion, ainsi que divers objets relatifs à la navigation et des instrumens de mathématiques. Le ressentiment contre un chef dont il avait à se plaindre lui fit regarder ce parti comme préférable, jusqu'à ce qu'il vit le vaisseau s'éloigner. En ce moment, il sentit son cœur défaillir, et il frémit en disant adieu à ses camarades et à toute société humaine à la fois; il n'avait d'autre provision que les vivres nécessaires à deux repas, et l'île offrait pour unique ressource des chats et des chèvres sauvages. Il jugea vraisemblable qu'il trouverait plus tôt et plus aisément à se nourrir en ramassant des coquillages sur le sable qu'en poursuivant du gibier avec son fusil; il prit en effet un grand nombre de tortues, dont la chair est extrêmement délicate, et dont il mangea souvent en abondance dans les premiers temps de son séjour, jusqu'à ce que son estomac finit par se dégoûter de cet aliment. Les importu-

nités de la faim et de la soif étaient ses principales distractions dans ses rêveries sur son état solitaire; lorsque ces besoins étaient assouvis, le désir de la société reprenait sur lui son empire, et il sentait moins sa détresse quand il manquait de tout; car ses appétits naturels étaient faciles à satisfaire, au lieu que la vive impatience de revoir encore le visage de l'homme, dans l'intervalle des besoins physiques, était à peine supportable. Il tomba dans l'abattement, la langueur et la mélancolie, sans pouvoir presque se défendre d'attenter à ses jours, jusqu'à ce que, peu à peu, par la force de la raison, en relisant à diverses reprises l'Écriture, et en appliquant son esprit à l'étude de la navigation, après un espace de dix-huit mois il parvint à se réconcilier entièrement avec son sort. Une fois qu'il eut obtenu cette victoire, la vigueur de sa santé, son insouciance pour le monde, un ciel constamment pur et serein, un air salubre, firent de sa vie une fête continuelle, et son existence lui devint beaucoup plus agréable qu'elle n'avait été insipide auparavant; ce fut alors que, prenant goût à ses occupations, il embellit la cabane qu'il habitait de feuillages qu'il tira d'un bois spacieux au bord duquel elle était située, et la convertit en un bocage délicieux, sans cesse rafraîchi par les brises et par la douce haleine des vents, qui rendaient son repos après la chasse un plaisir égal à tous ceux des sens.

« J'oubliais de raconter que, durant les accès de son désespoir, les monstres de l'Océan, qui venaient

parfois se reposer sur le rivage, ajoutaient à la terreur de sa solitude; leurs affreux rugissemens semblaient un bruit trop terrible pour l'oreille humaine; mais, après le retour de sa résignation, il put non seulement entendre leur voix avec plaisir, mais attaquer les monstres eux-mêmes avec la plus grande intrépidité. Il parle de lions marins dont les mâchoires et la queue suffisaient pour saisir et broyer les membres d'un homme qui en aurait approché; mais, à cette époque, telle était sa confiance et son audace, il était si maître de ses mouvemens et si sûr de son adresse, que, par le seul avantage du sang-froid, il parvenait à les tuer avec une aisance inconcevable; car, s'étant aperçu que si ces monstres étaient redoutables par leur queue et leurs mâchoires, ils étaient d'ailleurs fort lents à se retourner, il s'exerçait à les assaillir juste au milieu du corps en se tenant aussi près que possible, et puis il les achevait sans peine à coups de hache.

« La précaution dont il s'avisa contre le besoin, en cas de maladie, fut d'estropier des chevreaux fort jeunes, de manière qu'ils guérissent facilement, mais sans être capables de recouvrer ensuite leur vitesse. Il en avait un grand nombre autour de sa cabane; et, lorsqu'il jouissait lui-même de toute sa vigueur, il pouvait prendre à la course la chèvre la plus agile en montant un coteau, et il ne manquait jamais de l'atteindre, sinon à une descente.

« Son habitation était singulièrement infestée de rats qui lui rongeaient ses vêtemens et ses pieds pen-

dant son sommeil. Pour s'en garantir, il nourrit et apprivoisa de jeunes chats sauvages, qui veillaient autour de sa couche et le préservaient des attaques de l'ennemi. Quand ses habits furent entièrement usés, il fit sécher et attacha ensemble des peaux de chèvre dont il se revêtit, et il s'était endurci à passer à travers les bois, les buissons et les ronces, avec autant d'indifférence et de promptitude qu'aucun animal. Il lui arriva une fois, en courant sur le sommet d'une colline, d'étendre le bras pour saisir une chèvre; il tomba avec sa proie sous lui dans un précipice, et resta privé de sentiment durant trois jours, intervalle dont il calcula la longueur à son réveil par ses observations sur le cours de la lune. Ce genre de vie lui devint si agréable et si délicieux qu'il n'avait plus un seul moment de tristesse; ses nuits étaient paisibles, et ses jours joyeux par l'habitude de la tempérance et de l'activité. Il avait pris la coutume de réserver certains lieux et des heures fixes à ses exercices de religion, qu'il remplissait à haute voix, pour entretenir le libre usage de la parole et s'exprimer avec plus de ferveur.

« Lorsque je le vis pour la première fois, je soupçonnai que si je n'avais pas été au fait de son caractère et de son histoire, j'aurais pu deviner, à son aspect et à son maintien, qu'il avait vécu long-temps loin de toute compagnie; il y avait dans son air un mélange de gravité et de contentement, et une sorte d'insouciance pour ce qui se passait autour de lui, comme s'il eût été absorbé dans ses méditations.

Quand le vaisseau qui le ramena de son île toucha le rivage, il reçut ses libérateurs avec une complète indifférence à l'espoir de partir avec eux, mais avec une vive satisfaction de pouvoir leur fournir des rafraîchissemens et leur offrir quelques services. Cet homme regrettait bien souvent son retour dans le monde, qui, disait-il, avec toutes ses jouissances, ne pouvait lui rendre le calme de sa solitude [1]. Quoique je me fusse entretenu plus d'une fois avec lui, après quelques mois d'absence, quand il me rencontra dans la rue et m'adressa la parole, je ne pus me souvenir de l'avoir jamais vu; le séjour de la capitale avait fait disparaître l'étrangeté de son aspect et avait changé entièrement l'air de sa physionomie.

« L'histoire de cet homme simple prouve, par un mémorable exemple, que le plus heureux est celui qui borne son ambition aux besoins naturels, et que quiconque étend ses désirs au-delà accroît ses inquiétudes en même temps que ses acquisitions, ou bien, pour me servir de ses propres paroles: « Je possède maintenant huit cents livres sterling; mais je ne serai jamais si heureux que quand je n'avais pas un sou. » [2]

On aperçoit dans l'essai de Steele plusieurs circonstances que l'auteur de *Robinson* a su mettre à

[1] On voit que Beattie a eu tort de nier l'indifférence de Selkirk pour la société, malgré le témoignage formel de deux contemporains aussi bien instruits que Rogers et Steele.

[2] « Under the title of this paper.... I was not worth a farthing. » (*The Englishman*, n° 26.)

profit, et en quelque sorte une ébauche de son roman. D'abord, cet air de naturel et de simplicité qui a dû révéler à De Foe le ton convenable pour un pareil sujet; ensuite, cette remarque si juste du moraliste sur « les différentes impressions de l'esprit dans la solitude », remarque dont on ne trouve nulle trace dans la relation de Rogers. Il faut observer aussi que De Foe s'éloigne, à certains égards, et avec beaucoup de sagesse, du récit de ses devanciers. Il se garde bien, par exemple, d'attribuer à son personnage l'indifférence profonde pour le monde et la parfaite résignation de Selkirk; au contraire, il suppose chez Robinson cette impatiente ardeur pour sa délivrance, qui devient une source de tentatives, de désappointemens, de projets continuels, et par-là même d'intérêt pour les lecteurs. Les ressources de tout genre qu'il a pu recueillir parmi les débris de son naufrage lui fournissent les moyens d'entreprendre sans invraisemblance une foule de travaux curieux, et d'exécuter des prodiges d'industrie dont Selkirk ne pouvait même concevoir la pensée dans son dénuement absolu; enfin, le long séjour de Robinson dans son île permet à l'auteur une plus grande variété d'incidens et une peinture plus complète de la situation de son héros.

Le critique judicieux que j'ai cité ailleurs, D'Israëli, me paraît avoir expliqué d'une manière vraisemblable et ingénieuse l'origine du roman de Robinson. « L'ouvrage de De Foe, dit-il, ne fut pas une conception soudaine; long-temps engagé dans

une lutte politique, condamné à subir un emprisonnement, et frappé à la fin d'une attaque d'apoplexie, cet homme de génie méconnu et malheureux fut réduit, après sa guérison, à un état comparatif d'isolement. Dans l'amertume de son sort et dans ses méditations solitaires, l'île déserte de Selkirk et le tableau inspirateur de Steele revinrent plus d'une fois à sa mémoire; et nous devons peut-être à tout cela le récit agréable et instructif qui montre ce que l'homme peut pour lui-même, et ce que peut pour l'homme le courage de la piété. Le personnage même de Vendredi n'est pas une pure création de son esprit; un Indien mosquite, décrit par Dampierre, lui servit de prototype. *Robinson Crusoe* ne parut qu'en 1719, sept ans après la publication des aventures de Selkirk. Celui-ci n'avait rien à réclamer à De Foe; car il avait fourni uniquement à l'homme de génie des matériaux à la disposition de tout le monde, et que nul autre peut-être que De Foe lui-même n'aurait pu convertir en cette merveilleuse histoire que nous possédons aujourd'hui. Si De Foe n'avait écrit *Robinson*, le nom et l'aventure de Selkirk n'auraient point laissé de trace, non plus que tant d'autres du même genre. Pourtant, Selkirk a eu le mérite de redire les détails de son histoire d'une manière assez attachante pour éveiller l'attention de Steele et inspirer le génie de De Foe. »[1]

Dès les premières pages du roman, on est surpris

[1] *Curiosities of Literature*, vol. III.

du ton de candeur et de simplicité qui transforme en événemens probables et naturels une suite d'aventures aussi extraordinaires. Cette naïveté de récit convenait parfaitement dans une fiction qui offre par elle-même assez d'intérêt pour se soutenir sans les ornemens de la composition; elle était même nécessaire afin de réconcilier les lecteurs avec le merveilleux du sujet.

Le début de Robinson dans ses voyages et sa passion de courir le monde sont décrits avec beaucoup de vraisemblance; il y a dans cette impérieuse vocation de marin, dans cet incorrigible instinct d'aventurier, qui résiste aux remontrances paternelles, aux conseils de la sagesse et aux rudes leçons de l'expérience, quelque chose de conforme au génie national, et dont les exemples ne doivent pas être rares en Angleterre. On sait que plusieurs écrivains de ce pays ont excellé à peindre des marins; ils ont eu l'avantage inappréciable d'étudier un plus grand nombre de modèles, et de pouvoir copier aisément d'après nature. Swift dans son *Gulliver*, De Foe dans *Robinson*, Smollett dans la plupart de ses romans, ont reproduit ce caractère avec une justesse de détails et une vérité de coloris que les observateurs attentifs ne se lassent point d'admirer. Smollett surtout a réussi à saisir non seulement la physionomie, les habitudes et le costume des marins, mais jusqu'à leur dialecte et leurs manières accidentelles; ses portraits dégénèrent quelquefois en caricatures. Dans un genre plus sérieux, De Foe n'est pas un

peintre moins fidèle ni moins original; on devine qu'il avait dû vivre dans le voisinage de la mer, s'entretenir souvent avec des marins, et s'enquérir de leurs usages, de leurs moeurs, de leurs périls et de leurs aventures. Le matelot qui prétendait avoir connu autrefois Gulliver aurait bien pu reconnaître aussi Robinson dans quelqu'un de ses compatriotes.

Peu de livres sont aussi propres que ce roman à donner des notions exactes sur la véritable valeur des choses, et à prémunir contre les erreurs vulgaires et les préjugés de l'éducation ou de la coutume. Qu'on examine les objets que Robinson cherche de préférence, parmi les débris du vaisseau : des armes, des vêtemens, des vivres, des instrumens, des munitions; les talens dont il a le plus besoin : nager, courir, chasser, coudre, bâtir, planter. Il y a là une leçon pratique, plus efficace et plus instructive que tous les enseignemens des philosophes. Quand il trouve par hasard quelques pièces d'or et d'argent, quel bon sens dans sa réflexion! « Ah! vain hochet, m'écriai-je, où est maintenant ta vertu, ton importance pour moi? Tu ne peux me procurer une seule chose utile, ni me transporter de cette île déserte à un séjour plus heureux. Un de ces couteaux de si mince valeur est, à mes yeux, préférable à toute cette richesse. Reste donc où tu es, pour périr dans l'Océan, comme un objet inutile, et qui ne vaut pas la peine d'être sauvé. Pourtant, après toute cette exclamation, j'enveloppai les ducats dans un morceau de toile, et je m'occupai de construire un autre

radeau. » L'apostrophe est parfaitement naturelle, et la conclusion, quoique un peu inattendue, n'est pas moins vraisemblable. Elle caractérise à merveille cet instinct de prévoyance qui n'abandonne jamais le cœur humain, et dont un grand peintre moderne s'est souvenu dans son tableau d'une scène du déluge. Le trait de Robinson rappelle justement celui de l'usurier d'Horace, qui, après un magnifique éloge de la vie champêtre, se ravise tout à coup, et songe à replacer au plus vite son argent.

La conduite de Robinson dans son île est bien conforme à la nature. Il ne s'occupe d'abord qu'à recueillir tout ce qu'il peut sauver des flots; et, comme il dit lui-même, « si le temps fût resté calme, il aurait emporté tout le vaisseau pièce à pièce. » Il faut observer en passant que les secours nombreux qu'il trouve après son naufrage rendent le phénomène de son existence moins inconcevable; et, si l'on y prend garde, l'aventure véritable est plus merveilleuse que le roman, puisqu'on a vu combien Selkirk était dépourvu de ressources en comparaison. Quoi qu'il en soit, dans ces premiers instans, le héros ne songe qu'à son salut. Il met en œuvre toute son énergie, toute son activité, tout son courage. Le soin de sa conservation fait taire tout autre sentiment, et il n'a pas le loisir de méditer sur son sort. Plus tard, quand il est moins distrait par ses besoins; lorsque sa vie n'est plus en péril, et qu'il cesse d'être inquiet pour son avenir, il s'aperçoit mieux de son isolement. La nature aussitôt reprend

ses droits, et il comprend toute l'étendue de son malheur. Aussi, avec quelle vérité frappante il rend compte des accès de son désespoir! « Quelquefois, quand je chassais, ou quand j'errais dans l'île, mon âme se remplissait soudain d'amertume, et je sentais mon cœur se serrer au-dedans de moi, en songeant aux forêts, aux montagnes, et aux déserts qui m'environnaient; et comment j'étais un captif emprisonné par les éternelles barrières de l'Océan, dans un séjour sauvage, sans espoir, sans rédemption. En cet état, souvent je me tordais les mains et je pleurais comme un enfant; quelquefois même, au milieu de mon travail, j'étais saisi d'abattement : alors je m'asseyais en soupirant, les yeux attachés sur la terre, une ou deux heures de suite, jusqu'à ce que ma douleur s'épanchât avec un torrent de larmes. » Dans ce passage et dans beaucoup d'autres, De Foe s'est identifié si parfaitement avec son personnage, qu'on soupçonne qu'il avait dû passer par une situation à peu près semblable; et en effet, s'il ne vécut pas plusieurs années dans une île déserte, ses dettes le retinrent assez long-temps dans les prisons de Newgate pour le familiariser avec toutes les impressions de la solitude et de la captivité.

On trouvera peut-être que le héros de ce roman fait beaucoup de réflexions; mais ces réflexions sont simples et naturelles, et l'auteur ne se montre point à la place du personnage. On sait que la vie solitaire dispose à la contemplation, et que l'absence de tout entretien force l'âme à se replier sur elle-même. On

a vu par le récit de Steele que Selkirk avait toujours l'air absorbé dans ses méditations. Les fréquens monologues de Robinson naissent de son isolement. C'est même un des grands mérites du romancier que d'avoir su si bien reproduire cet état de l'âme en proie à ses mornes rêveries, cette vague et indéfinissable inquiétude, ce flux et reflux de résolutions contraires; ces alternatives de confiance et d'abattement, de résignation et de désespoir; ces illusions sans cesse renaissantes, et ces éternels projets de délivrance, après tant d'efforts stériles et de tentatives impuissantes.

Les plaintes de Robinson, quand il se voit emporté en pleine mer par un courant rapide, en faisant le tour de son île, sont bien prises dans le cœur humain. Lui qui tout à l'heure maudissait son sort, n'en aperçoit plus que les charmes. « Qui peut, dit-il, concevoir les angoisses de mon âme dans ce péril? D'un œil de regret je contemplais mon petit royaume, et l'île me semblait le plus délicieux séjour de l'univers. Heureux, trois fois heureux désert! m'écriai-je, ne te reverrai-je donc plus? Malheureux! où suis-je entraîné? Pourquoi murmurais-je contre mon asile solitaire, quand je donnerais maintenant le monde entier pour y retourner? » Cette apostrophe touchante ne rappelle-t-elle pas les pathétiques adieux de Philoctète à l'île de Lemnos?

Le tableau de Robinson dans sa solitude ne semblait pas susceptible d'une grande variété d'épisodes. La culture et l'embellissement de son domaine, une

partie de chasse ou de pêche, une courte maladie, une promenade autour de son île, une expédition désastreuse en canot, l'aspect lointain d'un naufrage, la découverte des traces d'un pied nu sur le sable, et plus tard la rencontre d'un compagnon, tels sont à peu près les seuls événemens que présente le journal de ses aventures. Pourtant, on est surpris de l'imagination de l'auteur, qui a su féconder un sujet si stérile en apparence, et répandre autant d'intérêt sur une situation aussi uniforme. On admire l'art avec lequel il ramène son héros de l'état sauvage à la vie sociale, par toutes les gradations, depuis le dénuement le plus complet jusqu'aux inventions les plus ingénieuses, depuis l'isolement le plus absolu jusqu'au moment de sa délivrance.

Une des causes qui ont le plus contribué en Angleterre à la popularité de ce roman, après l'attrait du récit, c'est le sentiment moral et religieux qui domine dans tout l'ouvrage. L'existence de Robinson dans son île est une démonstration continuelle et un témoignage visible de la Providence. Le lecteur partage son émotion, quand il s'écrie : « Avec quelle bienveillance le Dieu tout-puissant sait consoler ses créatures, au milieu même de leurs plus grandes infortunes! Comme il sait adoucir les plus amères épreuves, et nous contraindre à le glorifier au sein des cachots et des prisons! Quel somptueux banquet était préparé pour moi dans un désert où je m'attendais d'abord à périr de faim ! » En exposant les avantages pratiques et la salutaire influence de la religion,

surtout dans le malheur et la solitude, ce roman parle plus vivement au cœur qu'un traité méthodique. On écoute plus volontiers les argumens simples d'un marin, et ses citations vulgaires de la Bible, que les raisonnemens profonds d'un théologien. Je ne sais pourtant si l'auteur ne sort pas un peu des limites du genre, dans ces longs entretiens mystiques, où le héros fait, en quelque sorte, le catéchisme à Vendredi, et entreprend de le convertir au christianisme. Au reste, plus d'un missionnaire aurait peut-être besoin quelquefois de recourir à l'expédient judicieux dont s'avise Robinson, quand son néophyte lui adresse une question trop embarrassante, c'est-à-dire de l'envoyer faire une commission assez loin, afin d'avoir le temps de se recueillir et de préparer une réponse.

Sous un point de vue philosophique, ce roman renferme aussi d'excellentes leçons sur l'importance réelle des diverses branches d'enseignement, et sur le meilleur plan d'éducation pratique. L'auteur y indique, sans nul esprit de système, sans aucune ombre de prétention, peut-être même à son insu, la limite qui sépare les sciences positives et utiles des sciences d'ornement ou de curiosité. Qu'on se demande, par exemple, qu'aurait servi au héros, dans son désert, la connaissance des langues anciennes, de la métaphysique, des belles-lettres, de la poésie, ou de tant d'autres études qui charment nos loisirs. La seule lecture dont il retire quelque fruit est celle de la Bible. En observant la vie du solitaire dans son

île, on assiste en quelque sorte à l'origine des divers arts mécaniques; on en comprend mieux la nécessité; on en suit les développemens dans l'ordre le plus simple et le plus rationnel. Robinson, réduit à se faire tour à tour chasseur, berger, agriculteur, charpentier, maçon, potier, tailleur, etc., nous initie au secret de nos vrais besoins, de notre faiblesse primitive et de nos ressources morales. Son industrie et ses succès n'ont rien d'invraisemblable, parce qu'on sait qu'il a vécu dans l'état social, et qu'il a été témoin des conquêtes de la civilisation. C'est un Européen actif qui, dans sa détresse et son isolement accidentel, s'ingénie, s'évertue; appelle à son aide ses souvenirs, sa pénétration, son intelligence; et qui entreprend tout, parce qu'il manque de tout. Son apprentissage, ses tâtonnemens, ses mécomptes et ses progrès, amusent et instruisent à la fois; et c'est ainsi qu'un roman devient une véritable encyclopédie élémentaire, sous la forme la plus attrayante, et sans rien offrir de la sécheresse du genre didactique. Dès-lors on ne s'étonne plus de la prédilection de Rousseau pour ce livre [1], le premier qu'il permît à son disciple de lire, et le seul qui dût long-temps composer toute sa bibliothéque. L'auteur d'*Émile* voulant préparer son élève à se suffire à lui-même, à vivre au sein de la société sans dépendre en rien de ses semblables, et l'affranchir enfin de tous les besoins factices et des préjugés

[1] Voyez *Émile*, liv. III.

ordinaires, ne pouvait choisir un guide plus sûr ni un précepteur plus parfait que Robinson.

Il est remarquable que le principal mérite de l'ouvrage repose uniquement sur le fait historique, l'aventure véritable d'Alexandre Selkirk, dont on a vu plus haut le récit. L'auteur doit donc tout son succès à une situation neuve et attachante, dont il a su tirer un parti fort heureux. Ce cadre une fois rempli, les accessoires qu'il emprunte à son imagination pour continuer le roman n'ont rien qui le distingue des fictions vulgaires. La vie de Robinson dans son désert, et ses efforts pour sa délivrance, voilà ce qu'on ne rencontre pas ailleurs, et ce qui excite vraiment la curiosité. Du moment où il trouve un compagnon de sa solitude, l'intérêt commence à s'affaiblir, et il cesse tout-à-fait au départ du vaisseau qui les ramène en Angleterre.

La seconde partie comprend la dernière visite de Robinson à son île, l'histoire des troubles de la colonie durant son absence, les mesures qu'il adopte pour la prospérité de l'établissement, ses entreprises commerciales, ses longs voyages à travers la Chine, et son retour en Europe. L'arrivée du héros dans sa patrie termine brusquement l'ouvrage, qui, à proprement parler, manque de dénouement. Quoique cette continuation offre encore, de loin à loin, quelques scènes intéressantes et des détails instructifs sur le commerce, elle est en général fort inférieure à la partie précédente. La narration, surtout vers la fin, est écrite avec beaucoup de négligence,

quelquefois même avec la sécheresse du journal d'un marin ou du registre d'un marchand. Tout l'épisode relatif à la conversion miraculeuse de William Atkins, et aux succès apostoliques du jeune prêtre français dans la colonie, est sans doute fort édifiant, mais semblerait à sa place dans un ouvrage ascétique plutôt que dans un roman.

Sous le nom assez bizarre de *Vision du monde angélique*, De Foe, pour tirer apparemment tout l'avantage possible de la vogue de son livre, a mis à la suite des aventures du héros quelques considérations morales sur divers sujets, tels que la solitude, l'affliction, etc. Le titre ne s'applique avec justesse qu'au dernier chapitre sur le devoir d'obéir à la voix de la Providence. Il essaie d'y prouver, par des raisonnemens et par des exemples, qu'il est sage de suivre certains pressentimens. Il cite à ce propos plusieurs anecdotes, qui décèlent un grand fonds de crédulité et un penchant à la superstition, dont on a pu découvrir quelques traces dans le cours du roman. Tout cet appendice n'offre rien de bien remarquable, sinon quelques passages du fragment sur l'état actuel de la religion dans le monde. L'auteur, en parlant des cérémonies extérieures du culte dans les différens pays de l'Europe, affirme que « l'Italie est un théâtre où la religion est le grand Opéra. » Il ne traite guère mieux la France, où il a vu, dit-il, « toutes les rues pleines de prêtres, les églises remplies de femmes, et nulle part autant de dépravation. » Il explique aussi l'origine de la diversité des

sectès en Angleterre d'une manière plausible et vraisemblable. Du reste, le naturel et la simplicité de langage, qui faisaient si bien ressortir tout l'intérêt de l'histoire de Robinson, ne suffisent plus pour soutenir une philosophie vulgaire et des maximes banales sur des questions rebattues.

Le roman de *Robinson*, en le réduisant à ses proportions légitimes, est une sorte d'Odyssée populaire où le héros, après de nombreuses traverses, des voyages lointains, des aventures surprenantes, et une délivrance inespérée, grâce à la protection de la Providence, arrive enfin au port, et recueille le prix de son courage. Aucune condition ne manque au succès de cette épopée, ni la grandeur des événemens, ni le merveilleux de la fable, ni l'importance de la leçon, ni l'intérêt de la péripétie. Le sujet est éminemment national. C'est le triomphe d'un Anglais sur toutes les épreuves que peut subir la constance humaine. Il y a là un bel hommage à l'industrie, à l'activité, et aux ressources du génie britannique. Il semble que l'auteur a voulu indiquer cette intention par l'aveu qu'il met dans la bouche du vieil Espagnol, « que les Anglais ont dans les revers plus de présence d'esprit qu'aucun autre peuple, tandis que ses compatriotes et les Portugais sont les pires gens du monde pour lutter avec l'infortune. »

Le caractère du héros est d'ailleurs parfaitement moral. Si on excepte sa première désobéissance envers ses parens, si sévèrement expiée, et qui semblait nécessaire pour justifier ses malheurs, le reste

de sa conduite ne mérite que des éloges. Sa patience invincible dans les privations, son courage inébranlable dans les périls, son humanité envers les sauvages, et sa sollicitude pour sa colonie naissante, en font un modèle de constance et de philanthropie. Sa seule action vraiment répréhensible est l'excès d'intolérance et de fanatisme avec lequel il détruit une idole des Tartares, dans son dernier voyage. Le motif qu'il allègue, celui « de prouver à ces barbares leur folie de se confier à une divinité qui ne peut se sauver elle-même », ne semble pas une raison bien solide, et serait susceptible de dangereuses applications. Du reste, cette prouesse est bien dans le caractère et dans les principes du personnage.

On a remarqué que *Robinson* est du très petit nombre de romans qui excitent le plus vif intérêt, malgré l'absence de toute intrigue, et sans qu'il y soit question d'amour. Un sentiment non moins impérieux anime le héros, le besoin de sa conservation. Il y a là de quoi agir sur toutes les imaginations, et parler à tous les cœurs. Tel est le privilége d'une situation vraie et attachante qu'elle suffit pour faire la fortune d'un ouvrage. On peut appliquer au succès de ce roman le précepte d'Horace, au sujet de l'art dramatique :

Interdùm speciosa locis, morataque rectè
Fabula, etc.

L'extrême simplicité du récit ne permettrait pas d'en extraire une citation un peu saillante. D'ail-

leurs, les principaux incidens de l'ouvrage sont gravés dans la mémoire des lecteurs avec toute la ténacité des souvenirs de l'enfance. La diction du romancier est naïve, familière, quelquefois même triviale. C'est le langage d'un narrateur véridique, d'un homme de bon sens et de bonne foi, sans prétention au titre d'écrivain. Ce ton grave et sentencieux convenait bien à un vieux solitaire. Il ne se permet guère le badinage, et, quand par hasard il se déride, sa plaisanterie est toujours naturelle. On peut en juger par ce tableau domestique si connu :

« Certes, un stoïcien même aurait souri en voyant dîner ma majesté royale. Prince absolu et souverain de mon île, j'étais environné de mes féaux sujets, que je pouvais, à mon bon plaisir, pendre, écarteler, rouer vifs, mettre en liberté, ou réduire en esclavage. Quand je dînais, j'avais l'air d'un roi mangeant seul, et nul n'osant faire de même avant que j'eusse fini. Mon perroquet, comme un premier favori, était le seul personnage qui eût le privilége de causer avec moi. Mon vieux, mais fidèle serviteur, mon chien, maintenant devenu tout-à-fait infirme, se tenait sans cesse à ma droite; pendant que mes deux chats étaient assis de chaque côté de la table, attendant une miette de ma main, comme principale marque de ma royale faveur.... Ainsi, je vivais au sein de l'abondance, et rien ne me manquait que la conversation. »

Au reste, il ne faut pas confondre la simplicité habituelle de l'auteur avec la faiblesse. Il trouve au

besoin, et quand la situation l'exige, des paroles fortes et pittoresques. Le récit du naufrage qui jette Robinson sur son île, et de ses efforts pour atteindre le rivage, est plein de détails d'une grande vérité. Ceux qui aiment les émotions profondes, et les analyses curieuses des sensations humaines dans la douleur physique, peuvent relire la description d'un équipage surpris par la famine au milieu de l'Océan, et le compte minutieux que rend une jeune fille de ses souffrances, au moment de mourir de faim. Ils reconnaîtront dans ce tableau quelque chose de la sombre énergie du Dante, et ils trouveront sans doute que tout l'art des romanciers de nos jours n'a rien produit de plus pathétique.

Le docteur Beattie, tout en représentant De Foe comme le plagiaire de Selkirk, et en admettant ainsi une supposition injuste, me paraît caractériser assez bien le mérite de son ouvrage. « Le plus rigide moraliste, dit-il, doit convenir que *Robinson* est un de ces romans qu'on peut lire, non seulement avec plaisir, mais avec profit. Il respire partout un esprit de piété et de bienveillance; il place dans un jour frappant l'importance des arts mécaniques, si facilement dédaignés par ceux qui n'en connaissent pas la privation; il imprime dans l'âme une vive image des horreurs de la solitude, et par conséquent des douceurs de la vie sociale et des avantages que nous retirons d'une assistance mutuelle; il montre enfin que, par le travail de ses bras, l'homme peut assurer son indépendance, et s'ouvrir plusieurs sources

d'occupations salutaires et d'amusemens. Je partage donc l'avis de Rousseau, que c'est un des meilleurs livres qu'on puisse mettre entre les mains de l'enfance. »[1]

J'ajouterai peu de chose à cet éloge. Quoique l'idée primitive du roman de *Robinson* n'appartienne pas à De Foe, il lui reste encore une part de gloire assez belle. Il a su féconder un sujet stérile pour d'autres, et il a fait preuve d'une extrême variété de connaissances pratiques et usuelles. Son rang est marqué après les grands romanciers anglais du dix-huitième siècle, et à la suite du glorieux triumvirat de Richardson, Fielding et Smollett. Si la palme du génie est due à ses illustres successeurs, De Foe a du moins obtenu un succès aussi universel, et aucun d'eux peut-être ne l'égale en popularité.

[1] *Beattie's Dissertations moral and critical. On fable and romance.*

LADY MONTAGU.

En Angleterre ainsi qu'en France, les femmes ont cultivé plusieurs branches de littérature avec éclat, et ont réussi surtout dans le roman, l'art dramatique, et le genre épistolaire. On sent que ce dernier genre, qui se rapproche beaucoup de la conversation, et qui exige à peu près les mêmes qualités, l'aisance, la finesse et la grâce, convient parfaitement à leur sexe, et on ne s'étonne pas qu'elles y excellent en effet. Lady Marie Wortley Montagu y a obtenu un succès durable, et on peut dire qu'elle doit aujourd'hui plus de célébrité à sa correspondance qu'au souvenir de l'inoculation, dont elle a introduit l'usage dans sa patrie, et qui méritait d'être accueillie comme un bienfait par la reconnaissance publique, avant qu'une découverte plus précieuse encore nous eût affranchis d'un des fléaux le plus redoutables pour l'humanité.

Les lettres de lady Montagu ont servi à initier plus d'un de nos compatriotes à la connaissance de la langue anglaise. En considérant l'élégante simplicité du langage, l'attrait piquant du sujet, et l'amusante variété des descriptions, il semble impossible d'adopter un meilleur guide. Cet ouvrage est plus facile ou plus agréable que la plupart de ceux qu'on

met d'ordinaire entre les mains des commençans. La seule objection qu'on pourrait opposer à un tel choix est la hardiesse de certains passages empreints des préventions britanniques; mais le rapprochement de nos institutions et la sympathie de nos mœurs ont rendu cet inconvénient moins grave qu'il n'eût paru autrefois.

Quoique ces lettres n'aient été publiées qu'en 1763, après la mort de l'auteur, la plupart furent écrites bien auparavant, dans l'intervalle de 1716 à 1718, et durant l'ambassade de sir Wortley Montagu à Constantinople, où son épouse l'accompagna. On voit d'abord que cette correspondance a sur presque tous les recueils épistolaires un immense avantage. Il ne s'agit pas ici de petites intrigues, ni d'insignifiantes anecdotes sur un cercle ou une coterie. C'est la relation d'un voyage véritable, sous la forme d'une correspondance réelle. Ce voyage, indépendamment du mérite de la narration, est par lui-même plein d'intérêt. Il offre une foule de détails absolument neufs à cette époque, et curieux encore aujourd'hui. Grâce à l'immobilité des coutumes de l'Orient, ce récit n'a rien perdu de sa vérité, et les voyageurs modernes rendent témoignage de la justesse des observations et de la fidélité des peintures locales.

Lady Montagu possédait plus d'instruction qu'on n'en trouve ordinairement chez son sexe; même en Angleterre. Elle connaissait la littérature latine, et son passage à travers l'Hellespont, ainsi que l'aspect

des rivages de la Troade, lui rappellent naturellement beaucoup de souvenirs classiques. Elle savait aussi le grec, puisque dans sa jeunesse elle avait traduit le Manuel d'Épictète, et soumis sa traduction au célèbre évêque Burnet. Les langues française et italienne lui étaient familières au point d'écrire dans ces deux idiomes avec aisance. Elle entendait un peu l'allemand, et pouvait suivre à Vienne la représentation d'une comédie. Pendant son séjour à Constantinople, elle avait même entrepris l'étude de la langue turque, et on rencontre dans ses lettres quelques imitations de poésies musulmanes. Outre son talent en prose, elle composait des vers avec assez d'agrément pour obtenir les suffrages de Pope, avant sa rupture avec le plus irascible des poètes. Au reste, on est peut-être moins surpris de cette réunion de brillans avantages que de l'indépendance d'esprit et de la solidité de jugement qui distinguent lady Montagu, à une époque où elle était si jeune encore. Je prends au hasard, pour justifier cet éloge, une des premières lettres de sa correspondance :

« A LA COMTESSE DE BRISTOL.

« Nuremberg, le 22 août 1716.

« Après cinq jours de trajet en poste, je n'aurais pu, pour aucun motif, me résoudre à prendre la plume, sinon pour dire à ma chère lady Bristol que je n'ai pas oublié son obligeante invitation de lui transmettre quelques détails sur mes voyages.

« J'ai déjà traversé une grande partie de l'Allemagne, et j'ai vu tout ce qu'il y a de remarquable à Cologne, Francfort, Wurtzbourg, et en cet endroit. Il est impossible de ne pas observer la différence qu'il y a entre les cités libres et les villes soumises au gouvernement des princes absolus, comme sont tous les petits souverains de Germanie. Il règne dans les premières un air de commerce et d'abondance. Les rues sont bien bâties, et pleines de gens vêtus d'une manière simple et décente. Les boutiques sont remplies de marchandises, et les citoyens paraissent propres et contens. Dans les autres, vous apercevez une sorte de luxe mesquin; bon nombre de gens de qualité en chétif et piteux équipage; des rues étroites et sales, mal entretenues, tristement dégarnies d'habitans; et plus de la moitié du menu peuple réduite à demander l'aumône. Je ne puis me défendre de me représenter les unes sous la figure de la soigneuse ménagère d'un bon bourgeois hollandais, et les autres sous celle d'une femme de plaisir dans la détresse, enluminée de rouge, avec force rubans dans sa coiffure, des pantoufles à broderies ternes, et un jupon en lambeaux, misérable mélange de vice et d'indigence.

« Il existe dans cette ville des lois somptuaires qui distinguent le rang par le costume, préviennent les excès ruineux pour tant d'autres états, et produisent un effet plus agréable à l'œil de l'étranger que toutes nos modes. Je pense que, puisque l'archevêque de Cambray s'est prononcé en faveur de ces lois, je ne

dois point rougir d'avouer que je voudrais les voir établies dans d'autres parties du monde. Quand on considère impartialement le mérite d'une brillante parure presque en tous lieux, les hommages et les sourires d'approbation qu'elle attire, sans parler de l'envie ni des soupirs qu'elle occasionne, et qui sont bien souvent son principal attrait pour le possesseur, on est contraint de reconnaître qu'il faut une philosophie peu commune pour résister à la tentation de plaire à des amis ou de mortifier des rivaux, et qu'il est naturel aux jeunes gens de tomber dans une extravagance qui les expose à des besoins pécuniaires, source de mille bassesses. Combien d'hommes étaient entrés dans le monde avec des inclinations généreuses, qui sont devenus ensuite les instrumens de la ruine de tout un peuple, en se jetant par de folles dépenses dans des dettes auxquelles ils ne pouvaient satisfaire sans le sacrifice de leur honneur, et qu'ils n'auraient jamais contractées, si le respect que le vulgaire porte au costume était limité par la loi à une certaine couleur ou à une certaine forme de vêtement! Ces réflexions en amènent d'autres après elles qui seraient trop sérieuses : je me hâte de les bannir de votre esprit, en vous parlant de la farce des reliques dont on m'a amusée dans toutes les églises romaines.

« Les luthériens ne sont pas tout-à-fait exempts de ces folies. J'ai vu dans l'église principale un gros morceau de la croix, enrichi de diamans, et la pointe d'une lance, qui, m'assura-t-on fort gravement,

est tout juste celle qui perça le flanc de notre Sauveur. Mais je me divertis surtout dans une petite église catholique romaine, qui est autorisée ici, et où les sectateurs de cette religion, n'étant pas fort riches, ne peuvent, par conséquent, orner leurs images d'une manière aussi splendide que leurs voisins. Pour ne pas être dépourvus de toute magnificence, ils ont affublé l'effigie de notre Seigneur, sur l'autel, d'une ample perruque, parfaitement poudrée. Je m'imagine vous voir sourire à ce trait, et révoquer en doute ma véracité; mais, sur ma parole, je n'ai pas encore mis en usage le privilége des voyageurs, et toute ma relation est écrite du ton de bonne foi avec lequel je vous proteste, ma chère amie, que je suis votre dévouée, etc. »[1]

On est d'abord un peu étonné de découvrir dans ces lettres d'une Anglaise, au commencement du dix-huitième siècle, plus de scepticisme philosophique et de hardiesse d'esprit qu'on n'en trouverait chez aucun de nos écrivains, à la même époque. Elle fronde sans détour et sans ménagement plusieurs des abus que Montesquieu, quelques années plus tard, n'osait combattre que par d'ingénieuses allusions ou de légères épigrammes. Il y aurait eu alors en France, dans la publication d'une correspondance aussi profane, de quoi mettre en émoi toute la vieille cour du monarque dévot, qui venait

[1] « After five days travelling post.... I assure you that I am, dear madam, etc. »

de s'éteindre. Quand on se rappelle en effet combien de place tiennent encore dans les lettres de madame de Sévigné l'affaire du salut, le directeur, la grâce, les jésuites, le tout mêlé, le plus naturellement du monde, à des nouvelles galantes et à des anecdotes scandaleuses, on s'ébahit en voyant les étranges privautés que se permet lady Montagu sur ces questions-là. Durant son voyage en Flandre surtout, elle n'omet aucune occasion de signaler, chemin faisant, les pratiques superstitieuses du culte romain et les supercheries des prêtres catholiques. On jugera de son irrévérence par le passage suivant, qui peut aussi donner une idée de son talent pour l'ironie et le genre badin.

« La ville de Cologne est très vaste, mais la plus grande partie est d'ancienne construction. L'église des Jésuites, la plus jolie de toutes, me fut montrée avec beaucoup de complaisance par un jeune jésuite, d'une physionomie agréable, qui, ne me connaissant pas, prit, dans ses complimens et dans ses propos, une familiarité dont je me divertis beaucoup. N'ayant jamais visité aucun lieu de ce genre auparavant, je ne pouvais admirer assez la magnificence des autels, les riches images des saints, toutes d'argent massif, et les châsses des reliques, tout en murmurant au fond du cœur contre la profusion de perles, de diamans et de rubis consacrés à embellir des dents pourries et de vieux haillons. J'avoue que je fus assez perverse pour convoiter le collier de perles de sainte Ursule, quoique peut-être il n'y ait pas là de per-

versité, puisqu'une image n'est certainement pas notre prochain ; mais j'allai plus loin, et je souhaitai que la sainte elle-même fût métamorphosée en vaisselle plate. J'aurais vu aussi de bon coeur convertir en argenterie un grand saint Christophe, qui, j'imagine, ferait un merveilleux effet sous sa nouvelle forme. Telles étaient mes pieuses réflexions. Je fus pourtant fort édifiée de voir empilés, en l'honneur de notre nation, les crânes des onze mille vierges. J'ai contemplé ici quelques centaines de reliques de non moindre importance ; mais je n'imiterai pas le style ordinaire des voyageurs au point de vous en donner un catalogue, bien convaincue que vous n'avez aucune sorte de curiosité pour savoir les noms dont on décore des débris de mâchoires et des morceaux de bois vermoulus. »[1]

Un trait non moins remarquable de cette correspondance, et qu'on a déjà pu reconnaître dans la lettre que j'ai rapportée plus haut, c'est le sentiment de patriotisme et l'esprit libéral qui animent constamment l'auteur. Ces principes, à la vérité, étaient conformes à l'opinion alors dominante en Angleterre, et on devait attendre ce langage de l'épouse d'un agent diplomatique, à l'avénement de George Ier au trône, et par conséquent à l'époque du triomphe complet des whigs. De là aussi quelque amertume dans ses jugemens sur la France, et quelque prévention contre la mémoire de Louis XIV.

[1] « This is a very large town.... Bits of worm-eaten wood. »

Du reste, il est impossible de ne pas applaudir aux maximes politiques de lady Montagu. Ses réflexions sont celles d'un esprit observateur, qui, témoin des avantages du gouvernement représentatif et des misères du régime absolu, se plaît en toute occasion à les mettre en parallèle, et puise dans ce contraste de nouveaux motifs pour mieux apprécier et chérir davantage les institutions de son pays. Ainsi elle écrivait d'Andrinople à la comtesse de Bristol, en date du 1er avril 1717 :

« Le gouvernement est ici entièrement dans les mains de l'armée; le Grand-Seigneur, avec tout son pouvoir absolu, est aussi esclave qu'aucun de ses sujets, et redoute le mécontentement d'un janissaire. Il y a, sans doute, beaucoup plus d'apparence de soumission que parmi nous; on ne parle qu'à genoux à un ministre d'État. Si on laissait échapper une réflexion sur sa conduite dans un café, car il y a des espions partout, la maison serait rasée de fond en comble, et peut-être toute la compagnie mise à la torture. Point de murmures populaires, d'impertinens pamphlets, ni de disputes de taverne sur la politique; aucun de nos innocens sarcasmes. Mais aussi, quand un ministre déplaît ici au peuple, en trois heures de temps on l'arrache même des bras de son maître; on lui coupe les mains, la tête et les pieds, et on les jette devant la porte du palais avec tout le respect du monde, tandis que le Sultan, pour lequel tous ses sujets professent une adoration sans bornes, tremble au fond de son appartement,

et n'ose ni défendre ni venger son favori. Tel est l'heureux sort du monarque le plus absolu sur la terre, et qui ne reconnaît point de loi que sa volonté. Je souhaiterais, dans la loyauté de mon cœur, que le parlement voulût bien envoyer ici une cargaison de vos partisans de l'obéissance passive, afin qu'ils vissent dans le jour le plus vif et le plus frappant ce gouvernement arbitraire, où il est difficile de décider qui est le plus à plaindre, du prince, du peuple ou des ministres. »[1]

La partie la plus curieuse de la correspondance de lady Montagu est celle qui a rapport à son séjour dans l'empire ottoman. Si on excepte Vienne, où la mission de son mari la retint quelque temps, elle ne connaissait guère la plupart des villes dont elle fait mention que pour les avoir traversées en poste, et dès lors on ne s'étonne pas que ses jugemens soient un peu superficiels, et annoncent un certain penchant à l'épigramme. Une résidence assez longue en Turquie la plaça, au contraire, dans une position favorable pour observer de près les mœurs musulmanes et la vie domestique des Orientaux. Son rang et son sexe lui permirent de pénétrer dans des lieux interdits jusqu'alors aux étrangers, avantage dont elle se félicite avec raison. Ainsi, après sa charmante description des bains de Sophie, dont elle trace un tableau si voluptueux et si chaste à la fois, elle ajoute : « Je viens de vous raconter un spectacle

[1] « The government here is entirely.... Are most miserable. »

dont nul récit de voyageur ne pourrait vous instruire, car il n'y va pas moins que de la mort pour un homme qui serait surpris dans un pareil asile. » Ailleurs elle communique des détails qui avaient dû échapper à tous ses devanciers, et rectifie des méprises dont ils n'avaient pu se garantir, parce qu'ils n'avaient pas obtenu les mêmes priviléges.

On devine bien que la peinture des modes grecques ou mahométanes, de la richesse des costumes de l'Orient, et de la magnificence de l'intérieur des harems, occupe une grande part dans les confidences de l'ambassadrice anglaise. On lui sait gré de ne pas méconnaître l'instinct de son sexe, et d'ailleurs elle rend compte de ses impressions avec tant de grâce qu'on lui pardonne ce luxe de descriptions. Où trouver un portrait aussi enchanteur que celui de la belle Fatime? Lady Montagu s'abandonne quelquefois aux inspirations de sa vanité. Par exemple, elle ne résiste pas au plaisir de raconter le murmure d'admiration qu'excita sa présence aux bains de Sophie. Elle n'oublie pas non plus le compliment flatteur et spirituel de Fatime, tout en le citant comme un échantillon de politesse turque plutôt que comme un hommage à la vérité. Peut-être son amour-propre fut-il moins satisfait de l'accueil qu'elle reçut en France. Du moins, cette conjecture expliquerait ce qu'il y a de malin et de satirique dans ses réflexions sur nos manières, et pourquoi elle esquisse une caricature si grotesque des Françaises, après avoir offert un tableau si séduisant des musulmanes.

Il ne faut pas croire néanmoins que lady Montagu se borne à de frivoles révélations sur les cérémonies extérieures et sur certaines coutumes de la Turquie. Elle jette au besoin un coup d'œil juste et pénétrant sur les institutions de l'islamisme, sur les vices d'un gouvernement militaire, et sur la faiblesse ou les ressources de l'empire ottoman. Elle se livre aussi à des recherches utiles pour mettre à profit ses voyages. Elle n'omet jamais quelques détails historiques sur les lieux qu'elle parcourt, et, sous ce rapport, sa correspondance est instructive. Elle peint vivement son émotion à la vue des poétiques rivages de Troie, et dans plusieurs lettres elle fait preuve de connaissances classiques sans affectation et sans pédantisme. Il est quelquefois curieux d'entendre une femme jeune et aimable s'entretenir de la date d'une médaille ou des restes d'une inscription avec l'enthousiasme d'un érudit et la ferveur d'un antiquaire.

La morale de lady Montagu n'est pas très rigide. Elle se montre partout d'assez bonne composition sur les coutumes qu'elle trouve établies dans le grand monde, et s'accommode aux mœurs étrangères sans aucune pruderie superflue. A propos de certaines courtoisies en usage à Vienne, elle écrit à une de ses amies : « Vous voyez, ma chère, que la galanterie et le savoir-vivre diffèrent autant, selon les divers climats, que la morale et la religion. Qui de nous a les idées les plus exactes sur ce point; c'est ce que nous ne saurons qu'au jour du jugement, et j'avoue que votre humble servante a fort peu d'impatience

pour ce grand jour d'éclaircissement. » Elle peint la cour d'Autriche avec des couleurs qui auraient parfaitement convenu à la cour de France, vers la même époque. Ailleurs, elle raconte les intrigues des Génoises, de l'air le plus leste et le plus dégagé, comme chose toute naturelle, et sans le moindre signe d'improbation. Elle prend aussi beaucoup de peine pour désabuser ses correspondans sur la vertu des musulmanes, et sur la prétendue contrainte à laquelle on les suppose assujetties. Elle les représente, au contraire, comme les plus libres du monde, et semble même porter envie à quelques uns de leurs priviléges. Elle assure enfin que « les femmes turques ne commettent pas un péché de moins pour n'être pas chrétiennes. »

Au fond, la philosophie de lady Montagu se compose d'un mélange de scepticisme et d'épicurisme. Ce double caractère se révèle sans détour dans sa profession de foi à un abbé, sans doute comme ceux de l'ancien régime, car elle l'entretient presque toujours d'un ton d'ironie et de badinage. Après lui avoir fait une délicieuse description des maisons de plaisance des Turcs, elle conclut ainsi : « Vous voyez, Monsieur, que ces gens-là ne sont pas si dépourvus de politesse qu'on nous les représente. Il est vrai que leur magnificence est d'un goût fort différent de la nôtre, et peut-être de meilleur goût. Je suis presque du sentiment qu'ils ont une idée juste de la vie. Ils passent leurs jours au milieu de la musique, des jardins, et des banquets délicats, tandis

que nous nous tourmentons le cerveau de quelque système de politique, ou que nous étudions quelque science que nous ne pouvons jamais acquérir; ou bien, si nous y parvenons, nous ne saurions persuader aux autres d'y attacher autant de prix que nous. Il est certain que ce que nous sentons et ce que nous voyons est proprement à nous, si quelque chose nous est propre; mais l'avantage de la renommée et le vain bruit des louanges sont chèrement achetés, et, quand on les obtient, une pauvre récompense pour la perte du temps et de la santé. Nous mourons ou nous vieillissons avant de recueillir le fruit de nos travaux. Si on songe combien l'homme est un animal faible, et son existence éphémère, y a-t-il aucune étude aussi profitable que celle de nos plaisirs présens? Je n'ose poursuivre ce sujet; peut-être en ai-je déjà trop dit, mais je compte sur la connaissance véritable que vous avez de mon cœur. Je n'attends point de vous les insipides railleries auxquelles je m'exposerais de la part d'un autre en réponse à cette lettre. Vous savez faire une distinction entre l'idée du plaisir et celle du vice, et ces idées ne se confondent que dans la tête des sots. Mais je vous permets de vous moquer de moi pour ma déclaration sensuelle, quand je proteste que j'aimerais mieux être un riche effendi avec toute son ignorance que sir Isaac Newton avec tout son savoir. »[1]

[1] « Thus you see, Sir, these people.... Isaac Newton with all his knowledge. »

Quant aux opinions religieuses de lady Montagu, quoiqu'elle n'énonce nulle part son système d'une manière explicite, on voit bien qu'elle ne partage pas les croyances vulgaires. Elle affirme, d'après ses entretiens avec Achmet-Bey, son hôte à Belgrade, que la religion des effendis se borne au déisme, et cette doctrine paraît assez de son goût. Elle prétend aussi, toujours sur la foi d'Achmet, que l'Alcoran, loin de contenir les absurdités dont on l'accuse, offre la plus pure morale exprimée dans le plus beau langage. En général, elle expose les bizarreries qu'elle observe chez les différentes sectes avec un calme imperturbable et une indifférence toute philosophique. On peut en juger par le trait suivant qu'elle raconte à l'abbé, au sujet des Arnautes : « Ces peuples vivant entre des chrétiens et des musulmans, et n'étant pas habiles dans la controverse, déclarent qu'ils sont tout-à-fait incapables de décider quelle religion est la meilleure; mais, pour être certains de ne pas rejeter entièrement la vérité, ils suivent très prudemment les deux. Ils vont à la mosquée le vendredi, et à l'église le dimanche, disant pour leur excuse qu'au jour du jugement ils sont sûrs de la protection du vrai prophète; mais que c'est une question sur laquelle ils ne sauraient rien résoudre dans ce monde. Je ne crois pas qu'il y ait parmi le genre humain un autre peuple qui ait une aussi modeste opinion de sa capacité. »

Si l'on y prend garde, les principes de lady Montagu se rapprochent un peu de ceux de lord Ches-

terfield, qui soulevèrent un si violent orage contre sa mémoire. Leur langage diffère seulement de quelques années. Lady Montagu s'exprime comme une dame de la cour sous la régence, et Chesterfield comme un grand seigneur du temps de Louis XV. Tous deux traitent les devoirs moraux, la foi conjugale, et quelques autres questions, à peu près avec la même légèreté et le même ton de moquerie. On peut même dire que Chesterfield met plus de réserve dans ses confidences, à l'égard de certaines institutions sociales. On s'étonnerait donc de l'accueil si différent que ces deux correspondances ont obtenu en Angleterre, si on ne savait que lady Montagu se dépouille beaucoup moins de ses préventions nationales, et surtout qu'elle ne sacrifie jamais à l'engouement pour les manières françaises, crime irrémissible aux yeux de ses compatriotes. Voilà peut-être le mot d'une énigme qui autrement paraîtrait inexplicable.

Dans une de ses dernières lettres, lady Montagu se félicite de son retour en Angleterre, et termine sa relation par un aveu qui pourrait servir de conclusion à beaucoup de voyages. Je citerai ce morceau, où l'on reconnaît la grâce et la finesse habituelle de l'auteur : « Le bateau me débarqua saine et sauve à Douvres, et je ne pus me défendre de jeter un regard partial sur ma patrie. Sans doute cette partialité fut mise en nous par la nature, afin d'amortir nos inclinations vagabondes, effet d'une ambitieuse ardeur pour la science, dont il ne nous est pas permis

de jouir. Tout ce que nous gagnons à courir ainsi, c'est un désir inquiet d'associer les plaisirs et les avantages différens réservés aux diverses parties du monde, et que nous ne saurions réunir en un seul pays. Après avoir lu tout ce qu'on trouve dans les langues que je possède, après avoir affaibli mes yeux par l'étude et les veilles, j'envie la paisible insouciance de la fraîche villageoise, qui, étrangère au doute, écoute avec humilité le sermon tous les dimanches, et ne trouble point dans sa tête le sentiment des devoirs naturels par les vaines recherches des écoles, qui peuvent être plus instruites, mais qui, en définitive, sont condamnées à la même ignorance. Après avoir vu une partie de l'Asie et de l'Afrique, et fait presque le tour de l'Europe, j'estime plus heureux l'honnête écuyer anglais, qui croit fermement que les vins grecs sont moins délicieux que la bière de mars, que les fruits africains n'égalent pas en saveur nos reinettes, que les bec-figues d'Italie n'ont pas si bon goût qu'un aloyau de bœuf, et, en un mot, qu'il n'y a point de parfaite jouissance en cette vie hors de la vieille Angleterre. Je prie Dieu que je puisse penser ainsi le reste de mes jours, et, puisqu'il faut me contenter de notre chétive portion de lumière, que je puisse oublier le soleil vivifiant de Constantinople. »[1]

Les lettres de lady Montagu, durant son séjour

[1] « It brought me safe hither.... The enlivening sun of Constantinople. »

dans le Levant, sont adressées surtout à la comtesse de Mar, sa sœur, à quelques autres dames, à un abbé et à Pope. Elle était alors en fort bonne intelligence avec ce grand poète, et leur correspondance n'offre guère qu'un continuel échange de politesses. Pope n'épargne pas les cajoleries à l'ambassadrice, et celle-ci le complimente spirituellement d'avoir découvert la pierre philosophale dans sa traduction d'Homère, qui, en effet, fut aussi profitable que glorieuse pour l'auteur. Mais l'amitié des beaux esprits n'est pas toujours de longue durée, et il paraît que quelques plaisanteries indiscrètes devinrent l'occasion d'une querelle, sans qu'on soit bien d'accord sur l'agresseur. Pope, oubliant l'éloge délicat où il comparait lady Montagu à une nouvelle Ève qui, au lieu d'un seul fruit avait dérobé l'arbre entier de la science, essaya plus tard de noircir sa réputation par un sarcasme que la justice et le goût réprouvent également. Aussi lady Montagu le désigne quelque part sous le nom de « la méchante guêpe de Twickenham. »

Quoique les lettres de lady Montagu à la comtesse de Bute, sa fille, ne manquent pas d'agrément, elles n'égalent pas en intérêt la première partie de sa correspondance. On conçoit sans peine que des détails sur ses occupations domestiques et des commentaires sur ses lectures, à une époque où elle vivait en Italie dans une sorte d'isolement, ne soient pas susceptibles du même attrait que la relation pittoresque d'un voyage curieux et instructif. Il semble

d'ailleurs que l'âge, les infirmités, et la solitude, avaient un peu émoussé l'imagination et la vivacité si remarquable dans les productions de sa jeunesse.

La précaution que lady Montagu avait prise de recueillir ses lettres, et de les communiquer à plusieurs amis, annonce qu'elle en désirait ou du moins qu'elle en prévoyait la publication après sa mort. Aussi elles offrent peu de traces de négligence, et paraissent écrites avec soin, quoiqu'elles ne soient pas dépourvues de naturel. Le style en est pur, élégant et agréable. On croit reconnaître en les lisant l'aisance et la finesse de la conversation d'une femme de beaucoup d'esprit, avec un certain fonds de malice et de causticité. On y rencontre peut-être un peu trop de descriptions de localités, de costumes et de cérémonies; mais il ne faut pas oublier que ces tableaux sont bien à leur place dans le récit d'un voyage.

Si on compare les lettres de lady Montagu avec celles des beaux esprits ses contemporains, on les trouvera plus amusantes que celles de Swift, et plus naturelles que celles de Pope. Voici le jugement que Smollett portait sur sa correspondance, dans la *Revue critique*, en 1763 : « La publication de ces lettres sera un immortel monument à la mémoire de lady Marie Montagu. Elles attesteront, aussi longtemps que durera la langue anglaise, les grâces de son esprit, la solidité de son jugement, l'élégance de son goût, et la beauté de son véritable caractère. Ces lettres sont si délicieusement attachantes que nous

défions le plus flegmatique des hommes d'en parcourir une seule sans les lire toutes, ou, après avoir fini le dernier volume, de ne pas en souhaiter une vingtaine d'autres. » L'opinion du docteur Blair est aussi favorable à l'auteur. « Les lettres de lady Montagu, dit-il, ne sont pas indignes d'être citées après celles de madame de Sévigné. Elles ont beaucoup de l'aisance et de la vivacité française, et conservent peut-être mieux les caractères d'un style épistolaire agréable qu'aucune de celles qui ont paru en anglais »[1]. Il est juste néanmoins de remarquer que ces deux écrivains ne connaissaient pas alors d'autres correspondances qui ont obtenu depuis un grand succès, comme celles d'Horace Walpole, de Chesterfield et de Cowper.

Il peut être curieux de voir le sentiment de lady Montagu sur sa devancière et sa plus illustre rivale dans la même carrière. Voici comment elle s'exprimait, à cet égard, dans une lettre à sa fille : « Combien de lecteurs et d'admirateurs ne compte pas madame de Sévigné, qui nous donne seulement, d'une manière vive et dans des phrases à la mode, des pensées communes, des préjugés vulgaires, et des répétitions sans fin : tantôt le babil d'une belle dame, tantôt celui d'une vieille garde-malade, mais toujours du babil, pourtant si bien enjolivé d'expressions piquantes et d'un style coulant qu'elle ne cessera de plaire à beaucoup de personnes ! » Il y a du

[1] *Blair's Lectures*, chap. XXXVII. *On Epistolary writing*.

vrai dans ce jugement, mais on peut dire que toute la vérité n'y est pas, et qu'il y perce une secrète jalousie d'auteur. Cet instinct se manifeste plus franchement encore dans une lettre précédente, où elle écrivait à sa sœur : « Le dernier plaisir que j'ai eu est la lecture des lettres de madame de Sévigné. Elles sont fort jolies ; mais j'affirme, sans la moindre vanité, que les miennes seront tout aussi amusantes dans quarante ans d'ici. » Malgré cette assertion, Horace Walpole, excellent appréciateur du talent épistolaire, accordait la palme à notre compatriote.

Lady Montagu n'a certainement pas plus d'esprit ni de grâce que madame de Sévigné, et peut-être a-t-elle moins d'abandon, car elle songeait un peu au public. On ne trouve pas non plus chez elle ces traits d'une sensibilité profonde, ces sublimes élans de l'âme, et ces saillies d'éloquence naturelle, qui échappent quelquefois à la marquise, au milieu de son spirituel commérage. En revanche, elle a plus de lumières, de goût et d'instruction. Toutes deux ont leurs petites faiblesses, l'envie, la médisance, la malice : elles rient volontiers en cachette de leurs bonnes amies. La vanité de madame de Sévigné se concentre dans sa fille : celle de lady Montagu, encore jeune et aimable, s'exerce pour son propre compte. Ceux qui cherchent surtout dans une correspondance l'allure familière d'un entretien, et une image naïve de la pensée, donneront sans doute la préférence à la marquise. Le cœur d'une femme et d'une mère se peint bien plus vivement dans les let-

tres à la comtesse de Grignan que dans les lettres à la comtesse de Bute. Ceux qui estiment davantage l'agrément du sujet, la nouveauté des détails, et la finesse des observations, pourront hésiter dans leur choix. Au reste, quelque sentiment qu'on adopte sur cette question, il faudra du moins reconnaître que madame de Sévigné et lady Montagu possèdent un mérite supérieur, et ce n'est pas un médiocre honneur pour leur sexe que, chez les deux nations les plus polies de l'Europe, et à des époques également brillantes en littérature, deux femmes aient laissé les meilleurs modèles du genre épistolaire.

MELMOTH.

William Melmoth, traducteur estimé des Épîtres de Cicéron et de celles de Pline, mérite un rang parmi les écrivains qui ont contribué en Angleterre aux progrès de la langue et du goût. Ses *Lettres de Fitzosborne sur divers sujets* appartiennent pour le fond au genre des Mélanges : elles n'en diffèrent que par le cadre. L'auteur, en adoptant la forme épistolaire, effleure tour à tour un assez grand nombre de questions morales, philosophiques ou littéraires. Il porte en général dans cet examen plus de sagesse et de bonne foi que de profondeur et de nouveauté. Son style, remarquable par la pureté, l'élégance et la correction, est un peu trop dépourvu de vigueur et de coloris.

On croit lire quelquefois les Essais d'Addison en parcourant les meilleures lettres de Melmoth. Ce n'est pas qu'il possède l'imagination ni l'originalité de cet immortel écrivain; mais il en approche par la bienveillance de sa morale et la persuasive simplicité de son langage. Il me semble que le morceau suivant, par exemple, rappelle assez bien le ton habituel, et, jusqu'à un certain point, la manière du *Spectateur*.

Lettre à Palémon.

29 mai 1743.

« Je compte vos lettres au nombre de mes plus précieuses possessions, et je les conserve comme autant de feuilles prophétiques où est écrit le destin de notre turbulente nation. Mais, en échange des maximes d'un patriote, je ne puis vous envoyer que les rêveries d'un ermite, et vous offrir que « les cailloux du ruisseau » pour « l'or d'Ophir. » Sans doute, Palémon, il n'y eut jamais de commerce plus inégal que celui où vous avez bien voulu entrer avec moi; et, en conscience, je ne me pardonnerais pas de continuer une association où tout l'avantage est de mon côté, si je ne savais que rendre service sans espoir de retour est le plus agréable emploi de la générosité. Je me hasarderai donc à profiter d'un privilége dont je jouis depuis long-temps : d'autant plus que je n'ignore pas que vous aimez à unir les méditations du philosophe aux spéculations de l'homme d'état, et que vous pouvez avec un égal plaisir passer de la politique de Tacite à la morale de Sénèque.

« Je me promenais ce matin un peu plus tôt que de coutume dans mon jardin, au moment où le soleil, comme le dépeint Milton :

> De son char suspendu sur les plaines liquides,
> Lançait obliquement ses traits encore humides.

Il y a quelque chose dans le retour de l'Aurore, à

cette saison de l'année, qui pénètre l'âme d'une sorte de volupté sérieuse, et la remplit d'un certain ravissement paisible par le sentiment de son existence. Du moins, le lever du soleil a sur moi le même effet qu'il produisait, dit-on, sur la célèbre statue de Memnon, et je n'assiste jamais au réveil de cet astre glorieux sans me trouver en harmonie pour le reste du jour.

« Tandis que je jouissais de la fraîcheur et du calme de ma promenade matinale, et que je découvrais de nombreux motifs pour offrir ma part de cet « encens du matin », qui, selon le poète dont je viens de parler, s'élève sur tout, à cette heure, « du grand autel de la nature », je ne pouvais me défendre de considérer comme un immense bienfait le plaisir de commencer une journée nouvelle avec toute ma force et ma santé. S'éveiller avec un surcroît de vigueur pour les occupations de la vie est un avantage si ordinaire qu'il passe, comme les autres faveurs de la Providence, sans produire assez d'impression. Pourtant, si toutes les fois qu'on se lève dans cette heureuse disposition, on songeait combien d'infortunés passent leurs nuits au sein des horreurs d'une imagination inquiète ou des souffrances d'une douleur réelle, on ne se trouverait pas exempt de ces sommeils pénibles ou de ces terribles veilles, sans un redoublement de satisfaction et de gratitude. Il n'y a rien en effet qui contribue mieux à nous rendre contens de la dose que le ciel verse pour nous dans le breuvage de la vie que de réfléchir ainsi aux ingrédiens plus amers qu'il mêle quelquefois dans la coupe des autres.

« En suivant la même chaîne d'idées, je ne pouvais que me féliciter de n'avoir aucune part au drame orageux qui allait recommencer sur le grand théâtre du monde, et je m'applaudissais de ce que ma bonne fortune me permettait de voir de loin, comme un spectateur indifférent, les divers personnages qui bientôt rempliraient la scène. Cette réflexion rappela à ma mémoire un passage où le poète tragique romain représente sous de justes et vives couleurs les différentes occupations d'une vie active et ambitieuse, et je me disais à moi-même dans le langage du même auteur :

. . . . . . Me mea tellus
Lare secreto tutoque tegat !

Pourtant, cette situation que votre ami regarde comme un si précieux privilége a paru à d'autres yeux la plus cruelle des disgrâces. Le célèbre comte de Bussy-Rabutin a écrit un petit traité, où, après avoir établi que les plus grands hommes sur le théâtre du monde ont été, en général, les plus malheureux, il conclut en se citant lui-même comme un exemple de la vérité qu'il avance. Or, devineriez-vous, Palémon, quel était le terrible revers qui l'autorisait ainsi à se mettre au nombre de ces illustres victimes ? Il avait composé, à ce qu'il semble, quelques portraits satiriques dont Louis XIV fut offensé, et ce monarque le bannit en conséquence de l'esclavage et de la dépendance de la cour pour le laisser vivre à son goût et en liberté dans une de ses terres. Mais le

monde avait pris trop fortement possession de son cœur pour lui permettre de rompre sa chaîne sans répugnance; et, comme l'épouse du patriarche, il jetait derrière lui un coup d'œil de regret sur la scène d'où il était heureusement exilé, quoiqu'il n'aperçût à l'horizon que des flammes. Adieu, etc. »[1]

Le principal reproche qu'on peut adresser à l'auteur des *Lettres de Fitzosborne* porte sur l'absence de plan et le défaut d'intérêt qui en résulte. Ses divers correspondans, Clytandre, Hortensius, Palémon, Philotès, Oronte, Palamède, Cléora, Euphronius, etc., tous ces personnages à noms antiques n'ont rien qui les caractérise, rien qui leur imprime une physionomie distincte. De là une certaine monotonie et une langueur qui se répand sur tout l'ouvrage. L'auteur aurait dû renoncer à son cadre épistolaire, dont il ne sait pas tirer parti, et publier ses essais sous la forme de Mélanges, puisqu'en effet ils n'ont aucune liaison réelle.

Melmoth avait lu évidemment les *Lettres persanes*. Il examine quelque part la question du suicide, et il réfute les argumens d'Usbek avec plus de candeur que de force de dialectique[2]. On lui souhaiterait quelque chose de la piquante vivacité de cet inimitable modèle. Il est étrange surtout qu'il n'ait pas compris tous les avantages d'un plan aussi fécond que celui de Montesquieu.

[1] « I esteem your letters.... Nothing in the prospect but flames. »
(*Fitzosborne's Letters*, n° LI.)

[2] *Letter* XXII.

L'auteur des *Lettres de Fitzosborne* s'essaie quelquefois dans les caractères. Ici encore il reste bien en arrière de plusieurs moralistes célèbres. Rien de plus froid ni de plus insipide que ses portraits de Stilote et de Mézence. C'était méconnaître les bornes de son talent que de l'appliquer à un genre où il faut pour réussir beaucoup plus de finesse, de malice et de sagacité qu'il n'en possédait.

On peut compter Melmoth parmi le petit nombre des écrivains anglais qui ont de la grâce. Dans un essai remarquable sur cette heureuse qualité du style, il conclut par un morceau que je citerai d'autant plus volontiers qu'il me paraît réunir l'exemple au précepte, et qu'il contient un ingénieux hommage à un beau génie :

« Je ne sais si on ne pourrait pas considérer sir William Temple comme le premier auteur en prose qui a introduit le genre gracieux dans notre langue. Du moins, il ne semble pas que cette qualité ait paru de bonne heure, ni qu'elle ait fait de grands progrès parmi nous. Mais, quelque part qu'il faille en chercher l'origine, on la rencontre certainement avec toute sa perfection dans les essais d'un moraliste dont les écrits seront en honneur aussi long-temps que la politesse et le bon sens auront des admirateurs. Cet air attrayant que Cicéron regardait comme l'attribut distinctif des beaux ouvrages, et que tout lecteur, dit-il, croit si facile d'imiter, mais qu'il trouvera si difficile de saisir, forme le caractère dominant des élégantes compositions de l'auteur dont je parle.

En un mot, on peut justement lui appliquer ce que Platon, dans son langage allégorique, disait d'Aristophane, que les Grâces, après avoir parcouru le monde entier en cherchant un temple pour y établir leur demeure, ont enfin fixé leur séjour dans le sein d'Addison. »[1]

La correspondance de Fitzosborne est suivie d'une traduction du *Dialogue sur les Orateurs*, attribué, selon l'opinion commune, à Tacite ou à Quintilien. Melmoth croit y reconnaître plutôt la manière de Pline le Jeune. Les réflexions qu'il adresse à son ami sur ce sujet sont instructives, et font ressortir avec art les avantages de la forme du dialogue dans l'examen des questions philosophiques.

Les *Lettres de Fitzosborne* décèlent un esprit judicieux et cultivé, mais froid et timide. Au reste, il ne faut pas oublier que c'est une œuvre de jeunesse[2]. L'auteur survécut près de soixante ans à ce début, et fut témoin des vicissitudes singulières dans le goût de ses compatriotes. Admirateur d'Addison, il dut voir avec inquiétude les succès de Johnson et de ses disciples; mais il est permis d'espérer que la gloire de cette école brillante n'obscurcira pas entièrement la pure et modeste renommée de Melmoth.

[1] « I know not whether sir William..... Settled ad last in the breast of Mr. Addison. » (*Fitzosborne's Letters*, n° XXIX.)

[2] La première édition des *Lettres de Fitzosborne* parut en 1742. Melmoth est mort en 1799.

RICHARDSON.

Le premier par ordre de date, et peut-être par ordre de génie, des grands romanciers anglais, est Samuel Richardson. Son roman de *Paméla*, comme nous le verrons bientôt, donna naissance au *Joseph Andrews* de Fielding; et *Clarisse Harlowe*, chef-d'œuvre de l'un, précéda un peu *Tom Jones*, chef-d'œuvre de l'autre. Je remarquerai en passant que le milieu du dix-huitième siècle fut, pour le roman, une époque mémorable dans la Grande-Bretagne. On y vit paraître presque simultanément *Clarisse, Tom Jones* et *Rodrigue Random*, créations brillantes de trois auteurs, qui, dans leur genre, ne comptent point de rivaux. Parmi eux, Richardson est le plus connu et le mieux apprécié sur le continent. Aucun écrivain d'alors n'a joui plus immédiatement et plus complétement de sa gloire hors de son pays. Ses ouvrages furent accueillis dans toute l'Europe, et surtout en France, avec une faveur et avec une sorte d'idolâtrie qui dépassèrent même l'admiration et l'enthousiasme de ses compatriotes.

Des trois productions capitales de l'auteur, *Paméla*, *Clarisse* et *Grandison*, je ne m'occuperai ici que de la seconde. L'extrême étendue des romans de Richardson, et la supériorité généralement reconnue de celui-ci, expliquent et justifient sans

doute une telle préférence. Les détails dans lesquels je me propose d'entrer, au sujet de cette belle composition, me laisseraient d'ailleurs fort peu de chose à dire sur les deux autres, qui offrent à peu près les mêmes caractères de talent à un degré moins remarquable, et avec un intérêt bien moins puissant.

Si on jette un coup d'œil sur la vie de Richardson, on s'aperçoit que les qualités de ses ouvrages ont dû participer à la fois de la nature de son génie et des circonstances de sa position sociale. Les malheurs de sa famille le privèrent des ressources de l'instruction classique, et ce désavantage irréparable nous apprend comment un homme quelquefois si éloquent et si sublime n'est après tout qu'un écrivain médiocre. Il trouva néanmoins dans la force de sa volonté, dans ses habitudes sévères de régularité et de travail, les moyens de satisfaire son goût pour la littérature, et de composer ses volumineuses productions, tout en entretenant une correspondance active, et en se livrant avec succès aux soins de ses affaires et de son commerce. Nous verrons un autre ouvrier imprimeur, Franklin, en dépit des mêmes obstacles, faire aussi sa propre éducation, poursuivre son plan d'études au milieu des occupations les plus laborieuses, et par des prodiges de persévérance et d'industrie, s'élever également à la fortune et à la renommée.

Richardson annonça de bonne heure le talent des fictions et l'art de narrer agréablement : on assure qu'il charmait par ses récits les compagnons de ses jeux. Sa destination primitive à l'état ecclésiastique

avait dû contribuer à développer en lui le sentiment religieux et l'esprit éminemment moral qui animent ses écrits. Il paraît que sa vocation épistolaire fut aussi très précoce. Il raconte lui-même avec une grâce exquise comment il reçut plus d'une fois les tendres aveux et les naïves révélations de jeunes filles dont il était le secrétaire et le confident. Sa réserve et sa taciturnité ordinaire le rendaient fort propre à ce rôle, et il y puisa apparemment la précieuse connaissance du cœur humain, et surtout du cœur des femmes, qui le distingue entre tous les romanciers.

Ce fut sans doute sa prédilection pour le style épistolaire qui lui fit adopter la forme des lettres dans ses trois ouvrages. Richardson, qui, selon la maligne remarque de Walter Scott, « était lui-même un aussi intrépide et aussi formidable correspondant qu'aucun des personnages qu'il ait mis en scène [1] », dut naturellement choisir le genre de composition qui lui était le plus familier. Il possédait une telle facilité à écrire que, lorsqu'il conçut l'idée d'entreprendre un roman, il acheva en deux mois les deux premiers volumes de *Paméla*, qu'on regarde comme les meilleurs.

La forme épistolaire appliquée à une histoire fictive a des avantages et des inconvéniens presque inévitables. Elle se prête à un développement plus complet et plus minutieux des caractères, puisqu'ils se peignent eux-mêmes; par la même raison, elle con-

[1] *Life of Richardson.*

serve plus aisément à chacun des acteurs sa physionomie distincte et individuelle; elle autorise une variété de tons assortie à la diversité de leurs humeurs; elle irrite plus vivement la curiosité en laissant moins prévoir les événemens et anticiper la catastrophe. D'une autre part, elle entraîne volontiers à la prolixité, parce que les moindres incidens y sont décrits sous l'influence d'une impression récente, qui ne fait grâce d'aucune circonstance; elle expose à des redites, parce que les mêmes faits sont nécessairement racontés par plusieurs correspondans; enfin elle blesse quelquefois la vraisemblance en faisant écrire les personnages au moment où ils devraient agir. Ainsi, pour me borner à un seul exemple de ce dernier défaut, Belford transmet longuement à son ami Lovelace les détails de l'emprisonnement de Clarisse, lorsque la situation exige qu'il se hâte plutôt de la secourir et de la délivrer. [1]

Le sujet du principal roman de Richardson est fort simple, et le plan n'offre aucune complication. Clarisse Harlowe, jeune personne d'une rare beauté et d'un mérite accompli, se voit persécutée par sa famille, parce qu'elle refuse de consentir à un mariage qui lui est justement odieux. Lovelace, libertin profondément dépravé, et aussi artificieux qu'immoral, profite de la tyrannie des parens pour la décider à fuir la maison paternelle, et à se remettre sous sa protection. Il la conduit à Londres dans un lieu infâme, et em-

[1] *Clarissa Harlowe*, vol. VI, letter LXV.

ploie tous les stratagêmes pour la corrompre. Après plusieurs tentatives de séduction toujours infructueuses, il lui fait administrer un breuvage soporifique, et la déshonore pendant son sommeil. Elle parvient enfin à s'évader. Son ravisseur la sollicite vainement de recevoir sa main en réparation de son crime. Elle meurt, à la fleur de l'âge, consumée de chagrin; et, bientôt après, Lovelace périt dans un duel avec le colonel Morden, cousin de Clarisse. Tel est le sommaire des faits dont l'auteur a su tirer un si prodigieux parti, et qui lui ont fourni la matière du plus étendu des bons romans modernes.

On a remarqué avec raison que, dans une œuvre de si longue haleine, il n'y a aucune digression, aucun agent inutile, aucun épisode qui ne se rattache à l'action. « Le roman, dit madame Barbauld, commence à Clarisse et finit avec Clarisse. On ne rencontre point d'aventures et de reconnaissances merveilleuses, point de coups étranges ni de soudaines surprises. On voit la destinée de l'héroïne de loin, en quelque sorte à travers une longue avenue, dont on s'approche peu à peu sans perdre jamais de vue l'objet principal; et cette perspective a plus de simplicité et de grandeur que le plus magique dédale dont l'art puisse dessiner le plan.... A mesure que l'ouvrage avance, le caractère grandit, l'infortune s'accroît, nos cœurs sont déchirés de pitié et d'indignation, les transports de douleur se succèdent sans intervalle jusqu'à ce que, à la fin, l'âme s'apaise et cède aux émotions d'une tristesse plus douce : on s'abandonne à une

calme résignation, on palpite d'une pieuse espérance, et on se retire charmé de l'éclatant triomphe de la vertu. »[1]

Quatre personnages occupent la plus grande partie de la scène, et se divisent en deux groupes distincts. Ils entretiennent une double correspondance qui marche presque toujours parallèlement, et dont l'une supplée aux réticences de l'autre. La plupart des faits importans se retrouvent à la fois, mais sous un aspect divers, dans les lettres de Clarisse à son amie d'enfance, miss Howe, et dans celles de Lovelace à son confident Belford. Jetons un coup d'œil sur ces caractères, dont la connaissance est indispensable pour mieux suivre le développement de l'action.

Clarisse Harlowe est la plus aimable héroïne que l'imagination des poètes ou des romanciers ait jusqu'ici conçue, et qui embellisse le brillant domaine des fictions. On ne saurait trop admirer avec quel art inimitable Richardson a su fondre les délicates nuances de ce portrait enchanteur. Malgré l'angélique élévation de sa vertu, Clarisse intéresse, parce qu'elle n'est pas, comme Grandison, exempte des faiblesses de l'humanité : on ne pourrait dire d'elle, ainsi qu'on l'a dit de ce personnage, que c'est « un monstre de perfection. » Sa douceur habituelle s'allie à une malice assez piquante dans ses entretiens avec sa sœur; sa soumission filiale fait place à une fermeté invincible quand il s'agit de résister à un mariage

[1] *Life of Richardson.*

odieux ; et sa modestie naturelle cède au sentiment d'une vive indignation dans son entrevue avec le prétendant qu'on lui impose. Mais combien ces légères taches s'effacent et disparaissent devant l'éclat de son caractère ! quelle prudence dans un âge si tendre ! quelle sagacité unie à tant de candeur et d'innocence ! avec quel inébranlable courage elle repousse les violences de son ravisseur ! quelle noble résignation elle oppose, dans sa prison, aux lâches insultes dont elle est l'objet ! Que de qualités charmantes il faudrait signaler encore pour lui rendre une justice complète ! Sa piété simple et sans faste ; son amitié si pure pour miss Howe ; son affabilité, qui ne se dément jamais ; sa vigilance, qui fait le désespoir de Lovelace, lui-même si matinal pour l'exécution de ses complots ; sa tempérance, toujours satisfaite à si peu de frais ; son goût exquis pour sa parure sans l'ombre de coquetterie, et ce soin minutieux de ses vêtemens, qu'elle ne néglige pas même dans un cachot. Si quelque chose surprend, c'est qu'une personne aussi accomplie ait pu se former au milieu d'une famille si peu digne d'elle ; dans cette atmosphère de bassesse, d'égoïsme et de cupidité. L'auteur a sans doute voulu affaiblir cette objection en représentant Clarisse comme redevable, en bonne partie, de son excellente éducation au zèle de la respectable dame Norton, veuve d'un ecclésiastique. En général, les romanciers ne se montrent pas assez scrupuleux sur la vraisemblance à cet égard, et ils oublient volontiers l'influence inévitable des exem-

ples domestiques. J'aurai occasion de remarquer ailleurs que Sophie Western et Rébecca d'York semblent également trop au-dessus de leur origine.

Dans un genre absolument inverse, comme personnification du vice et de l'immoralité, le caractère de Lovelace n'est pas une conception moins savante et moins profonde. Brave, aimable, gai, spirituel, inépuisable en ressources et en stratagèmes, il possède bien tous les avantages nécessaires à son rôle de séducteur. Malgré l'assemblage de tant de dons brillans, son inhumanité inouïe envers Clarisse révolte les lecteurs, et on ne regrette pas qu'il subisse plus tard le châtiment de ses crimes. Ce personnage paraîtrait même trop odieux si l'auteur n'avait pris soin d'adoucir l'horreur qu'il inspire, en lui attribuant quelques vertus secondaires, la libéralité, l'attachement à ses amis, et même, par occasion, une certaine générosité, comme dans sa conduite envers la fille d'un de ses hôtes, *Rose-bud.*

Malgré l'art que Richardson a mis dans la combinaison de ce caractère, il s'y trouve malheureusement quelques contradictions assez choquantes. Comment concilier en effet un courage à toute épreuve avec la plus froide cruauté pour une jeune fille sans protecteur? un orgueil intraitable avec un recours perpétuel à la fraude, au mensonge et au parjure? une sorte de morgue aristocratique et un sentiment d'honneur très chatouilleux avec la pensée inconcevable de conduire celle dont il veut faire

un jour son épouse dans le repaire du vice et dans la compagnie de prostituées? enfin un esprit cultivé, et même une instruction solide avec le goût des plaisirs et des habitudes incorrigibles de dissipation? Ce sont sans doute ces étranges contrastes, et cette réunion de qualités en apparence incompatibles, qui ont fait dire que les personnages de l'auteur ne sont pas dans la nature, et n'appartiennent pas au monde réel. [1]

La poésie dramatique n'avait pu négliger cette salutaire peinture d'un libertin sans principe, égaré et puni par le déréglement de ses passions. Avant Lovelace, on avait vu au théâtre le don Juan du *Festin de Pierre*, et le Lothario de la *Belle Repentante*.

« Le caractère de Lothario, dit un éloquent critique anglais, semble avoir fourni à Richardson le développement de celui de Lovelace; mais il a surpassé son modèle dans l'effet moral de sa fiction. Lothario, avec une gaîté qu'on ne saurait haïr et une bravoure qu'on ne saurait mépriser, obtient une trop forte part de l'intérêt du spectateur. Il était au pouvoir de Richardson, et de lui seul, de nous contraindre d'admirer et de détester à la fois; de faire prévaloir une vertueuse indignation sur toute la sympathie qu'excitent naturellement l'esprit, l'élégance et le courage, et d'absorber à la fin le héros dans le scélérat » [2]. Je ne crois pas, malgré la

[1] *Cumberland*, *Observer*, n° 27.
[2] *Life of Rowe*.

remarque de Johnson, que le personnage de Rowe ait inspiré à Richardson l'idée du sien. La faute de l'amant de Caliste paraît accidentelle, sans préméditation, et n'est pas même sans excuse [1] : elle ne ressemble point au résultat d'un système réfléchi de corruption. Lovelace a bien plus de rapport avec don Juan qu'avec Lothario. Quoi qu'il en soit, le romancier a imprimé à ce rôle un tel cachet d'énergie et de vérité que tous les séducteurs de profession qu'on a représentés depuis rentrent plus ou moins dans le caractère de son héros. Ainsi Lovelace est évidemment le type du Sindall de l'*Homme du Monde* et du Valmont des *Liaisons dangereuses*.

L'humeur vive, étourdie et moqueuse de miss Howe forme avec la réserve et la discrétion de Clarisse un contraste que l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* a imité dans les portraits de Claire et de Julie. Le dévouement de son amitié et son admiration sincère pour une compagne si supérieure à elle-même, lui font pardonner quelques espiégleries assez inconvenantes envers sa mère, et quelques propos un peu impertinens à son amant Hickman. Il n'était pas très facile de saisir la naïveté, l'abandon et la grâce épistolaire qui doivent régner dans la correspondance intime de deux jeunes filles bien nées : Richardson y a réussi. On sait combien Rousseau est souvent lourd et gauche dans le badinage qu'il prête à ses deux amies; et on pourrait se plaindre que Walter

[1] « Hot with the tuscan grape, and high in blood. »
(*The Fair Penitent*, act. 1.)

Scott lui-même, dans quelques lettres de Julie Mannering, n'ait pas mis assez de bienséance et de délicatesse.

Belford, en quelque sorte la doublure de Lovelace, est un libertin moins brillant, moins aguerri, moins pervers. Il se montre susceptible de compassion, et on pressent que l'heure de sa réforme n'est pas éloignée. Il est seulement fâcheux que ses bonnes intentions soient presque toujours stériles, et que, dans les crises décisives, ses remontrances ou ses réprimandes n'arrivent pas à temps pour prévenir les torts de son complice. Je ne dis rien, en ce moment, de leurs compagnons ou émules, dociles instrumens, corrupteurs subalternes, qui se rangent sous le drapeau de ces deux chefs, et dont les traits vulgaires font ressortir la physionomie du héros. Il est temps de voir les personnages dans l'attitude où l'auteur lui-même les représente. Aussi bien, la plus exacte analyse ne saurait tenir lieu des tableaux d'un aussi grand maître que Richardson.

On s'accorde assez généralement à trouver un peu de langueur au commencement de l'ouvrage. Les affaires de la famille Harlowe se traitent avec autant de formalités que des négociations diplomatiques. Ces nombreuses tentatives de conciliation, ces continuels échanges de notes, ces projets et contre-projets, ne ressemblent pas mal aux protocoles d'une conférence. Les incidens qui précèdent et qui suivent l'évasion de Clarisse de la maison paternelle sont racontés peut-être un peu trop longuement et avec des cir-

constances trop minutieuses. Il ne faut pas croire, néanmoins, que tous ces détails soient entièrement inutiles ou dépourvus d'intérêt. Il y a de l'exagération dans les plaintes de La Harpe, qui prétend « n'avoir jamais pu, malgré tous ses efforts, lire la dixième partie des trois premiers volumes »[1]. Je ne pense pas, comme lui, qu'on se retrouve toujours au même point : l'action se développe avec lenteur, il est vrai; elle s'avance d'un progrès presque insensible : elle n'est jamais stationnaire. Sans doute, on n'éprouve pas, dès le début, cette ardeur de curiosité, cet irrésistible entraînement, qui saisiront plus tard et ne permettront plus de lâcher prise. On ne rencontre pas encore ces fortes situations, ces pages attachantes, auxquelles on reviendra vingt fois de suite, et toujours avec une émotion nouvelle. Mais déjà on sent qu'on assiste à l'exposition d'un grand drame; déjà on contemple des scènes que Richardson seul pouvait concevoir. Je citerai entre autres l'entrevue de Clarisse avec M. Solmes, où, en dépit des brutales violences de son oncle et de son frère, l'héroïne déploie une telle présence d'esprit, une si noble fermeté d'âme, une si haute supériorité de raison.

A dire vrai, l'intérêt ne s'engage bien vivement et n'acquiert toute son intensité que vers le milieu de l'ouvrage, lorsque commence la longue série d'épreuves que Lovelace invente pour triompher de la résistance de Clarisse. Déjà, par une indisposition

[1] *Cours de Littérature.*

feinte, il s'est assuré et il ne doute plus d'une affection dont il n'est pas digne. Par de nouveaux artifices, et avec de spécieux apprêts d'un prochain mariage, il espère tromper la vigilance de sa captive. Enfin, grâce à une fausse alarme, et sous prétexte d'un incendie, il pénètre dans l'appartement de la jeune fille, dont la ruine semble dès-lors inévitable. Voici comment il raconte à Belford le résultat de cette surprise nocturne. Je dois prévenir qu'il y a dans ce morceau quelques écarts d'imagination, et un certain abus de coloris qu'on retrouve dans d'autres descriptions de roman; mais, malgré quelques détails un peu libres, j'ose croire que l'impression finale du récit est favorable à la cause des mœurs, et qu'il offre un bel exemple de l'ascendant de la vertu.

«.... O l'aimable désordre!... Ses épaules et ses bras nus, d'une blancheur si pure et si parfaite; ses mains étendues, croisées sur son cou charmant, sans en cacher à demi les ravissantes beautés; son léger vêtement laissant entrevoir, quand elle se leva, l'ensemble de sa taille admirable et les délicieux contours de ses membres; ses yeux tout en larmes, et qui semblaient pourtant me menacer d'une future vengeance; et, à la fin, ses lèvres exprimant ce que présageaient l'indignation de ses regards et l'émotion de ses traits, se récriant, comme si j'avais fait ce que je pouvais faire de pire, et jurant de ne me pardonner jamais.... Seras-tu étonné si je repris la belle en courroux, et déjà trop provoquée?

« Je la saisis et la pressai encore une fois contre mon sein; mais, à considérer la délicatesse de sa personne, elle montra une force prodigieuse et qui attestait combien son ressentiment était sérieux; car ce fut avec la plus grande peine que je parvins à la retenir : je ne pus même l'empêcher de glisser à travers mes bras, et de tomber à genoux. Elle se jeta à mes pieds, et là, dans l'amertume de son âme, les yeux en pleurs tournés vers moi avec une ferveur suppliante, les mains jointes, la tête échevelée, car sa coiffure s'étant détachée dans la lutte, ses tresses charmantes se déroulaient en boucles naturelles, comme jalouses de voiler les charmes éblouissans de son cou et de ses épaules; son beau sein gonflé de soupirs et de sanglots interrompus, comme pour aider ses lèvres tremblantes à plaider sa cause.... Dans cette attitude, quand sa douleur lui permit d'ouvrir la bouche, en mots articulés avec l'accent persuasif qui distingue cette admirable créature de toutes les femmes que j'aie jamais entendues parler, elle implora ma compassion et mon honneur.

« Regardez-moi, cher Lovelace (elle se servit de ce mot charmant!), je vous supplie à genoux de me regarder comme une pauvre créature, qui n'a d'autre protecteur que vous, qui n'a d'autre défense que votre honneur. Eh bien! par cet honneur! par votre humanité! par tout ce que vous m'avez promis! je vous conjure de ne pas me faire haïr par moi-même, de ne pas me rendre abjecte à mes propres yeux!

« Je parlai du lendemain comme du jour le plus heureux de ma vie.

« Ne me parlez pas de demain. Si vous avez des intentions vraiment honorables, c'est maintenant, à l'instant même, oui, maintenant, qu'il faut le montrer et sortir. Vous ne sauriez jamais, dans toute une longue vie, réparer les maux que vous pouvez maintenant me faire souffrir.

« Infâme!... insolent scélérat!... Oui, elle m'appela insolent scélérat, quoique tout-à-fait en mon pouvoir! et pourquoi? seulement pour baiser avec ardeur, il est vrai, son cou inimitable, ses lèvres, ses joues, son front, ses yeux en pleurs, et tout cet assemblage de charmes qui s'offraient à la fois à ma vue ravie, pendant qu'elle restait à genoux à mes pieds, et que j'étais assis.

« Si je suis un scélérat, madame.... et alors ma main furtive, mais tremblante.... j'espère que je ne froissai pas trop rudement la plus aimable et la plus délicate de toutes ses beautés.... Si je suis un scélérat, madame....

« Elle déchira mes manchettes, s'échappa de mon heureuse main avec une force et une agilité surprenantes, au moment où j'allais enlacer sa taille de mon autre bras.

« Oui, vous l'êtes!... le plus méchant des scélérats!... Au secours, âmes charitables! et elle poussait des cris.... Point de secours pour une pauvre créature!...

« Je suis donc un scélérat, madame?... je suis donc

un scélérat, dites-vous?... Et je passai mes deux bras autour d'elle, en essayant de la soulever sur mon cœur palpitant.

« Oh non!... et pourtant oui, vous l'êtes!... Et je fus encore son cher Lovelace!... Les mains jointes de nouveau sur son sein charmant : Tuez-moi! tuez-moi!... si je suis assez odieuse à vos yeux pour mériter un tel traitement, et je vous remercierai!... Trop long-temps, oui, trop long-temps la vie a été un fardeau pour moi.... Ou bien, tournant autour d'elle un œil égaré, donnez-m'en les moyens, et je vous convaincrai à l'instant même que mon honneur m'est plus cher que la vie.

« Alors, les mains toujours jointes, et les yeux baignés de fraîches larmes, elle m'appela son cher Lovelace, ajoutant qu'elle me remercierait jusqu'à son dernier souffle, si je lui permettais de faire ce choix, ou si je la préservais d'autres insultes.

« Je restai indécis un moment. Par mon âme, pensai-je, après une pareille épreuve, tu es un ange et non une femme! Néanmoins, la serrant de nouveau sur mon sein, comme je venais de la relever, elle glissa encore une fois entre mes bras, et retomba à genoux.... Voyez, monsieur Lovelace!... Bon Dieu! devais-je vivre pour voir cette heure et pour subir ce traitement?... Voyez à vos pieds une pauvre créature implorant votre pitié, qui, pour l'amour de vous, est abandonnée de tout le monde! Ne vous chargez pas d'accomplir d'une manière aussi terrible la malédiction de mon père! N'en soyez pas l'instru-

ment, vous qui en avez été la cause : mais épargnez-moi, de grâce, épargnez-moi!... Comment ai-je pu mériter de vous un tel traitement?... Pour l'amour de vous, sinon pour l'amour de moi, et comme vous souhaitez que le Dieu tout-puissant, à votre heure dernière, ait de la compassion pour vous, épargnez-moi!...

« Quel cœur n'eût été attendri?

« J'essayai de relever la chère suppliante encore à genoux; mais elle n'y voulut pas consentir, avant que mon âme fléchie, dit-elle, n'eût cédé à ses prières, et que je ne lui eusse dit de se relever pure.

« Levez-vous donc, mon ange! et soyez ce que vous êtes, et tout ce que vous voulez être!... »

On pense bien que la conversion de Lovelace n'est pas durable, et qu'il ne tarde guère à regretter son accès de générosité. La conclusion du récit fera mieux connaître son caractère que tout ce qu'on en pourrait dire. Ce dénouement, qui n'est pas aussi sérieux que ce qui précède, atteste, en même temps, la flexibilité du talent de l'auteur, et prouve qu'il n'a pas moins de finesse que de chaleur et de naturel.

« J'insistai sur un seul baiser pour gage de mon pardon.... et je me retirai comme une dupe, une vraie dupe de femme, que j'étais.... Je m'esquivai ignominieusement!.... l'aurais-tu pu croire?

« Mais je ne fus pas plus tôt rentré dans mon appartement que, réfléchissant à l'occasion que j'avais perdue, et que tout ce que j'avais gagné n'était qu'un

surcroît de mes embarras; songeant d'ailleurs aux railleries que j'aurais à subir de la part de mes complices, pour une faiblesse si peu conforme à mes habitudes, je me repentis, et revins sur mes pas, dans l'espoir que, grâce au trouble d'esprit où je l'avais laissée, elle n'aurait pas fermé sa porte si vite. J'étais bien résolu à exécuter tous mes projets, quelle que dût en être la conséquence; car, me disais-je à moi-même, je soupçonne que j'ai déjà été trop coupable pour obtenir un pardon cordial; et, s'il survient des évanouissemens et du désespoir, je pourrai l'épouser enfin, et alors tout sera réparé.

« Mais je fus justement puni, car sa porte était close; et l'entendant gémir et sangloter, comme si son coeur allait se fendre : « Ma bien-aimée, lui dis-je en frappant doucement, et alors les sanglots cessèrent, je voudrais vous dire trois mots, qui seront les plus agréables que vous ayez jamais entendus de ma bouche. Permettez-moi de vous voir un seul moment. »

« Je crus l'entendre venir pour ouvrir la porte, et mon coeur tressaillit dans cet espoir; mais c'était seulement pour pousser un autre verrou, afin de la mieux fermer; et elle ne put ou ne voulut pas me répondre, mais elle se retira à l'autre bout de son appartement, sans doute dans son cabinet : et moi, plus sot encore qu'auparavant, je m'esquivai de nouveau. Voilà mon stratagème, mon complot, et voilà tout ce que j'en recueillis! »[1]

[1] « O the sweet discomposure.... And this was all I made of it. »
(*Clarissa Harlowe*, vol. IV, letter LIX.)

Trop sûre désormais de la déloyauté de son amant, et de l'infamie du séjour où elle est captive, Clarisse parvient à s'en échapper, et se réfugie au village de Hamstead, près de Londres. Son persécuteur, grâce à l'intelligence de nombreux émissaires, est bientôt sur ses traces. Alors se développe de plus en plus le caractère de ce personnage, avec la profondeur de sa scélératesse, l'inépuisable fertilité de ses inventions, et sa merveilleuse présence d'esprit. Il ne néglige aucune précaution; rien n'échappe à sa prévoyance. Auprès de lui, Figaro même ne serait qu'un novice dans la science de l'intrigue. Il est vrai que Lovelace est bien moins scrupuleux dans le choix de ses moyens : mensonge, parjure, travestissemens, soustraction ou substitution de lettres, faux, violence, rapt, tout lui est bon pour accomplir son œuvre. Il faut le voir surtout dans la scène où, sous le costume d'un vieillard, et introduit par la crédule hôtesse de Clarisse, renonçant tout à coup à la feinte, il se dépouille de son déguisement, et apparaît dans toute sa splendeur, comme le satan de Milton touché par la lance d'Ithuriel.

Eh bien! ce tacticien consommé dans l'art de la séduction, ce savant maître d'imposture, est quelquefois pris à son propre piége, comme dans le passage suivant, où l'on remarquera sans doute un trait plein de charme. Son vil agent Tomlinson, et lui, viennent de jouer une pantomime admirable, pour fléchir le ressentiment de Clarisse. Dans son délaissement absolu, au milieu des embarras inextricables

de sa position, elle hésite entre un instinct de défiance, et peut-être un retour d'inclination.

« Elle se reconnut elle-même incapable de soutenir une pareille lutte. Elle soupira. Elle gémit. Elle pleura. Elle se tordit les mains.

« Je fus parfaitement éloquent dans mes vœux et dans mes protestations. Ses yeux humides s'abaissèrent sur moi; ses belles joues se colorèrent; une angoisse visible se peignit sur ses aimables traits. A la fin, ses genoux tremblans parurent défaillir, et elle se jeta sur une chaise voisine : son charmant visage, comme s'il cherchait un refuge que le sein d'une mère aurait mieux fourni, retomba sur son épaule.

« J'oubliai, en cet instant, tous mes sermens de vengeance. Je me jetai à ses pieds, tandis qu'elle était assise : je saisis sa main, et la pressai de mes lèvres. Je suppliai le ciel de me pardonner mes anciennes fautes, et de favoriser désormais mon espoir, puisque mes vues étaient honorables et pures, si la maîtresse de mon âme consentait encore une fois à me rendre ses bonnes grâces. Et je crus sentir des gouttes de rosée brûlante (étaient-ce donc des larmes?) couler le long de mon visage, pendant que mes joues en feu semblaient en sécher aussitôt la trace importune. »[1]

Walter Scott accuse de quelque invraisemblance

[1] *Unwelcome strangers*, expression de mauvais goût, comme il appelle ailleurs les pleurs des femmes de « limpides fugitifs », *pellucid fugitives*. Vol. v, letter xx.

la conduite de Clarisse à Hamstead, et ajoute avec un spirituel badinage que, si elle avait réclamé la protection d'un magistrat civil, du juge de paix Fielding, par exemple, il aurait sans doute mis sous bonne garde la fausse miss Montague et le prétendu capitaine Tomlinson, comme de vieilles connaissances [1]. Toutefois, si on apprécie bien la situation de cette jeune fille modeste et timide, sans ami, sans conseil, abandonnée de sa famille, réduite aux seules inspirations de son inexpérience, environnée des embûches du plus fourbe et du plus adroit des intrigans, loin d'être surpris de sa faiblesse, on s'étonne qu'elle résiste si long-temps aux obsessions dont elle est assaillie sans relâche. S'il y avait ici quelque chose d'invraisemblable, ce serait plutôt la bassesse de Lovelace lui-même qui, avec tout son orgueil, ne rougit pas de compromettre l'honneur de deux de ses parentes, et de prostituer le nom de sa noble famille, pour vaincre les derniers scrupules de sa victime. A la vérité, quand on a suivi attentivement son caractère, quand on a lu dans les replis de son âme, il n'est aucun genre de scélératesse dont on ne le sache capable, et, en effet, tout infâme que semble cet artifice, il n'est rien encore auprès de ce qui va suivre.

Qui pourrait peindre le désespoir de Clarisse, quand elle se retrouve dans le séjour exécrable où elle sait bien qu'elle n'obtiendra pas de compassion,

[1] *Life of Richardson.*

et que, pleine du pressentiment de son malheur, elle apprend la disparition de la prétendue tante et de la cousine de Lovelace? Ici, encore, il faut céder la place à l'auteur; et qui atteindra jamais à l'énergie de sa parole?

« Lorsqu'elle eut lu le billet : C'est maintenant, s'écria-t-elle, que je suis perdue! O pauvre Clarisse Harlowe!

« Elle arracha sa coiffure; demanda où j'étais, et entra, ses blondes tresses flottant sur son cou; ses manchettes déchirées, et pendant en lambeaux autour de ses blanches mains [1]; ses bras étendus; ses yeux hagards, et comme jaillissant de leurs orbites. Elle se jeta à mes pieds, dès qu'elle fut près de moi; son sein charmant se soulevait avec violence, et passant ses bras autour de mes genoux, « Cher Lovelace, dit-elle, si jamais.... si jamais.... si jamais.... » et, incapable de proférer un seul mot de plus, lâchant soudain prise, elle tomba renversée sur le parquet, sans perdre ni conserver entièrement l'usage de ses sens.

« J'étais absolument confondu.... tous mes projets furent suspendus quelques instans : je ne savais ni que dire, ni que faire. Puis, revenant à moi-même, Dois-je donc, pensai-je, me laisser encore vaincre, et redevenir une dupe?.... Si maintenant je recule, c'en est fini à jamais.

« Je la relevai; mais elle retomba, comme tout-à-

[1] Cette circonstance indique chez Clarisse le dernier degré de la frénésie.

fait disloquée : ses membres fléchissaient ; et pourtant elle n'était pas évanouie. Jamais je ne fus témoin ou n'entendis parler d'un état aussi inexplicable : presque inanimée, et sans voix, pendant quelques momens.... Quelles devaient être alors ses alarmes? et pourquoi?.... Excessive délicatesse de cette chère âme!.... délicieuse ignorance! me disais-je.

. . . .

« A la fin, avec un sanglot déchirant, « Je vois, je vois, monsieur Lovelace, et elle parlait en mots entrecoupés... je vois qu'enfin... enfin... je suis perdue!... perdue, si votre pitié!... laissez-moi implorer votre pitié!... » et, comme un lis dont la tige à demi rompue est appesantie par la rosée du matin, sa tête retomba sur son sein, avec un soupir qui pénétra jusqu'à mon cœur.... » [1]

Toute cette scène est terrible. On attend avec anxiété le dénouement, et la lettre suivante en instruit par ces deux lignes, qui, sous la plume de Lovelace, font frémir :

« Maintenant, Belford, je ne puis aller plus loin. Tout est terminé. Clarisse vit : et je suis ton humble serviteur. »

Ici quelques réflexions sur cet étrange caractère, où l'on ne peut dire ce qui domine le plus, de la perversité ou de la déraison. Quoi! cet homme, sûr de l'amour d'une femme incomparable, que,

[1] *Clarissa Harlowe*, vol. v, letter XXXI.

mille fois, il appelle un ange, sans que personne songe à le démentir; malgré tous les avantages qui peuvent rendre une telle union désirable, malgré le vœu de sa famille, et les intérêts de son ambition, s'obstine à la déshonorer en se couvrant lui-même d'infamie. Il ne tiendrait qu'à lui d'être heureux dans la possession légitime de Clarisse, et il n'y veut pas consentir! En vérité, avec tout son esprit, on est bien tenté de le prendre pour un fou. Son ami Belford le lui dit souvent, et il se le dit à lui-même, dans ses lueurs de résipiscence; car Lovelace n'est pas sous l'empire d'une de ces violentes passions qui expliquent et excusent, jusqu'à un certain point, les grands crimes. « Il y a du plaisir, il est vrai, écrit-il quelque part, à subjuguer une de ces vigilantes beautés. Mais, sur mon âme, Belford, les hommes de notre humeur prennent vingt fois plus de peine pour être fripons qu'il ne leur en coûterait pour être honnêtes. C'est chèrement, à la sueur de notre front et au détriment de notre cervelle, sans parler du péril, que nous achetons notre conquête »[1]. On le voit, il ne se fait pas illusion sur l'extravagance de son système. C'est donc pour satisfaire une vanité puérile qu'il met son imagination à la torture, qu'il s'épuise en subterfuges, en manœuvres, en stratagèmes, et tout cela pour être contraint de recourir à un expédient plus odieux qu'une violence même, c'est-à-dire pour se recon-

[1] *Clarissa Harlowe*, vol. IV, letter XLIX.

naître vaincu sur le terrain qu'il a choisi. Il expose à la fois la raison, la santé, la vie de sa maîtresse; il sacrifie leur bonheur à tous deux; il exécute de sang-froid une action horrible; et plus tard le souvenir de sa barbarie fera applaudir au coup d'épée du colonel Morden.

Cette profonde science du pathétique, où Richardson, il faut le dire franchement, n'a jamais eu et n'aura jamais d'égal, n'éclate mieux nulle part que dans la sublime peinture du réveil de Clarisse. Il y a des traits dignes de Shakespeare dans ce tableau d'une infortune sans remède et d'un désespoir sans consolation; dans cette image d'une longue torpeur et d'une accablante léthargie, traversée de temps en temps par des éclairs de raison ou par des accès de délire. Il serait impossible de concevoir une douleur plus vraie, plus intime, plus poignante. Qui pourrait lire sans émotion ces fragmens de lettres, écrits à la hâte et déchirés aussitôt, adressés d'abord à son amie (et quel touchant souvenir dans un pareil moment!), puis à son père, à sa sœur, à son ravisseur même? Ces dix billets, tantôt en style direct et tantôt sous une forme allégorique, révèlent admirablement les souffrances morales de l'héroïque victime. J'en citerai un ou deux au hasard.

Sixième billet.

« Qu'est maintenant devenu le riant aspect d'une heureuse vie que naguère je croyais voir s'ouvrir

devant moi?... qui maintenant prendra soin des préparatifs solennels?... qui apprêtera la parure nuptiale qui apaise et distrait les alarmes de la vierge timide? Plus d'hommages maintenant à payer à tes sourires? plus d'encouragemens flatteurs pour te soutenir dans l'espoir de contribuer à la félicité d'une âme digne de toi! plus de secret orgueil désormais d'une vertu et d'une pureté sans tache pour abaisser tes regards sur un amant prosterné et un monde idolâtre, et les relever ensuite vers des parens ravis et une famille enchantée! »

Si je ne me trompe, il y a quelque chose de bien attendrissant dans ce retour sur le passé, dans ces regrets d'une jeune âme condamnée à survivre à ses plus chères illusions.

Neuvième billet.

« Si le bonheur de la plus pauvre orpheline au monde que je n'aurais jamais vue, jamais connue, dont je n'aurais jamais entendu parler auparavant, avait dépendu de moi autant que mon bonheur dépendait de vous, mon âme charitable m'aurait fait voler au secours de sa détresse.... Avec quel plaisir j'aurais relevé sa tête abattue et ranimé son cœur défaillant!... Mais qui prendra pitié désormais d'une infortunée qui, au lieu de le diminuer, a elle-même accru le nombre des misérables! »[1]

[1] *Clarissa Harlowe*, vol. v, letter xxxvi.

Le dernier de ces brouillons de lettres est le plus touchant. Il ne contient qu'un mélange confus de réminiscences poétiques et de rimes sans art, applicables à la situation de Clarisse. Rien ne saurait mieux peindre l'égarement de son esprit, ni l'amertume du souvenir qui l'obsède, et dont elle ne peut s'affranchir. Quelle poésie égalerait ces vers si simples où elle dit adieu à la jeunesse, et aux joies de la vie, et à la vie elle-même? Quel trait que cette note marginale où, comme le fantôme d'Hamlet, elle annonce qu'elle aussi aurait à « révéler un secret qui bouleverserait l'âme d'horreur! [1] » Tous ces détails, qu'on n'a pas assez remarqués peut-être, forment, selon moi, la portion la plus attachante de l'ouvrage. Quoiqu'il reste encore des beautés d'un ordre supérieur, ainsi qu'on le verra bientôt, à partir de là, l'intérêt décroît peu à peu, sans cependant languir, et, vers la fin, la pitié fait place à une tristesse plus douce. Il semble que la résignation de l'héroïne se communique alors au spectateur. Ainsi les funérailles de Clarisse, le deuil de sa famille et le désespoir de son amie, tous ces épisodes si connus et tant de fois cités, n'approchent point de ce tableau pour la force et la profondeur de l'impression.

Après avoir lu de pareils passages et ceux qui suivent immédiatement, on ne peut refuser à l'auteur, entre tous les romanciers, la palme du pathétique.

[1] On a quelque peine à concevoir que Le Tourneur ait omis dans sa traduction tous ces passages, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus beau dans l'original.

« Il est probable, dit un judicieux critique anglais, qu'aucun livre, dans aucune langue, n'a jamais fait couler autant de larmes que la *Clarisse* de Richardson. »[1]

Un savant peintre du cœur humain, un maître lui-même bien habile dans la science des passions, Walter Scott, s'exprime ainsi à l'égard de son illustre devancier. « La puissance de Richardson dans les grandes scènes tragiques n'a jamais été et ne sera sans doute jamais surpassée. Ses descriptions de l'innocence malheureuse, comme dans les histoires de Clarisse et de Clémentine, déchirent l'âme; et, parmi ceux qui se piquent d'une mâle impassibilité, bien peu doivent les lire, pour la première fois, en présence d'autrui. »[2]

Je puis encore citer ici un témoignage non suspect. Lady Montagu avait eu trop de liaison avec les beaux esprits du siècle de la reine Anne; elle était elle-même trop bel esprit peut-être pour bien goûter un écrivain qui manque surtout de style, et qui pèche souvent par le goût. De plus, elle avait contre lui une rancune personnelle; aussi elle ne l'épargne pas dans sa correspondance. Elle lui reproche de connaître l'Italie « à peu près comme le royaume de Mancomingo »; et de n'entendre guère mieux les usages et le ton de la haute société anglaise. Tout cela n'empêche pas qu'elle ne rende un bel hommage

[1] *Drake's Essays biographical, etc.*, vol. V.
[2] *Life of Richardson.*

au talent de l'auteur de *Clarisse,* et que la vérité ne lui échappe en dépit d'elle-même. « Ce Richardson, écrit-elle à sa fille, est un singulier homme. Je le méprise cordialement, et je le lis avec avidité : je sanglote même sur ses ouvrages de la manière la plus scandaleuse. »[1]

Le sublime caractère de l'héroïne, qui grandit sous le poids de l'infortune, va vous apparaître dans un nouveau jour. Jusqu'ici nous l'avons vue pleine de vigilance et de courage pour prévenir le sort qui la menaçait : maintenant qu'elle n'a pu s'y soustraire, le sentiment de sa vertu la soutiendra dans sa disgrâce. Une situation critique, et qui excite une vive curiosité, c'est sa première entrevue avec son ravisseur après le crime de celui-ci. Lovelace lui-même l'attend à cette épreuve. Il se promet de jouir de l'embarras et de la confusion de sa victime ; il croit déjà la voir, les yeux baissés et le visage couvert de rougeur. « Lui, dit-il, le plus impudent de tous les hommes, elle la plus modeste de toutes les femmes », quel avantage n'aura-t-il pas dans cette occasion ! Il fait part à son confident de ses espérances, et conclut en s'applaudissant de son prochain triomphe. On continue, et on trouve immédiatement la lettre suivante :

« Ne me blâme point, Belford, pour avoir consenti à user d'artifice avec cette admirable créature. Tous les princes d'ici-bas ou de l'enfer, ligués avec

[1] *Letter to the countess of Bute*, 1755.

moi, n'auraient jamais pu la vaincre, tant qu'elle était maîtresse de ses sens.

« Je ne veux pas anticiper.... Je me borne à te dire que, grâce à elle, je suis trop bien éveillé pour songer au sommeil, quand j'irais me mettre au lit. Je n'ai donc rien de mieux à faire que de t'écrire le récit de notre étrange conversation, tandis qu'elle est si présente à mon esprit que je ne puis penser à autre chose.

« Elle était vêtue d'une robe de damas blanc, avec moins de négligence que depuis quelques jours. J'étais assis, ma plume entre mes doigts; et, dès que je l'aperçus, je me levai avec beaucoup de déférence, comme si la victoire lui appartenait encore. Et elle lui appartient en effet.

« Elle entra avec une dignité dans son maintien qui me frappa d'étonnement, et me prépara au pauvre rôle que je jouai dans la conversation suivante. Pauvre rôle, il est vrai!... mais je lui rendrai justice.

« Elle s'avança, d'un pas rapide, très près de moi, un mouchoir blanc à la main; les yeux ni menaçans, ni doux, mais très sérieux; et, dans tout son aspect, une sérénité grave qui semblait l'effet d'une profonde résolution. Elle m'aborda ainsi avec un air et une action auxquels je n'ai jamais rien vu d'égal.

« Vous voyez devant vous, Monsieur, la malheureuse dont vous avez récompensé la préférence qu'elle vous donnait sur tout votre sexe.... comme elle méritait sans doute d'être récompensée. La terrible malédiction de mon père est déjà vérifiée sur

moi, à la lettre, quant à cette vie; et il me semble trop évident que ce ne sera pas votre faute si elle ne s'accomplit pas entièrement par la perte de mon âme, aussi bien que par celle de mon honneur.... de cet honneur que vous, homme infâme! vous m'avez ravi avec une bassesse tellement inouïe, tellement inhumaine, qu'il paraît que vous, oui, vous-même, n'avez pas eu le cœur de l'entreprendre avant d'y préluder par le sacrifice de mes sens. »

« Ici je fis avec hésitation un effort pour parler, en posant ma plume; mais elle continua : « Écoutez-moi jusqu'au bout, misérable!... homme pervers!... homme! ai-je dit?... et pourtant de quel autre nom me servir?... puisque les sanglantes morsures d'une bête farouche auraient été plus naturelles et infiniment plus douces pour moi que la conduite que vous avez tenue à mon égard : et cela avec une préméditation et une perfidie digne seulement de ce cœur qui maintenant, tout vil et tout ingrat que tu es, semble frémir au-dedans de toi.... Et tu peux bien frémir; tu as raison de trembler, de te troubler et de balbutier, quand tu songes à ce que j'ai souffert pour l'amour de toi, et au retour que j'en ai obtenu! »

« Sur mon âme, Belford, je frissonnais de tous mes membres; car non seulement ses regards et son action, mais sa voix si imposante avait un pathétique inexprimable : et puis, ma maudite faute, et son innocence, et son mérite, et son rang, et la supériorité de son esprit, tout cela s'offrit à moi, en cet instant, d'une manière si formidable, que le

compte soudain qu'elle me sommait de rendre me parut, comme alors je le pensai, ressembler à ce compte général auquel, dit-on, nous serons appelés un jour, quand notre conscience nous servira d'accusateur.

« Mais elle avait eu le temps de réunir toutes les ressources de son éloquence. Elle avait médité probablement tout le jour. Ensuite, mon désappointement fut d'autant plus complet, que j'avais cru pouvoir, en contemplant cette chère personne, lui inspirer de la confusion.... Mais il est clair que le sentiment de ses injures élève cette femme incomparable au-dessus de toutes les vaines et futiles considérations.

« Ma chère.... mon amour.... jamais je.... je.... non jamais.... » mes lèvres tremblantes, mes membres s'entrechoquant, d'une voix intérieure, confuse et sourde.... Jamais sans doute criminel ne ressembla si bien à un criminel! tandis qu'elle continua ainsi en agitant sa belle main, avec toutes les grâces d'une éloquence persuasive :

« Je ne m'enorgueillis point de l'embarras visible dans toute ta personne. J'ai prié le ciel tout le jour, si je ne pouvais m'échapper de cette odieuse maison, de m'accorder, au moins, la force nécessaire pour me permettre encore une fois de regarder en face mon destructeur, avec la conscience d'une victime innocente. Tu me vois, puisqu'il n'y a point de paroles capables d'exprimer mes maux, tu me vois assez calme pour souhaiter que tu continues à

être poursuivi par les reproches de ta propre conscience, jusqu'à ce qu'un repentir efficace te saisisse, afin que tu ne perdes pas tous tes titres à cette miséricorde que tu n'as pas eue pour la pauvre créature maintenant devant toi, et qui méritait si bien de rencontrer un ami fidèle où elle n'a rencontré que le plus cruel des ennemis. » [1]

Voilà, ce me semble, des sentimens et un langage bien nouveaux dans le roman. Pour trouver ailleurs le modèle d'une pareille éloquence, il faut franchir un intervalle de plus d'un demi-siècle, et se transporter à une scène également sublime dans la *Prison d'Edimbourg* [2]. Le dialogue tout entier est écrit de ce ton, avec la même véhémence, la même énergie. Lovelace n'a-t-il pas bien raison de s'écrier : « O Belford! Belford! qui triomphait alors.... d'elle ou de moi? » Et plus loin, quand il balbutie le mot de réparation, Clarisse l'interrompt par cette accablante réponse :

« Tu voudrais dire, je suppose.... je sais ce que tu voudrais dire.... mais crois-tu que le mariage satisfasse à une faute telle que la tienne? Dans l'abandon auquel tu m'as réduite, privée à la fois de parens et de fortune, je méprise trop le misérable qui a pu se voler à lui-même la vertu de son épouse, pour souffrir la pensée de t'appartenir au titre que tu sembles me croire capable d'accepter. »

[1] « Never blame me..... Where she met with the worst of enemies. » (*Clarissa Harlowe*, vol. v, letter xxxviii.)

[2] *The heart of Mid-Lothian.*

Dans cette scène, et dans les suivantes, l'expression est à la hauteur de la pensée. A ce propos, je crois devoir placer ici quelques remarques sur le style de Richardson. On sait que c'est là le côté faible de cet auteur. Il est ordinairement clair et naturel; mais lourd, diffus et traînant. Il manque souvent d'harmonie, de pureté, de correction. Il ne paraît pas même soupçonner l'élégance, la précision, la souplesse dont est susceptible la langue anglaise. Il fatigue par ses longueurs, il rebute par sa prolixité, il impatiente par ses répétitions. En parcourant la volumineuse correspondance de ses personnages, on souhaiterait au moins un peu plus d'ornemens pour couvrir l'extrême simplicité du fond. On a caractérisé sa prose par le mot de *commérage* [1], qui résume assez bien la plupart de ses défauts, et qui n'est pas trop fort, si on l'applique à sa manière habituelle. « Le malheur de Richardson, dit un de ses plus zélés admirateurs, c'est qu'il était inhabile dans l'art d'écrire, et qu'il ne savait pas quitter sa plume avant que son écritoire ne l'en avertît » [2]. Tout cela est vrai; mais, pour être juste, il faut dire aussi que, dans les situations attachantes, et toutes les fois que le sujet l'entraîne, son style s'épure, se colore et s'anime. Comme Shakespeare, comme notre Corneille, comme tous les hommes qui ont plus de génie que de goût, il trouve alors une langue à lui,

[1] *Drake's Essays biographical, etc.*, vol. v.
[2] *Curiosities of Literature*, vol. II.

riche, abondante, expressive; il s'élève, il se passionne; il devient éloquent par la force des sentimens; il subjugue et transporte, non seulement des lecteurs vulgaires, mais des écrivains bien supérieurs à lui, des maîtres de la science oratoire, tels que Samuel Johnson et Jean-Jacques Rousseau.

Veut-on un nouvel exemple de cette éloquence de l'âme où l'art seul ne saurait atteindre? Le rôle de l'héroïne va nous en fournir un bien remarquable. Lovelace la supplie, et cette fois il est sérieux, de choisir un jour pour la célébration de leur mariage, dans l'intérêt de leur honneur mutuel, et de celui de leurs deux familles. La réplique de Clarisse renferme une des plus belles prosopopées que je connaisse.

« Et peux-tu, Lovelace, être assez abject pour souhaiter de faire ta femme d'une créature que tu as outragée, flétrie et dégradée, comme moi? Était-il nécessaire de me ravaler au niveau de ta propre bassesse, afin de me rendre une épouse digne de ta main? Tu as eu un père qui était un homme d'honneur : une mère qui méritait un meilleur fils. Tu as un oncle qui ne déshonore pas la pairie d'un royaume dont les pairs sont plus respectables que la noblesse d'aucun autre pays. Tu as d'autres parens encore dont tu peux être fier, quoiqu'ils ne puissent l'être de toi.... et ne te figures-tu point que tu les entends t'adjurer, les morts du fond de leur tombeau, les vivans du haut de leur légitime orgueil, de ne pas souiller leur antique et illustre maison en t'unissant

par le mariage avec une personne que tu as rabaissée jusqu'à la fange des rues, et rangée parmi les plus viles de son sexe? »[1]

J'ai relevé en passant un ou deux traits de mauvais goût : j'aurais pu en signaler un plus grand nombre. Il serait facile d'indiquer aussi quelques images hasardées, quelques *concetti*, quelques traces d'affectation. Ainsi, Charlotte Montague écrit à son cousin avec le ton d'une précieuse de l'hôtel de Rambouillet[2]. On désirerait parfois un peu plus de délicatesse et moins de trivialité dans le badinage habituel du héros et de son ami[3]. Il est vrai que ces défauts choquent moins dans une correspondance familière, et qu'ils se retrouvent surtout dans les lettres de Lovelace, dont la vivacité et l'étourderie les rendent plus excusables.

Quoique Richardson ait obtenu moins de succès dans le genre plaisant que dans le pathétique, et que, pour cette partie de l'art du romancier, il n'égale pas quelques uns de ses rivaux, il ne faut pas croire non plus qu'il soit dépourvu d'enjouement ni de verve comique. Sa gaîté est moins franche, moins naïve que celle de Fielding; elle offre plus de finesse,

[1] *Clarissa Harlowe*, vol. v, letter XLII.

[2] *Clarissa Harlowe*, vol. v, letter VIII.

[3] *Devil, dog, toad*, sont les aménités épistolaires que Lovelace et Belford échangent le plus volontiers. Il faut sans doute faire ici la part du goût anglais, moins scrupuleux que le nôtre sur les bienséances. La divine Clarisse elle-même désigne un lieu de prostitution par le mot propre *brothel*.

de malice, d'ironie; elle se rapproche plus du ton de Sterne : ou, pour mieux dire, l'auteur de *Tristam Shandy*, qui empruntait partout sans scrupule, paraît avoir fait une étude attentive du caractère de Lovelace. Je remarque du moins, dans les épîtres de ce personnage, les boutades, les aparté, les réticences soudaines, les allusions graveleuses, le mélange du sérieux et du bouffon, enfin la plupart des artifices littéraires que Sterne a depuis employés d'une manière beaucoup plus piquante et plus originale sans doute. Parmi les morceaux badins, je citerai particulièrement le plan de Lovelace pour enlever miss Howe, ses réflexions sur la dispense épiscopale, ses instructions à deux courtisanes pour bien jouer le rôle de dames du grand monde, son entrevue avec Hickman, sa conduite au bal du colonel Ambroise, sa visite singulière chez le parfumeur Smith, et surtout la scène si amusante où, en présence de sa famille réunie, il écoute de sang-froid la lecture des griefs de Clarisse, répond à son interrogatoire sans se troubler, prend à son tour la lettre accusatrice, la commente phrase par phrase avec autant d'esprit que d'impudence, et embarrasse à la fin ses juges par son incomparable effronterie.

Un mérite bien supérieur qu'on ne saurait contester à Richardson, c'est la science dramatique et l'art de mettre en scène tous ses acteurs. Ses personnages semblent réels, vivans, historiques. Les tentatives de transporter au théâtre le sujet de son roman ont échoué jusqu'ici, et cela devait être. N'y

a-t-il pas une sorte de témérité, je dirais presque de profanation, à refaire ce qu'un auteur de cet ordre avait déjà fait avec un talent inimitable? Que pourraient ajouter à l'impression de ses récits l'illusion théâtrale ou le jeu des artistes les plus accomplis? Oui, quoi que prétende La Harpe, Diderot a eu raison d'affirmer que *Clarisse* est un grand drame : il aurait même dû dire une suite de drames admirables. Je citerai pour preuve, entre cent autres, une scène plus étonnante peut-être que tout ce que j'ai rapporté jusqu'ici. C'est encore le héros qui raconte; car, par une habile combinaison morale, c'est presque toujours Lovelace qui est contraint d'être lui-même l'historien de ses bassesses, de ses mécomptes et de son humiliation. Pour bien comprendre cet épisode, il faut savoir que Clarisse a remis à sa suivante Dorcas une promesse de récompense pour faciliter son évasion du lieu d'infamie où elle est captive. Dorcas livre le billet à Lovelace, qui en profite pour jouer un simulacre de jugement, dont le but est d'attirer l'héroïne hors de son appartement, et de l'exposer sans défense à de nouvelles brutalités. Le succès du guet-apens paraît infaillible.

« Maintenant, Belford, contemple-nous assis comme juges, résolus à punir la belle conspiratrice.... moi, et la mère du bercail si redoutée jusqu'ici, les nièces Sally et Polly, la traîtresse Dorcas, et Mabell servant, en quelque sorte, de garde à Dorcas, pour l'empêcher de s'enfuir et de faire défaut : tous décidés, et nécessairement décidés, à

cause du voyage que j'allais entreprendre, et de ma situation précaire avec elle.... et entends-la tirer le verrou, ôter la barre, ouvrir la porte; ensuite, comme l'événement le prouva, la refermer extérieurement et mettre la clef dans sa poche.... Puis, écoute-la s'approcher, et vois-la soudain entrer au milieu de nous, rassurée par son innocence, avec une majesté dans son aspect et dans son maintien, qui lui est naturelle, mais qui brillait alors de tout son éclat.... Toutes les langues muettes, tous les yeux baissés, tous les cœurs défaillans; le mien surtout faible, sans battement, deux fois au-dessous de sa région ordinaire, l'insigne poltron!... Elle, silencieuse aussi, promenant ses yeux autour d'elle, d'abord sur moi, ensuite sur la Sinclair, comme si elle ne la craignait plus; ensuite sur Sally et Polly, enfin sur la prévenue Dorcas.... Telle était le glorieux ascendant de l'innocence dans ce moment redoutable!

« Elle voulait parler, mais elle ne le pouvait, tandis que ses regards me pénétraient de confusion. On eût entendu courir une souris sur le parquet; sa démarche légère et le frôlement de sa robe de soie ne l'auraient pas empêché; car elle semblait toucher à peine le sol, et être tout âme. Elle passa et repassa, tantôt vers moi, tantôt vers la porte, à diverses reprises, avant que sa voix pût triompher de son indignation. A la fin, après deux ou trois efforts pour recouvrer la parole : « O toi, méprisable et indigne Lovelace, penses-tu que je ne voie pas à travers ce

pauvre et lâche stratagème de toi et de tes infâmes complices?

« Et toi, femme (regardant la Sinclair) jadis l'objet de mon effroi, toujours de mon aversion, mais maintenant de mon horreur, tu aurais dû encore une fois, car les apprêts furent sans doute ton ouvrage, te munir d'une potion assoupissante pour me priver de mes sens.....

« Et toi, alors, misérable (se tournant vers moi), tu aurais pu bien plus sûrement compter sur le succès d'un aussi vil artifice!

« Et vous, femmes indignes, qui peut-être avez perdu, corps et âme, des milliers d'innocentes, cette réunion me dit trop comment, apprenez que je ne suis pas mariée.... perdue comme je le suis par vous, grâce au ciel! je ne suis pas mariée à ce scélérat.... J'ai des parens qui réclameront de vous mon honneur, et à l'autorité desquels j'aurai recours; car cet homme n'en a point sur moi. Regardez donc bien aux outrages que vous me feriez souffrir encore, ou que vous pourriez l'engager à me faire souffrir. Quoique aussi indignement trahie, je possède un rang et de la fortune. Je ne serai jamais à lui : je trouverai des amis qui vous poursuivront jusqu'à votre entière destruction; et maintenant que j'ai acquis les preuves de votre détestable scélératesse, et que j'ai entendu vos lâches exhortations, je n'aurai pas de pitié pour vous! »

« Mes acolytes ne pouvaient rire de la pauvre figure

que je faisais. Ciel! comme chaque garnement tremblait sous le poids de sa conscience!

« Quel abaissement serait le partage du crime, si l'innocence pouvait toujours prévaloir ainsi!

« Quant à toi, vile Dorcas! perfide hypocrite, qui te parais avec tes larmes d'un feint attachement pour moi... pars, malheureuse!... personne ne t'arrêtera!... Pars! te dis-je.... Tu as trop bien joué ton rôle pour être blâmée par d'autres que par moi.... Tu n'as rien à craindre : ton crime fait ta sûreté dans une maison telle que celle-ci.... tu as aussi bien joué ton pauvre, ton triste rôle, que le permettait cette ignoble farce.... aussi bien, tu le vois, que tes supérieurs et chefs d'emplois peuvent jouer le leur.... Fuis dans les ténèbres! on ne s'informera plus après ceci qui a fait les avances, de toi ou de moi. »

« Et, comme il est vrai que je vis, la drôlesse tout épouvantée décampa; autant en fit sa sentinelle Mabell, malgré mes efforts pour les rallier et mes cris à Dorcas de rester....; mais je crois que le diable n'aurait pu les retenir, quand un ange leur commandait de s'éloigner.

« Madame, interrompis-je, permettez-moi de vous dire.... et je m'avançais vers elle avec un aspect farouche, cruellement dépité et confus à la fois.

« Mais elle se tourna de mon côté : « Reste où tu es, ô le plus vil et le plus infâme des hommes!... reste où tu es.... et garde-toi, avec cet air résolu, de venir me toucher, si tu ne veux pas voir tomber un cadavre à tes pieds!

« A mon étonnement, elle montrait à sa main un canif, la pointe dirigée contre son sein, et tenant avec force la poignée tout entière, en sorte qu'il n'y avait pas moyen de le lui arracher.

« Je ne menace ici personne que moi-même : vous, monsieur, et vous, femmes, vous n'avez à craindre aucune violence de ma part; la loi sera toute ma ressource, la loi ! » Et elle insistait d'un ton expressif sur ce mot de loi, qui inspire naturellement de l'effroi aux gens de cette sorte, et qui en effet les frappa d'une terreur panique.

« Il n'y a rien là d'étrange, puisque ceux qui se damnent pour acquérir des avantages et des richesses dans ce monde, tremblent à l'idée de tout ce qui semble attaquer leurs moyens d'acquérir ces avantages et ces richesses.

« La loi seule sera mon refuge! »

« L'infâme Sinclair murmura à mon oreille qu'il vaudrait mieux s'arranger avec cette étrange dame, et la laisser partir.

« Sally, malgré toutes ses impudentes bravades en d'autres occasions, observa que si ce que M. Lovelace avait dit sur leur mariage était faux....

« Et Polly Horton ajouta qu'elle devait déclarer que, si la dame n'était pas mon épouse, elle avait beaucoup à se plaindre, voilà tout.

« Ce n'est pas maintenant la question, m'écriai-je : vous et moi, nous savons, madame....

« Nous savons, dit-elle, et j'en remercie Dieu, que je ne suis pas à toi.... encore une fois, j'en rends

grâce à Dieu.... Je ne doute pas des nouveaux outrages que tu me préparais par ce vil et lâche complot; mais j'ai mes sens, Lovelace : et, du fond de mon cœur, je te méprise, trop abject Lovelace!... Comment oses-tu paraître en ma présence, toi qui....

« Madame... madame... madame, de pareilles insultes sont insupportables.... » Et j'approchais d'elle.

« Elle recula jusqu'au fond, en s'appuyant contre la porte, et en levant la pointe du canif sur son sein palpitant, pendant que les femmes me retenaient, me conjurant de ne pas provoquer une personne aussi violente... me suppliant dans l'intérêt de leur maison, disaient-elles.... Malédiction!... et toutes trois s'attachaient à moi.... tandis que l'héroïque jeune fille me bravait ainsi, à quelque distance :

« Approche de moi, si tu veux, Lovelace, et assouvis ton ressentiment. J'oserai mourir : c'est pour la défense de mon honneur; Dieu aura compassion de ma pauvre âme!... Je n'attends point de pitié de toi; je me suis retirée à cette distance : deux pas plus près, et tu verras ce que j'ose!...

« Laissez-moi, femmes, à moi seul et à mon ange!... Elles s'éloignèrent un peu.... O ma chère créature, combien vous m'épouvantez!... J'étendais mes bras, et j'avais un genou à terre.... Pas un seul pas, non pas un seul pas plus loin, sinon pour recevoir ma juste mort de la main qui est ainsi tournée contre une vie bien plus chère pour moi que la mienne. Je suis un scélérat! le plus odieux des scélérats!... Dites que vous enfoncerez votre canif dans

le sein de l'offenseur et non de l'offensée, et alors seulement j'approcherai de vous, mais non autrement.

« La maudite Sinclair sanglota : Sally et Polly tirèrent leurs mouchoirs, et détournèrent le visage. Jamais de leur vie, m'apprirent-elles ensuite, elles n'avaient vu pareil spectacle....

« Sans doute, elles voulaient dire l'innocence plus triomphante, le crime plus humilié.

« A mon insu, j'avais fait un mouvement vers mon ange.... « Est-ce donc ainsi, est-ce donc ainsi que, tout en protestant, tu continues d'avancer?.... Viens-tu, viens-tu t'approcher encore de moi traîtreusement? (et sa main était étendue.) Je vais.... je vais.... non pas témérairement.... mon cœur par principe abhorre l'action que tu rends nécessaire.... Dieu, dans ta pitié! (levant ses yeux et ses mains) Dieu, dans ta pitié!.... »

« Je me jetai en arrière à l'autre bout de la chambre. Une prière intérieure occupait, en ce moment, toute sa pensée. Polly dit que le blanc de ses beaux yeux était seul visible. A l'instant où elle étendait la main, assurément pour frapper le coup fatal (combien le seul récit m'épouvante!), elle jeta un regard vers moi, et me vit à l'extrémité la plus reculée de la chambre, et elle entendit mes accens étouffés.... Oui, ma voix était entièrement éteinte : j'ignore ce que je disais, ou même le sens de mes paroles.... et ses joues charmantes, qui naguère étaient tout en feu, devinrent pâles, comme si elle eût frémi de son

dessein. Levant ses yeux au ciel... « Dieu merci ! Dieu merci ! dit l'ange, me voilà délivrée pour le moment... délivrée, pour le moment, de moi-même.... Gardez, monsieur, gardez cette distance (abaissant un regard vers moi, qui étais prosterné sur le parquet, le cœur percé comme de mille poignards) ; cette distance a sauvé une vie.... réservée à quoi, Dieu tout-puissant le sait !

« A être heureuse, madame, et à faire un heureux !... Permettez-moi seulement d'espérer votre faveur pour demain.... je différerai jusqu'alors mon voyage.... Et puisse le ciel !...

« Ne jurez pas, monsieur !... avec un regard majestueux et pénétrant.... vous n'avez que trop souvent juré ! L'œil de Dieu est sur nous... immédiatement sur nous ! » Et elle avait l'air égaré. Mais les femmes levèrent les yeux au plafond, comme si elles craignaient l'œil de Dieu, et tremblèrent. Elles avaient raison ; et moi aussi, et nous tous, qui naguère encore avions l'enfer dans nos cœurs.

« Si ce n'est demain, madame, dites au moins jeudi, le jour de la fête de votre oncle ; dites seulement jeudi prochain.

« Je répète, et vous pouvez être assuré de ceci, que jamais, non, jamais je ne serai à vous. Faites-moi espérer que j'obtiendrai l'accomplissement de votre promesse, et que j'aurai la permission de quitter cette maison innocente, comme on l'appelait (mais depuis long-temps mes oreilles sont accoutumées à de pareils abus de mots), et de la quitter au point du jour.

« Dût ma perdition en dépendre, cela ne se peut, madame, qu'à des conditions. J'espère que vous ne m'épouvanterez plus..... » Je craignais encore le maudit canif.

« Rien qu'une tentative contre mon honneur ne me réduira au désespoir. Je n'ai d'autre vue que de défendre mon honneur : c'est dans cette vue seulement que j'ai conclu un traité avec votre infâme agent Dorcas. La résolution que vous m'avez vue, je me flatte que Dieu me la donnera encore, dans une occasion semblable. Mais, à moins de cela, je ne la souhaite pas.... Prenez garde seulement, femmes, que je ne suis pas l'épouse de cet homme.... tout indignement qu'il m'a traitée, je ne suis pas son épouse. Il n'a point d'autorité sur moi : s'il s'absente plus tard, et si vous agissez par son ordre pour me retenir, songez-y bien. »

« Alors, prenant un des flambeaux, elle s'éloigna de nous, et se retira paisiblement. Nul ne songea à l'inquiéter. »[1]

On trouve dans un des meilleurs romans de Walter Scott, dans *Ivanhoe*, une situation à peu près semblable : je veux parler du moment où le templier Brian de Bois-Guilbert pénètre dans la tourelle qui renferme la juive Rébecca. Il peut paraître curieux de comparer ici deux tableaux du même genre par deux maîtres si supérieurs. Je supprime à regret la

[1] « Now, Belford, see us all sitting..... Not a soul was able to molest her. » (*Clarissa Harlowe*, vol. VI, let. XIII.)

première partie d'un dialogue fort beau, pour arriver à la scène principale.

« Les yeux du templier s'enflammèrent de courroux à ce reproche : « Écoute, dit-il, Rébecca ; je t'ai parlé avec douceur jusqu'ici ; mais désormais mon langage sera celui d'un vainqueur : tu es la captive de mon arc et de ma lance.... assujettie à ma volonté par la loi de toutes les nations. Je ne rabattrai rien de mes droits ; je ne m'abstiendrai pas même de la violence pour saisir ce que tu refuses à mes prières ou à la nécessité.

« Recule, dit Rébecca.... recule, et écoute-moi avant d'entreprendre de commettre un péché aussi mortel ! Tu peux triompher sans doute de ma force, car Dieu fit les femmes faibles, et confia leur défense à la générosité de l'homme ; mais je proclamerai ta bassesse, chevalier du Temple, d'un bout de l'Europe à l'autre. Je devrai à la superstition de tes frères ce que leur compassion me refuserait. Tous les synodes, tous les chapitres de ton ordre, apprendront que, comme un hérétique, tu as péché avec une juive. Ceux qui ne frémissent pas de ton crime te regarderont comme maudit pour avoir déshonoré la croix que tu portes, au point de t'unir à une fille de mon peuple. »

« Tu as l'esprit rusé, belle juive », répondit le templier, convaincu de la vérité de ce qu'elle disait, et que les règles de son ordre condamnaient de la manière la plus positive, sous des peines sévères, des intrigues de ce genre, et que, dans certains cas, elles

avaient même entraîné la dégradation.... « tu as l'esprit rusé, dit-il ; mais l'accent de tes plaintes devra être bien bruyant pour qu'on l'entende hors des murs d'airain de ce château. C'est ici que tes murmures, tes lamentations, tes appels à la justice, tes cris au secours, vont également s'éteindre et mourir. Une seule ressource peut te sauver, Rébecca : soumets-toi à ton destin.... embrasse notre religion, et tu marcheras environnée d'un tel éclat, que plus d'une dame normande le cédera en pompe aussi bien qu'en beauté à la favorite de la meilleure lance parmi les défenseurs du Temple.

« Me soumettre à mon destin ! dit Rébecca.... et à quel destin, grand Dieu !... embrasser ta religion ! et quelle peut être la religion qui protége un tel scélérat !... Toi, la meilleure lance des guerriers du Temple !... Indigne chevalier !... prêtre parjure !... je te méprise et je te défie.... La promesse du Dieu d'Abraham a ouvert un refuge à sa fille, même hors de cet abîme d'infamie. »

« A ces mots, elle entr'ouvrit brusquement la fenêtre qui menait au balcon, et un instant après parut sur le bord même du parapet, sans autre barrière entre elle et le gouffre effrayant au-dessous de ses pieds. Nullement préparé à un tel effort de désespoir, car elle était restée jusqu'alors parfaitement immobile, Bois-Guilbert n'eut le temps de l'interrompre ni de la retenir. Comme il fit un mouvement pour s'avancer, elle s'écria : « Reste où tu es, fier templier, ou avance à ton choix.... Un seul pas de

plus, et je me précipite du faîte de ces créneaux. Mon corps brisé perdra jusqu'à la forme humaine sur les pavés de cette cour, avant qu'il devienne la victime de ta brutalité. »

« En proférant ces mots, elle joignit ses mains et les étendit vers le ciel, comme si elle implorait la clémence divine pour son âme, avant de s'élancer en effet. Le templier hésita, et une résolution que n'avaient jamais fléchie la pitié ou le malheur céda à l'admiration du courage. « Descends, dit-il, fille téméraire!... Je jure par la terre, et la mer et les cieux, de ne te faire aucune offense.

« Je ne me fie pas à toi, templier, dit Rébecca; tu m'as trop appris à estimer à leur valeur les vertus de ton ordre. Le prochain chapitre t'accorderait l'absolution pour un serment dont l'observation n'intéresse que l'honneur ou le déshonneur d'une misérable fille juive.

« Tu me fais tort! s'écria le templier avec chaleur. Je te jure par le nom que je porte.... par la croix sur mon sein.... par l'épée à mon côté.... par l'ancien écusson de mes pères, oui, je jure de ne te faire aucun outrage quelconque! Si ce n'est pour toi-même, conserve-toi pour l'amour de ton père. Je serai son ami, et, dans ce château, il aura besoin d'un bras puissant.

« Hélas! dit Rébecca, je ne le sais que trop bien.... Dois-je me fier à toi!

« Puissent mes armes être rompues et mon nom flétri, dit Brian de Bois-Guilbert, si tu as raison de

te plaindre de moi ! J'ai violé bien des lois, bien des commandemens; mais ma parole, jamais.

« Je me fierai donc à toi, dit Rébecca, du moins jusqu'ici. » Et elle descendit du bord des créneaux ; mais elle resta debout auprès d'une des embrasures, ou mâchecoulis, comme on les appelait alors.... « C'est ici, dit-elle, que je prends mon poste. Reste où tu es; et si tu essaies de diminuer d'un seul pas l'intervalle qui nous sépare maintenant, tu verras que la fille juive confiera plutôt son âme à Dieu, que son honneur au templier ! »

« Tandis que Rébecca parlait ainsi, sa haute et ferme assurance, qui correspondait si bien avec l'expressive beauté de sa physionomie, donnait à ses regards, à son air et à son maintien, une dignité qui semblait plus qu'humaine. Ses yeux n'étaient pas abattus, ses joues n'avaient point pâli, par la crainte d'une catastrophe si imminente et si horrible. Au contraire, la pensée qu'elle était maîtresse de son destin, et qu'elle pouvait à son gré s'affranchir de l'infamie par la mort, ajoutait à son teint un coloris plus vif, à son œil un éclat plus brillant. Bois-Guilbert, fier et aventureux lui-même, pensa qu'il n'avait jamais contemplé de beauté si majestueuse et si imposante. » [1]

L'imitation est manifeste, et l'analogie des deux scènes paraît trop frappante pour qu'on puisse l'at-

[1] « The eyes of the templar.... Beauty so animated and so commanding. » (*Ivanhoe*, chap. XXIV.)

tribuer entièrement au hasard. Walter Scott, bien plus habile écrivain que Richardson, a mis plus de rapidité, de mouvement et de couleur dans son récit. Néanmoins, outre le mérite de la création, je persiste à croire que, pour l'effet dramatique, la palme reste ici à l'inventeur. Chez lui les incidens sont mieux gradués, l'intérêt plus profond, le pathétique plus puissant. Il y a d'ailleurs une circonstance qui élève l'héroïsme de Clarisse encore au-dessus de celui de Rébecca. Cet honneur auquel elle veut sacrifier sa vie est déjà perdu pour elle aux yeux du monde. C'est donc le seul amour de la vertu et une pureté d'âme sublime qui lui inspirent sa généreuse résolution.

Richardson offre aussi plus d'un modèle de ce dialogue coupé, vif et pressant, dont Walter Scott a fait un si fréquent usage, et tiré quelquefois un si heureux parti. On pourrait citer en ce genre les entretiens de Clarisse avec Polly et Sally dans sa prison, et l'entrevue de Lovelace et du colonel Morden.

L'intérêt faiblit un peu, et la marche du récit est quelque temps suspendue après la seconde évasion de l'héroïne. Les éclaircissemens qu'elle transmet à miss Howe sur des faits déjà accomplis occupent beaucoup de place, et ne font faire aucun progrès à l'action. Peut-être, à la vérité, qu'un repos était nécessaire pour soulager le lecteur après les violentes émotions de tant de scènes précédentes; d'ailleurs, ces détails ne sont pas absolument inutiles. Ils répandent un nouveau jour sur des circonstances impar-

faitement connues, ou qui d'abord avaient pu paraître invraisemblables. Ils expliquent surtout, d'une manière plausible, comment, au sortir de Hamstead, Clarisse, malgré toutes ses répugnances, a pu se résoudre à rentrer dans cette maison Sinclair qui lui est devenue si fatale.

C'est ici le lieu de dire quelques mots de l'art minutieux qui règne dans les diverses parties de l'ouvrage. Tout se prépare, tout s'enchaîne, tout se développe avec ordre et clarté. L'auteur se montre plus consciencieux que beaucoup d'historiens. Il est toujours prêt à fournir des explications, des éclaircissemens, des pièces justificatives : il va au-devant de tous les doutes, et prévient toutes les objections. Nulle correspondance administrative n'est plus régulière ni mieux suivie que celle de ses personnages. Ils n'oublient jamais d'accuser réception d'une lettre ou de prendre note de toutes celles qu'ils expédient. On peut même trouver Richardson trop scrupuleux à cet égard : il ne laisse presque rien à faire à l'intelligence ni à la mémoire du lecteur. Aussi, c'est merveille que, dans une composition aussi étendue, et qui n'est pas l'œuvre d'un seul jet, on ne rencontre aucune contradiction, aucune incohérence, aucune disparate. Il faut convenir que cet excès d'exactitude contraste singulièrement avec la négligence de la plupart des romanciers modernes.

L'intérêt se réveille d'une manière bien puissante, quand on apprend la disparition, et ensuite l'emprisonnement de Clarisse à la demande de l'odieuse

Sinclair, et sans la participation de Lovelace. Un tel coup est d'autant plus terrible qu'il succède à une lueur d'espérance, et que la visite de Charlotte Montague à miss Howe avait laissé entrevoir une chance de dénouement favorable. Cet art des contrastes est encore un des secrets de Richardson. M. Villemain fait remarquer, avec la sagacité habituelle de sa critique, le grand effet des lettres de la famille Harlowe, de ces tardifs témoignages d'intérêt, qui surviennent coup sur coup après la mort de l'héroïne, et « dont l'inutilité même, dit-il ingénieusement, fait le pathétique. » [1]

S'il y a quelque chose de touchant au monde, c'est la scène où Belford entre dans l'affreuse prison de Clarisse, la trouve à genoux devant une Bible, sa tête appuyée sur ses mains, faible, abattue, et presque mourante. Qui ne serait tenté, comme lui, de se jeter aux pieds de la captive pour la supplier de consentir à sa délivrance? Richardson excelle dans ces détails qui peignent d'un seul trait toute une situation. Clarisse est tourmentée d'une soif ardente. On lui apporte un verre d'eau; elle boit avec avidité, et lève les yeux au ciel avec une expression de reconnaissance. Lorsque Sally et Polly, dans leur pitié insolente, lui demandent si elle a de l'argent, pour toute réponse, elle tire de sa poche une demi-guinée et quelque monnaie. L'imagination ne se retrace-t-elle pas aussitôt cette jeune fille, ornement

[1] *Cours de Littérature française.*

de son sexe, naguère objet de tant d'hommages, destinée d'abord à un si brillant avenir, héritière d'une maison si opulente, et maintenant réduite à une si déplorable détresse?

Le premier mouvement de Clarisse, de retour à son logement, et dès qu'elle aperçoit son hôtesse, est de s'écrier : « O madame Smith, n'avez-vous pas cru que je m'étais sauvée?.... Vous ne savez pas ce que j'ai souffert, depuis que je vous ai vue.... J'ai été mise en prison!... arrêtée pour des dettes que je ne dois pas!.... mais, Dieu merci! me voilà chez vous!...[1] » Ces mots sont pleins de grâce et de naïveté. On croit les entendre, ainsi que l'accent qui les accompagne. Ils montrent quel est l'abandon naturel et la confiance expansive de cette âme si pure, et combien a dû lui être pénible son rôle de réserve et de contrainte, au milieu de persécutions sans cesse renaissantes.

La mort de l'héroïne, quoique les circonstances en soient bien attendrissantes et le récit d'une simplicité bien pathétique, produit une impression moins douloureuse, peut-être parce qu'elle est trop prévue, et qu'elle paraît depuis long-temps inévitable. Néanmoins, le spectacle de Clarisse, réduite à vendre ses vêtemens pour vivre, écrivant à genoux sur son cercueil pour implorer la bénédiction paternelle, et mourant, à la fleur de son âge, parmi des étrangers; mais calme, paisible, et presque gaie à

[1] *Clarissa Harlowe*, vol. VI, letter LXVIII.

ses derniers momens; capable de consoler ceux qui l'environnent, et de pardonner à l'auteur de ses maux; ce spectacle offre un sublime enseignement pratique. Il y a là quelque chose qui parle plus haut en faveur des croyances religieuses et des bienfaits de la révélation, que tous les raisonnemens des moralistes, ou toutes les dissertations des théologiens. Le roman de Richardson est le plus persuasif et le plus éloquent panégyrique du christianisme.

C'est un fait bien connu que l'intérêt excité, à l'apparition successive des diverses parties de l'ouvrage, fut si général en Angleterre, que, lorsque le bruit du dénoûment futur se répandit, on écrivit de toute part à l'auteur, pour le prier en grâce d'épargner la vie de l'héroïne. Parmi ces correspondans, une dame, prenant sans doute au sérieux une plaisanterie de Lovelace, demandait avec instance la conversion du héros, « pour sauver au moins son âme. » Richardson fut inflexible. Il éprouvait cependant lui-même une sympathie réelle pour le sort de ses personnages, et, comme on le rapporte de quelques auteurs dramatiques[1], il se sentait vivement ému de ses propres fictions. Dans une de ses lettres, il se compare à Pygmalion épris de son œuvre. Mais il avait aussi la conscience de la supériorité de son plan; et on reconnaît aujourd'hui qu'il a mieux fait de suivre les inspirations de son génie que de céder aux sollicitations de ses lecteurs.

[1] « .... Del mal che inventai piango e mi sdegno. » (*Metastasio.*)

Le caractère de Lovelace, tel qu'il paraît dans tout le cours du roman, ne permettait guère d'attendre de lui une réforme efficace et durable. Clarisse elle-même était, en quelque sorte, avilie; elle perdait beaucoup du prestige de son angélique pureté, si elle eût consenti à la triste réparation qui lui était offerte. Il y avait d'ailleurs à cette union un obstacle insurmontable, dont on ne s'est pas assez souvenu. Le crime de Lovelace n'avait pas été enseveli dans le mystère. La scène s'était passée dans un lieu public de prostitution, par le secours et avec la complicité de l'hôtesse de ce repaire, et de plusieurs agens non moins infâmes. Un attentat de ce genre imprimait dès lors au front du ravisseur, et même de la victime, une flétrissure indélébile et fatale, dont nulle expiation n'eût pu éteindre le souvenir.

Deux épisodes se lient à l'action, et concourent à l'effet moral de la catastrophe : l'un est la mort d'un des compagnons de Lovelace, du libertin Belton, dont la faiblesse et la pusillanimité font ressortir la constance et le calme de Clarisse, dans la même épreuve : l'autre est la fin tragique de l'odieuse Sinclair, qui forme un contraste encore plus frappant avec la pieuse résignation et la sérénité de l'héroïne. Il faut voir, dans le récit même de Belford, les détails de ce terrible spectacle. C'est là qu'il faut assister à la douloureuse agonie de cette femme exécrable; entendre ses imprécations et ses hurlemens, mêlés au cri de ses remords. Je ne connais aucun tableau où les derniers momens du criminel soient re-

tracés avec une aussi effrayante énergie, si ce n'est peut-être celui de la mort de Réginald *Front-de-Bœuf*, dans *Ivanhoe*.

Le châtiment du principal coupable a paru incomplet à un moraliste, et lui a fourni les objections suivantes : « La punition de Lovelace, dit le docteur Beattie, n'est pas, selon nos idées, une mort d'infamie, mais plutôt d'honneur, qu'assurément il ne méritait point, et qui a pour cause immédiate, non sa perversité, mais quelque infériorité à son adversaire dans l'art de l'escrime. Avec un peu plus d'habileté dans cet exercice, il aurait pu, du moins autant qu'on en juge par le récit, triompher du vengeur de Clarisse, comme il avait fait d'elle-même et des censures du monde. Si son crime était représenté comme la cause nécessaire d'une suite de disgrâces qui le conduiraient peu à peu à l'infamie, à la ruine et au désespoir, ou qui amèneraient par des moyens probables un repentir exemplaire, la fable eût été plus utile sous le point de vue moral, et peut-être plus intéressante. » [1]

Les reproches du critique anglais ne me semblent nullement légitimes, et je crois qu'une lecture plus attentive lui en aurait démontré l'injustice. L'auteur suit précisément la marche indiquée ici. Il n'est pas vrai que la faute de Lovelace ne lui attire d'autre punition que le duel où il succombe : il est blâmé

[1] *On fable and romance. Dissertations moral and critical*, vol. II.

sévèrement par son ami, repoussé par sa famille, banni de la société des gens de bien, réduit enfin à s'exiler de son pays. Il s'en faut beaucoup aussi qu'il soit exempt de repentir, quoique la mobilité de son humeur et le besoin même de s'étourdir ne lui permettent pas d'être toujours sérieux. Ses remords sont décrits dans une foule de passages, et surtout dans un fort beau. Lovelace, peu de temps après son crime, raconte à Belford que, dès le point du jour, ne pouvant jouir du sommeil, il vient de contempler, à travers le trou d'une serrure, Clarisse enveloppée de ses vêtemens, qu'elle ne quitte plus désormais, et paisiblement endormie dans un fauteuil. Il compare la différence de leur sort, et conclut par cet aveu remarquable : « Comme chaque vice entraîne généralement après lui sa punition, même dans cette vie, si quelque chose pouvait me faire douter des peines futures, ce serait de songer qu'elles ne peuvent guère être plus grandes que celles que j'éprouve, en cet instant, par l'effet de mes remords. » [1]

L'allure de Richardson est presque aussi lente vers le dénoûment qu'à l'exposition du sujet. Même après la mort de l'héroïne, et lorsqu'on croit toucher à la conclusion, il lui faut encore près d'un volume pour satisfaire la justice morale, et régler définitivement le sort de ses personnages. A dire vrai, nul écrivain ne dédaigne davantage le précepte d'Horace, et ne court moins à l'événement. Cette marche calme et

[1] *Clarissa Harlowe*, vol. v, let. XXXIX.

méthodique tient à la nature de son esprit et à ses habitudes de composition. Si elle communique un peu de langueur à certaines parties de l'ouvrage, il en résulte aussi une apparence de réalité et une vraisemblance plus complète dans l'ensemble; car, ainsi qu'on l'a remarqué, des circonstances légères deviennent importantes pour ceux qui ont été témoins d'un fait, et qui rendent compte immédiatement de leurs impressions. Tel est le sentiment du judicieux D'Israeli. « Le reproche que le Shakespeare des romanciers, dit-il, a encouru pour la fatigante prolixité et les minutieux détails de sa fable, pour sa lenteur à développer les caractères, et son exactitude à décrire les moindres gestes de ses personnages, ce reproche est extrêmement injuste; car n'est-il pas évident que nous ne pouvions avoir les avantages propres à sa manière, sans les défauts correspondans? Pour peindre soigneusement des portraits, on doit interrompre la narration; et, toutes les fois que le récit est rapide, ce qui a tant de charmes pour les lecteurs superficiels, il est impossible de tracer avec précision des caractères. »[1]

J'ajouterai une dernière considération : c'est que le prodigieux intérêt du roman tient, en grande partie, à ces mêmes longueurs dont on se plaint, à ce luxe de détails qu'on suppose inutiles. C'est précisément parce qu'on a bien connu l'héroïne, qu'on l'a suivie à travers d'étranges vicissitudes, qu'on a lu au

[1] *Curiosities of Literature*, vol. II.

fond de son âme, qu'on a vécu, pour ainsi dire, dans son intimité, qu'on éprouve tant de sympathie pour son sort, et qu'on la perd avec un si douloureux regret. Un écrivain plus vif et plus concis aurait pu sans doute resserrer en un seul volume, peut-être en moins d'espace, toute la matière du chef-d'œuvre de Richardson. Mais aurait-il obtenu les mêmes résultats pour l'impression totale? Cela est fort douteux. Mackenzie, dans un ouvrage trop peu connu, dans *l'Homme du monde*, a déployé une admirable science du pathétique. S'il n'a pas eu le succès auquel il devait prétendre, si son Henriette Annesly a fait couler moins de larmes que Clarisse Harlowe, c'est surtout, je crois, parce qu'il a réduit à des proportions trop étroites un tableau qui avait besoin de plus de développement pour produire tout son effet.

Dans la riche et brillante galerie de portraits qui forme un des ornemens de cette belle composition, si on pouvait trouver quelque chose à reprendre, ce seraient les caractères de la famille Harlowe. La dureté de James et d'Arabella pour leur sœur s'explique, jusqu'à un certain point, par la basse jalousie et la cupidité de ces deux personnages. Mais comment justifier l'inflexible rigueur du père de Clarisse, et surtout la pusillanime résignation de sa mère à des mesures qu'elle désapprouve intérieurement? Un pareil abus d'autorité paternelle paraît aujourd'hui invraisemblable. L'empressement des deux oncles à faire partie de la coalition générale contre l'héroïne, au lieu de servir de médiateurs, les rend odieux. Il n'y

a que le colonel Morden qui rachète la médiocrité de cette insignifiante famille, et dont le rôle soit digne de la noble mission que lui assigne l'auteur.

Richardson moins savant, je devrais dire moins érudit, que la plupart des bons romanciers de son pays, est aussi beaucoup moins prodigue de citations classiques. Il a pourtant, comme eux, son genre de pédantisme. Il aime à intercaler dans la correspondance de ses personnages des fragmens des poètes anglais, et il ne choisit pas toujours avec goût. Cowley est un de ses auteurs favoris. Il rapporte volontiers des anecdotes historiques, et on trouverait au besoin dans son roman assez de textes de l'Écriture pour défrayer plusieurs sermons. On suppose qu'un ami complaisant lui a fourni les passages latins dans les lettres d'Élias Brand. Il en est de même sans doute de ces beaux vers de Juvénal, qui expriment une vérité philosophique si triste, et qu'il applique deux fois aux disgrâces domestiques de la famille Harlowe :

Humani generis mores tibi nosse volenti
Sufficit una domus : paucos consume dies, et
Dicere te miserum, postquàm illinc veneris, aude.

Richardson avait près de soixante ans, lorsqu'il publia *Clarisse Harlowe.* On voit que l'âge n'avait pas éteint l'ardeur de son imagination, ni refroidi sa verve de pathétique. L'empreinte de la maturité se reconnaîtrait plutôt à un certain goût pour les

réflexions morales, et à une sorte de penchant au ton sentencieux et dogmatique. On rencontre dans le cours de son ouvrage un grand nombre de maximes, dont plusieurs ne sont ni bien neuves, ni bien profondes, mais dont d'autres ont un grand sens, et annoncent une rare expérience du cœur humain. Aussi, il semble se féliciter assez volontiers de sa pénétration, et son amour-propre se montre quelquefois trop à découvert. Il s'adresse des complimens par l'intermédiaire de ses personnages; il interrompt son récit pour insister sur une observation saillante, ou revenir sur une pensée dont le mérite avait pu échapper à des lecteurs distraits et inattentifs. Tout cela tient à un faible dont il était moins exempt qu'aucun autre, à sa vanité excessive, dont on cite des traits à peine croyables. Tels étaient sa soif d'éloges et son besoin de flatterie, qu'il s'entourait d'un cercle de femmes toujours prêtes à l'admirer et à l'applaudir. Il abusait sans nul ménagement de l'indulgence de ses amis. Une dame qui le voyait régulièrement, a raconté qu'elle ne se souvenait guère d'une seule visite que l'auteur ne mît à profit en lisant une de ses énormes lettres, et même deux ou trois, « pour peu que l'auditeur fût patient et bénévole. »

Si on en croit le témoignage assez uniforme des critiques anglais, la popularité de Richardson dans la Grande-Bretagne touche à son déclin, soit par l'effet d'une de ces réactions si fréquentes dans le goût littéraire, soit plutôt faute du style, de cette

qualité qui donne la vie aux œuvres d'imagination [1]. Le docteur Drake va même jusqu'à prévoir et déplorer l'hypothèse où les ouvrages de ce romancier tomberaient dans l'oubli [2]. Espérons que de telles craintes sont chimériques, et de tels regrets prématurés. Si jamais la gloire de Richardson était bannie de l'Angleterre, elle trouverait sans doute un refuge en France, et chez tous les peuples fidèles au culte des grands hommes. Le vrai pathétique est un don trop précieux, les écrivains qui le reçurent en partage sont trop rares, pour qu'on n'en tienne pas compte à celui de tous qui en fait l'emploi le plus étonnant et le plus sublime. Dans le domaine des fictions, son rang est marqué parmi les créateurs et les maîtres de l'art. Le Sage, Marivaux, Fielding, sont des romanciers habiles : Cervantes, Richardson, Walter Scott, sont des génies supérieurs, et, entre ces noms immortels, la seconde place ne serait pas digne de l'auteur de *Clarisse*. [3]

[1] *Walter Scott's Life of Richardson.*

[2] *Essays biographical, critical, etc.*, vol. v.

[3] Selon J.-J. Rousseau : « On n'a jamais fait encore, en quelque langue que ce soit, un roman égal à *Clarisse*, ni même approchant. » (*Lettre sur les Spectacles.*)

FIELDING.

Henri Fielding appartient à cette classe d'hommes singuliers, plus communs qu'ailleurs dans un pays où la franchise des institutions et des mœurs permet à chaque individu de retenir son caractère natif et sa physionomie originale. Comme Steele, Savage, Sheridan, Burns et quelques autres, il a éteint prématurément un beau génie dans des excès abrutissans qui ont abrégé sa carrière. Il a surtout plus d'un rapport avec le premier de ces écrivains. Lady Montagu, cousine de Fielding, et à laquelle il dédia même sa première comédie, a tracé son portrait en quelques lignes, qui valent une biographie. Du fond de sa retraite de Lovère en Italie, elle s'exprime ainsi, dans une de ses lettres à sa fille, sur le compte de son parent, qui venait de mourir, peu de mois auparavant, à Lisbonne :

« Je suis fâchée de la mort d'Henri Fielding, non seulement parce que je ne lirai plus de ses ouvrages, mais aussi parce que je crois qu'il a plus perdu que les autres. Nul en effet n'a joui mieux que lui de la vie, quoique peu d'hommes eussent moins de raisons d'en jouir, puisque le plus éminent de ses emplois était de fouiller les repaires les plus ignobles du vice et de la misère.... Son heureux tempérament, lors même que, non sans peine, il l'eut à

moitié détruit, lui faisait oublier tout devant un pâté de gibier et un flacon de Champagne ; et je suis persuadée qu'il a connu plus de momens délicieux qu'aucun prince ici-bas. Sa vivacité naturelle lui inspirait encore de la gaîté[1] quand il mourait de faim dans un galetas. Il y avait une grande ressemblance entre son caractère et celui de sir Richard Steele. Il avait sur lui l'avantage pour le savoir, et, dans mon opinion, pour le génie. Tous deux s'accordaient à manquer d'argent, en dépit de tous leurs amis, et ils en auraient manqué quand même leurs domaines héréditaires eussent été aussi vastes que leur imagination : pourtant ils étaient si bien formés pour le bonheur, que c'est pitié qu'ils ne fussent pas immortels. »

Il serait inutile d'entrer dans des détails sur les nombreuses comédies de Fielding, aujourd'hui oubliées, sur ses publications périodiques ou sur ses pamphlets de circonstance, œuvres peu dignes de sa plume ; et dont la meilleure excuse est dans l'aveu même de l'auteur, qu'il n'avait eu d'autre ressource que l'alternative de se faire « cocher de louage ou écrivain de louage. » Ainsi je me bornerai à rendre compte de ses trois productions capitales, *Joseph Andrews*, *Tom Jones* et *Amélie*, en réservant à la seconde la place que réclament son rang et sa supériorité. C'est par allusion à l'ordre de date et au mérite relatif de ces romans que le biographe Mur-

[1] Lady Montagu ajoute malicieusement *rapture with his cook-maid.* (*Letter to the countess of Bute.*)

phy, empruntant une similitude célèbre de Longin, a comparé les progrès du génie de Fielding au soleil, à son lever, à son midi et à son déclin; comparaison un peu pédantesque sans doute, mais qui caractérise assez bien trois époques remarquables du talent de ce romancier.

L'opinion commune est que Fielding a voulu tourner en ridicule, dans *Joseph Andrews*, la *Paméla* de Richardson, qui, à cette époque, avait obtenu un grand succès. On suppose qu'il aperçut la dangereuse influence de ce roman sous le rapport moral, et que, choqué de l'indécence de quelques scènes, il entreprit d'ouvrir les yeux du public, et de faire justice d'un livre dont la lecture était, dit-on, recommandée alors du haut de la chaire évangélique. Mais n'est-il pas beaucoup plus probable que Fielding, fort peu scrupuleux sur les bienséances, et bien autrement blâmable que Richardson à cet égard, ne vit dans la vertu de Paméla qu'un excès de pruderie, et qu'il lui parut comique d'offrir la contre-partie du tableau en représentant la chasteté de son héros en butte à des épreuves et à des tentations non moins délicates. Quoi qu'il en soit du motif secret de l'auteur, il n'est pas douteux qu'il ait eu le projet de se moquer en effet de *Paméla*, et cette intention d'ironie perce assez clairement dès le premier chapitre. Richardson, pour sa part, ne s'y méprit pas, et on apprend par sa correspondance qu'il en garda toute sa vie une rancune qui le rendit même injuste envers son rival.

Fielding annonce dans le titre de son roman qu'il s'est proposé d'imiter Cervantes. On ne soupçonnerait guère cette imitation en le lisant. Le ton de sa plaisanterie diffère beaucoup de celui de l'auteur espagnol, et se rapproche davantage de la manière de Scarron. *Joseph Andrews* est un ouvrage du genre héroï-comique, sorte de composition dont l'auteur expose la théorie dans sa préface. Il parodie quelquefois assez gaîment, d'autres fois avec moins de succès, les formes sérieuses du récit épique. Il raconte d'un ton solennel des événemens burlesques; mais il abuse trop volontiers de ce facile contraste, qui, à la longue, perd son effet, et cesse de paraître piquant.

Les personnages de *Joseph Andrews* appartiennent, pour la plupart, à la dernière classe de la société. Le sujet est le récit des aventures de deux jeunes amans, un laquais et une servante, qui, après de nombreuses tribulations et des témoignages réciproques d'une constance inébranlable, parviennent à s'unir. Le plan est presque nul, et les incidens qui forment le nœud ne consistent guère que dans une succession de tableaux épisodiques, dont quelques uns, comme l'histoire de Léonora, n'ont aucun rapport avec l'action principale. Ce sont généralement des rencontres de voleurs, des scènes d'hôtellerie, des méprises comiques, des assauts nocturnes, et surtout des combats à coups de poing, genre d'ornement dont l'auteur se montre fort prodigue. Il excelle dans la description des luttes

de boxeurs, et il s'étend sur les détails de cette nature avec une complaisance particulière. On voit que tout cela est bien dans le goût britannique; mais il n'est pas certain qu'on pût y prendre le même intérêt au-delà du détroit. Peut-être est-ce par cette raison que Walter Scott affirme que les romans de Fielding sont non seulement intraduisibles dans le sens rigoureux du mot, mais même inintelligibles pour quiconque n'est pas familiarisé parfaitement avec les moeurs de la vieille Angleterre. [1]

Le plus grave reproche qu'on puisse adresser à *Joseph Andrews* est la trivialité de plusieurs passages et la grossièreté dégoûtante de certains tableaux. J'indiquerai entre autres le portrait de la femme de chambre Slipslop [2], et surtout l'entrevue d'ailleurs fort divertissante d'Adams et du curé Trulliber [3]. Fielding est le véritable créateur de ce genre de roman, où l'auteur, sous prétexte de peindre la vie réelle, semble écrire uniquement pour la populace, et ne se soucier aucunement du suffrage des lecteurs plus délicats. Comme Smollett, son imitateur, il rachète ce défaut par un naturel parfait, une connaissance intime du monde et une rare finesse d'observation. Dans un grand nombre de morceaux qui ne choquent ni le goût, ni les convenances, il a de la grâce et de l'agrément. Je cite-

[1] *Walter Scott. Life of Fielding.*

[2] *Joseph Andrews*, book I, chap. VI.

[3] *Joseph Andrews*, book II, chap. XIV.

rai, par exemple, sa description d'une partie de chasse, épisode bien assorti au genre de son talent.

« Joseph, qui, tant que le curé Adams parlait, avait gardé la même attitude, la tête penchée d'un côté et les yeux baissés à terre, ne s'aperçut pas plus tôt, en les relevant, de la position d'Adams, qui était étendu sur le dos, et ronflait plus haut que ne brait ordinairement un animal aux longues oreilles, qu'il se tourna vers Fanny, et, lui prenant la main, commença un badinage compatible avec la décence et la plus pure modestie, mais qu'il n'aurait pas essayé, et qu'elle n'aurait permis devant aucun témoin. Tandis qu'ils s'amusaient de cette manière innocente et délicieuse, ils entendirent une meute s'approcher vers eux à grands cris, et aussitôt après ils virent un lièvre sortir du bois, et, traversant le ruisseau, aborder à quelques pas de là dans la prairie. Le lièvre ne fut pas plus tôt au rivage qu'il s'assit sur ses pattes de derrière, et prêta l'oreille au bruit des chasseurs. Fanny fut merveilleusement émue par le petit malheureux, et elle souhaitait avec ardeur de le tenir dans ses bras pour le préserver du péril dont il semblait menacé; mais si la partie raisonnable de la création ne distingue pas toujours juste entre ses amis et ses ennemis, il n'est pas étrange que la craintive créature, au seul aspect de la jeune fille, s'éloigna de l'amie qui l'aurait protégée, et, traversant de nouveau la prairie, repassa le ruisseau du côté opposé. Néanmoins il était si faible et si harassé qu'il tomba deux ou trois fois en che-

min. Ce spectacle toucha le cœur sensible de Fanny, qui se récria, les larmes aux yeux, contre la cruauté de persécuter un pauvre animal sans défense, et de lui faire subir les plus affreuses tortures par divertissement. Elle n'eut pas beaucoup le temps de se livrer à ces réflexions; car tout à coup les limiers s'élancèrent du bois, et les environs retentirent de leurs cris et des cris de leur suite, qui les escortait à cheval. Les chiens passèrent alors le ruisseau, et se mirent à la piste du lièvre. Cinq cavaliers essayèrent de sauter à l'autre bord : trois réussirent, et deux, moins heureux dans leur tentative, perdirent les étriers et tombèrent à l'eau. Leurs compagnons et leurs propres chevaux aussi continuèrent leur course, et laissèrent leurs amis et leurs cavaliers invoquer l'assistance de la fortune, ou employer les ressources plus actives de la vigueur et de l'adresse pour leur délivrance. Joseph, néanmoins, ne fut pas aussi indifférent dans cette occasion. Il laissa Fanny seule un moment, et courut aux messieurs, qui se remirent aussitôt sur leurs jambes, secouèrent leurs oreilles, et, avec le secours de sa main, gagnèrent aisément le bord, car le ruisseau n'était pas profond. Sans s'arrêter à remercier leur obligeant libérateur, ils coururent tout mouillés à travers la prairie, criant à leurs compagnons d'arrêter leurs chevaux; mais on ne les entendit pas.

« Les chiens étaient alors très près derrière leur pauvre et défaillante proie, qui, trébuchant presqu'à chaque pas, se traînait à travers le bois, et

avait presque fait le tour du tertre où Fanny était assise, quand il fut atteint, débusqué de sa retraite, saisi et mis en pièces à l'instant sous les yeux de Fanny, qui était incapable de lui prêter un secours plus efficace que sa pitié. Elle ne put même décider Joseph, qui avait été lui-même un chasseur dans sa jeunesse, à rien entreprendre de contraire aux usages de la chasse en faveur du lièvre, qui, observa-t-il, était tué loyalement. »[1]

Le héros et l'héroïne du roman jouent un rôle trop passif pour inspirer un bien vif intérêt. Le curé Abraham Adams a plus d'originalité. Sa bonhomie, sa crédulité, son mélange d'inexpérience et de pédantisme, ses continuelles distractions et les fréquentes mésaventures qui en sont la suite, amusent en même temps que sa droiture morale et sa bienveillance le font aimer. Il est fâcheux que l'auteur l'ait placé quelquefois dans des situations ignobles, qui dégradent un peu son caractère. Il paraît, au reste, que ce personnage n'est pas entièrement d'invention, et que Fielding en puisa le type chez le ministre Young, un de ses amis, qu'il ne faut pas confondre avec le poète célèbre de ce nom. Lady Booby est encore un portrait bien tracé. C'est une femme du monde moins aguerrie au vice que lady Bellaston dans *Tom Jones*. Les combats de sa fierté et de son inclination, le dépit de son désappointe-

[1] « Joseph who, whilst he was speaking.... Which he said was killed fairly. » (*Joseph Andrews*, book III, chap. VI.)

ment et les angoisses de sa jalousie, le flux et reflux de ses passions, sont parfaitement décrits. Plusieurs de ses entretiens avec Joseph Andrews et avec sa confidente Slipslop offrent des modèles de dialogue comique.

Fielding avait une érudition plus que suffisante pour un romancier; mais il aimait un peu trop à en faire parade. Il a placé en tête de chaque livre de son roman une espèce de dissertation critique où il développe ses doctrines et ses principes littéraires: il en a même intercalé quelques unes dans le cours de sa narration. On trouve, par exemple, une digression sur Homère tout-à-fait dans le goût scolastique. J'aurai occasion de revenir ailleurs sur le mérite et l'opportunité de ce genre d'innovation.

TOM JONES.

Malgré la connaissance du cœur humain et le talent d'observation que Fielding avait déployés dans *Joseph Andrews*, il était difficile d'entrevoir dans cette ébauche imparfaite la hauteur à laquelle il atteignit lorsque, sept ans plus tard, il fit paraître *Tom Jones* ou l'*Enfant trouvé*. Cette vaste et belle composition, achevée au milieu des embarras d'une pénurie sans cesse renaissante, ou des dégoûts de fonctions pénibles et laborieuses, mit le sceau à sa réputation. Il venait en effet de faire un pas immense: il avait créé en Angleterre le véritable roman de mœurs.

Ce qui frappe d'abord dans *Tom Jones*, indépendamment de l'intérêt profond du sujet, c'est la beauté de l'ordonnance et l'admirable conception du plan. L'auteur ne s'est pas borné à imaginer une fable extrêmement attachante, et d'où jaillit une grande leçon morale : il a su en combiner les diverses parties, et les enchaîner entre elles avec une dextérité infinie. Ses épisodes sont, en général, bien choisis, et, hormis un seul, se rattachent naturellement au sujet. L'action se développe sans embarras, et l'intérêt croît progressivement, jusqu'à ce qu'il parvienne au plus haut période. Au dénoûment, l'intrigue se déroule avec aisance, et une péripétie vraisemblable, quoique inattendue, laisse aux spectateurs du drame une impression de plaisir sans mélange.

Les critiques anglais, dans leur enthousiasme pour Fielding, ont comparé le plan de *Tom Jones* à celui de l'*Odyssée* [1]. « Depuis Homère, dit Beattie, le monde n'a point vu de fable épique aussi habilement conçue. Les caractères et les aventures sont merveilleusement diversifiés : toutes les circonstances pourtant sont si naturelles, dérivent si aisément les unes des autres, et contribuent avec tant d'harmonie à accélérer la catastrophe, alors même qu'elles semblent la ralentir, que la curiosité du lecteur est sans cesse en éveil, et, au lieu de languir, devient de plus en plus impatiente, jusqu'à ce qu'elle

[1] *Drake's Essays*, tom. III, p. 98.

se change enfin en véritable anxiété. Lorsqu'on arrive au terme, et qu'on jette un coup d'œil en arrière sur tout l'ensemble, on est surpris de trouver que, parmi un si grand nombre d'incidens, il y en ait si peu de superflus; que dans une telle variété de fiction subsiste une si grande probabilité, et qu'une fable si complexe ait pu être conduite aussi nettement, et avec une si parfaite unité de dessin. »[1]

Il y a autant de justice que de discernement dans cet éloge. *Tom Jones*, en effet, ne ressemble en rien à ces productions hâtives qui décèlent à chaque page la négligence ou la précipitation du travail : c'est, au contraire, une œuvre de conscience et de réflexion. On s'aperçoit que l'auteur avait mûrement médité son plan avant de passer à l'exécution. Il attache de l'importance à motiver la conduite de ses personnages; il revient, au besoin, sur ses pas, pour éclaircir des faits déjà accomplis; il ne tombe point dans des contradictions ou des incohérences. On le trouverait presque trop scrupuleux à cet égard, si le respect pour la vaisemblance n'était pas une qualité aussi précieuse et aussi rare chez les romanciers.

On retrouve dans *Tom Jones* la connaissance du monde et de la vie réelle, dont il avait déjà fait preuve, mais accrue par l'observation, et mûrie par l'expérience. Les fonctions de juge de paix pour l'arrondissement populeux de Westminster avaient dû

[1] *Beattie. On fable and romance.*

fortifier encore la sagacité de son esprit, et lui fournir plus d'une occasion d'étudier l'humanité sous un nouveau jour. Dès le début du roman, le portrait de M. Allworthy, et de l'intérieur de sa famille, l'introduction du capitaine, les circonstances de son mariage, sa conduite envers son épouse, leurs sentimens réciproques, sa mort subite au milieu de ses rêves d'opulence, et son excellente épitaphe [1], tout cela forme un tableau plein de naturel et frappant de vérité. On peut en dire autant des querelles domestiques du maître d'école Partridge et de sa femme. Fielding a su peindre ici avec une égale exactitude, et avec des nuances bien distinctes, deux unions malheureuses, l'une dans les rangs inférieurs de la société, l'autre dans la haute classe. Voyons sous quelles couleurs il représente celle-ci.

« Lorsque le premier torrent de tendresse fut passé, et que dans les calmes et longs intervalles entre les accès, la raison commença à ouvrir les yeux de la dame, et qu'elle vit le changement de conduite du capitaine, qui à la fin ne répondait plus à tous ses argumens que par *oui-dà* ou *bah*, elle fut loin de souffrir ces insultes avec une paisible résignation. A dire vrai, son dépit fut provoqué d'abord à tel point qu'il aurait pu produire quelque événement tragique, s'il n'avait pris une direction plus innocente, en lui inspirant le mépris le plus absolu pour le jugement de son mari, ce qui tempérait un peu

[1] Le traducteur La Place a eu la maladresse de l'omettre.

sa haine contre lui, quoiqu'elle eût aussi une dose très raisonnable de ce dernier sentiment.

« La haine du capitaine pour elle était d'une espèce plus pure. Quant à l'imperfection de ses connaissances ou de son esprit, il ne la méprisait pas plus pour cela que pour n'avoir pas six pieds de haut. Dans son opinion du beau sexe, il surpassait en rudesse Aristote lui-même. Il regardait une femme comme un animal domestique d'un ordre un peu supérieur à un chat, puisque ses fonctions avaient un peu plus d'importance; mais la différence entre les deux était, à son avis, si petite que, dans le mariage contracté par lui avec les terres et domaines de M. Allworthy, il lui aurait été fort égal de prendre l'un ou l'autre par-dessus le marché. Néanmoins, son orgueil était si susceptible, qu'il ressentait vivement le mépris que sa femme commençait alors à lui témoigner; et cela, joint à la satiété qu'il avait déjà eue de son amour, créait en lui une répugnance et une aversion difficiles peut-être à surpasser.

« Il n'y a dans le mariage qu'une situation d'où le plaisir soit exclu, et c'est un état d'indifférence. Mais, comme plusieurs de mes lecteurs savent, je l'espère, quelle délicieuse jouissance on goûte à faire plaisir à un objet aimé; quelques uns aussi, je le crains, peuvent avoir éprouvé la satisfaction de tourmenter celui qu'on hait. C'est, je suppose, pour arriver à ce dernier plaisir que nous voyons si souvent les deux sexes renoncer à la tranquillité qu'ils pour-

raient autrement obtenir dans le mariage, quelque désagréable que fût l'associé qui leur est échu. C'est pour cela que la femme feint souvent des accès d'amour et de jalousie, qu'elle renonce même à tous les plaisirs pour troubler et prévenir ceux de son mari; et que lui, à son tour, se gêne fréquemment lui-même, et reste à la maison dans une compagnie sans attrait pour lui, afin de soumettre sa femme à une contrainte qu'elle déteste également. C'est apparemment pour cela aussi que coulent ces larmes qu'une veuve répand quelquefois si abondamment sur les cendres d'un mari avec lequel elle menait une vie d'alarmes et d'agitation sans fin, et qu'elle ne peut plus espérer désormais de tourmenter encore.

« Mais, si jamais couple savoura ce plaisir, le capitaine et son épouse en jouissaient à présent. C'était toujours un motif suffisant pour l'un de s'obstiner dans une opinion, que l'autre eût préalablement adopté l'avis contraire. Si l'un proposait quelque amusement, l'autre s'y opposait constamment. Jamais ils n'aimaient ou ne haïssaient, ne louaient ou ne blâmaient la même personne. Par cette raison, comme le capitaine voyait d'un mauvais œil le petit enfant trouvé, sa femme commença dès lors à le caresser presque à l'égal de son propre fils. »[1]

Tom Jones offre un précieux répertoire d'études sur la société et le cœur humain. Je ne sais si aucun

[1] « When the first torrent of tenderness.... Almost equally with her own child. » (*Tom Jones*, book II, chap. VII.)

roman décèle une connaissance aussi parfaite des choses positives et des réalités de la vie. On pourrait en extraire un recueil de maximes et d'observations qui ne perdraient rien à côté de celles des plus judicieux moralistes. Il est vrai que Fielding se plaît à faire admirer sa pénétration. Il prodigue volontiers les explications ou les conjectures sur la conduite de ses personnages. L'auteur se montre quelquefois trop à découvert. Il ressemble assez à ces historiens qui épargnent à leurs lecteurs l'embarras de juger et de réfléchir.

Fielding suit à peu près ici la même marche que dans *Joseph Andrews*. Le roman est divisé par livres, et chaque livre est précédé d'une dissertation morale ou littéraire. On ne peut disconvenir que ces digressions, où l'auteur discute les principes de son art, et rend compte de son système, n'aient l'inconvénient d'interrompre le fil du récit, de ralentir le progrès de l'action, et de distraire l'attention des lecteurs. Lui-même plaisante quelque part sur ces sortes de hors-d'œuvre, qu'il compare aux prologues dramatiques. Walter Scott observe cependant que ces chapitres préliminaires sont ceux qui plaisent le plus à une seconde ou troisième lecture, et je crois qu'il a raison. Notre ancien traducteur de *Tom Jones* n'aurait pas dû les supprimer. Plusieurs, en effet, cachent, sous une forme ironique, une originalité d'esprit et une indépendance de jugement qui font honneur à Fielding. Je citerai entre autres le début du cinquième livre, où il se moque assez finement

de certaines règles arbitraires, et réduit à leur juste valeur les prétentions de la critique.

« Peut-être n'y a-t-il aucune partie de ce merveilleux ouvrage qui procure moins de plaisir au lecteur que celles qui ont coûté le plus de peine à l'auteur pour la composition. Parmi celles-ci, probablement, on pourrait ranger ces essais préliminaires que nous avons mis au-devant des récits historiques renfermés dans chaque livre, et que nous considérons comme rigoureusement nécessaires au genre de production dont nous offrons ici le modèle.

« Quant à notre détermination sur ce sujet, nous ne nous croyons pas formellement astreint à en déduire les motifs : il suffit sans doute que nous l'ayons établi comme règle indispensable dans toute œuvre héroï-comique en prose. Qui s'informa jamais des raisons de cette stricte unité de temps ou de lieu qu'on prescrit maintenant comme si essentielle à l'art dramatique? Quand demanda-t-on à un critique pourquoi une pièce ne pourrait pas renfermer deux jours aussi bien qu'un seul? Pourquoi les spectateurs, pourvu qu'ils voyagent comme les électeurs, sans aucun frais, ne seraient-ils pas transportés à cinquante milles aussi bien qu'à cinq? Aucun commentateur a-t-il bien justifié la restriction qu'un ancien critique a imposée au drame, qu'il ne devait contenir ni plus ni moins de cinq actes? Aucun écrivain vivant a-t-il essayé de rendre compte de ce que les modernes juges de nos représentations théâtrales entendent par le mot *vulgaire;* mot par lequel ils

ont heureusement réussi à bannir toute gaîté de la scène, et à rendre le théâtre aussi ennuyeux qu'un salon? Sur tous ces points, le public semble avoir adopté une maxime de notre loi, savoir : *Cuicumque in arte suâ perito credendum est;* car il semble peut-être difficile à concevoir que quelqu'un eût eu assez d'impudence pour prescrire des règles dogmatiques, dans une science ou dans un art, sans le moindre fondement. Par conséquent, en pareil cas, nous penchons à conclure qu'il y a, au fond, de bonnes et solides raisons, quoique, par malheur, nous soyons hors d'état de voir plus loin.

« Or, en réalité, le monde a eu trop de déférence pour les critiques, et on les a pris pour des hommes beaucoup plus profonds qu'ils ne le sont en effet. Grâce à cette complaisance, les critiques se sont enhardis à usurper un pouvoir dictatorial, et ont si bien réussi qu'ils sont maintenant devenus les maîtres, et qu'ils ont l'assurance de donner aujourd'hui des lois à ces mêmes auteurs, dont les devanciers leur en dictaient primitivement.

« Le critique, dûment considéré, n'est rien de plus que le greffier dont l'office est de transcrire les arrêts et décisions rendus par ces juges éminens, dont la vaste puissance de génie les a placés comme législateurs à la tête des sciences diverses auxquelles ils présidaient. Cet office était tout l'honneur auquel aspiraient jadis les critiques, et jamais ils n'osaient avancer une opinion, sans la soutenir de l'autorité du juge dont ils l'avaient empruntée.

« Mais, avec le temps, et dans des âges d'ignorance, le subalterne commença à envahir le pouvoir, et à s'arroger les droits de son maître. Les lois de l'art d'écrire n'eurent plus pour fondement la pratique des auteurs, mais les arrêts des critiques. Le greffier devint le législateur, et ceux-là donnèrent souverainement des lois dont la fonction se bornait d'abord à les transcrire.

« De là naquit une erreur facile et peut-être inévitable; car ces critiques étant des hommes d'une étroite capacité, prirent aisément la forme pour la substance. Ils agirent comme ferait un juge qui s'attacherait à la lettre morte de la loi, et en rejetterait l'esprit. De frivoles circonstances, accidentelles peut-être chez un grand écrivain, constituèrent son principal mérite aux yeux de ces critiques, et furent transmises par eux comme une obligation indispensable pour ses successeurs. Le temps et l'ignorance, les deux grands soutiens de l'imposture, consacrèrent ces empiétemens, et ainsi l'art d'écrire fut soumis à beaucoup de règles qui n'ont pas le moindre fondement dans la nature ou la vérité; et qui généralement n'ont d'autre objet que de rabaisser et de contraindre le génie, de la même manière que le maître de danse eût été fort mal à son aise si les nombreux et excellens traités sur cet art avaient prescrit, comme règle essentielle, de ne jamais danser que les fers aux pieds. » [1]

[1] « Peradventure there may be no parts.... Every man must dance in chains. » (*Tom Jones*, book v, chap. 1.)

Fielding fait ressortir ici la distinction de l'art et de la théorie, le principe et l'abus des préceptes didactiques, avec une netteté dont on ne trouverait guère d'exemple chez les rhéteurs. On peut remarquer, en même temps, que tout ce morceau est écrit d'un ton plus ferme et plus soutenu que le style habituel de l'auteur. Il ne faut pas croire, au reste, que son irrévérence pour la critique lui fasse méconnaître l'utilité des règles et l'importance de l'étude. Lui qui étale assez volontiers son érudition, et qui multiplie dans ses romans les citations classiques avec une sorte de pédantisme, ne pouvait tomber dans une telle exagération. Aussi, dans un autre passage, au commencement du quatorzième livre, il attaque, toujours avec son arme favorite de l'ironie, l'opinion des détracteurs de la science.

« Comme plusieurs personnages de cette époque, par la force merveilleuse du génie seul, sans la moindre assistance du savoir, peut-être même sans être parfaitement en état de lire, ont joué un rôle considérable dans la république des lettres, les critiques modernes, m'assure-t-on, commencent depuis peu à soutenir que toute espèce de science est entièrement inutile à l'écrivain; bien plus, que ce n'est autre chose qu'une sorte d'entrave à la vigueur et à l'activité naturelle de l'imagination, qui est ainsi comprimée, et incapable de prendre le brillant essor auquel sans cela elle pourrait atteindre.

« Cette doctrine, je le crains, est à présent poussée beaucoup trop loin; car pourquoi l'art d'écrire

serait-il si différent de tous les autres arts? Le maître de danse ne perd absolument rien de son agilité, pour s'être exercé à régler ses mouvemens; et l'artisan, je présume, n'emploie pas plus maladroitement ses outils, pour avoir appris à s'en servir. Pour mon compte, je ne puis concevoir qu'Homère ou Virgile eussent écrit avec plus de feu, si, au lieu de posséder toutes les connaissances de leur temps, ils avaient été aussi ignorans que la plupart des auteurs de l'âge actuel. Je ne crois pas non plus que toute l'imagination, la verve et le jugement de Pitt eussent pu produire ces discours qui font aujourd'hui du sénat anglais le rival en éloquence de la Grèce et de Rome, s'il n'avait pas assez bien médité les écrits de Démosthène et de Cicéron, pour faire passer dans ses harangues tout leur enthousiasme, et avec leur enthousiasme leur savoir également. »[1]

Cet hommage rendu à Chatam, dès le milieu du dix-huitième siècle, est d'autant plus remarquable que, plusieurs années après, Joseph Warton, dans un des essais de l'*Aventurier*[2], et le docteur Blair, dans ses *Leçons sur la Rhétorique*, proclamaient encore l'extrême infériorité des modernes, et particulièrement de leurs compatriotes, dans le domaine de l'éloquence. Le romancier montre ici plus de justice ou de discernement que deux critiques célèbres, et il a le mérite de devancer de bien loin le jugement de la postérité sur un grand homme.

[1] *Tom Jones*, book XIV, chap. I.

[2] *The Adventurer*, n° 127.

J'ai dit que, parmi les épisodes, un seul ne se rattache pas assez au sujet. J'ai voulu parler de l'histoire de l'*Homme de la Montagne*, qu'on a blâmée aussi comme un peu longue. Ce n'est pas qu'elle soit hors de proportion avec l'étendue du roman; mais elle offre peu d'intérêt, et forme un véritable hors-d'œuvre. On ne voit rien dans les aventures du solitaire qui justifie suffisamment sa farouche misanthropie. L'auteur suppose que le vieillard a voyagé, mais les réflexions qu'il lui attribue sur diverses nations de l'Europe sont plutôt les boutades chagrines d'un observateur superficiel et prévenu, que les remarques judicieuses d'un esprit éclairé et impartial. On trouve dans ce récit un morceau sur la contemplation des phénomènes célestes, qui ne manque pas d'élévation, et qui donnerait une opinion favorable du style de Fielding dans le genre grave, si les mêmes idées n'avaient été développées, avant lui, dans le *Spectateur*, avec une incontestable supériorité d'éloquence et de philosophie.

Il est temps de passer à l'examen des caractères, qui, pour le naturel et la variété, ont droit aux mêmes éloges que le plan. Celui du héros appelle d'abord l'attention. Thomas, ou, comme on le désigne plus ordinairement, Tom Jones est un jeune homme franc, généreux, brave, mais étourdi et imprudent à l'excès. Il ne possède point la perfection chimérique de Grandison, ni les brillans mais invraisemblables avantages de Lovelace, et il n'en inspire que plus d'intérêt. On peut dire qu'il ne dépasse point

la stature humaine, et qu'il ne serait pas impossible de le rencontrer dans le monde. Il unit les qualités les plus aimables à un mélange de faiblesses qui ne déplaisent point. Un trait distinctif de ses manières est une complaisance et une politesse qui ne se démentent jamais.

Il semble que le but de l'auteur, dans la conception de ce rôle, ait été de prouver qu'il ne faut pas se fier aux apparences, en fait d'éducation, et qu'on doit préférer chez les jeunes gens un caractère ouvert et loyal, quoique passionné, à un caractère prudent, mais fourbe et hypocrite. C'est la leçon que Sheridan a reproduite, depuis, sur la scène avec tant de succès. Reste à savoir si Fielding et Sheridan ont, en définitive, servi la cause de la morale en justifiant l'inclination naturelle du public pour les personnages de l'humeur de leurs héros, et si l'expérience n'atteste pas que la dissipation, l'imprudence et le libertinage, sont trop souvent incorrigibles. Je reviendrai sur cette question. Il suffit de remarquer, en ce moment, que les fautes de Tom Jones sont sévèrement expiées par les nombreuses disgrâces qu'elles lui attirent, et que, s'il finit par être heureux, c'est grâce aux excellentes qualités qui effacent et rachètent ses défauts.

Sophie Western intéresse encore plus que le héros. C'est une jeune personne, modèle de douceur et de grâce; pleine de bon sens et de modestie; amante sensible, mais chaste; fille respectueuse, mais capable de constance et de résolution. Elle n'appartient

pas sans doute à la sublime nature de Clarisse; mais elle se rapproche davantage de la réalité : elle n'est pas au-dessus des faiblesses de son sexe. Fielding a dessiné ce caractère avec beaucoup de soin, et même avec une sorte de prédilection. On soupçonnerait presque, à certains traits, qu'il y a retracé le souvenir de ses affections personnelles, et surtout de l'union dont la fin prématurée lui avait coûté tant de regrets. Malheureusement, il manquait trop de délicatesse morale pour bien saisir toutes les émôtions et tous les instincts d'un cœur de femme. Ainsi, il n'attribue aucune espèce de ressentiment à son héroïne pour l'intrigue de Tom Jones avec Molly Seagrim, ni même pour l'entrevue qui donne lieu à la querelle avec Thwackum et Blifil. Cette indulgence est invraisemblable dans la position de Sophie. La seconde offense de Tom Jones devrait exciter en elle, à défaut de jalousie, du moins le dépit d'un amour outragé, et le mépris d'une âme pure pour le vice. Richardson, assurément, n'eût jamais commis une pareille faute.

Après les deux amans, le principal personnage est sir Allworthy, caractère généralement admiré, et dont la conception honore l'âme de l'auteur. Il fallait trouver en soi le modèle de bien des vertus sociales pour les reproduire avec autant de force et les personnifier, en quelque sorte, dans un portrait aussi frappant. Le Roger de Coverley d'Addison, sir Allworthy de Fielding, et le docteur Primerose de Goldsmith, sont trois expressions d'une même

pensée, trois reproductions diverses d'un même type. Dans ce groupe, Allworthy se distingue par une physionomie particulière : c'est le véritable philosophe chrétien; bienfaisant sans ostentation, indulgent sans faiblesse, vertueux sans aucun excès. Il justifie par toute sa conduite l'éloge si flatteur que lui donne le romancier, dans ce passage d'un des premiers chapitres :

« C'était alors le milieu de mai, et le matin était d'une sérénité remarquable, quand M. Allworthy se promena sur la terrasse, où l'aube naissante dévoilait à chaque minute, à ses yeux, le tableau délicieux que nous avons décrit auparavant. Bientôt, après avoir épanché des flots de lumière, qui montaient devant lui à la voûte azurée du ciel, comme des avant-coureurs pour annoncer son approche, le soleil se leva dans tout l'éclat de sa majesté. Un seul spectacle ici-bas pouvait être plus glorieux, et ce spectacle, M. Allworthy lui-même le présentait : un être humain rempli de bienveillance, et méditant de quelle manière il se rendrait le plus agréable au Créateur, en faisant le plus de bien à ses créatures. »

Blifil est un fourbe dont la duplicité, l'égoïsme et l'avarice font ressortir la franchise, la philanthropie et la générosité de Tom Jones. On s'étonnerait que son hypocrisie pût en imposer aussi long-temps à M. Allworthy, dont la sagesse égale la bonté, si l'erreur de l'oncle n'était expliquée d'ailleurs par des circonstances plausibles. Blifil ne paraît nulle part si odieux que dans sa conduite envers Sophie. Par un

juste retour, il montre autant de bassesse dans sa disgrâce qu'il avait fait voir d'insolence dans sa prospérité. Ce caractère est le type de celui de Joseph Surface dans l'*École de Médisance*. Seulement, comme Sheridan ne pouvait se défendre de prêter à tous ses personnages autant d'esprit qu'il en avait lui-même, il attribue à celui-ci un talent d'intrigue et une fertilité de ressources dont on n'aperçoit presque nulle trace chez Blifil.

Sir Western a été cité comme une création originale, mais il approche un peu de la caricature. Sa brutalité grossière et le cynisme ignoble de son langage, quoique pris dans la nature, dégoûtent plus souvent qu'ils n'amusent. L'obstination stupide avec laquelle il veut sacrifier sa fille unique à un mariage mal assorti exciterait l'indignation, si son caractère était moins méprisable. On serait même surpris qu'un tel homme pût avoir une fille aussi accomplie, si on ne savait que l'éducation de Sophie a été surveillée par une tante familiarisée avec le monde et la cour. Pour le remarquer en passant, la violence et les emportemens du frère forment un contraste plaisant avec l'humeur flegmatique et les habitudes cérémonieuses de la sœur. On assure, au reste, que la race de ces écuyers provinciaux, en butte aux éternels sarcasmes des anciens romanciers et auteurs dramatiques, a presque disparu de l'Angleterre, et qu'on y trouverait difficilement aujourd'hui l'original du portrait de Western.

On a blâmé, et je crois avec raison, la scène où sir

Western reçoit des coups de bâton de l'émissaire de lord Fellamar, quoique cette scène soit d'ailleurs fort amusante [1]. Il n'est guère probable, en effet, que ce gentilhomme campagnard, aguerri aux exercices les plus violens, et qu'on a vu, dans une occasion mémorable, prêter avec tant de succès l'appui de son bras à Tom Jones, se résigne sans résistance à une correction aussi ignominieuse, et se contente de menacer après coup son adversaire de la justice. Rien dans le caractère de Western ne prépare à un pareil trait de poltronnerie, plus digne de Pourceaugnac. Walter Scott soupçonne ici une interpolation ; mais n'est-il pas plus naturel de supposer que Fielding a tout simplement sacrifié la vraisemblance à un effet comique ?

Fielding excellait à peindre les femmes du grand monde. Lady Bellaston en offre une preuve encore plus frappante que lady Booby dans *Joseph Andrews*. L'impudence incomparable de cette dame, sa présence d'esprit dans les embarras que lui attirent ses intrigues, particulièrement dans sa rencontre avec Honora chez Tom Jones, sa visite de félicitation à Sophie après son mariage, et l'aisance parfaite de sa conduite dans cette circonstance, peignent bien les mœurs d'une certaine classe de la haute société. Lady Bellaston me paraît avoir servi de modèle à lady Freelove, dans la spirituelle comédie de la *Femme jalouse*, par Colman.

[1] *Tom Jones*, book XVI, chap. II.

On a remarqué assez justement que la liaison de Tom Jones avec lady Bellaston, quoique excusée, en quelque sorte, par la nécessité, le dégrade plus qu'aucune de ses fautes, et que les bienfaits d'une femme de ce caractère lui laissent une tache difficile à effacer. Il semble que l'auteur ait voulu affaiblir une impression aussi fâcheuse, en infligeant à cette intrigue une punition plus sévère que toutes les autres, le ressentiment de Sophie, qui reste long-temps inflexible.

Les rôles secondaires sont empreints du même cachet d'originalité, depuis George le garde-chasse jusqu'à madame Miller, dont la bienveillance ne se confond pas avec celle de M. Allworthy. Il est juste de dire un mot de Partridge, le valet et le fidèle compagnon de Tom Jones dans toutes ses aventures. On voit que l'intention de l'auteur était d'en faire un personnage comique, une sorte de Sancho, destiné, par sa poltronnerie, sa naïveté et ses balourdises, à distraire le lecteur de la mélancolie du héros. On ne peut dire qu'il ait toujours atteint ce but. Le babil et le pédantisme de Partridge ennuient pour le moins aussi souvent que ses bévues divertissent.

Honora, la confidente de l'héroïne, est un caractère d'un naturel et d'une vérité dont rien n'approche. L'extrême affabilité de Sophie et l'impertinente exigence de sa suivante à l'hôtellerie d'Upton, forment, par exemple, un admirable contraste. Fielding avait fort bien étudié les manières et le lan-

gage du peuple, et il savait les reproduire avec une exactitude parfaite. Ce talent a même dû contribuer au succès de ses romans; mais il en abuse peut-être en multipliant un peu trop les conversations vulgaires et les dialogues de bas comique. Ainsi, le commérage d'Honora, et les allocutions de M. Western en dialecte du comté de Somerset, sont quelquefois d'une trivialité choquante et d'un grossièreté intolérable.

Le même reproche s'appliquerait aux querelles de taverne et aux scènes de pugilat, que l'auteur décrit si volontiers. Il avait sans doute été spectateur de plus d'un combat à coups de poing; et même, en sa qualité de magistrat, il avait pu être juge de quelque catastrophe dans ces luttes si chères à ses compatriotes. Aussi, il raconte ces sortes d'épisodes avec une prédilection singulière, et il entre dans un luxe de détails qui décèlent un connaisseur en ce genre d'escrime. Peut-être aurait-il mieux fait cependant d'omettre quelques uns de ces tableaux. On ne conçoit pas bien pourquoi son héros serait moins aimable ou moins digne d'intérêt, s'il n'excellait pas autant dans l'art de boxer, et s'il recevait moins de contusions.

Fielding, à l'exemple d'Homère, dont il était admirateur passionné, représente Tom Jones comme un grand mangeur. Il énumère même quelquefois les prouesses gastronomiques de son héros avec une précision qu'on pourrait regarder comme superflue. Il est remarquable que, sur cet article, aussi bien

que sur les deux précédens, Walter Scott mérite au moins les mêmes censures que son devancier.

J'ai eu occasion d'observer que Fielding manque essentiellement de délicatesse. Dans le dernier chapitre du roman, où il exerce, à sa manière, une justice distributive, et règle définitivement le sort de ses personnages, il ne voit aucune difficulté à unir le ministre Souple avec madame Waters, et il ne lui trouve rien de mieux, pour prix de ses bons offices, qu'une aventurière flétrie. Il ne se fait non plus aucun scrupule de récompenser les fidèles services de Partridge en lui assignant une prostituée, ou peu s'en faut, Molly Seagrim, et il assure que le mariage est près de se conclure, grâce à la médiation de Sophie. On dirait qu'il veut que tous les amis de Tom Jones conservent quelque souvenir des égaremens de sa jeunesse.

Il entrait dans le plan de l'auteur d'accumuler sur son héros tous les genres d'infortune, pour faire mieux ressortir les dangers de l'imprudence, et pour préparer un plus grand effet à l'heureux dénoûment de tant d'épreuves. Ainsi, Tom Jones est abandonné par son bienfaiteur; il irrite sa maîtresse par son infidélité; enfin il est conduit dans un cachot sous une accusation de meurtre. Il semble que la mesure était complète, et que Fielding aurait dû s'arrêter là. Le soupçon d'un inceste, qu'il laisse planer quelque temps sur la tête de son personnage favori, inspire peut-être encore plus de dégoût que de terreur. Il est vrai que cet incident amène la révélation de la

naissance de Tom Jones, et se rattache ainsi à l'action principale.

C'est ici que se représente naturellement la question de la tendance morale de l'ouvrage. Quoique le dénoûment soit favorable, et que le héros finisse par être heureux en dépit de ses égaremens passés, je ne crois pas que son exemple ait une influence dangereuse. Non seulement il a été cruellement puni de ses erreurs, mais il en témoigne un vif repentir, et, avec la franchise de son caractère, on peut l'en croire. Tout garantit que sa réforme sera aussi durable qu'elle paraît sincère. L'auteur lui-même laisse entrevoir son but dans les avertissemens paternels que M. Allworthy adresse à Tom Jones, un peu avant la conclusion. En exhortant et en consolant son neveu, cet excellent homme lui fait observer que « la différence est grande entre les fautes que la candeur peut attribuer à l'imprudence, et celles qu'on ne saurait imputer qu'à la bassesse du cœur »[1]. Il explique et développe cette distinction avec beaucoup de clarté et d'énergie. Toute la morale de *Tom Jones* est là, et certes il en résulte une leçon aussi importante que salutaire.

Le style de Fielding est, en général, familier, simple et naturel. Sous ce rapport, il a l'avantage sur ses deux plus célèbres rivaux : il est moins lourd, moins diffus que Richardson, et moins négligé que Smollett. Comme il se glorifiait, ainsi qu'on l'a vu,

[1] *Tom Jones*, book XVIII, chap. X.

d'être le créateur du genre héroï-comique en prose, il affecte parfois les formes de l'épopée. Il faut convenir que ce mélange du sérieux et du burlesque, ces images poétiques, ces périphrases ambitieuses, ces comparaisons *à longue queue*, enfin toute cette parodie de l'antiquité, ne sont pas ce qu'il y a de plus heureux en fait d'innovation. Au contraire, ce ton prétentieux et maniéré contraste avec sa diction habituelle, qui ne fatigue jamais. Je citerai, comme exemple de ce mauvais goût, le préambule du portrait de Sophie [1], et un peu plus loin le combat de Molly contre une partie de sa paroisse. En d'autres occasions, Fielding se permet une licence et un cynisme de langage qui bravent toutes les bienséances. Walter Scott se moque un peu, à ce propos, de la délicatesse française [2]. On aurait pu lui demander ce qu'il pensait des commentaires sur l'interruption soudaine du rendez-vous de Molly et de Tom Jones, ou bien encore de la description des tentatives de madame Waters pour captiver le cœur du héros. Ce sont apparemment ces passages, et d'autres semblables, qui ont fait dire à Boswell que la lecture des romans de Fielding est « un amusement d'hommes et non de femmes. » [3]

Quoique les Anglais comptent ordinairement Fielding parmi les écrivains doués de ce don si rare qu'ils appellent *humour*, je doute qu'il soit un des meil-

[1] *Tom Jones*, book IV, chap. II.
[2] *Life of Fielding*.
[3] *Life of Johnson*. (Note.)

leurs modèles en ce genre, ou du moins qu'on puisse le mettre au même rang que Swift, Addison, Sterne et même Smollett. Ce n'est pas qu'il n'abonde en scènes d'un comique excellent et d'une franche gaîté; mais son vrai mérite est le naturel plutôt que l'originalité. Tant qu'il s'abandonne à l'instinct de son talent, il charme par sa naïveté : lorsqu'il annonce la prétention d'être plaisant, et qu'il a recours à l'ironie, son enjouement devient froid et contraint; il tombe presque toujours dans la recherche et l'affectation. Il faut pourtant reconnaître que ce défaut est moins sensible dans la dernière partie de l'ouvrage, où l'intérêt du sujet l'entraîne, et ne lui laisse pas le loisir de poursuivre de faux ornemens. Il ne s'écarte guère alors de sa simplicité favorite, et il n'emploie d'autre séduction que la vérité des sentimens ou un mélange de finesse et de bonhomie, comme dans la narration suivante, qui peint fort bien le caractère du héros.

« Ce ne fut pas sans quelques larmes que Jones écouta ce récit. Quand il fut achevé, il prit madame Miller à part dans une autre pièce, et lui remettant sa bourse, où il y avait une somme de cinquante livres sterling, il la pria d'en envoyer autant qu'elle jugerait convenable à ces pauvres gens. Le regard que madame Miller adressa à Jones, dans cette circonstance, n'est pas facile à décrire. Elle ne put contenir son émotion, et s'écria : « Juste ciel! y a-t-il un pareil homme dans le monde! » Puis, se reprenant aussitôt, elle ajouta : « Véritablement

j'en connais un, mais peut-il y en avoir un second? « J'espère madame, répondit Jones, que beaucoup ont de la simple humanité; car secourir de telles infortunes chez nos semblables mérite à peine un autre nom. » Madame Miller prit alors dix guinées, tout ce qu'il put la décider à accepter, et dit qu'elle trouverait quelque moyen de leur faire parvenir cet argent, le lendemain matin de bonne heure. Elle ajouta qu'elle avait fait elle-même quelque petite chose pour ces pauvres gens, et ne les avait pas laissés tout-à-fait aussi à plaindre qu'elle les avait trouvés.

« Ils retournèrent ensuite au salon, où Nightingale témoigna beaucoup d'intérêt pour la situation déplorable de ces malheureux, qu'il connaissait, à dire vrai; car il les avait vus plus d'une fois chez madame Miller. Il déclama contre la folie de se rendre caution pour les dettes des autres; s'emporta en amères invectives contre le frère; et conclut en souhaitant qu'on pût faire quelque chose pour cette famille infortunée.

« Supposons, Madame, dit-il, que vous les recommandiez à M. Allworthy. Ou bien, encore, que penseriez-vous d'une souscription? Pour moi, je leur donnerais une guinée de tout mon cœur. »

« Madame Miller ne répondit rien, et Nancy, à qui sa mère avait fait part en secret de la générosité de Jones, pâlit en ce moment. Pourtant, si l'une d'elles était fâchée contre Nightingale, c'était assurément sans sujet; car la libéralité de Jones, quand

même il l'aurait connue, n'était pas un exemple qu'il fût dans l'obligation de suivre. Il y en a des milliers qui n'auraient pas contribué pour un sou, et ce fut le parti qu'il prit effectivement; car il n'avait fait aucune offre, et par conséquent, comme les autres ne jugèrent à propos de lui faire aucune demande, il garda son argent dans sa poche. »[1]

Si je ne me trompe, le silence de madame Miller, et surtout la pâleur de Nancy à la vue de la conduite si différente de son amant et de Tom Jones, forment un trait de situation très expressif, et la conclusion n'est pas moins piquante qu'inattendue.

En résumé, si on considère l'intérêt même du sujet, la supériorité du plan, l'art de la composition, la connaissance du monde et du cœur humain, la richesse et la vérité des caractères, l'importance de la leçon morale, enfin l'attrait du récit, on avouera que, depuis *Tom Jones*, il n'a paru en Europe aucun roman d'un mérite aussi complet.

AMÉLIE.

Entre *Tom Jones* et *Amélie* la distance est grande, et le déclin du génie bien sensible, quoique des admirateurs de Fielding aient prétendu mettre ces deux productions à peu près sur la même ligne. Il y a dans la dernière quelque chose de terne et de languissant qui ne rappelle en rien l'éclat et la vivacité de la pré-

[1] « It was not with dry eyes... He kept his money in his pocket. » (*Tom Jones*, book XIII, chap. VIII.)

cédente. Presque tout se passe en récits et en conversations. Trois histoires, celles de miss Matthews, de Booth, et de madame Bennet, occupent une place considérable. Ces épisodes ne sont pas dépourvus d'agrément; mais ils embarrassent et ralentissent la marche de l'action. L'intrigue paraît stationnaire, et il en résulte une monotonie de situation qui refroidit nécessairement l'intérêt.

Le choix des patrons de Fielding fait honneur à son discernement et à son caractère. Il avait dédié *Tom Jones* à lord Lyttleton : il dédia *Amélie* à Ralp Allen, le même dont Pope a loué si délicatement le mérite modeste et les vertus sans faste. Il est doux de rencontrer dans l'histoire des lettres les noms de ces bienfaiteurs de l'humanité.

L'introduction du roman n'est pas fort agréable. C'est un tableau du genre le plus ignoble, qui représente un intérieur de prison, et fait passer en revue les plus rebutantes infirmités sociales. Fielding a sans doute voulu retracer ici quelques unes des scènes dont il avait pu être le témoin, et flétrir, dans le personnage du juge de paix Thrasher, les nombreux abus auxquels donnaient lieu l'ignorance et la partialité de ses collègues. Cette intention n'est pas douteuse, quoique dans la préface il se justifie de toute allusion personnelle. Au reste, parmi ses traits satiriques, il signale certaines améliorations dont la police de Londres lui semblait susceptible, et dont plusieurs, en effet, ont été réalisées plus tard.

J'ai remarqué que le principal défaut de l'ouvrage est la monotonie. Les personnages se retrouvent toujours dans une situation uniforme : leur détresse naît des mêmes causes, et ramène les mêmes incidens. L'unité, ce lien si essentiel à toute grande composition, disparaît au milieu d'une multiplicité de détails épisodiques. L'action se termine par un dénoûment brusque et banal qui a dû coûter à l'auteur peu de frais d'imagination.

Néanmoins, l'idée morale qui domine dans *Amélie* rachète bien des défauts, et doit tenir lieu de plus d'un mérite. La plupart des romanciers ont cherché dans l'amour une source d'effets pathétiques. Cette passion libre de tout lien, combattue long-temps par des obstacles, et couronnée enfin par le succès, voilà presque toujours le sujet et la conclusion de leur drame; comme si l'intérêt du spectateur ne pouvait survivre à ce dénoûment inévitable. En un mot, ils ont peint des amans, mais rarement des époux. Fielding semble avoir eu pour but de réhabiliter le mariage et de faire mieux sentir le prix des jouissances domestiques. Il représente un couple aimable et heureux en dépit du sort. Amélie est un caractère admirablement conçu. Sa patience angélique, son indulgence pour les torts de son mari, sa résignation au milieu de la plus affreuse détresse, offrent un modèle de vertus conjugales auquel on ne saurait rien comparer.

Booth, l'époux d'Amélie, est beaucoup moins intéressant. Il a un fonds de faiblesse et d'indécision qui

rend son rôle tout-à-fait passif et presque nul. Son infidélité envers une femme accomplie, son extravagance au jeu, son incorrigible imprévoyance, et sa duperie sans exemple, excitent plus de dédain que de sympathie. Ses malheurs même n'inspirent point de compassion, parce qu'ils naissent de son indolence et de son incurie. Voici quelques remarques sur ce caractère, qu'on trouve dans la correspondance de lady Montagu :

« Fielding a tracé dans les personnages de M. et madame Booth un portrait fidèle de lui-même et de sa première femme, à l'exception de quelques complimens pour sa propre figure; et je suis persuadée que plusieurs des incidens qu'il raconte sont des faits réels. Je m'étonne qu'il ne s'aperçoive pas que Tom Jones et Booth sont d'insignes vauriens. Tous les livres de ce genre ont le même défaut, que je ne puis pardonner aisément, parce qu'il a des résultats très fâcheux. Ils font un mérite de passions extravagantes, et encouragent les jeunes gens à espérer des événemens impossibles pour les tirer de la misère où ils se plongent eux-mêmes, en attendant des legs de parens inconnus, et de généreux bienfaiteurs pour la vertu malheureuse, quoique tout cela soit aussi en dehors de la nature que les trésors des fées. » [1]

Ces dernières observations sont justes, mais plus applicables à Booth qu'à Tom Jones, puisque la situation de celui-ci ne lui fait pas un devoir aussi impé-

[1] *Letter to the countess of Bute*, june 23, 1754.

rieux de l'économie et de la prudence. Au reste, si, comme le suppose lady Montagu, et comme on le croit assez généralement, l'auteur a représenté dans Amélie sa première femme, il faut avouer qu'il avait dû mettre quelquefois sa patience et sa vertu à de rudes épreuves.

Les autres caractères du roman méritent peu d'éloges, à l'exception de celui de miss Matthews, qui est bien pris dans la nature. Vive, généreuse et vindicative, elle offre l'image de plusieurs des faiblesses et des égaremens de son sexe, dans un cœur en proie à des passions ardentes, accrues par le vice d'une éducation imparfaite. Les suites de l'intrigue passagère de Booth avec cette compagne de sa captivité, l'embarras et les remords qu'il éprouve en revoyant sa vertueuse épouse, sont dépeints avec beaucoup d'énergie et de vérité. Le docteur Harrison est une sorte de bourru bienfaisant, moins agréable que l'auteur ne paraît le croire, et fort ennuyeux par son pédantisme. Le sergent Atkinson plaît par la fidélité de son attachement; mais l'aveu inattendu de son amour pour Amélie le rend ridicule, et la soustraction du portrait, quoique suivie d'une restitution tardive, s'accorde mal avec ses principes de loyauté. Le caractère du colonel Bath approche un peu de la caricature. L'expérience atteste que la vraie bravoure s'unit rarement avec un tel excès de forfanterie et de pareilles rodomontades. Le colonel James et son épouse ne se montrent plus tels dans le cours du récit qu'on les a vus dans l'introduction. L'humeur ga-

lante de l'un et l'impertinence vaniteuse de l'autre sont des métamorphoses trop soudaines pour ne pas surprendre le lecteur, qui n'avait d'abord aperçu en eux aucun germe de ces défauts.

En général, Fielding, dans ce roman, ne s'occupe pas assez de la vraisemblance : il est difficile, par exemple, de concevoir que Booth pousse la bonhomie jusqu'à être dupe de la feinte générosité du noble lord et du colonel James, surtout lorsqu'il a l'éveil sur les projets du premier. Comment les artifices de l'un ne l'éclairent-ils pas sur les artifices de l'autre? Un tel aveuglement suppose une inexpérience bien rare chez un homme qui connaît le monde. On pardonne ce défaut de sagacité à l'innocente et pure Amélie; mais Booth n'a pas la même excuse, et son illusion est d'autant plus étrange qu'il doit savoir que son ami James n'a pas de scrupules superflus.

On s'aperçoit du progrès de l'âge et du refroidissement de l'imagination chez l'auteur aux interminables conversations dont il remplit l'ouvrage, et à l'abus plus fréquent des digressions, qu'il prolonge quelquefois outre mesure, comme celle sur l'influence de la beauté, au commencement du sixième livre. On trouve aussi, dans un grand nombre de chapitres, un étalage fastidieux et intempestif de citations classiques ou de fragmens de poètes modernes. Fielding, non content du docteur Harrison, personnage du même genre qu'Adams et Partridge, introduit encore une savante, madame Bennet, qui rivalise de pédantisme avec le docteur. Il aurait dû imiter ici la dis-

crétion et le jugement de Le Sage, qui laisse entrevoir son érudition, au lieu d'en faire parade.

Plusieurs scènes du roman se ressentent du défaut absolu de délicatesse qui caractérise l'auteur, et de l'influence de la compagnie qu'il fréquentait à cette époque. Richardson disait assez malignement, à ce sujet, que, s'il n'avait pas connu la profession de Fielding, il l'aurait pris, à la lecture de ses livres, pour un palefrenier. Comment, par exemple, a-t-il conçu l'idée d'unir le loyal et généreux Atkinson avec une femme irréparablement flétrie, la veuve Bennet? On ne saurait rien imaginer de plus trivial ni de plus ignoble qu'une querelle entre cette même dame et Amélie, à propos d'une indiscrétion inexcusable de la première. Ce scandale est d'autant plus choquant que la sensibilité dont madame Bennet avait donné de si nombreux témoignages dans son récit ne préparait nullement à une pareille incartade. L'auteur met le comble au dégoût en insinuant que ce brutal emportement était l'effet d'une libation trop copieuse. Au reste, l'excuse n'a rien d'étrange, puisque la dame nous apprend dans son histoire, en révélant un excès qui avait eu des résultats déplorables, qu'elle ne buvait guère ordinairement « plus de sa demi-pinte de punch »[1]. Ce qui paraîtra peut-être plus singulier, c'est que Fielding, qui a voulu représenter Amélie comme le modèle de son sexe, comme l'idéal de la perfection, entre autres louanges,

[1] *Amelia*, book VII, chap. VII.

affirme très sérieusement que « c'était la plus sobre des femmes, et qu'elle ne passait jamais trois verres de vin, en aucune occasion »[1]. Je ne sais si beaucoup de lecteurs seront fort édifiés de cette preuve extraordinaire de tempérance.

La politique est l'objet d'une préoccupation trop générale en Angleterre pour que les romanciers se l'interdisent, et n'indiquent pas volontiers leur opinion. Dans quelques passages, Fielding attaque avec amertume la corruption du gouvernement et les abus de l'administration. On concevrait une idée bien défavorable de l'aristocratie britannique, si on en jugeait par le noble pair « d'amoureuse mémoire », qui joue un si grand rôle dans *Amélie*. Au surplus, il est remarquable que, chez nos voisins, toutes les fois qu'un auteur de roman ou de comédie a besoin de quelque personnage vil ou odieux, coupable d'une sale action, d'une turpitude ou d'une ineptie, il choisit presque toujours pour ce rôle un noble pair, ce qui n'empêche pas que la noblesse anglaise ne réunisse probablement autant de vertus domestiques, de patriotisme et de lumières qu'aucune autre de l'Europe.

Quoique cet ouvrage, ainsi que je l'ai dit, annonce le déclin du talent, on y reconnaît plusieurs des qualités distinctives de *Tom Jones*. La finesse d'observation et la fidélité des peintures morales sont les mêmes, dans un cadre moins heureux, il est vrai, et

[1] *Amelia*, book XI, chap. IX.

avec une action moins attachante. On a remarqué aussi que les traits de sentiment et de pathétique y dominent plus que dans les deux productions précédentes. Le tableau, par exemple, de la détresse où se trouve Amélie avec ses enfans, après les pertes de son mari au jeu, est une scène de l'effet le plus touchant, et paraît avoir fourni à Édouard Moore quelques situations de son drame du *Joueur*, qui fut représenté l'année suivante. Enfin, la seule conception du caractère d'Amélie suffirait à la réputation de l'auteur et au succès de son livre.

Les deux grands romanciers anglais du dix-huitième siècle ont atteint le même but par des voies différentes. Richardson a été l'historien le plus profond du cœur humain; Fielding, le peintre le plus vrai de la société et de la vie réelle. *Clarisse* restera sans doute long-temps encore le premier des romans pathétiques; et *Tom Jones*, le premier des romans de mœurs. Au reste, ce serait une erreur de croire que Fielding n'ait eu qu'une médiocre intelligence des passions, parce qu'il a été moins loin dans cette étude que son rival. Quand Johnson affirmait que « il y a plus de connaissance du cœur dans une seule lettre de Richardson que dans tout *Tom Jones* »[1], il cédait à un sentiment de bienveillance exagérée pour l'un et d'antipathie injuste pour l'autre. Il ne faut voir là qu'une de ces décisions tranchantes, que le savant critique se permettait si volontiers au

[1] *Boswell's Life of Johnson.*

milieu du petit cercle de flatteurs empressés à recueillir ses oracles.

Fielding, parmi les agitations de sa vie inquiète, se plaisait quelquefois à anticiper le jugement des siècles et à pressentir son immortalité. Dans un des prologues de son plus beau roman, il s'écrie avec une sorte d'enthousiasme et d'instinct prophétique :

« Viens, brillant amour de la gloire, inspire mon sein palpitant!... remplis mon imagination enchantée de l'espoir de charmer les âges à venir. Prédis-moi que quelque vierge sensible, dont l'aïeule n'est pas née encore, un jour, quand, sous le nom de Sophie, elle verra l'image des vertus que possédait autrefois ma Charlotte, du fond de son cœur ému poussera un soupir de sympathie. Apprends-moi non seulement à me flatter d'avance, mais à jouir et même à m'enivrer de mes louanges futures. Console-moi par la solennelle promesse que, quand le petit salon où je suis assis en ce moment se changera pour moi en un plus chétif asile, je serai lu avec honneur par ceux qui ne me connurent ou ne me virent jamais, et que je ne connaîtrai ni ne verrai moi-même. »[1]

Le vœu du poète est accompli. Son appel à la postérité a été entendu, et ces suffrages dont l'attente le soutenait au milieu de ses maux n'ont pas manqué à sa mémoire. Ses cendres et sa tombe reposent sur les

[1] *Tom Jones*, book XIII, chap. I.

rivages du Portugal, mais ses œuvres appartiennent à l'Europe, et feront les délices de tous les âges. On lira et on relira encore *Tom Jones*, quand la plupart des romans modernes, après une vogue éphémère, tomberont du scandale dans l'oubli.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.





